

Emmanuelle GRÜN

FILS DE

Jema

FILS DE

JEMA

© JEMA

ISBN : 978-2-38397-089-7

<https://emmanuellegrunlivres-11.websselfsite.net>

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Propos à méditer :

J'ai de quoi faire sauter 20 fois la République.

Alfred Sirven

*Il existe une altitude des relations où la reconnaissance
comme la pitié perdent leur sens.*

Antoine de Saint-Exupéry

Jules, les joues gonflées, souffle avec vigueur sur les bougies de ses trois ans. Les mains de deux femmes applaudissent. Des claquements de talons vont le laisser seul, un instant, au bout d'une longue table, trop imposante pour lui. Justine Montvernier, sa mère, aidée d'Odette Tasmane, la gouvernante, déposent avec une délicatesse toute féminine, les cadeaux emballés et enrubannés sur les plateaux d'une desserte. Odette pousse la desserte à travers le grand hall en direction de la salle à manger *Printemps*, qui sert aux repas de famille. Il lui faudra effectuer trois allers-retours entre la salle *Printemps* et l'intendance, pour acheminer l'ensemble des présents au petit Jules Montvernier, resté assis et pantois devant l'assiette de son gâteau, duquel dégouline une crème anglaise.

La gouvernante aide Jules à quitter sa chaise.

De ses mains encore maladroitement, mais dotées d'une agressivité carnassière, le garçonnet arrache les papiers et éventre les paquets. Sitôt l'un est déchiqueté, il le délaisse et continue son dépeçage en passant au suivant. Alors, Odette Tasmane se charge elle-même d'ôter les emballages. Regardez donc, Monsieur Montvernier junior, ce superbe robot humanoïde. Il vous dépasse par la taille. Vous pouvez lui demander ce que vous souhaitez, il vous obéira. Vous ne voulez pas l'expérimenter tout de suite ?

– Non ! *L'est pas beau !* récrimine le petit Jules, en jetant une boîte en direction de l'étrange statue de l'ère des technologies.

Le robot, déséquilibré par le projectile, vacille et cogne avec une résonance métallique le sol de marbre.

– Oh ! Il est déjà cassé. Quel dommage ! Mais nous allons de suite le mettre de côté pour le faire réparer.

Par des intonations enjouées, la gouvernante encourage l'enfant à s'intéresser à ses autres cadeaux, soit un château gonflable ; une cabane d'intérieur avec porte et fenêtres ; une simili voiture de sport, électrique, à pédales ; trois boîtes de jeux éducatifs ; une peluche d'ours, en fourrure véritable, qui parle, chante et danse ; un ballon de football, avec paraphes de champions ; une console de jeu avec écran géant ; un chevalet de peinture ; une boîte de peinture avec 75 tubes de couleurs différentes, complétés par un assortiment de 25 pinceaux et éponges ; une mallette de 100 feutres, pastels et crayons de couleur ; une caisse de 50 pains de pâte à modeler déclinés en 25 coloris différents ; un déguisement en armure de chevalier et enfin un tricycle électrique doté d'un écran de navigation.

Pour ses trois ans et demi, Jules Montvernier apprend qu'il aura le droit à une piscine privée pour enfants. Des engins de chantier accèdent au domaine et lui installent des bassins en forme de trèfle à quatre feuilles avec des jets d'eau pivotants éclairés par les prismes d'une lumière changeante, bleu vert rouge.

Pour ses quatre ans, Jules Montvernier obtient une montre avec un cadran en or, qui indique aussi la date – en remplacement de sa gourmette de bébé, qui serre son poignet – une trottinette électrique ; une nouvelle console de jeux ; un casque de réalités virtuelles ; un orgue électronique avec écran de programmation et synthétiseur ; un jeu de construction de plus de 8 000 pièces, dont des panneaux routiers, des briques en marbre de Carrare, ainsi que des véhicules, un train, des rails...

qui permettent de reconstituer une ville, avec ses circuits routiers et ferroviaires ; une panoplie de déguisements de Star Wars avec un assortiment de dix pistolets laser ; une lampe qui obéit à la parole ; un toboggan aquatique ; des engins téléguidés, soit un bateau, une voiture de police, un camion de pompier, et il bénéficie, en plus, de cours particuliers hebdomadaires pour apprendre à jouer de l'orgue. Mais malgré cet amoncellement de cadeaux, Jules s'ennuie. Ses meilleurs moments sont lorsqu'il peut galoper dans le parc, entre les feuillus, dans l'herbe haute au contact des branches, avec le vent sur son visage. Là, il s'invente une existence héroïque peuplée de fidèles alliés. Mais en réalité, il est seul. Ses principaux interlocuteurs ne sont que des adultes, bien trop incapables de pénétrer l'univers de ses rêveries enfantines. Le robot, qui a été réparé et habillé de vêtements chics, est devenu son unique interlocuteur ami.

Quand il atteint ses quatre ans et demi, Jules reçoit un manège, qui prend place, à son tour, dans le grand parc. Le manège est agrémenté de chevaux, de carrosses, de voitures de sport et d'avions qui montent et descendent. Ses guirlandes lumineuses qui clignotent sur des notes de music-hall, lui confèrent un air festif. À sa demande, on fait tourner le manège.

À cinq ans, Jules Montvernier, en ouvrant ses cadeaux, découvre l'ensemble d'un *home cinema* avec un coffret de 100 DVD et Blu-ray ; un trampoline ; un vélo ; un habit de cowboy avec sa ceinture équipée de revolvers plus vrais que nature ; des malles de magie avec une boîte qui change les objets et une autre qui coupe les femmes en morceaux – en taille enfant ; une liseuse *high-tech* ; un drone équipé d'une caméra espion ; un nouveau robot qui enseigne le français et l'anglais ; une balançoire à multi-balancements qui remplace celle de ses deux

ans ; une boîte de jeux de société avec des tableaux en acajou ornés d'enluminures à feuilles d'or, deux dés en nacre aux points constitués de saphirs incrustés et un gobelet en cuir de veau. S'ajoutent un bureau avec des lumières intégrées qui clignotent ; un bateau de piscine électrique à conduire et un coffret de cent billes aux reflets et couleurs divers. Jules a, par chance, la possibilité de jouer aux billes avec son robot humanoïde prénommé Helmet. Il peut également, à tout instant, bénéficier de l'aide de domestiques pour apprendre à tenir sur le vélo sans les petites roues.

Jules Montvernier, pour ses cinq ans et demi, reçoit un bassin de pêche, avec une cabane dans un arbre, laquelle est équipée d'outils de pêche, d'une longue-vue et d'une lunette astronomique. Cela lui permet de jouer à l'aventurier dans la forêt du parc.

Pour ses six ans, en plus des habituels jouets à déballer, le petit Jules a la surprise d'un cadeau très inattendu. Le cadeau, c'est Rosalie Tasmane, huit ans, la fille d'Odette. Grâce à Rosalie, Jules Montvernier quitte la neurasthénie de sa solitude et abandonne ses faux dialogues avec le robot Helmet. Avec Rosalie, il s'émancipe au plaisir de jouer et tous ses jeux s'en trouvent bouleversés par le simple effet du partage : trampoline, balançoire, vélo, piscine, manège, ballon... révèlent de sensationnels atouts ludiques, jusque-là insoupçonnés. Toutefois, une distraction l'embarrasse : éliminer Rosalie. Pourtant, il en a l'intention chaque fois qu'il rivalise avec elle dans des scores de jeux vidéo. Le voilà qui tue son amie pour rire, alors que s'il rit et s'amuse, c'est parce qu'elle est là, désormais.

Mais bien qu'elle soit considérée comme une compagne de jeux, Rosalie ne s'amuse avec Jules qu'au gré de ses décisions à

lui, acceptant toujours les activités – et parfois les règlements – qu’il propose. Il a encore été expliqué, à Rosalie, qu’elle doit songer, au cours de leurs parties, à le laisser gagner.

Comme les autres cadeaux, Rosalie a un ruban, mais celui-ci permet de retenir une partie de sa chevelure châtain dans une demi-queue de cheval. Avec sa couperose sur les joues, ses lèvres carmin, ses deux dents de devant espacées, Rosalie ressemble à une jolie poupée.

Cependant, ce n’est pas une élève brillante. Elle a pris du retard dans l’apprentissage de la lecture et souffre de dyslexie. En classe, elle a du mal à se concentrer, perd vite patience face aux explications de la maîtresse et subit les moqueries humiliantes des autres élèves. Confrontée à tant d’obstacles, Rosalie a fini par avoir peur de l’école, au point d’éprouver des nausées et des maux de ventre.

Informé des difficultés scolaires de la fille de la gouvernante, Didier Montvernier, le père de Jules, a proposé qu’on retire Rosalie de l’école et qu’on fasse venir des précepteurs au château, afin que les deux enfants suivent des cours ensemble. Dans le palmarès des enseignants sélectionnés, Marc Tripon a été désigné pour le français et l’histoire-géographie ; Véra Diche se charge des mathématiques et de la biologie ; enfin, Victor Mekin est le professeur de sport, qui doit également assurer des cours de natation dans la piscine en forme de trèfle. Quand ce système est instauré, Jules a six ans et demi. Il poursuit, en même temps, ses leçons hebdomadaires d’orgue.

À la différence de Rosalie, Jules n’a jamais franchi l’enceinte du domaine, le Courcy de Montvernier.

De l’intérieur du château, avec ses très hauts plafonds, desquels pendent d’imposants lustres à pampilles en cristal de

baccarat, Jules connaît surtout l'enfilade des quatre salles à manger, prolongée par l'intendance, avec une cheminée dans la salle à manger *Automne* et un jardin d'hiver – au toit vitré amovible – en annexe de la mal nommée « salle à manger *Été* ». Les quatre salles donnent sur le grand hall qui, sur le mur latéral d'en face, dessert trois salons, eux-mêmes en enfilade. Dans la continuité des salons, et après la séparation d'un couloir, Jules connaît la grande pièce qui sert, à la fois, à la coiffure et à la manucure, avec son casque de séchage et son appareil pour masser les pieds. En revanche, il n'a pratiquement jamais eu l'occasion de se faufiler dans les deux grandes chambres d'amis qui suivent – généralement verrouillées – mais il sait qu'elles sont toutes deux équipées d'une salle de bain privative, d'écrans télé, d'un bar avec un frigo et d'une machine à confectionner les cocktails.

À l'étage, Jules connaît aussi sa vaste chambre, bien sûr, avec sa cheminée condamnée, ses deux fenêtres Renaissance à meneaux, équipées de garde-fous, qui offrent une vue sur la partie avant du domaine, son lit *king size* drapé de blanc, son placard qui possède un lavabo personnel, ses deux armoires, ses deux bureaux, l'un ancien, l'autre moderne (précisément, celui qui a des lumières intégrées), ainsi qu'une table de repas entre les deux fenêtres et, dans une alcôve, un coin salon avec deux fauteuils autour d'une table basse.

Sa chambre, située en bout de couloir, ne communique pas avec les pièces d'eau, pourtant contiguës : d'un côté, une salle de bain en marbre blanc ; en face, une douche de la taille d'une pièce, avec diverses options d'aspersion, dont une qui fait tomber une pluie de l'ensemble du plafond. En ce qui concerne les toilettes, installées à côté, le WC suspendu mérite bien, dans

ce cas précis, le surnom de « trône », tant il semble s'imposer dans l'axe central d'une vaste pièce vide.

Dans la continuité, se font face les salles de jeux *bleue* et *violette*, entièrement dévolues à Jules. Mais seule la salle *violette*, correspond véritablement à un espace de jeux, la *bleue* servant, pour moitié de *home cinema* et pour autre moitié, à entreposer les jouets non utilisés.

Un majestueux escalier de marbre – tel qu'on en trouve uniquement dans les châteaux – qui depuis le grand hall, rejoint dans la hampe d'une courbe, le niveau supérieur, est ce qui sépare les pièces réservées au garçon, situées d'un côté du couloir, de l'espace parental, qui s'étend dans l'autre direction.

Il va de soi que Jules emprunte beaucoup plus rarement le sens du couloir opposé à celui de sa chambre. Toutefois, il lui arrive, à quelques occasions, de se rendre dans le salon privé de son père, ou à son bureau, concomitant au salon privé. Plus rarement, il s'est introduit dans la bibliothèque, située en face du bureau, déjà du fait qu'il s'agisse d'une pièce aveugle, dépourvue de meuble ou d'accessoire qui inviterait à s'éterniser sur place.

Au-delà de la bibliothèque, deux *dressing rooms* correspondent davantage au territoire de Justine Montvernier – qui à chaque séance d'habillage y refait ses courses, tant elle est bien incapable de se souvenir des vêtements déjà achetés. Mais il s'agit encore d'une zone fortement fréquentée par le personnel du château, déjà en raison d'un accès à l'escalier de service, depuis l'un des deux dressings, lequel escalier s'élève depuis l'intendance et offre l'unique accès au grenier.

À cette extrémité du couloir, une double-porte marque la limite autorisée à la circulation, pour le garçon. Au-delà, l'espace

de nuit parental, entièrement domotisé, n'a eu le droit qu'à des explorations éphémères et très limitées de sa part. Il y a d'ailleurs un code, un interphone et un boîtier de reconnaissance digitale qui viennent fixer les règles du franchissement, près de la double-porte.

L'intendance qui, adjointe à la cuisine, comprend la buanderie, la salle de repassage et la réserve alimentaire, a été, quant à elle, clairement désignée comme une zone où Jules ne doit pas traîner, comme si ces pièces étaient destinées à être le hors-champ du théâtre de sa vie. Il n'a donc pu, jusque-là, que les entrapercevoir, les traverser et y humer succinctement une atmosphère de petites mains laborieuses, si différente de son monde feutré, où le temps s'égrène avec lenteur.

Enfin, des accès à certaines parties du château lui ont toujours été interdits : l'aile gauche, parce qu'elle est habitée par Odette Tasmane et sa fille ; l'aile droite, pour une raison jamais divulguée, soit disant parce que Jules serait trop jeune pour comprendre. Les accès aux deux bâtiments ont d'ailleurs été condamnés depuis l'intérieur, ce qui renforce l'impression d'une volonté de les dissocier de l'ordinaire d'un quotidien.

À l'arrière du château, un vaste édifice moderne – aux baies qui, sur commande, peuvent être opacifiées – a été annexé et offre une série d'aménagements destinés au bien-être et à la détente. Il s'agit, pour l'essentiel, de bassins de piscines à diverses températures, de spas, d'une salle de sport, d'un sauna, d'une salle de massage et d'une salle de bronzage. Jules a entendu dire qu'on y trouvait aussi des transats, des matelas d'eau, des fauteuils masseurs... autant de détails qui agitent son imagination, étant donné que l'endroit lui est également interdit d'accès, depuis toujours. Ce serait, soit-disant, pour une question

de sécurité, mais il a aussi appris que les activités du lieu invitent, parfois, à se dénuder entièrement.

En revanche, depuis qu'il a six ans et demi, Jules a le droit de sortir, sans être accompagné, dans les espaces extérieurs du château. Il faut dire que le parc, qui s'étend sur vingt-cinq hectares, est entièrement sécurisé par un arsenal de caméras. Leurs images sont instantanément transmises sur le mur d'écrans d'une salle de surveillance, elle-même intégrée dans un manoir qui sert d'habitat aux gardiens, les Millet père et fils. Le manoir, implanté dans le prolongement de l'entrée principale et de son portail géant, est encore un lieu que Jules n'approche pas.

À proximité de l'aile droite du château, s'étend en longueur l'ancien cellier, réhabilité en garages en raison de la proximité de l'hélicoptère familial, qui nuisait à la préservation des vins.

La piste circulaire de l'hélisurface, avec son H peint en blanc sur le sol, se trouve un peu plus loin. La consigne, pour les enfants, est qu'il faut éviter de la traverser, pour ne pas la salir.

Sur la partie opposée – l'aile gauche – une haute haie de troènes prolongée par des parterres fleuris, délimite l'espace d'une aire de jeux, à l'avant du bâtiment. Le contournement de l'aile permet l'accès à une terrasse en bois, grande comme une esplanade, qui longe l'arrière de l'espace détente et atteint le rebord d'une piscine olympique extérieure.

En contrebas de la piscine, la piste d'un bowling plein-air a été aménagée, avec son système automatique de dépôt et d'évacuation de quilles. Mais l'appareil, pour être le plus souvent couvert de housses protectrices, laisse perplexe les visiteurs qui l'aperçoivent et le prennent souvent, par erreur, pour une énigmatique machine agricole.

La partie verdure du parc commence par un étalement de gazon, taillé au cordeau, qui dessine une moquette végétale autour du château. Dans son prolongement, s'agitent les herbes folles d'une prairie, traversée par des chemins de terre. Vers le centre de la prairie, un bosquet touffu dresse une citadelle de vieux arbres aux branches enchevêtrées.

Dans le fin fond du domaine, l'espace retrouve des rigueurs géométriques. Entre deux rangées d'arbres fruitiers, s'étendent les parterres d'un prolifique jardin potager avec une partie des cultures sous serre. À l'extrémité des sols binés, le cellier des vins a son accès protégé par une porte blindée, en raison des Petrus, Romanée-Conti, Chambertin, Corton-Charlemagne et autres millésimes exceptionnels qui y sont entreposés, les prix des bouteilles de certaines de ces pépites viticoles, ne faisant pas moins tourner les têtes que leur contenant.

Une porte en fer, au bout de la propriété, assure un accès direct, depuis la route.

Quant à ce qui s'étend au-delà de l'enceinte du château, le garçon ne peut rien apercevoir, même depuis les fenêtres de sa chambre, en raison d'arbres centenaires, qui occultent son champ de vision. Mais on lui a appris que le domaine le Courcy de Montvernier est, lui-même, isolé dans la campagne solognote, au milieu d'une région boisée qui est, quant à elle, entourée de champs.

Jules sait encore que ce domaine, n'est pas la seule propriété de ses parents, qui possèdent également un triplex dans le XVIe à Paris ; un duplex avec double-terrasses sur l'Île de la Cité ; une villa à Roquebrune-Cap-Martin ; un penthouse sur trois étages d'un immeuble de Monaco ; un ancien corps d'usine réaménagé en lofts à Cambridge ; une villa palatiale en Floride, cinq lodges

sur un motu polynésien, à Moorea, ainsi que quatre luxueuses villas dans de grandes agglomérations d’Afrique, en ce qui concerne, uniquement, le passif. D’autres biens immobiliers ont été par ailleurs transformés, tels un hôtel particulier de cinq étages à Melbourne, où furent aménagés des *Open Space*, et le terrain d’une métairie, à Abidjan, sur lequel fut construite une tour de bureaux.

Un soir, Odette, la gouvernante, signale à Jules que son père l’attend dans son salon privé pour lui parler.

Jules est tendu. Son père, si souvent absent en raison de ses voyages d’affaires, et qui porte sur ses épaules, le charisme international d’un empire financier ; son père tient à lui parler.

Affalé dans un fauteuil africain en cuir, Didier Montvernier fume un cigare, un écouteur dans une oreille. Jules s’approche, le pas hésitant.

L’homme se redresse et, d’un mouvement d’index, indique à son fils de s’asseoir sur une méridienne, face à lui. Puis, il ôte son écouteur.

– Alors, ça va mon garçon ?

Jules, pétrifié d’embarras, lâche un « oui » à peine audible.

– Si je t’ai fait venir, c’est parce que tu vas bientôt avoir sept ans. J’aimerais, à partir de maintenant, que tu décides toi-même, de la liste de tes cadeaux d’anniversaire.

Ragaillardi par la proposition paternelle, le garçonnet en vient à tâter le terrain des hypothèses :

– Ça peut être possible que je demande, comme cadeau, de sortir de Courcy de Montvernier ?

– Ça non. C’est pour te protéger qu’on te garde ici.

– Pourquoi il faut me protéger ?

– À l’extérieur, tu risquerais de te faire kidnapper pour être échangé contre une rançon.

– Même si c’est rien qu’une fois ?

– Je t’ai déjà répondu. C’est non !

Jules resserre ses lèvres. Il n’osera pas insister, c’est certain. Mais en comparaison de son désir irréprensible de découvrir de ses propres yeux, les trépidations du monde extérieur, tout cadeau paraît bien fade. D’ailleurs, sait-il s’il a, un jour, vraiment désiré un des jouets qui lui fut offert ? Tout lui a été donné avant l’envie. Aussi, il peine à répondre.

Mais l’idée d’une proposition jaillit dans son esprit, comme un flash d’évidence.

– Ça peut être un cadeau vivant ?

– Comment ça, vivant ?

Un dessin animé projeté sur son *home cinema*, lui avait, un jour, serré le cœur : il s’agissait de l’histoire de Blanchette, la petite chèvre de Monsieur Seguin, qui rêve sans cesse de liberté et parvient, un jour, à s’évader. Mais elle rencontre un loup et, après une nuit de combat acharné, se fait dévorer.

– Comme une chèvre.

– Une chèvre ? répète le père avec un étonnement qui lui coupe le souffle. C’est ce que tu veux vraiment ? (À peine Jules, ose-t-il le confirmer d’un mouvement du menton.) Tout est possible. Et quoi d’autre ?

– C’est tout. Juste une chèvre et qu’elle soit toute blanche et très belle.

Une grimace de désapprobation se met à fendre le visage paternel, à la manière d’un éclair d’orage qui viendrait traverser un ciel bleu.

Le cigare est nerveusement écrasé dans le cendrier.

– Tu as pu remarquer que je peux t’apporter, ici, tout ce qui existe, du monde extérieur. Je le fais justement, pour pas que tu souffres trop de ton isolement. N’essaye pas d’idéaler la vie en dehors du domaine de Courcy de Montvernier. Bien des enfants de ton âge aimeraient, eux, connaître l’existence que tu mènes.

– C’est normal. Eux n’ont pas l’argent, mais ils ont la liberté.

– Jules... Ce n’est pas que cela. À cause de ce que l’on possède, les personnes, à l’extérieur, pourraient vouloir te mépriser et te faire du mal.

– Et même me tuer ?

– Oui. Même ça, c’est possible. L’envie d’argent provoque des comportements extrêmes.

– Mais alors, comment je *fera* plus tard ?

Il te faudra apprendre la vie et apprendre à te défendre contre tes ennemis, réplique Didier Montvernier, en faisant basculer son buste contre le coussin du fauteuil. As-tu encore besoin de temps pour réfléchir à ce qui te manque, pour ton anniversaire ?

– Non.

Cette réponse négative, sans détour, peut presque être perçue comme provocante, tant l’avalanche de jouets que Jules a l’habitude de recevoir à ses pieds, devrait correspondre, pour le garçon, au summum de la félicité enfantine. Mais Didier Montvernier se garde d’adresser la moindre réflexion supplémentaire. Après tout, c’est bien lui qui a proposé à son fils de dire ce qu’il souhaitait.

Jules peut retourner dans sa chambre.

2

Jules entend vibrer les carreaux des fenêtres du château sous l'effet du claquement des pales de l'hélicoptère et du rugissement, en crescendo, de son moteur. Il sait que c'est son père qui quitte le domaine par la route des airs. Il lève la main pour saluer, mais l'engin a déjà pris de l'altitude.

En apercevant la chevrette, que Jules a attaché au tronc d'un jeune arbre, Marc Tripon a un mouvement de recul et de crispation.

– Mon Dieu ! Qu'est-ce que cet animal fabrique ici ? C'est un cadeau de votre père ? Je ne suis pas sûr qu'il accepte que vous l'approchiez autant de l'entrée. Si vous avez touché cet animal, il faut aller vous laver les mains. Sinon vous allez sentir le bouc pendant tout le cours.

Marc Tripon n'a même pas remarqué combien la chevrette est jolie, avec son poil blanc soyeux, ses yeux proéminents, qui ressemblent à deux grains de café brillants, sa barbichette qui remue au vent, ses sabots menus qui donnent l'impression de talons aiguilles.

Marc Tripon n'a pas un caractère commode. Engoncé dans des chemises amidonnées qui lui serrent le cou, et des vestes étroites boutonnées au niveau du diaphragme, il semble toujours s'interdire de respirer. Si on fait l'effort mental de l'imaginer sans les artifices des tenues ringardes, qu'il s'inflige, Marc Tripon pourrait ressembler à un homme jeune et beau. Mais sa manière de réagir excessivement, qui en fait un perpétuel

estomaqué, achève de le rendre antipathique auprès des deux enfants. Comme Jules a compris qu'il n'aime pas sa chèvre, il se garde bien de lui demander des renseignements. Car le problème qui le tracasse, pour l'heure, est qu'elle n'a pas encore de nom.

Une fois de plus, le cours d'histoire est sur les empereurs romains. Le précepteur semble trouver une satisfaction particulière à détailler cette époque. Quand Marc Tripon aborde le vécu d'un empereur précis, les deux élèves remarquent que son regard s'incendie d'une lueur d'extase et que ses lèvres se pignent, afin que tous les mots qu'il prononce, ne soient que doucement susurrés. Comme en plus, il accompagne ses propos de gestes amples, Jules et Rosalie en déduisent qu'il se prend, lui-même, pour l'empereur qu'il décrit.

Jules attend ensuite sa leçon avec Élisabeth Delco, dans l'espace du salon *Oppidum*, essentiellement déparagé entre un billard américain et l'orgue.

– Elle est jolie, comme tout. Comment elle s'appelle ?

Élisabeth Delco, avec sa question, facilite l'entrée en matière. Jules lui explique qu'il cherche à connaître le nom d'une chèvre célèbre avec une belle destinée. Pas comme Blanchette, qui finit mangée par le loup. La professeur d'orgue est embarrassée. Elle ne connaît pas d'exemple.

– Si ! Il y a quand même Amalthée, se rappelle-t-elle. Enfin, je ne sais pas trop comment elle a vécu, mais elle a eu un beau rôle. Amalthée est la chèvre qui a nourri Zeus, quand il était petit, car l'enfant devait échapper à la cruauté de son père...

– Est-ce que Amalthée habitait dans une ferme ?

– Non, je ne crois pas, répond l'enseignante, quelque peu déconcertée par la question du garçon.

Élisabeth Delco est ennuyée, car elle se trouve obligée d'expliquer la mythologie grecque, au lieu de l'habituelle leçon d'orgue.

Jules écoute, ébahi. Les mots de Madame Delco sont comme les touches du clavier d'orgue électronique. Ils propulsent un souffle de musique jusque dans les contreforts de son monde intime. Un courant d'émotions l'envahit.

– Si tu veux, enchaîne-t-elle, je t'apporterai des livres avec des histoires pour t'évader dans la lecture, maintenant que tu sais lire. (Elle presse plusieurs boutons de l'orgue, fait vibrer les premières gammes.) Pour l'instant, on doit se concentrer sur la partition.

Sitôt la leçon de musique terminée, Jules part retrouver sa chevette. Il savoure à l'avance l'idée de lui annoncer son nom.

Mais lorsqu'il aperçoit le petit arbre où il l'avait attachée, son humeur s'assombrit. La biquette a disparu. L'instant d'après, une voix fluette qui vient de la prairie, attire son attention.

Il se retourne, aperçoit Rosalie qui promène sa chèvre. Furieux, il se dirige vers elle et lui arrache la longe des mains.

– De quoi tu t'es permis ! Je t'ai jamais autorisé à la retirer de l'arbre. Je vais le dire à ta mère, qu'elle te punisse !

– Mais elle s'était échappée !

– En plus, tu es une menteuse ! Je sais très bien qu'elle s'est pas échappée parce que je l'avais bien attachée.

– Je n'ai pas vraiment menti, se met à larmoyer Rosalie. En fait, j'ai eu pitié, parce que ta chèvre bêlait sans s'arrêter. Elle était attachée trop court pour pouvoir manger. J'ai juste voulu mettre plus de longueur à la longe et c'est là qu'elle est partie.

Le désarroi de Rosalie estompe la colère de Jules. Mais le garçon continue de la fixer avec un regard métallique, car il ne tient pas à manifester quelques signes de fléchissement.

– Bon... Eh bien, puisque tu avoues, je te propose seulement, comme punition, d'avoir le travail de l'arbre, en tenant toi-même la longe de la chèvre, chaque fois que *j'ai* besoin.

– Si tu veux.

– Mais attention... Tu devras pas bouger du tout. Il te faudra être immobile *pareille que* l'arbre.

– Eh bien oui. Je suis d'accord pour être immobile comme l'arbre, quand il faudra tenir la chèvre.

Jules, sans plus attendre, redonne la longe à Rosalie.

– Dans ce cas, tu commences maintenant. Tu dois rester ici, sans bouger, jusqu'à *ce que je reviens*.

– Et c'est quand que tu reviens ?

– Ça, c'est mes affaires.

D'un pas assuré et l'humeur rageuse, Jules s'enfonce dans le parc. Il en a assez, car jamais il n'est écouté pour ce qu'il veut vraiment. Il arrive à la hauteur du bosquet, le contourne et se retrouve face aux installations de la ferme, commandées par Didier Montvernier, soit diverses stalles, dans un style *far west*, derrière lesquelles s'agite toute une ménagerie.

Il y reconnaît bien la marque de fabrique de son père, toujours obsédé par l'idée de faire entrer la Terre entière dans le domaine de Courcy de Montvernier, plutôt que de le laisser, lui, découvrir le monde.

Jules désespère de voir un jour son univers s'élargir. Encore et toujours, c'est l'inverse qui se produit : c'est l'univers que l'on fait rétrécir, pour l'adapter à son territoire d'enfant.

Cependant, il se rappelle que c'était à lui de décider de son anniversaire. Alors, cette fois, il ressent de la colère et tient à se faire entendre. Allant d'une porte à l'autre, il pousse les loquets qui les bloquent, les ouvre toutes.

Avec d'amples gestes, il effraie la ménagerie, l'obligeant à se disperser. Dans un concert de gloussements, de cancons et de saccades d'ailes, poules, coqs, canards et dindons s'échappent. Des paons lourdauds, aux cous bleus irisés, décollent péniblement en direction des branches basses d'arbres proches. Un âne et un poney se propulsent, hors des barrières, dans des galops nerveux. Une truie, en poussant des grognements, se dandine vers un fourré, suivie par une marmaille de six porcelets. Une vache normande et son veau trottent jusqu'à une nouvelle prairie. Quatre biquettes bicolores s'éloignent en caracolant. Seuls deux agneaux apeurés, pressés l'un contre l'autre, s'entêtent à rester dans leur enclos.

À l'horizon, d'épais nuages obscurcissent le ciel. L'air est lourd. De lointains grondements tonnent dans le ciel. Arrivent les premières gouttes. Mais Jules s'en moque. Il rit du spectacle de cette débandade, enhardi par son audace. Pour la première fois de sa vie, il a osé défier son père.

La pluie s'est intensifiée. Elle tombe de la noirceur tourmentée du ciel comme des fils argentés.

Jules casse la branche d'un jeune chêne. Il revient vers le château et vers Rosalie, qui l'attend, figée et ruisselante sous l'averse, sa main serrant la longe de la chèvre.

Il se place devant la biquette et demande à Rosalie de la tenir immobile.

- Ne la frappe pas ! Elle n'a rien fait de mal.
- Je ne vais pas la frapper, idiot ! Je vais la baptiser.

Jules applique la branche sur chaque flanc de l'animal, dans un rituel cérémonial, et psalmodie :

– Petite chèvre, je te baptise et t'appelle : Amalthée. Quand tu entendas ton nom : Amalthée, tu devras venir me voir.

– Ce n'est pas comme ça, qu'on baptise...

– C'est moi qui sais comme on doit faire ! Maintenant, je te la laisse pour que tu ailles la mettre dans son abri de la ferme. Tu devras la placer dans l'enclos qui est le plus grand.

3

Jules gravit l'escalier extérieur. Un employé l'aide à ouvrir la porte principale.

Arrive Odette, munie d'une serviette de toilette et d'une paire de chaussons.

– Eh bien ! On dirait que vous avez eu envie de jouer aux aventuriers.

Elle frictionne les cheveux du garçon, lui ôte son manteau et ses chaussures.

– Je viens de baptiser ma chèvre.

– Ça... pour être baptisée, elle a dû être baptisée... Avec toute cette eau qui nous arrive. Votre mère souhaite vous voir. Elle se trouve dans le salon *Agora*. Elle aimerait savoir pourquoi vous avez lâché les animaux dans le parc. Attendez... D'abord, il faut broser vos cheveux.

Arrive une employée de l'intendance qui tient, dans une boîte, plusieurs brosses du salon de coiffure.

– Oh ! s'exclame Jules, en l'apercevant.

– Qu'est-ce que vous avez ? Vous n'avez jamais vu une métisse ?

– Non, c'est la première fois de ma vie ! *J'aimera* bien toucher ses cheveux.

La gouvernante se tourne vers l'employée, qui se met à rire bruyamment de la requête du garçon.

– Astou, est-ce que vous acceptez de laisser Monsieur Montvernier junior toucher vos cheveux ?

Astou se penche et Jules pose alors sa paume sur la chevelure crépue.

– Ouah ! Et les mains, elles sont comment ?

Astou tend ses mains sous le regard curieux du garçon.

– C'est rigolo. Elles ne sont pas de la même couleur des deux côtés.

– Les tiennes non plus, riposte Astou en saisissant un poignet de Jules, afin de lui montrer le dos et le plat de sa propre main. Et c'est tout ce que tu veux voir ? Tu ne veux pas aussi que je te montre ma langue, pour savoir si elle est rose ou marron ?

Jules lâche un ricanement.

– Astou, n'oubliez pas à qui vous parlez !

– Oui, je veux voir la langue ! s'exclame Jules en trépignant sur place. La jeune métisse tire la langue. Oh ! Elle n'est pas marron.

– Vous voyez bien qu'il a besoin qu'on l'amuse, riposte Astou.

Balançant la tête en arrière, elle adresse un clin d'œil au garçon et s'éloigne.

– Vous avez de la chance qu'il le prenne bien ! réagit vivement Odette, avec un air outré qui lui fait gonfler le doublementon. Bon... C'est à vous, jeune homme. Tournez-vous que je vous coiffe. Là, vous ressemblez à un cactus. Votre pantalon doit être mouillé, je suppose. Bon, vous le changerez après. Votre mère a assez attendu.

Dès lors, la gouvernante pousse le garçon vers la double-porte du salon *Agora*. Jules, qui retrouve une soudaine timidité, presse avec délicatesse la poignée, puis avance avec des pas prudents. Il fixe le profil de sa mère, échouée au milieu d'une avalanche de coussins, qui encombrant un canapé vert design

aux accoudoirs évasés. Son regard à elle, est rivé sur l'écran mural géant d'une télévision.

En apercevant Jules, Justine Montvernier, vêtue d'un peignoir, décroise ses jambes, repousse sa chevelure blonde vers l'arrière et appuie sur la télécommande afin d'interrompre son émission. Un panneau coulissant recouvre l'écran.

Elle indique un bout du canapé.

– Viens t'asseoir là.

Jules empile plusieurs coussins pour se libérer une place à côté de l'accoudoir évasé. Ses yeux glissent sur le galbe des jambes de sa mère. Il remarque que son parfum se mélange à quelques émanations de chlore.

– J'ai appris que tu avais lâché les animaux de la ferme. Je peux savoir pourquoi ? Regarde-moi quand je te parle.

Jules fixe le regard bleu nordique de sa mère. Mais il reste muet, se contente de hausser les épaules.

– Ça veut dire quoi, ce geste ? Tu as eu l'intention de t'opposer à ton père ?

Il devrait, sans hésiter, répondre par l'affirmative et se justifier courageusement. Mais il n'ose pas.

– Je les ai lâchés pour qu'ils soient libres.

– Les animaux de la ferme, peuvent maintenant aller manger les légumes du potager. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– On peut mettre une barrière pour les empêcher de venir dans le *patager*.

– Les animaux ne savent pas être propres. Ils peuvent très bien salir l'entrée du château, ou la terrasse... En plus, la nuit, ils peuvent nous déranger en activant l'éclairage automatique. Tu sais très bien que l'on ne peut pas accepter ça.

– Oui, mais il y a, ici, des caméras et toujours du personnel qui peut surveiller, empêcher les animaux d’aller où c’est interdit, et qui peut nettoyer...

– Bien, bien... Ce sont ça, tes solutions ? Dans ce cas, je les transmets à ton père et l’on verra ce qu’il décidera.

– Madame Montvernier...

– Quoi donc, mon garçon...

– J’espère que ça ne va pas trop l’ennuyer.

– Oh, tu sais, il a déjà un empire à diriger. Alors, ce problème ou un autre, pour lui, c’est sans importance. Il a toujours quelqu’un à qui il délègue, de toute façon.

– Madame Montvernier... Mon père, c’est un empereur ?

– Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Parce que Monsieur Tripon m’a expliqué que ceux qui ont un empire, ce sont des empereurs.

– En effet, répond Justine Montvernier avec un sourire amusé. Mais ton père a un empire que l’on ne peut pas habiter.

– Et pourquoi on peut pas ?

– Tu sais bien, gros bêta, qu’on ne peut pas habiter dans des mines de nickel, ni de cuivre...

Jules se fige devant sa mère, quelque peu décontenancé par sa remarque.

– Un empire qu’on peut pas habiter, je trouve ça bête.

– Peut-être... Mais ton père, lui, est intelligent, parce qu’il a acheté des mines qui contiennent des métaux que l’on utilise pour fabriquer les pièces de monnaie. Et avec l’argent qu’il a gagné en exploitant ces mines, il a pu investir dans d’autres domaines. Il est donc toujours sûr de pouvoir prospérer et d’agrandir son empire... Mais ce n’est pas pour parler des activités de ton père que je t’ai demandé de venir ici. (Elle se

lève.) Si tes animaux nous posent trop de problèmes, tu devines bien qu'on ne pourra pas les garder.

– Je sais.

Justine Montvernier avance en direction de la porte.

– Allez... tu peux disposer. Moi, je retourne au SPA.

Jules monte l'escalier qui mène à l'étage, entre dans sa chambre, appuie sur la touche d'un interphone posé sur sa table de nuit. Après un craquement d'ondes sonores, retentit la voix d'Odette. Jules lui demande de prévenir Rosalie afin qu'elle se rende dans la salle de jeux *violette*. Après quoi, il s'allonge sur son lit, réfléchit aux propos de sa mère, s'inquiète aussi de la réaction paternelle, mais pas tant que ça. Les bras étendus, la tête renversée, les yeux vaguement fixés sur les moulures du plafond, il se laisse emporter par quelques rêveries. Il ne voit pas le temps passer. Soudain, il se redresse, se rappelle son rendez-vous.

Quand il pousse la porte de la salle de jeux, il aperçoit Rosalie immobile, sur une chaise, un pantalon sur les genoux.

L'œil morne de la fillette se ranime à la vue du garçon.

– Tu l'as fait exprès ?

– Non... pas cette fois-ci.

Elle lui tend le pantalon.

– Maman m'a dit que tu devais mettre ça.

– J'en ai pas besoin.

Il prend le vêtement, le jette négligemment sur une caisse de jouets. Puis il saisit une boîte et se dirige vers un tapis de jeux.

– On va jouer à la Tour Infernale, annonce-t-il. Viens !

– *A-mal-thée*, énonce Rosalie, en superposant une pièce sur les autres. Tu vois, je n'ai pas oublié le nom. C'est plus difficile de se souvenir des noms bizarres.

– C’est pas un nom bizarre. C’est le nom d’une chèvre qui a existé.

– Elle... Tu vas la laisser tout le temps enfermée ?

– Oui, pour pas la perdre... Mais quand je vais pouvoir sortir de Courcy de Montvernier, je la *prendra* avec moi, comme ça, elle verra aussi comment c’est, dehors.

– Mais non, tu pourras pas...

– Si !

– Ton père te laissera pas la prendre.

– Il me l’a donnée.

– Oui, mais c’est quand même lui qui l’a achetée et c’est lui qui peut décider pour toi.

– Mais toi... tu sais pas ce qu’il a décidé pour moi.

– Si, justement, mais j’ai pas le droit de te le répéter, réplique Rosalie, en savourant sa réponse.

La tour s’effondre dans un entrechoquement de pièces de bois.

Jules redresse la tête.

– On t’a dit des choses que je dois pas savoir ?

– Ben, qu’est-ce que tu crois ? Il y a des choses que tes parents disent à ma mère, et qu’il faut pas te répéter.

– Comme quoi ?

– Ben... si on me dit de pas te le répéter, je dois pas te le dire.

Jules s’inquiète d’avoir été isolé d’une information capitale.

– Le secret a un rapport avec l’aile droite du château ?

– Mais non ! réplique Rosalie en haussant les épaules.

– Alors, je vois pas pourquoi tu peux pas le dire.

– Je pourrais te le répéter, mais le problème, c’est que souvent tu te fâches avec moi et surtout tu te mets vite en colère quand on te dit des choses qui ne te plaisent pas. Voilà !

– C’est normal de se fâcher, des fois.

– Non. Parce que toi, tu veux te donner plus d’importance que tout le monde, parce que ton père, il est derrière toi, pour te défendre. À cause de ça, je ne peux rien dire du tout... Je suis toujours obligée de me taire et de mentir.

– C’est toi qui mens. Parce que c’est pas moi, mais ta mère, qui est derrière toi et qui t’empêche de parler.

– C’est vrai, c’est aussi ma mère, admet Rosalie, en tournant le regard.

Jules reprend le pantalon jeté sur la caisse des jouets.

– Je vais aller ranger ça dans la chambre. Pendant ce temps, tu réfléchis à ce que tu dois me dire. Et quand je reviens, tu me racontes...

Il va ranger ses affaires lui-même, relève Rosalie avec un sourire intérieur. Elle ignore que Jules a été électrisé par ses propos et qu’il lui fallait un prétexte, dans l’urgence, pour s’isoler afin de réfléchir. D’ailleurs, une fois seul, il lui vient une idée.

Comme il s’y attendait, à son retour dans la salle de jeux, Rosalie ne souhaite toujours pas se confier. Alors, il dévoile sa stratégie.

– Voilà mon idée. Je te laisse raconter tout ce que tu veux sur moi. Si je me mets en colère, tu me dis pas le secret. Mais si je me mets pas en colère, tu me le dis.

Rosalie se tord la lèvre. La proposition de Jules est tentante. Mais l’expérience est quand même risquée. Finalement, à la seule perspective de pouvoir rudement l’asticoter, elle se dit partante.

Jules, toutefois, ressent la vulnérabilité de son plan. Il tient à ajouter d’autres conditions. Lui aussi, pourra dire ce qu’il veut sur elle. Comme garantie qu’ils sont encore amis, ils devront se

taper dans la main. Enfin, elle est tenue de lui confier le secret avant qu'ils ne se séparent.

Les deux enfants se rendent à l'extérieur. Alors qu'ils s'enfoncent dans le parc, un paon lâche un cri strident, qui perce le calme de la campagne solognote. Un peu plus loin, des ronciers s'agitent anormalement. Puis une tête se redresse derrière les feuillages : celle de « Toto », l'âne – de son nom d'identification. L'équidé, qui remarque à son tour les enfants, effectue un prudent écart.

– Tu vois... se lance Rosalie en regardant ses pieds avancer dans l'herbe, quand tu décides de me punir et que tu m'obliges à rester sous l'orage, alors que ça me fait peur, tu crois que je vais penser que tu es quelqu'un de gentil ? Maman m'a dit qu'avec la pluie, j'aurais pu tomber malade. Mais toi, tu t'en fiches de ça. Parce que tu es égoïste et tu ne fais que des caprices !

– Si je fais des choix qui ne te plaisent pas... enchaîne Jules.
Mais Rosalie, tendant une main vers lui, l'interrompt.

– Tope-là, pour me dire qu'on est encore ami.

– Ami ! répond Jules en tapant sur la main de Rosalie. (Il reprend.) Si je suis comme ça, c'est parce que tu ne fais pas les choses que je te dis de faire.

– Oui, mais c'est pas par méchanceté. C'est, au contraire, pour te rendre service.

– Peut-être répond Jules, en reprenant sa respiration, mais c'est parce que je n'aime pas quand on ne m'obéit pas.

– Mais pourquoi *c'est normal que je dois t'obéir* ? riposte vivement Rosalie. Je suis plus grande que toi. J'ai deux ans de plus. Pour moi, tu es un bébé. Et moi, je dois obéir à un bébé !

– Tu es peut-être plus grande, mais tu es bête !

– Quoi !

– Oui, et comme on m’a déjà dit, avec les personnes bêtes, il faut faire comme avec les vraies bêtes : il faut les dresser pour qu’elles obéissent.

– Oh ! Tu me traites de bête ! gronde Rosalie, hors d’elle-même. Alors là, moi aussi, je vais te dire des trucs qu’on pense sur toi. En dehors du château, si tu veux savoir, on raconte plein d’histoires de ce qui se passe ici. Et ça fait bien rigoler, parce que tout le monde se moque des familles comme la tienne.

– C’est normal. C’est parce que les gens sont ja-loux, articule Jules.

– Et même ici, figure-toi. Il y a des personnes qui travaillent dans le château et qui disent : « On est chez les fous ! »

– Qui ça ?

– Je n’ai pas à te le dire, parce que je ne suis pas une cafteuse. Mais plusieurs. Et tout le temps, il y a des gens qui rigolent dans ton dos !

– Ami ? interroge Jules, en tendant une main sous le menton de Rosalie.

– Non ! Pas ami ! gronde la fillette, parce que tu m’as traitée de bête à dresser. Eh bien, c’est toi l’idiot, parce que jamais je répèterai le secret ! Puis, tournant le dos au garçon, Rosalie s’échappe, en courant, en direction du château.

Dès lors seul, Jules se laisse distraire par la présence de l’âne. Il se donne pour défi de l’approcher. Il avance un pas après l’autre en marquant des temps d’arrêt. Sa main atteint d’abord l’encolure, puis le nez blanc de l’animal qui, en même temps, libère un souffle de stress.

– Alors, si je te dis que tu es un âne, toi aussi, ça te vexé ?

Levant la tête d’un geste nerveux, l’âne repousse la main du garçon et, dans un élan vigoureux, se propulse hors de sa portée.

Ce soir-là, Jules dîne avec sa mère dans la salle à manger *Printemps*. Les places respectent ordinairement un protocole. Jules est assis à une extrémité de la longue table et son père, quand il est présent, à l'autre extrémité. La table est d'une telle longueur que père et fils doivent lever la voix pour communiquer. Pour cette raison – la seule officielle, en tout cas – il est convenu que les repas doivent se dérouler dans le silence, avec un droit de parole uniquement pour ce qui est indispensable.

Quand Didier Montvernier est présent, il se trouve aussi toujours deux domestiques, qui restent postés dans leurs dos, avec une immobilité qui leur donne la raideur d'un *Playmobil*. Un seul doigt levé, parmi les attablés, suffit à les ranimer. Alors, ils s'approchent et s'inclinent pour connaître l'objet de la demande, qui concerne parfois, simplement, la nécessité de déplacer la salière ou le pot à moutarde.

Mais quand Didier Montvernier est absent, un vent de liberté souffle dans la salle *Printemps*. Justine Montvernier, qui en principe se place à égale distance entre le père et le fils – les espaces étant, chaque fois, mesurés avec un mètre – prend la liberté de s'installer plus près de son garçon. Du coup, les deux domestiques potiches, qui servent à déplacer les condiments, ne sont plus sollicités. L'obligation de se taire est, elle-même levée, d'une part parce qu'il devient plus facile de

communiquer, mais aussi, sans doute, du fait qu'il ne traîne plus, tout le temps, une oreille étrangère dans la salle.

Les propos de Rosalie tournent en boucle dans la tête de Jules : « *Ça fait bien rigoler, parce que tout le monde se moque des familles comme la tienne.* » Jules scrute les moindres mouvements d'yeux et tressaillements de rictus, chez les employés de l'intendance qui apportent les plats et assurent le service, mais rien ne vient trahir une faille de contrariété, dans les expressions du visage. Il faut dire que le protocole des repas est si théâtralisé, que tous savent jouer leur rôle d'acteur à la perfection, comme ils ont appris à le faire.

Dubitatif à la vue de ces sourires façonnés et regards faussement lumineux, Jules ne sait plus quoi penser. Peut-être que Rosalie a tout inventé pour le vexer. Mais peut-être aussi que derrière chaque masque, s'agitent des pensées totalement dépréciatives à l'égard de la famille. Comment le savoir ?

Il s'est finalement rendu compte que les propos de Rosalie l'ont durement atteint. Non pas, sur le moment, mais par la suite, du fait du venin qu'ils contiennent et qui semble, dès lors, se répandre dans ses veines.

– Eh bien, mon garçon, tu n'as pas l'air très en forme, aujourd'hui. Tu n'es pas malade, j'espère...

– Non, non, ça va...

Jules prend conscience que ses ruminations en viennent à gâcher son repas. De son côté, sa mère doit laisser sa cuillère dans son bouillon de canard, afin de répondre à la sonnerie d'un SMS.

– Mange... ajoute-t-elle, alors qu'elle est en train de taper sur les touches de son smartphone.

– C'est trop chaud.

Justine Montvernier redresse la tête :

– Veux-tu que je demande à un domestique de baisser la température ?

– Non... ça ira. À qui tu réponds ?

– Ça ne te regarde pas.

– C'est quand que *je peux* faire un essai avec internet ?

– Tu es trop jeune pour ça.

– Mais juste un essai !

Justine Montvernier repose son smartphone.

– J'ai des sujets plus sérieux à aborder, avec toi. Ton prochain cours d'orgue va être annulé.

– Mais pourquoi ? riposte Jules, sur le ton de l'injustice.

– Eh bien... Je ne savais pas que tu étais autant passionné. Pourtant, tu n'as pas l'air de progresser très vite, dans ce domaine. Jeudi, ton père fait sa réunion avec ses cinq associés, ici, dans le château. Ils s'installeront dans le salon *Forum*. On ne peut pas avoir une leçon d'orgue, juste à côté.

– Mais ça ne peut pas être un autre jour ? interroge Jules dans un soupir.

– Ce n'est quand même pas toi, qui vas décider de la date de réunion de six magnats qui sont parmi les fortunés d'Europe.

Jules se souvient avoir déjà rencontré les associés de son père. S'il les a vus, ce n'est qu'à l'occasion de ces réunions où ils se retrouvent, à chaque fois tous les six. L'un des associés est collectionneur d'arts ; l'autre banquier ; un troisième est dans l'industrie chimique et pétrolière ; les deux derniers ont, quant à eux, des secteurs d'activité variés. Jules a déjà eu l'occasion de constater que ces réunions, pour son père, représentent un enjeu particulier, auquel il est fortement attaché. Pourtant, le garçon n'a encore jamais compris leur utilité.

Il décide d'interroger sa mère, à ce sujet.

– Tu m’as déjà posé la question, rappelle Justine Montvernier, tout en reprenant son smartphone. C’est compliqué à te raconter. C’est un projet qui concerne notre avenir.

– Mon avenir aussi à moi ?

– Oui.

Jules fixe le visage de sa mère qui, dès lors, semble se laisser happer par son écran. Il remarque quelques ridules, près de ses yeux, ainsi que sur son menton, qui ne tarderont sans doute pas à être gommées par un lifting. De toute façon, même avec les premières flétrissures de la vieillesse, Justine Montvernier reste, pour lui, une reine de la beauté. Il n’a pas les cheveux aussi blonds que les siens, ni même, sans doute, les yeux aussi bleus, mais beaucoup de personnes s’accordent pour dire qu’il ressemble davantage à sa mère qu’à son père, ce qu’il prend, lui, pour un compliment.

Justine Montvernier redresse la tête afin de tenter d’approfondir sa réponse. Elle ne peut s’empêcher, en même temps, de libérer un soupir d’exaspération.

– Tous les six, ils essaient de voir comment se renforcer pour gagner plus de droits, plus de légitimité et plus de sécurité, afin de ne plus avoir à vivre cachés.

– Parce qu’ils vivent cachés ? Mais pas mon père ?

– Si... D’une certaine façon, parce qu’ils doivent cacher ce qu’ils font et ce qu’ils ont... Et toi, tu ne peux pas avoir une vie normale avec d’autres enfants.

– Alors, ça veut dire qu’après, je serai libre de sortir ?

– Ça veut dire déjà, qu’on doit apprendre aux autres à te respecter... Au fait, il y a une nouvelle que je dois te signaler. J’ai fait enlever les canards. On les a retrouvés en train de barboter dans la piscine.

– Oh ! On est en train de les manger ?

– Non, répond la mère dans un sourire. Mais ils ne vont peut-être pas mieux finir. Je les ai passés à un chasseur du coin.

Une fois isolé, dans sa chambre, Jules rejoint son lit, comme saisi d'une nouvelle atonie. Basculant la tête d'un côté, il accroche du regard, presque par hasard, une photo punaisée sur une porte d'armoire. Sur la photo, son père serrant la main d'un président de la République. Il se retourne, chasse l'image de ses pensées, cherche, ensuite, par une vision introspective, à comprendre la pesanteur de sa solitude, accentuée depuis que Rosalie refuse de lui parler. Il ne sait pas pourquoi il a l'impression de subir injustement l'épreuve d'une punition. Il finit par se convaincre que le mal vient du dehors. Des gens, qu'il ne connaît même pas, attaquent sa famille, salissent l'image de son père et chamboulent ses rêves d'enfant. Il n'est pas facile de se sentir heureux, en fin de compte, si d'autres piétinent ceux que l'on admire.

Il approche sa main de l'interphone, mais hésite. Finalement, il appuie. Il entend la voix d'Odette qui lui demande ce qu'il veut.

– J'appelle juste pour savoir si Rosalie va bien.

« Oui, elle va bien. »

Fin de la communication. Il n'a pas osé insister. De toute façon, il sait que Rosalie sera avec lui, durant le cours de sport.

– On va courir en petite foulée, dans le parc, annonce Victor Mekin.

– Pendant une heure ?

– Pendant une heure trente, je veux.

– Oh non, c'est trop, geint Jules, tout en orientant son regard vers Rosalie, dans l'espoir d'arracher un appui de sa part.

Mais Rosalie ne bronche pas.

– Le sport, c’est important pour la santé et pour garder la ligne, avertit le prof. Je te rappelle que quand j’ai rencontré ton père, au début, il était toujours essoufflé et ressemblait à un hippopotame...

Jules et Rosalie lâchent un rire.

– Non, moi, je ressemblera jamais au *nippopotame*, parce que je tiens de ma mère.

– Ta ta ta... ça ne veut rien dire du tout. Si tu ne prends pas très tôt l’habitude de faire des exercices, tu risques toujours de tomber dans le piège des mauvaises habitudes, et là, c’est très dur de s’en sortir. Tu n’auras qu’à demander à ton père, au moment où j’étais son *coach*. Il te racontera comment il a dû s’accrocher.

– Mon père, il s’en est sorti parce que c’est un battant, et d’autres, qui ne se battent pas, ils restent gros toute leur vie.

– Oui... Mais parfois, c’est plus compliqué.

– Mon père m’a dit que c’est toujours la loi du plus fort qui décide.

– Ça, c’est dans la nature. Ça concerne seulement les animaux et les plantes.

– Pourquoi ça concerne seulement les animaux et les plantes ?

– Parce que chez les hommes, il existe plein de points forts différents. Il y en a qui sont doués en musique ; d’autres en peinture ; d’autres, encore, en mathématiques... Et puis dans une société, on apprend à protéger les plus faibles : les bébés, les malades, les vieux... Ces lois-là n’existent pas dans la nature.

Vient le moment du footing.

– Faites attention ! il y a des ronces sur le chemin.

– Mais si... c’est possible, la loi du plus fort chez les hommes, insiste Jules. Car quand il y a des compétitions.

– Une compétition, ça met en rivalité des personnes dans une même discipline. Ça, ok. Mais une loi du plus fort, ça voudrait dire que toutes les disciplines sont en rivalité entre elles : par exemple, on met un basketteur en rivalité avec un patineur, ou encore un cavalier avec un nageur ?

– Bah, pourquoi pas ?

– Ne dis pas de bêtises. Et puis... tu devrais arrêter de parler, parce que tu es déjà en train de t'essouffler inutilement.

Après avoir longé l'enceinte du parc, Victor Mekin et les deux enfants serpentent entre les feuillus. Ils atteignent un sentier empierré et moussu difficilement praticable, car en partie recouvert de branchages.

– Ici, c'est dangereux pour les chevilles, alors on ne court plus et on fait attention.

Soudain Victor Mekin coupe net l'élan de ses pas. Son regard accroche un détail du paysage : un singulier monticule.

– Qu'est-ce que c'est ça ?

Tous trois s'approchent.

– C'est le poney ! alerte Jules.

– On dirait qu'il bouge plus, constate Rosalie. Il a *mouru* ?

Le professeur contourne l'équidé, étendu, inerte sur le flanc. Il soulève une patte, qui retombe aussitôt, approche sa main des naseaux de l'animal.

– Oui, il est mort. (Il extrait de sa poche un portable.) N'y touchez pas. J'appelle le gardien.

– Le pauvre... se désole Rosalie.

Le professeur raccroche.

– Un bûcheron va venir.

– De quoi il est mort ? interroge Jules.

– Justement, on sait pas.

L'œil de Victor Mekin se met à inspecter le sol, en quête d'un indice. Puis le professeur s'éloigne. Il semble être sur une piste. Il finit par disparaître derrière un rideau de feuillage, mais réapparaît l'instant d'après.

– Trouvé ! Il y a un if, un peu plus loin. C'est un arbre très toxique pour les herbivores.

– C'est du poison pour eux ? interroge Rosalie.

– Oui. Si un animal ingurgite un bout de cet arbre, inutile d'appeler le vétérinaire. Il n'aura pas le temps d'enfiler sa veste. En quelques minutes, l'animal est raide mort.

– Alors, ça veut dire que les autres bêtes peuvent manger de l'arbre et mourir aussi ? s'inquiète Jules.

– Pas de panique... Ce poney n'a pas eu beaucoup de chance de tomber dessus, je pense.

– Amalthée ne risque rien, je l'ai mise dans l'enclos, rassure pour sa part Rosalie.

Un bruit de tracteur de jardin se fait entendre. Mais le terrain est si impraticable que le bûcheron, un petit homme trapu dans une salopette verte, est obligé de stopper son engin et de parcourir les dernières dizaines de mètres à pied.

Les mains posées sur les hanches, il inspecte le cadavre.

– Oh oui... Pas de doute. Ça doit être l'if.

– Vous savez combien il y en a dans le parc ?

– Oui. Juste deux. L'autre se trouve de l'autre côté, en face.

– Il faut tout de suite les enlever ! déclame Jules. Sans quoi, les autres animaux vont mourir.

– Eh oh ! Pas si vite bonhomme ! riposte le jardinier. Il faut peut-être d'abord commencer par prévenir vos parents.

– Vous devez prévenir, quand il vous faut couper du bois mort ? interroge Victor Mekin.

– Pour le bois mort... Non, pas nécessairement.

– Dans ce cas...

– Si les enfants savent tenir leur langue.

– On ne dira rien ! jure Jules.

Rosalie promet, elle aussi, de garder le silence.

– De toute façon, enchaîne le professeur, j’imagine que les Montvernier doivent se promener rarement dans le parc.

– Ils ne s’y promènent jamais ! assure le bûcheron.

– Dans ce cas, ils n’en sauront jamais rien. Ce n’est pas le gardien qui ira répéter.

– Et le poney, qu’est-ce qu’on en fait ?

– Pour ça, vous vous débrouillez. Voyez avec un équarrisseur.

– Ok, je vais déjà aller chercher la tronçonneuse.

Jules demeure, un instant, immobile, troublé par une réflexion.

– C’est bizarre.

– Quoi donc ?

– L’arbre peut tuer les animaux, alors que les animaux, eux, ne peuvent pas tuer l’arbre. L’arbre est donc plus fort qu’eux ?

– Ah... On dirait que ça te tracasse, cette histoire de loi du plus fort...

– C’est quand la fin du cours ?

Comme le temps restant peut difficilement être mis à profit, le professeur autorise les enfants à être libérés plus tôt.

Jules a une idée bien précise : aller retrouver sa chèvre. Il est soulagé de constater que Rosalie accepte de l’accompagner jusqu’à la ferme. Néanmoins, la fillette montre ostensiblement que le moment n’est pas aux réconciliations : elle se contente de marcher à distance, derrière lui, le nez baissé.

En arrivant à hauteur de la pâture, Jules retient en lui, une fumée de colère. La chèvre a bien été enfermée, mais Rosalie,

une fois de plus, a pris des initiatives en enfermant les deux jeunes agneaux, avec sa chèvre, dans l'enclos qui, en plus, n'est pas le plus grand, comme il l'avait demandé.

– Les petits agneaux voulaient pas sortir, se justifie aussitôt Rosalie. Ils avaient trop peur. Et j'ai pensé que la chèvre allait moins s'ennuyer en restant avec eux.

– Je t'avais quand même dit de la mettre dans le plus grand pré et toute seule, rappelle-t-il en serrant les dents.

Jules tente, autant que possible, de contenir les crépitements de sa fournaise intérieure. Rosalie devine qu'il fait des efforts.

– Tu as vu, ils sont mignons, insiste-t-elle, en entrant dans le pré.

Jules la rejoint. Rosalie s'est accroupie pour caresser les agneaux. Il s'abaisse à son tour, pour poser une main sur les toisons laineuses.

– Ils sont doux.

Puis il se redresse :

– J'ai pas envie de m'attacher à eux.

– Pourquoi ?

– On ne fait jamais comme je veux.

– Parce que toi, ce que tu veux, c'est n'importe quoi ! s'emporte, cette fois, Rosalie. Tu as voulu libérer tous les animaux et à cause de toi, il a fallu faire, en vitesse, une barrière pour le potager, et ton père a demandé d'en faire une autre, près du château, parce que ça n'est pas possible de surveiller tout le temps les animaux, le jour et la nuit. Et là, toujours à cause de toi, on est obligé de couper des arbres. Et si le poney est mort, c'est aussi de ta faute. Et ta petite chèvre, maintenant, elle est triste, parce qu'elle est enfermée toute seule !

Transformé, par les propos de la fillette, en une boule de nerfs, Jules se jette sur la porte de l'enclos qui enferme sa chèvre et l'ouvre dans un claquement de porte. À cet instant-là, il sent les mots remonter du fond de sa gorge et franchir le portail de ses dents.

– T'as rien compris ! Mais vraiment, t'as rien compris, ma pauvre ! C'est de mon père *que* je parlais. Parce que c'est lui qui me laisse pas libre. Et c'est parce qu'il aime pas les animaux que je les ai laissés partir n'importe où !

Dans une volte-face, Jules s'éloigne d'un pas aussi nerveux que pressé, en direction du château.

Rosalie, interdite, voit sa silhouette rapetisser. Elle a le réflexe de se mordre la lèvre inférieure. Elle a dû trop parler.

Calfeutré en boule, sur un pouf de son *home cinema*, Jules tente d'échapper au gouffre sans fond de sa solitude. Vidéos et images à sensation l'aident à oublier, à l'étourdir d'histoires virtuelles, à anesthésier les douleurs de sa détresse.

Il décide de se ressaisir. Il coupe la vidéo, rallume dans la pièce. La tête lui tourne.

Après un vague inventaire des boîtes de jouets entassées dans la pièce, il s'allonge sur le tapis de jeux, fixe d'un air vague le lustre auprès duquel pivote un mobile en aluminium. Il se met à songer qu'il doit bien exister une solution pour sortir de son isolement.

Peut-être qu'il faudrait donner une bonne leçon à Rosalie, envisage-t-il. Il pourrait se plaindre de son comportement irrespectueux, voire de sa méchanceté.

Mais il se rend compte que cette solution ne peut produire aucun résultat fructueux.

Je pourrais demander à mon père de remplacer Rosalie.

Jules se laisse alors emporter par des rêveries dans lesquelles il rencontre de nouveaux camarades de jeux. Cependant, il se rend compte qu'il se force à accepter un changement qu'il ne désire pas.

Soudain percuté par une idée, il se redresse. Son regard s'irradie d'une lueur nouvelle. *Je vais m'échapper de Courcy de Montvernier.* Il remarque d'ailleurs qu'il existe une date idéale

pour cela : celle de la réunion au cours de laquelle son père reçoit, dans le château, ses cinq associés.

Son père, il le sait, exigera de n'être dérangé sous aucun prétexte. Sa mère, quant à elle, sera absente du domaine. Elle restera uniquement jusqu'aux derniers préparatifs, mais elle veillera impérativement à prendre la tangente avant l'arrivée des invités d'honneur. Car Justine Montvernier souhaite surtout ne jamais être mêlée aux entremises douteuses de son mari. Un soir, Jules avait surpris un échange un peu vif entre ses parents. « Si un jour, tu dois aller en prison, ça sera sans moi ! » avait averti sa mère. Après quoi, son père avait répondu sur un ton apaisé : « Mais non, ce sont juste quelques risques financiers. Et tu ne devrais pas parler comme ça devant le petit. »

Jules ignore ce que peuvent signifier « des risques financiers », mais il sait que sa mère, elle, en tout cas, ne les aime pas. Ses parents ont, en fin de compte, une existence tellement codifiée, qu'il peut déjà savoir, à l'avance, comment ils s'organiseront, le jour de la réunion des six.

Attablé à son bureau moderne, devant les pages d'un cahier, un bic en argent à la main, Jules établit un inventaire des méthodes pour sa fugue.

La trottinette électrique. Elle peut lui permettre de s'éloigner rapidement du Courcy de Montvernier par des chemins forestiers. Mais il faudrait que l'engin soit placé, à l'avance, de l'autre côté du mur. Comment réussir à lui faire franchir l'enceinte du parc avant le jour J ?

L'argent. Drôle de paradoxe : alors que Didier Montvernier exploite des gisements utiles à la confection de pièces de monnaie, il n'y a pratiquement jamais de petites liquidités qui traînent dans les poches des affaires familiales. Jules sait,

cependant, qu'on lui réclamera obligatoirement cette ferraille, à l'extérieur, quand il aura besoin d'acheter. Il pense alors qu'il devra vendre sa montre. Si ça ne suffit pas, il vendra également un dé aux saphirs incrustés.

Passer inaperçu. Pour cela, il ne voit pas trop quel habit de son dressing va lui servir. Il a quand même sa cagoule en laine de vigogne. Le mieux serait qu'il trouve un prétexte pour que Rosalie lui passe un pull. Il a aussi l'idée de récupérer la veste en peau de buffle de son déguisement de cow-boy.

S'inventer un personnage. Jules dira qu'il s'appelle Nicolas, qu'il vient d'Amérique et qu'il a la double nationalité. Mais il doit aussi, très vite, s'exercer à apprendre des phrases en anglais avec son robot professeur.

Le lendemain, Jules se rend au cours de mathématiques, dans le salon *Oppidum*, avec Rosalie. La préceptrice, Véra Diche, est une quarantenaire dépassée qui, à sa tenue, semble être entrée en résistance contre les effets du vieillissement. Sa robe noire courte et moulante, luisante comme du cellophane, trahit un évident mauvais goût. Le tout est rehaussé par des hauts talons, comme des trépieds de sapin de Noël. Le maquillage est assorti à l'ensemble : un fond de teint qui ressemble à de la pâte à tartiner et un rouge à lèvres flashy, qui rajoute du vulgaire à ses lèvres pulpeuses. Difficile d'imaginer, chez cette femme, de réelles aptitudes intellectuelles. Et pourtant, elle enseigne.

Mais Jules, ce jour-ci, a décidé de détourner le cours de mathématiques. Profitant de l'exercice d'un problème, qui concerne l'évacuation d'une baignoire, il demande à se renseigner au sujet du prix d'une baignoire.

Véra Diche l'observe, interloquée.

– Une baignoire ? Je ne sais pas. Mais tu n’achètes jamais une baignoire toute seule. Il faut d’abord acheter la maison.

– Et un gâteau ? Combien ça coûte un gâteau ?

– Il y a des gâteaux très chers, des gâteaux pas chers. Il faut savoir aussi pour combien de personnes, si le gâteau est livré ou acheté sur place...

– Et l’eau ?

– L’eau... Ça dépend si c’est pour mettre dans la baignoire ou pour boire avec le gâteau. L’eau, parfois, c’est gratuit...

– Ça peut être gratuit !

Jules a tenu encore à interroger Véra Diche pour obtenir les estimations d’autres produits alimentaires et objets du quotidien. C’est que lui, n’a jamais appris combien coûtent les choses. Pourquoi n’aurait-il pas le droit d’apprendre cela ?

À la fin du cours, Rosalie interroge Jules au sujet de son comportement. Le garçon préfère taire son projet.

– C’est parce que j’ai décidé de vendre des trucs.

– Ah bon ? Mais comment tu peux connaître des gens qui achètent ?

– Ça, c’est mon secret.

– À mon avis, jamais tu réussiras. Tu ne sais même pas comment ça marche.

– Tu te trompes, parce que j’ai déjà vendu ma trottinette électrique. Mais j’ai quand même un problème. Je ne sais pas comment la sortir du parc.

– Ah, je vois... Tu veux te faire de l’argent dans le dos de tes parents.

– Tu ne dis rien, c’est promis...

– Ami ? interroge Rosalie, en tendant sa main.

– Ami, répond Jules, tout en tapant sur la paume de la fillette. Alors, tu vas m’aider à faire sortir la trottinette ?

– Oui, je veux bien t’aider.

En se levant, ce matin-là, Jules se sent l’âme d’un grand aventurier à la conquête d’une terre inconnue. Son imagination s’agite de mille évocations, empruntées à des souvenirs d’écrans. Pour la première fois de sa vie, il va apercevoir des routes grises avec des traits de peinture blanche, au milieu. Il va regarder rouler les voitures à leur vraie vitesse et se demande si ça ne fatigue pas les yeux de les suivre du regard. Il va découvrir des maisons avec des toits de tuiles rouges et des cheminées qui fument. Il se demande encore s’il aura le vertige en regardant, depuis le bas, des immeubles et des tours avec des gens sur les balcons. En tout cas, il trouve si amusant d’explorer des zones urbaines où des familles habitent les unes au-dessus des autres. Pourra-t-il adresser un « coucou », de la main, aux enfants des balcons ? Pourra-t-il entrer dans un immeuble et avoir le mode d’emploi pour faire marcher un ascenseur ?

Une autre adresse excite son imagination : le supermarché. Ce sera un lieu d’exploration forcément « super », comme son nom l’indique, avec des étagères à perte de vue et de grands frigidaires en forme de coffres allongés. Il n’arrive pas à se rendre compte de la véritable étendue de cette caverne d’Ali Baba. Mais il devine déjà que le foisonnement des produits alignés, dans cette sorte de bibliothèque à nourriture, va lui sembler hallucinant.

Il n’arrive pas à se rendre compte, non plus, de la longueur des trains, ni de l’atmosphère des gares, ni de l’impression que procure le déplacement à grande vitesse dans un wagon. Il

essaiera, autant que possible, de tout expérimenter... En vérité, il veut tout voir !

Dès les premières clartés du jour, une effervescence inhabituelle ébranle la pesante quiétude des lieux. Dans le vaste hall d'accueil, un tapis de velours rouge a été déroulé. De colossaux vases antiques en bronze massif sont soulevés à l'aide de sangles, par des équipes robustes, pour être alignés de chaque côté du tapis rouge et entre chaque vase, d'autres installateurs disposent de jeunes orangers aux fruits miniatures. Ce sont de vrais orangers, dont les pieds s'enfoncent dans une terre bien tassée, couverte de galets blancs, à l'intérieur de cache-pots de cuivre martelé. Chaque espace entre les vases et les pots est minutieusement mesuré et calibré. Arrivent les fleuristes, chargés de définir les compositions florales. Puis, c'est au tour du traiteur d'apparaître et de porter de longs plateaux jusqu'aux cuisines. S'entremêle alors, un désordre de senteurs, où les exhalaisons capiteuses des lys, iris et roses, s'entrechoquent avec les appétissants fumets alimentaires.

À l'extérieur, une certaine tension rend nerveux les ouvriers du chantier, chargés de terminer la clôture et ses trois portillons, équipés de barrières canadiennes, qui doivent empêcher les animaux de la ferme de s'aventurer aux alentours du château.

Quand Jules retourne dans le hall, il aperçoit son père, encore en peignoir, avec une tasse de café à la main.

– Je ne veux plus te voir de la journée, dans les parages, tu entends ? Pour sortir, maintenant, tu passes par l'intendance. Allez, zou !

Jules n'est pas surpris par la réaction paternelle. C'est de toute façon toujours ainsi qu'il se comporte, lors des préparatifs de ses réunions à six. Durant ces moments, qu'il considère lui-

même comme « historiques », Didier Montvernier se met à avoir du dédain pour tous ceux qui ne contribuent pas aux préparatifs du jour. Par leurs seules présences, ces intrus ont le tort de salir, comme des poussières, son espace sacré, mais lui n'a qu'à agiter une main, comme Louis XIV, pour les faire s'envoler plus loin, hors de portée de son regard.

Jules s'exécute : il se faufile, comme une anguille, jusqu'à sa chambre. Une heure plus tard, il entend gronder l'hélicoptère familial. Il sait que c'est sa mère, qui prend la route des airs.

Son cœur se resserre à l'idée que, lui aussi, va partir et qu'il ne sera plus entouré de visages familiers dans son nouveau monde.

Le top départ est lancé pour se préparer à l'aventure. Après avoir enfilé un pull, prêté par Rosalie sur un tee-shirt et une chemise, il met sa veste de cowboy et prend, par-dessus, une parka avec des poches intérieures, dans lesquelles il glisse sa cagoule, un mini sac à dos, un dé avec des saphirs, une peluche porte-bonheur et des provisions.

Puis il saisit son drone avec sa télécommande et récupère, dans un tiroir, une pile usagée.

Avant de refermer entièrement la porte, il jette un dernier coup d'œil, non pas pour vérifier qu'il n'a rien oublié, mais simplement pour capter l'atmosphère de sa chambre, un espace dès lors figé, avec ses images punaisées et ses objets familiers. Maintenant qu'il la quitte, il la trouve avenante.

À présent, le voilà pressé de quitter les lieux. Il dévale le grand escalier, mais au lieu de continuer tout droit, vers l'entrée principale, il bifurque en direction de l'intendance et passe devant la buanderie où la gouvernante, aidée de plusieurs employées, plie des draps.

– Eh bien, vous êtes drôlement attifé, remarque Odette. Pourquoi avez-vous changé de vêtements ?

– Je pars chercher ma chèvre. J’ai emporté de la nourriture pour lui donner.

Jules referme, derrière lui, la porte de l’intendance. Enfin dehors, il commence par goûter à la douceur d’un vent frais, qu’il interprète comme une louange à sa prochaine liberté. Un cri strident retentit depuis le bosquet. Il s’agit de la vocalise d’un paon.

Jules longe la clôture en activant le pas. Une fois le portillon franchi, il pose son drone dans l'herbe de la prairie et actionne les manettes de sa radiocommande. Dans un léger flonflon, le drone prend de la hauteur. Jules marche dans la prairie, tout en suivant l'engin volant. Son regard bifurque vers un arbre isolé, dont le tronc troué dissimule l'œil espion d'un objectif. Depuis le temps qu'il se promène dans le parc, il a pu, à maintes occasions, repérer des endroits où des caméras ont été installées. Il fait mine de s'intéresser à l'écran de sa radiocommande, mais en réalité, il est aux aguets. À présent, il sait qu'il passe devant une autre caméra, fixée sur la branche d'un saule pleureur.

Un vacarme subit déchire le silence du ciel. Jules se tourne en direction de la clôture. C'est alors qu'il aperçoit un hélicoptère, plus volumineux que celui de la famille, en position stationnaire au-dessus de l'hélicoptère. Le bruit de ses pales qui fouettent l'air dans des claquements réguliers, fait penser à des baudruches qui éclatent. Le rugissement de l'appareil s'intensifie tandis qu'un nuage de poussière se soulève. L'hélicoptère a disparu derrière une haie. Le silence est revenu. Ce ne sont, dès lors, que quelques vagues éclats de voix, qui se disséminent dans la quiétude du paysage champêtre. Jules tente, à travers la haie, de distinguer des silhouettes, mais la densité du feuillage rend incertaine sa vision.

Les silhouettes disparaissent. Jules fait repartir son drone et se dirige vers le mur du parc. Le drone franchit l'enceinte. Jules coupe le moteur. L'engin vacille et chute de l'autre côté du mur.

En catimini, le garçon ouvre le boîtier à piles de la radiocommande et, prestement, installe la pile usagée. Il a, un instant, le réflexe de se retourner. Il ne s'est pas trompé : il y a bien, derrière lui, une énième caméra, pointée dans son dos comme un canon de carabine.

Dès lors, il marche sur le chemin qui pique droit sur le manoir des gardiens. Il sent la peur l'envahir et le souffle lui manquer, mais il presse le pas pour mieux s'interdire de réfléchir. L'épaisseur des vêtements l'étouffe et son assurance, en même temps, s'effiloche à l'approche du but. Jules atteint le manoir, mais il doit encore le contourner pour arriver jusqu'à la porte principale. Un Beauceron, attaché à une chaîne, bondit hors de sa niche en poussant d'inhospitaliers aboiements. Jules sonne, mais inutile : le chien a su mieux faire pour prévenir. La porte s'entrouvre.

– Bonjour Monsieur Millet. Mon drone est tombé de l'autre côté du mur. Faut que j'aille le chercher. J'ai vu où il est tombé.

La porte s'ouvre en grand. Sur le seuil, la silhouette d'un vieil homme coiffé d'un béret. Jules se rend compte qu'il est tombé sur Gustave Millet, le gardien père et qu'il a peut-être plus de chance qu'avec le fils.

– Bah, on peut dire que tu tombes bien ! On te cherche.

– On me cherche ?

– Oui, on a un gros souci avec ta cochonne. Elle est allée se mettre dans la chaufferie avec ses petits. Ce jour-ci, en plus ! Elle a bien choisi son jour ! Des jardiniers ont voulu la déloger, mais un s'est fait mordre au bras, jusqu'au sang ! Alors, j'ai fait

venir des chasseurs, mais je voulais d'abord savoir si tu es d'accord avec cette solution.

Puis le gardien pose son regard sur la radiocommande.

– Ça marche plus, explique Jules.

– Ah... la technologie ! C'est surtout bien quand ça marche.

Allez, montre-moi ça !

Jules, déconcerté, confie la radiocommande au gardien, qui aussitôt, après avoir retourné l'appareil, repère le boîtier à piles.

– Oh... c'est rien du tout. Il suffit de changer les piles.

– Mais je peux quand même aller...

– Non... Il n'est même pas la peine de sortir.

Redressant la tête, l'homme s'aperçoit que des larmes perlent aux yeux du garçon.

– Oh, mais non ! Il ne faut pas t'en faire pour ta bête ! De toute façon, les chasseurs ne tirent pas sans autorisation.

Jules voit le gardien s'éloigner vers une pièce du fond, pour téléphoner. Encore sous le choc de la tournure des événements, il avance silencieusement, dans l'entrée, atteint la pièce du *monitoring*. Chaque écran affiche le visuel monotone d'un angle du parc. Le cœur du garçon se resserre. Il comprend, à la vue de cette mosaïque d'écrans, qu'il est vraiment dans une prison.

« À la cochonne, vous n'y touchez pas ! Le petit, ça le rend triste. Appelez le vétérinaire. C'est lui qui s'en occupera ! »

Le chemin du retour est aussi celui de l'effondrement des illusions. Jules rentre tête baissée. Ses sanglots rendent sa respiration difficile. En même temps, il suffoque de chaleur sous ses vêtements, voit s'accroître, d'instant en instant, l'enfer d'un étouffement. Sitôt dans la triste impasse de sa chambre, il se libère précipitamment de sa prison de tissus. Il est en nage. À présent, il tremble. Alors, il se réfugie sous la couverture de son

lit, se rend compte qu'une fenêtre est restée entrouverte, mais ne trouve pas le courage de se lever pour aller la refermer. Il voudrait dormir et oublier son cauchemar, mais il ne parvient pas à faire abstraction des bruits extérieurs. D'abord un moteur de quatre-quatre, suivi de claquements de portières. Il devine qu'il s'agit de la voiture du vétérinaire. Peu après, un lointain hurlement porcine. Plus tard, le moteur du quatre-quatre vrombit à nouveau et s'éloigne. Puis plus rien, si ce n'est un mélange confus d'exclamations vocales. Courcy de Montvernier semble avoir retrouvé sa quiétude habituelle. Jules tente, quant à lui, de s'apaiser. Il finit presque par s'assoupir. Mais une agitation inhabituelle sous ses fenêtres l'oblige, tout à coup, à redresser la tête. Incapable d'identifier la cause de ce chahut, il se lève et s'approche d'une vitre.

À la vue du spectacle, Jules est si époustoufflé que sa tristesse s'évapore instantanément. Il découvre que les fauteurs de troubles sont les six cochonnets, qui n'ont pas pu rejoindre leur mère dans le parc. Toute une partie du personnel du château a été mobilisée pour les évacuer des endroits compromettants. L'instant d'après, Jules réalise que la situation est plus complexe qu'il n'y paraissait, au premier abord, car il ne s'agit pas seulement de pourchasser les porcelets, mais bien de les capturer, en raison de la clôture et des barrières canadiennes, qui coïncident toute la petite fratrie aux groins roses du mauvais côté. Jules, cette fois, éclate de rire en assistant au désarroi du personnel, à la poursuite des six petits cavaleurs, qui s'échappent en tous sens et évitent les tentatives d'encerclement. Jamais il ne se serait attendu à un tel cirque sous ses fenêtres. Lui, qui pleurait, le voilà, à présent, qui ne parvient pas à calmer ses rires sporadiques.

Soudain, il a un cri d'épouvante et plaque sa main contre sa bouche. Au même moment, tous les assaillants s'éclipsent, laissant les six petits cochons, victorieux, au centre de l'arène. Son père vient de sortir, à l'instant, pour accompagner ses cinq associés à leur hélicoptère. La confrontation entre les invités et les cochonnets s'avère inévitable. Seuls deux associés s'esclaffent en découvrant l'étrange comité qui salue leur départ.

– Tiens ! Tu as prévu de nous inviter à un tournebroche, ce soir ?

La suite des échanges se déroule à voix basses. Jules comprend que son père, en mauvaise posture, s'efforce de trouver, autant que possible, des justifications. Il suit du regard le groupe des six hommes qui s'éloignent et donnent l'air, peu après, d'être passés à un nouveau sujet de discussion. Mais soudain, saisi par une peur, le garçon quitte le rebord de la fenêtre pour réfléchir. Et si jamais, à cause des cochons, son père était entré dans une fureur noire contre lui ?

Le lendemain, Jules sursaute en entendant qu'on frappe à sa porte. C'est Odette. La gouvernante lui signale que son père souhaite lui parler sur-le-champ. C'est comme si un seau de glaçons lui était versé sur la tête.

– Allons, ne traînez pas trop. Je vous accompagne.

– Il est très en colère ?

– Non, je ne pense pas.

Jules était persuadé d'obtenir une autre réponse. Il libère un soupir, se remplume d'un peu d'assurance. Il reste néanmoins sur ses gardes.

Alors qu'il atteint le bas des marches de l'escalier, ses yeux se froncent d'étonnement en découvrant, au milieu du hall, une

étrange colonne dorée de forme carrée, constituée d'objets épars compactés.

– C'est un cadeau des amis de votre père, explique Odette. Il s'agit d'une sculpture de César.

– Ah bon ? C'est César qui a fait ça ?

– Mais non... Il ne s'agit pas de l'empereur romain. César, c'est le nom d'un sculpteur moderne.

– Ah... Et lui, il est pas empereur ?

– Non... Lui, n'est pas empereur. Les empereurs, ça n'existe plus, à notre époque. Votre père se trouve dans le salon *Forum*. On va voir s'il est disponible.

Odette fait coulisser la double-porte du salon *Forum*, mais referme l'instant d'après.

– Il est en train de téléphoner. Vous n'avez qu'à l'attendre, à côté, dans le salon *Oppidum*.

Une fois seul dans le salon, Jules contourne le billard et tire une chaise vers la porte du salon *Forum*, afin d'entendre, en toute discrétion, la conversation téléphonique, mise sur haut-parleur. Mais rapidement, il s'inquiète de ce qu'il entend. Il comprend que son père vide plusieurs de ses comptes bancaires, afin de financer des clubs sportifs.

Didier Montvernier finit par raccrocher. C'est le moment, pour Jules, de pousser la porte, afin de signaler sa présence.

– Ah, tu es là ?

– Pourquoi vous donnez tout notre argent !

– Tu écoutes aux portes ? Bravo ! Mais pour ce que tu comprends, tu ferais mieux de t'abstenir. Ce que j'étais en train de faire, c'étaient des opérations financières pour des achats de sponsors à des clubs sportifs.

– Ça sert à quoi ? interroge Jules, en orientant son regard vers la collection d’armes de luxe, fixées sur un mur, autour d’une cheminée.

Le salon *Forum* est constitué par ailleurs d’un mobilier d’époque coloniale et d’un imposant buffet à apéritif. C’est la pièce préférée de Didier Montvernier, car il s’agit du plus grand des trois salons, ainsi que du plus discret, pour être situé entre les deux autres.

Le salon *Forum* dispose encore de larges portes latérales à galandage, qui peuvent coulisser intégralement et permettre, en partie, la jonction avec les deux autres salons.

Face à l’entêtement de son fils, Didier Montvernier lâche un soupir d’exaspération.

– Bonhomme, il faut que tu comprennes ceci. L’argent que j’essaye de gagner, il ne sert pas à nos dépenses. Bien sûr qu’on a besoin d’acheter. Mais nous, pour ça, on a déjà depuis longtemps, tous les fonds nécessaires à notre disposition. Aussi, le seul argent qui m’intéresse, c’est celui que je peux utiliser comme un pouvoir. Car tu vois, l’argent prend une toute autre dimension, quand il sert de levier à un pouvoir. C’est à partir du moment où l’on manipule ce genre de levier, que ça devient sérieux, la finance. Et aussi, que ça devient plaisant.

Didier Montvernier a pris appui contre le mur qui sépare les deux portes-fenêtres. Un cône d'ombre assombrit son visage.

– Bon... Si on venait aux raisons qui font que je t'ai demandé de venir ici ?

Jules se fige.

– Les cochons qui se sont échappés, c'est pas de ma faute !

– Ce n'est pas de ça dont je veux te parler. Ça, c'est mon erreur, je reconnais. Mais concernant la truie, je pense de toute façon, que tu ne peux pas la garder. Elle est trop agressive. Tu es au courant, qu'hier, elle a mordu un employé ? Demain, ça peut être toi. Donc, est-ce que tu es d'accord pour que je fasse enlever les cochons de la propriété ?

– Oui.

En découvrant que son père n'avait aucunement l'intention de le réprimander, Jules se trouve, non seulement libéré d'un poids, mais comme un peu bête.

– Il y a, par ailleurs, une petite mise au point que je souhaiterais faire avec toi. J'ai appris, du gardien, que tu avais voulu récupérer ton drone, tombé de l'autre côté du mur du parc. Tu peux m'expliquer ce que ton drone faisait de l'autre côté du mur ?

Jules se raidit sur sa chaise. Cette fois, il comprend qu'il doit être prudent avec les mots qu'il va prononcer.

– Je croyais que j'avais le droit.

– Le droit de quoi ? Le droit de sortir de la propriété sans mon autorisation ? Tu crois que je suis assez bête, pour ne pas comprendre que tu as essayé de profiter d'une situation ?

– Mais je ne suis pas sorti...

– Non, non... tu n'es pas sorti. C'est vrai. C'est pourquoi je ne vais pas te punir. Mais dorénavant, il n'est plus question de promener ton drone à l'extérieur du parc. C'est compris ?

– Oui.

– Et surtout de demander au gardien, le droit de sortir. Ce n'est pas au gardien de décider.

– Je sais.

– Il y a une réalité, je crois, que tu n'as pas bien assimilée : c'est que si, un jour, moi, j'envisage de t'emmener dans un autre endroit, je dois être sûr, pour ma part, de pouvoir te faire entièrement confiance.

– Vous prévoyez de m'emmener dans un autre endroit ? interroge Jules, le regard soudainement embrasé par une lueur d'espoir.

– Ce n'est pas le sens de mon propos ! se fâche Didier Montvernier. Ce que je te demande, pour le moment, c'est d'avoir la possibilité de te faire confiance. Plus facilement je pourrai te faire confiance et plus rapidement tu pourras sortir. Et moins c'est le cas, plus tu resteras longtemps ici, sans pouvoir quitter Courcy. Est-ce que c'est clair ?

– Oui, Monsieur Montvernier.

– Alors, si c'est clair, on va pouvoir passer à l'information suivante.

Jules, surpris, redresse la tête. Mais Didier Montvernier, avant d'enchaîner, se retourne pour ouvrir une porte du buffet.

Saisissant une bouteille de whisky et un verre, il se sert puis, le verre à la main, il se tourne à nouveau vers son fils.

– Tu ne vas pas pouvoir retrouver ta camarade de jeu, ni aujourd’hui, ni demain.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’elle doit beaucoup travailler. Il y a une inspectrice de l’académie de la région qui vient, demain, évaluer son niveau scolaire.

– Mais moi aussi, elle vient me voir, la dame ?

– Non. Elle ne vient pas te voir, parce qu’elle ne te connaît pas. Tu n’as pas été, comme Rosalie, inscrit dans une école de la région. Et moi, je veux t’éviter d’avoir des professeurs qui te bourrent le crâne, toute la journée, avec des savoirs qui ne servent à rien.

– Mais Rosalie et moi, on a les mêmes cours.

– Non. Tu ne le sais peut-être pas, mais Rosalie suit aussi des cours par correspondance, avec obligation de rendre des devoirs tous les jours. Toi, tu n’as pas ça.

– Mais moi, je veux bien avoir des devoirs tous les jours...

– Oui, c’est ce que tu dis, parce que tu ne connais pas... Mais quand il est obligatoire, tous les jours, de te lever tôt, pour apprendre du matin au soir et qu’après ça, le soir, tu dois t’y remettre pour faire des devoirs... tu n’as plus le même avis sur la question.

– Je sais pas. Si les autres le font...

– Mais tous les écoliers n’ont qu’un rêve : avoir une vie comme la tienne. Et puis tout ça, c’est du temps gâché. Ce que t’apprend l’école, de toute façon, ne va pas t’aider à réussir dans la vie.

– Mais quand la dame vient, alors qu’est-ce que je dois dire ?

– Tu ne vas rien lui dire du tout, pour la simple et bonne raison qu'elle ne doit pas te voir. Donc, le jour où elle vient, tu disparais.

– Mais où ça ?

– Où ça ? Mais où tu veux... du moment qu'elle ne te voit pas. Ici, c'est assez grand pour passer inaperçu. Sinon, crois-moi, si elle t'aperçoit, tu vas sérieusement le regretter. (Didier Montvernier remarque que son fils, déçu, baisse la tête.) Jules, regarde-moi. De toute façon, dans cette maison, officiellement, il n'y a pas d'autres enfants que Rosalie. C'est pour notre sécurité que je fais ça. Si jamais elle te voit, moi et ta mère, on pourra toujours raconter qu'on reçoit, chez nous, des enfants qui sont à des amis. Alors, évite de nous compliquer la tâche, s'il te plaît. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je sais pas, répond Jules en se tordant la lèvre. *J'aura* voulu avoir les mêmes leçons que les autres. Et faire des devoirs.

– Il ne faut rien exagérer. Tu as quand même des cours. Et de toute façon, avec ou sans école, tu n'es pas dans la même situation que les autres.

Didier Montvernier vide son verre et le pose sur le rebord du buffet. Puis il se dirige vers un angle de la pièce.

– Viens par ici...

Jules s'avance vers un somptueux bureau marqueté, orné d'un placage en bois de rose qui présente un ornement floral. Près du bureau, son père récupère une clef accrochée derrière le rideau en lin d'une fenêtre intérieure, puis la clef est enfoncée dans la serrure dissimulée d'un tiroir discrètement situé sous le plateau du meuble. Un tiroir glisse et révèle la cachette d'un ordinateur. Didier Montvernier demande ensuite à son fils de s'asseoir et

s'installe à côté de lui. Il pose l'appareil sur le bureau, l'ouvre et l'allume.

– Tu veux que je te montre comment on peut utiliser l'argent ?

Une lueur d'enthousiasme irradie le visage du garçon.

– Vous pouvez me montrer pour de vrai ?

– Bien sûr. On va prendre la catégorie des artistes-peintres. Tu vois, là, je fais défiler des noms peintres avec leurs galeries. Chaque artiste a sa galerie et dans la galerie, tu as tous les tableaux avec les prix indiqués. Maintenant, je vais te demander de choisir un artiste-peintre avec des tableaux que tu ne trouves pas beaux.

– Je choisis seulement un moche ? interroge Jules, pas certain d'avoir bien compris.

– C'est ça. Pour partir d'une valeur actuelle nette négative.

– Lui. J'aime pas.

– Non, il en faut un qui a peint beaucoup de tableaux.

– Alors lui. Il fait du gribouillis.

– Très bien. Je vais lui acheter tous ses tableaux.

– Quoi ? interroge Jules, interloqué.

– Donc voilà, je commence. Mais bien sûr, il ne va pas savoir qui achète, car j'emploie là, une stratégie d'influence : je vais me donner plein d'identités différentes d'hommes et de femmes, et j'ai aussi plusieurs nationalités. Je fais passer mes circuits financiers par plein de branches différentes... Voilà... Je clique...

– Oh... On peut ?

– Oui, mais il faut des moyens et ce qu'on appelle des « sociétés-écrans ».

– Mais si on achète tous ses tableaux en même temps, lui, il va savoir...

– C'est bien vu. Mais non, ils ne sont pas achetés en même temps, parce que j'ai des possibilités de différer la date d'achat. Regarde là, je choisis mes dates, par exemple, celui-là, ça sera le mois prochain.

– Mais on va les accrocher ici, les tableaux ?

– Bah non... On ne va pas accrocher ici des tableaux moches. Tu ne crois pas ?

– Mais lui, il ne va plus avoir de tableaux ?

– En effet. Alors, qu'est-ce qu'il va faire, d'après toi, s'il n'a plus de tableaux ?

– Il va en repeindre des nouveaux et il les vend plus chers.

– Bien ! Mais tu es doué... s'exclame Didier Montvernier dans l'ébauche d'un sourire. En effet, le réassort se fait automatiquement. Et s'il revend encore tous ses tableaux ?

– Il repeint encore. Et il vend encore plus cher...

– D'accord, et si ça continue comme ça ?

– Il devient riche.

– Il devient aussi célèbre, car tout le monde remarque qu'il vend ses tableaux très chers. Alors, des journalistes vont écrire des articles élogieux. Il va pouvoir ouvrir d'autres galeries, faire des expositions à l'étranger, réaliser des toiles plus grandes... Et, au final, plein d'autres gens vont vouloir acheter ses tableaux.

– Mais même s'ils les trouvent moches ?

– Ah, mais non, les tableaux du peintre ne sont plus moches. Parce que le peintre est célèbre. Parce qu'il vend ses toiles très chères partout dans le monde... Même s'il peint, en mettant un pinceau à la queue d'un âne, on va aimer sa peinture.

– Ça, c'est bizarre... Mais à quoi ça sert ?

– À te montrer ce que permet le pouvoir de l'argent. Et comment on peut décider, à la place des autres, de ce qui peut avoir de la valeur et de ce qui n'en aura pas. Là, bien sûr, ce ne sont que quelques tableaux. C'est juste un exemple. Mais avec beaucoup d'argent, tu peux modifier la valeur de ce que tu veux, et avoir de l'influence sur n'importe quel marché.

– Oui, mais ça coûte beaucoup d'argent !

– En effet. Mais après, les tableaux moches que j'ai achetés, je vais pouvoir les revendre et bien plus chers qu'au prix du départ.

– Ça, c'est encore plus bizarre...

– C'est comme ça que ça marche...

– Mais... Tu l'as fait pour de vrai ?

– Bien sûr que si, je l'ai fait pour de vrai ! J'ai vraiment acheté les tableaux moches. Ce n'est pas un jeu vidéo ! Bientôt, ils auront une cotation officielle et seront recensés dans ce que l'on appelle un « catalogue raisonné ».

Perturbé, Jules fixe le profil de son père, qui poursuit placidement son opération financière.

– Mais on peut aussi avec des personnes ? s'aventure-t-il à demander.

– Va au bout de tes pensées, mon garçon.

– Eh bien, si le tableau est moche et qu'avec l'argent, on le trouve beau, alors on devrait avoir pareil avec les gens. On en prend un qui n'est pas beau et, après, avec l'argent, il devient très beau. Mais ça, c'est pas possible !

– Mais si, c'est possible ! C'est même plus intéressant avec des gens. On choisit un type moche, stupide, vulgaire... Avec de l'argent et des stratégies d'influence, on peut le changer en

quelqu'un de très important, qui atteint les sommets de la gloire. Comme quoi, tout le monde a sa chance...

– Oh... Mais alors, pourquoi on le fait pas avec les autres gens qui ne sont pas comme ça ?

– Tu veux dire avec ceux qui ne sont ni moches, ni stupides, ni vulgaires ? cherche à comprendre Didier Montvernier, le doigt suspendu au-dessus d'une touche. Parce que là, mon garçon, tu mets en avant d'autres formes de pouvoir que l'argent. Ce n'est pas dans notre intérêt.

Un grondement extérieur se met à faire trembler les vitres.

– Tiens ! ta mère est de retour... Je vais devoir lui parler.

Didier Montvernier achève ses manipulations informatiques, puis se lève, frotte la tête de son garçon et lui recommande d'aller jouer.

Comment jouer quand on est seul ? Jules doit se le demander pour la énième fois. Il voudrait, un jour, ne plus avoir à se poser la question.

Il prend son drone, récupéré chez le gardien, le pose dans la prairie et le fait doucement se lever. Il avance dans les hautes herbes, atteint la partie boisée, franchit des entrelacs de branches. Un lointain chevrottement lui fait tendre l'oreille. Dès lors, il sait dans quelle direction continuer. Les chevrottements se font plus précis. Jules s'arrête et fait tourner son drone autour de lui. Un sourire ensoleille son regard au moment où il aperçoit, sur son écran, les dos des chevrettes enfoncées dans des broussailles. Parmi elles, sa chèvre blanche.

– Amalthée ! Viens ! Tu dois m'obéir...

Ce matin, Jules a été réveillé de bonne heure par le tonnerre de l'hélicoptère. Didier Montvernier a quitté Courcy une heure avant l'arrivée prévue de l'inspectrice de l'académie, préférant, sans doute, éviter la confrontation.

Jules s'empresse de descendre pour le petit-déjeuner. Il emporte avec lui son drone et la radiocommande.

– Ça, c'est confisqué pour toute la matinée !

Jules voit alors la main de la gouvernante s'abattre sur son drone, qu'il avait négligemment laissé sur la table du petit-déjeuner.

Odette libère un rire.

– Votre père, vous savez, il commence à bien vous connaître. Il n'a pas eu envie d'apprendre que vous vous êtes amusé à promener votre drone sur la tête de l'inspectrice, qui va venir, tout à l'heure, contrôler le travail de Rosalie.

– Le drone, il me sert à retrouver ma chèvre.

– Eh bien, pas pour ce matin, car après votre petit-déjeuner, il vous faudra remonter à l'étage et ne redescendre sous aucun prétexte, avant l'heure du déjeuner. Et interdiction de vous coller à la fenêtre. D'ailleurs, il y aura les rideaux et il ne faudra pas y toucher.

– Mais je peux pas plutôt aller dehors ?

– Vous n'allez pas vous promener dans le parc en pyjama, de toute façon.

– Mais si je m'habille ?

– Si vous sortez, ça sera pareil. Il vous faudra rester dehors, avec interdiction de rentrer dans le château jusqu’à l’heure du déjeuner. Le ciel est gris et il risque d’y avoir de la pluie.

– Mais, dehors, il y a plein d’endroits pour s’abriter !

– Bon, si vous tenez tant à aller dehors, alors il vous faut tout de suite quitter la table pour aller vous habiller. (Odette regarde sa montre.) Vous avez dix minutes pour cela.

– D’accord !

– N’oubliez pas de prendre un pull et un vêtement de pluie, annonce encore la gouvernante, alors que Jules monte en vitesse.

Nouvelle cavalcade, dans l’escalier, dix minutes plus tard. Jules, fin prêt, redescend. Il a veillé à respecter le *timing*.

– Donc, on a bien compris, insiste Odette, en réajustant les vêtements du garçon, pas de retour avant midi. Les deux aiguilles sur le douze. Quant à la limite, interdiction de dépasser la grande haie. Répétez après moi : « Je ne dois pas dépasser la grande haie et ne pas rentrer dans le château avant midi. »

– Je ne dois pas dépasser la grande haie et ne pas rentrer dans le château avant midi.

– Très bien. Alors, filez...

Après avoir franchi la haie, Jules contourne l’aile gauche et se dirige vers le caillebotis de la piscine olympique, bordée sur un côté par la terrasse qui longe l’espace détente. Il contourne la piscine, dont la surface se trouble de quelques ridules, par instants, sous l’effet du vent. Autour du bassin, une barrière de sécurité l’empêche de s’approcher de l’eau. Jules s’avance jusqu’à la barrière et note l’indication : « Alarme ». Pensif, il s’éloigne et s’assoit sur la pelouse.

Mais la présence du trampoline avec son filet, un peu plus loin, mobilise d’un coup son attention. S’approchant du jeu

plein-air, il tourne la tête en direction de la haie. De nouveau, son œil pivote vers le trampoline. Puis vers la haie.

De toutes ses forces, Jules tire sur les pieds du trampoline afin de les faire glisser sur le gazon sans les déséquilibrer. Malgré l'énergie qu'il déploie, le lourd appareil évolue lentement. Jules décide de se servir de sa ceinture. La glissant autour d'un pied métallique, il tire, relâche le temps de reprendre son souffle dans un bol d'air neuf, puis tire à nouveau.

Jules entend une voiture entrer dans le parc. Une portière claque. Un portable à l'oreille, une dame brune aux cheveux courts, vêtue d'un tailleur gris et d'un chemisier blanc, se dirige vers l'entrée de l'aile gauche du château. De son autre main, elle presse contre son buste, une pochette noire, comme si elle tenait un bébé. Époustouflée par le cadre, elle arrête, un instant, le claquement de ses escarpins, et jette un regard autour d'elle.

Tandis que sa main referme le portable, ses yeux s'arrondissent de surprise. Du côté d'une haie imposante, elle aperçoit, par intermittence, la tête d'un garçonnet. La tête, qui s'élève au-dessus de la barrière végétale, regarde dans sa direction. Puis elle redescend et disparaît dans le feuillage avant de réapparaître à nouveau, comme celle d'un petit diabolotin.

Cette présence la perturbe, mais le garçon est bien trop éloigné pour permettre une discussion et elle doit, avant tout, honorer son rendez-vous.

Jules ne sait plus trop comment tuer le temps. Il part vers le bosquet, pour retrouver sa cabane dans l'arbre. Il fait ensuite un tour à l'étang de pêche, puis se dirige vers les balançoires.

Soudain, il entend que Rosalie l'appelle. Il s'approche de la haie, la longe jusqu'à une extrémité. À cet instant-là, il remarque deux silhouettes campées près de l'entrée de l'aile gauche : celle

de Rosalie et à côté, l'inspectrice, dont il reconnaît le tailleur gris. Mais il se rappelle la consigne : « Ne pas dépasser la haie. » Il revient sur ses pas, va vers le trampoline.

– Je sais que tu n'as pas le droit de me parler.

Surpris, Jules redresse la tête. L'inspectrice, face à lui, l'observe avec un port de tête altier. Elle plonge une main dans sa sacoche et lui tend une carte.

– Tiens... Prends ceci. Il y a dessus le numéro de téléphone de ma ligne directe. Si jamais tu as quelque chose à me dire, tu peux m'appeler.

Jules prend la carte et la glisse aussitôt dans la poche de son pantalon. L'inspectrice pivote des talons et, l'instant d'après, disparaît derrière la haie.

Jules retrouve Rosalie, près de la clôture.

– Si jamais tu répètes que j'ai vu la dame, je te tue.

– Et moi, si jamais tu répètes que je t'ai aidée à voir la dame, je te tue aussi.

– Ami ? interroge Jules en tendant sa main.

– Ami ! répond Rosalie en claquant dans la paume.

Tous deux se dirigent vers un portillon afin d'entrer dans le parc.

– C'est vrai que tu as voulu te sauver ? interroge Rosalie.

Jules répond par un mouvement d'épaules.

– Tu ne m'as même pas dit encore, ce qu'elle a pensé l'inspectrice, quand elle est venue te voir.

– Elle m'a dit que c'est bon, que je peux continuer les cours dans le château.

– Super ! Donc, tu n'es pas trop nulle.

– Mes problèmes, à l'école, c'était à cause du château.

– Pourquoi c'était à cause du château ?

– Parce que les autres de ma classe, savaient que j’habitais à Courcy de Montvernier. À cause de ça, ils m’embêtaient.

– Qu’est-ce qu’ils faisaient ?

– Ils me tapaient et déchiraient mes affaires.

– Ils t’ont fait ça !

– Oui. Et ils me disaient des méchancetés. Alors, je n’arrivais plus à travailler et je n’aimais plus du tout l’école.

– Tu as dû être malheureuse.

– Oui.

– Mais alors moi, si j’avais été dans ton école ?

– Toi ! ça aurait été pire ! Ils t’auraient frappé, c’est sûr !

– Mais pourquoi ?

– Pour se venger. Parce que tu as reçu beaucoup plus qu’eux. Puis, ils t’auraient tout volé. Ta montre, ta veste, tes chaussures. Peut-être même qu’ils auraient voulu te tuer.

Rosalie s’interrompt car Jules, soudainement, s’éloigne, la tête basse, l’air maussade. Il effectue quelques enjambées et s’immobilise dans la prairie.

Puis il revient vers elle :

– Mon père, en fait, me disait la vérité ! Alors, comment je vais faire, moi, pour vivre dehors ?

Réconciliés, Jules et Rosalie courent ensemble dans la prairie, promènent Amalthée, jouent à cache-cache ou à chat dans le bosquet.

Ils s'encaillent d'une plaisanterie : ayant récupéré des crottes de biquettes, ils les dissimulent dans le billard du salon *Oppidum*, peu avant le cours de Marc Tripon, et parviennent ainsi à encenser le lieu d'une exhalaison persistante de bouc.

Ils récidivent pour le cours de mathématiques de Véra Diche, mais changent de mode opératoire. Peu avant de se rendre dans le salon, ils s'aspergent de parfums multiples : Chanel, Guerlain, Dior, Louis Vuitton... un entrechoc brouillé d'effluves, forcément irritant pour les narines sensibles de la préceptrice.

Le lendemain, lorsque Jules doit retrouver, seul, Élisabeth Delco, pour son cours d'orgue, plus question, cette fois, de dévergondage. Le garçon se sent d'ailleurs impatient, non pas de progresser dans son apprentissage, mais de retrouver sa professeur. En plus d'avoir de la grâce et du charme, Élisabeth Delco dégage une douceur bienveillante. Il ne saurait dire, cependant, d'où émane cette douceur : si elle est surtout dans la délicatesse de ses gestes, sa chevelure jetée de côté, sa voix, son regard, sa nature de femme attentionnée, ou sa musique... Il préfère écouter et voir Élisabeth Delco jouer de l'orgue, plutôt que de jouer lui-même. Il a l'impression que les leçons risquent de démystifier l'attrait envoûtant de cette magie sonore, qui

s'échappe de ses doigts de fée, à elle, et prolonge la beauté sensible de sa silhouette inclinée.

Madame Delco entre dans le salon en tenant une sacoche. Elle ôte son manteau, s'assoit sur la banquette, pose ses affaires près d'elle et, pendant qu'elle demande à Jules de prendre place à côté, sa main glisse discrètement dans la sacoche pour saisir un livre empaqueté et le poser à plat, sur l'ouverture du sac.

– Comment tu vas ?

– Ça va.

– Tu ne m'en dis pas plus ? Je sais que tu as vu ton père. Que tu as pu lui parler. Tu lui as expliqué que tu avais envie de sortir d'ici ?

– Non. Pas là. Il m'a montré comment il travaille dans ses affaires.

– Ah, c'est bien... Ça t'a fait plaisir ?

– J'étais content qu'il m'explique. Maintenant, je vais essayer de faire des efforts pour pas trop l'ennuyer.

– Oui, il faut, répond la professeur d'orgue qui, en s'inclinant sur le côté, reprend le livre empaqueté pour le ranger à l'intérieur de la sacoche.

– Et mon livre ? (Élisabeth Delco se redresse, muette.) Vous m'aviez promis !

– Je sais... répond-elle, en prenant une respiration.

– Vous avez oublié ?

– Non, je n'ai pas oublié. Mais j'ai réfléchi. Je pense simplement que tu es un peu jeune. Il vaut mieux attendre tes huit ans.

– Mais pourquoi ?

– Tu as revu, un peu, les morceaux qu'on a travaillés ensemble ?

– Non.

– Et ça, toi, tu ne me l'avais pas aussi promis ? (Jules adopte un air embarrassé.) Tu n'as vraiment rien travaillé du tout, pas une seule fois en quinze jours ?

– Non.

– Mais qu'est-ce que tes parents vont penser, en constatant que tu ne fais aucun effort en musique ? Tu as envie qu'on continue à se voir ?

– C'est promis. Je vais travailler, maintenant. Je vais répéter après le cours...

– Ne te donne pas cette peine. Tes parents ont bien compris que l'orgue ne te plaît pas et que tu mets de la mauvaise volonté à apprendre. Mais après tout, c'est normal. On t'a obligé...

– Mais je vais changer, j'ai dit !

– C'est trop tard...

– Mais si moi, je demande à continuer ?

– Ils ne vont pas comprendre et, en plus, ils vont devenir méfiants, car ils voudront savoir pour quelle véritable raison tu veux continuer les cours. (Élisabeth Delco lui saisit le bras.) Regarde-moi. Tu veux vraiment que je reste ?

– Oui ! Vous le savez...

– L'orgue, ça risque de ne plus être possible. Mais ce que je peux faire, c'est de proposer à tes parents de te donner d'autres cours. Je peux te donner des cours d'anglais et de latin. Tu n'as pas de professeur, pour l'instant, pour apprendre les langues ?

– J'ai un robot pour apprendre l'anglais.

– Un robot... pff ! Moi, je peux te donner de vrais cours, et comme ça, on pourra rester ensemble.

– Tu crois qu'ils seront d'accord, mes parents ?

– On verra. (Ses mains, sitôt placées sur le clavier, entament prestement un morceau musical.) Bon, à toi, maintenant...

Quand Jules quitte le salon *Oppidum*, il est surpris d’apercevoir Rosalie, qui l’attend dans le hall.

– Alors là, quand tu vas savoir ça...

Elle secoue sa main.

– C’est quoi ?

Rosalie regarde autour d’elle avant de répondre :

– Tripon, hier, je l’ai pas vu sortir de Courcy de Montvernier.

Afin de pouvoir discuter plus tranquillement, Jules fait signe à Rosalie d’entrer dans le salon *Oppidum*, désormais vide.

Puis il prend appui contre un meuble du salon, placé entre deux portes-fenêtres.

– Mais qu’est-ce que tu me chantes ? Il y a plein de portes pour sortir de ce château.

– Oui, mais là, je te parle du grand portail de l’entrée du parc.

– Eh bien, peut-être qu’il est resté ici, pour parler avec quelqu’un qu’il connaît, et il est parti plus tard.

– Mais je suis restée à surveiller le portail presque jusqu’à la nuit.

– Pourquoi tu as fait ça ?

– Parce que je me posais déjà des questions, figure-toi.

– Mais alors, il va où ?

Rosalie hausse les épaules, pour faire comprendre qu’elle ne sait pas. Mais Jules se laisse séduire par une supposition.

– Peut-être, qu’il va dans l’aile droite du château.

– Moi, je crois qu’il va dans l’espace détente.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Comme ça... répond Rosalie avec un air malicieux.

– Dans l’espace détente, ma mère, elle y va souvent pour faire des saunas. Et pour le sauna, elle doit se mettre toute nue.

– Eh bien... peut-être qu’il va la rejoindre.

– Tu te rends compte de ce que tu dis ? se fâche Jules. Tu vois ma mère amoureuse de Tripon ? Berk !

– Tripon, il est plus jeune que ton père. Et peut-être que ton père fait pareil avec une autre femme.

– Moi, je n’ai pas vu comme toi, dément Jules. Je l’ai déjà vu partir, même qu’il a une voiture rouge décapotable. D’ailleurs, je sais pourquoi tu dis ça. C’est parce que ta mère vit seule. Ton père, il l’a abandonnée et toi aussi. Mais mes parents, eux, ils s’aiment pour la vie.

– Il ne faut pas te fâcher, réagit Rosalie. On ne parle plus de ça, si tu veux. Ça s’est bien passé ton cours d’orgue ?

– Bof... Et toi, tes cours par correspondance ?

– Ça va...

– Je peux te demander un truc ?

– Oui. C’est quoi ?

– Tu as gardé des livres de quand tu allais à l’école ?

– Des livres d’école ? Oui, j’en ai dans un cartable.

– Tu *pourras* me les montrer ?

– Si tu veux... Mais je crois que je dois d’abord demander à ma mère. (Saisie par un instant de réflexion, elle lève un regard vers le plafond et esquisse une moue.) D’accord, pas besoin de le dire. Ce sont mes affaires, après tout. Si tu veux, on se retrouve dehors. Mais où ?

– Derrière la haie. Comme ça, tu m’aideras aussi à remettre le trampoline à sa place.

– Ok.

Alors que Jules s'apprête à sortir, pour rejoindre Rosalie, il croise le chemin de la gouvernante.

– Non, Monsieur Montvernier junior, vous ne sortez pas dans cette tenue. Il risque de pleuvoir. Ne bougez pas d'ici, je vais aller chercher votre *trench-coat*.

À cause des exigences d'Odette, c'est finalement Rosalie qui doit attendre Jules, assise dans l'herbe, son cartable posé à côté d'elle. Jules la rejoint, emmailloté comme un bonbon, ce qui ne manque pas de faire rire la fillette.

Jules s'assoit à côté de Rosalie, qui aussitôt lui présente le cartable. Le garçon commence par étudier l'objet : son skaï rose, la poignée, les poches avant, les fermetures... Puis il l'ouvre avec précaution, comme s'il s'attendait à recevoir un éclat de lumière dans les yeux. Ses doigts agrippent un livre. Il le saisit et le pose sur ses genoux.

– Ça, c'est le livre d'histoire-géo, commente Rosalie. Tu ne veux pas voir les autres ?

– Après. (Il tourne les pages.) Oh ! Mais il y a tout ça d'écrit... Et il y a plein d'images !

– Fais attention, en tournant les pages.

– Tout ce qui est écrit là... Ça a existé ?

– Bien sûr ! C'est de l'histoire.

Jules approche le livre de son nez et hume le papier.

– Hum... En plus, ça sent bon !

– C'est pas un gâteau. Tu vas pas le manger, quand même !

– Chut ! Je lis : *Liberté, égalité, fraternité*... C'est quoi ?

– Tu connais pas ? C'est la devise de la République. La République, c'est ce qu'il y a, ici.

– Ici ?

– Non. Pas ici, à Courcy de Montvernier, mais ici, dans le pays où on habite.

– *C'est à quoi* on doit obéir ?

– Oui. Si tu veux. La liberté, c'est chacun est libre de faire des choix. L'égalité, c'est chacun doit se sentir pareil que l'autre. Et la Fraternité, c'est qu'on doit s'aider entre nous, comme des frères et sœurs.

– Mais moi, ici, j'ai pas la liberté, j'ai pas l'égalité, et j'ai pas la fraternité, car déjà j'ai pas de frère. J'ai rien de tout ça.

Aimanté par le texte, Jules ne parle plus du tout. La lecture l'arrache au temps présent, à l'ordinaire de son quotidien. Il voyage à travers le temps et l'espace, emporté par le cortège sans fin des lignes écrites. Mais Rosalie, pour sa part, s'impatiente.

– Tu ne vas quand même pas tout lire !

– Mais chut ! Ça fait pas longtemps que je regarde.

Elle a, tout à coup, une idée lumineuse.

– Au fait, tu n'avais pas envie de connaître mon secret ?

– Je m'en fiche, maintenant, de ton secret.

– Ah bon ? Tu es sûr que ça t'intéresse pas ?

Jules redresse la tête.

– Peut-être. Mais maintenant, je suis occupé à lire. Et moi aussi, de toute façon, j'ai des secrets.

– Bon... alors, maintenant, je vais te répéter ce qu'on m'a dit. Mais toi, tu dois pas cafter. Tu m'as déjà promis, de toute façon, de pas répéter.

– Oui, j'ai déjà promis. Mais maintenant, je lis.

– Ce que j'ai appris, c'est que ton père, le jour de ta majorité, il va tout t'enlever !

– J'ai pas compris ce que tu veux me dire.

– Eh bien, quand tu auras dix-huit ans, tout ce que tu possèdes, il te l’enlèvera. Tous les cadeaux qu’il t’a faits.

– Et *j’aura* pas de maison, non plus ?

– Tu resteras dans le château, mais si tu veux avoir ta propre maison, il faudra que tu travailles pour l’acheter.

– Et *j’aura* plus d’habits ?

– Les habits, je sais pas. Il va peut-être te les laisser.

– Tu vois, c’est n’importe quoi, ce que tu dis. Parce que mon père et ma mère, ils m’ont déjà expliqué que plus tard, j’allais avoir leur argent.

– Oui, mais seulement quand ils seront morts. Et peut-être qu’ils vont mourir à cent ans. Et avant ça, toi, tu seras pauvre.

Jules redresse la tête :

– Eh bien, tu crois que ça me fait peur ? Mon père, il peut tout me prendre, je m’en fiche. Ça me fait même pas peur ! Je veux juste qu’il me laisse Amalthée, c’est tout.

– Mais il va aussi la prendre, ta chèvre.

– Non, il me la prendra pas.

Rosalie, tout à coup, pousse un cri et se lève, comme si elle avait été propulsée par un ressort.

– Ah ! Il y a des gouttes qui tombent Jules penche la tête en arrière, afin de sentir sur son visage le ruissellement des premières gouttes, comme des petites larmes fabriquées par le ciel.

– Mais faut fermer le livre ! réagit vivement Rosalie, en rabattant elle-même la couverture. Tu étais en train de mouiller toutes les pages. (La pluie s’intensifie.) Il faut rentrer tout de suite ! Tu vois pas que je suis en train de me mouiller.

– Non, je ne veux pas qu’on rentre. Je n’ai pas fini de lire. Je sais où on peut aller. Maintenant, c’est moi qui peux rigoler.

Parce que je ne suis pas du tout mouillé. Et toi, tu es toute mouillée, comme une poule mouillée. Viens ! C'est par ici.

Rosalie remarque que Jules l'entraîne vers l'ancien cellier, réhabilité en garage. Une porte métallique permet un accès piéton.

– Mais il faut un code pour entrer.

– Le code, je le connais, répond Jules en se hissant sur la pointe des pieds, afin d'atteindre les chiffres d'un boîtier. C'est ma date de naissance.

Un dé clic signale l'ouverture de la porte.

Sitôt entré, Jules tourne un interrupteur et appuie sur les touches d'un second boîtier, afin de désactiver une alarme.

– Oh ! s'exclame Rosalie.

Son regard s'illumine à la vue des voitures : une Lamborghini, une Maserati, une Cadillac, une Bentley, deux vieilles Bugatti de collection d'un charme suranné, aux chromes étincelants, ainsi que la Jaguar de Justine Montvernier.

– Je ne savais pas qu'il y en avait autant. Tu es sûr qu'on a le droit d'aller là ?

– Mon père m'a jamais dit que c'est interdit.

Subjuguée, Rosalie avance dans le garage, jusqu'à la Jaguar.

– Tu me repasses le livre ?

Mais Rosalie ne réagit pas. Son œil vient de repérer une Aston Martin, rouge étincelante, sous une housse de protection.

– Jules... Viens voir... Ce n'est pas la voiture de Tripon, par hasard ?

Jules, à son tour, aperçoit le véhicule. Tous deux échangent un regard appesanti par les sous-entendus.

Un nuage de tristesse et de colère est venu noircir l'humeur de Jules. Alors, il a préféré rester seul, dans sa chambre, avec son orage intérieur.

La cause de cette turbulence, c'est sa mère : non seulement elle a refusé la proposition d'Élisabeth Delco, estimant que Jules est trop jeune pour apprendre des langues étrangères, mais en plus, elle a changé l'heure hebdomadaire du cours d'orgue en une pitoyable heure mensuelle.

Jules soupçonne sa mère d'être jalouse. Élisabeth Delco détient un arsenal de qualités qu'on ne retrouve pas chez Justine Montvernier. De plus, Élisabeth Delco, avec sa douceur, lui vole son rôle de mère. Enfin, il apparaît évident que les deux femmes ne sont pas du même monde. Par chance, les Montvernier n'ont pas réussi à la remplacer.

Jules sait aussi que sa médiocrité, en musique, a contribué à ruiner un projet de son père. Didier Montvernier avait songé à installer un vrai orgue à vent dans la salle à manger *Hiver*, qui jusque-là, n'avait encore jamais été utilisée pour des repas, en raison de son trop grand éloignement de la cuisine. Il aurait, pour cela, augmenté la hauteur du plafond d'un étage. Puis il aurait fait installer une estrade sur laquelle auraient été placés un piano à queue et une batterie et il aurait fait encastrier des enceintes acoustiques dans le mur. Ainsi transformée, la pièce aurait pu grouper toute une série d'avantages : celle de proposer un orchestre d'accueil ; celle encore de permettre un concert *live*

que l'on aurait pu écouter depuis le salon *Oppidum*, mais surtout, celle d'offrir des soirées dansantes démesurées en élargissant les ouvertures entre les salles à manger *Hiver* et *Automne*, la salle *Automne* devant être également rénovée pour sa nouvelle fonction de piste de danse.

Didier Montvernier, même s'il aime écouter la musique, n'est probablement pas plus doué que son fils avec les instruments et ne nourrit aucune passion particulière pour la musique liturgique. S'il s'était profondément intéressé à l'orgue à vent, c'était parce qu'on pouvait le compter comme l'instrument le plus fascinant. Un vrai orgue dans le château est une garantie absolue d'épater la galerie la plus corrompue aux excès du luxe. Prudent, il avait quand même estimé préférable de se limiter à la version électronique, pour les premières leçons de Jules, sa progression allant servir de prétexte à l'installation de l'orgue à vent. Jules ayant échoué, il est alors fort possible que Didier Montvernier considère la professeur comme responsable de l'échec de son fils. En tout état de cause, le père et la mère semblaient être ligüés contre Élisabeth Delco.

En raison d'une pluie qui tombe sans fin, et des sols détrempés, Jules ne peut pas aller dehors. Essuyant ses larmes, il se rend dans la salle de jeux *bleue*. Il choisit un DVD, allume son *home cinema*, s'installe dans un pouf, face à l'écran.

Un peu plus tard, on frappe à la porte. Dans l'entrebâillement, Jules reconnaît le visage fané d'Odette.

– Il y a Rosalie, qui aimerait vous montrer comment on joue aux échecs. Ça ne vous dit pas d'essayer ? Elle se trouve dans le salon *Agora*.

– Oui, j’arrive, grommelle Jules, qui comprend surtout qu’Odette doit veiller à ce qu’il ne reste pas trop longtemps devant un écran.

Quand Jules entre dans le salon *Agora*, il remarque que Rosalie patiente de manière disciplinée, assise à une table de bridge, les bras croisés devant un échiquier dont toutes les pièces ont été disposées, les blanches de son côté ; les noires en face d’un fauteuil vide. Seules ses jambes, qui s’agitent sous la chaise, trahissent la tension de l’attente.

– Je sais qu’on t’a forcée à venir ici...

– Je m’ennuyais, de toute façon.

L’instant d’après, Jules entreprend de fouiller la pièce.

– Je sais ce que tu cherches. Tu ne la trouveras pas.

– C’est ta mère qui l’a prise ?

Rosalie opine de la tête.

Jules consent, finalement, à s’asseoir face à son amie, qui commence à lui détailler les pièces de l’échiquier.

– Là, tu as le roi, la reine. Le fou, c’est lui...

Mais elle doit s’interrompre, car Jules se relève.

– Je suis sûr que je peux trouver une autre télécommande.

– Non, tu n’as pas le droit !

– Mais personne ne nous surveille.

– Si ! Ma mère.

Il se rassoit.

– Tu sais, avise Rosalie, moi, je trouve que ta mère a raison de ne pas te laisser tout le temps regarder les écrans.

– Elle m’empêche de regarder la télé, pour pas que ça me donne envie de sortir de Courcy de Montvernier. À la télé, je découvre tout ce à quoi j’ai pas le droit.

– Tu ne devrais pas penser en négatif tout ce qu'on t'interdit. C'est comme les cours d'orgue. C'est normal que tu en aies moins, parce que ça ne t'intéresse pas. Et les cours de langues, elle a raison quand elle dit que tu es trop jeune.

C'est à peine si Jules écoute. Il saisit le roi de son jeu.

– Voici le roi. Il part en guerre. Pan, pan, pan... (Jules fait tomber, avec son pion, une à une les pièces du jeu de Rosalie.) Ouais ! Je suis victorieux !

– Pourquoi tu fais ça ?

– Tiens... Et mon armée aussi, je la dégomme. Pan, pan et pan... Ils sont tous morts, sauf lui ! (Puis Jules couche sa tête sur la table.) Je veux sortir d'ici.

– On peut pas, il pleut.

– Je te parle de sortir de Courcy de Montvernier. (Il se redresse.) Et si je me planquais dans une voiture ?

– Si tu fais ça, pour toi, ça va barder ! Si tu veux sortir d'ici, de toute façon, c'est pas la meilleure méthode.

– Alors, comment je dois faire ?

– Il faut que tu trouves une très bonne excuse.

– Comme quoi ?

– Par exemple, tu fais croire qu'on est obligé de t'emmener à l'hôpital.

– Mais comment ? Je tombe jamais malade.

– Oui, je sais... Alors, il faut que tu te casses quelque chose. Si, par exemple, tu te casses le bras, on est obligé de t'emmener à l'hôpital, ou dans une clinique.

– Tu es sûre ?

– Oui, car on doit te faire des radios et on doit t'opérer.

– Mais ça fait mal de se casser le bras ?

– Ça oui. Ça fait très mal.

– Alors non.

– Dans ce cas... (Rosalie réfléchit.) Ça peut être le dentiste.

– Mais moi, c'est un docteur qui m'a regardé les dents. Il avait une cuillère avec un miroir.

– Si tu as une carie, ce n'est pas le docteur qui peut te soigner. C'est seulement le dentiste. Parce que tu dois t'asseoir dans un fauteuil spécial, accroché à une grosse machine avec des tuyaux. Et on doit te faire aussi des radios des dents.

– Donc si j'ai une carie, c'est sûr qu'on me fera sortir pour le dentiste ?

– Oui, c'est obligé.

– Mais comment je peux faire pour avoir une carie ?

– C'est avec du sucre.

Rosalie explique alors à Jules, qu'il doit choisir une dent du fond, pour sa carie. Avec cette molaire, il lui faut maintes et maintes fois croquer du sucre ou mâcher du chocolat ou des bonbons. Après quoi, quand il se brossera les dents, il devra ne pas nettoyer la molaire qu'il a choisie. S'il persévère dans cette pratique, pendant des mois, il va commencer à avoir mal à sa dent, ce qui viendra signifier la présence d'une carie.

Jules se rend dans la salle à manger *Printemps*, sachant où se range le pot des sucres en morceau. Il saisit une poignée de sucres, l'enfonce dans une poche et quitte la salle en catimini.

Dans le hall, il se laisse surprendre par la présence d'une femme de ménage, qui dépoussière un lustre.

– Est-ce qu'on peut aller chercher mes feutres et nous les apporter dans le salon *Agora* ?

– Oui, Monsieur. Tout de suite.

Tout en mordillant un morceau de sucre, Jules dessine en compagnie de Rosalie. Ils sont, à présent, tous deux installés

autour d'une table basse Capron, leurs feuilles ayant été placées sur des sous-mains en cuir. Jules dessine sa chèvre Amalthée, qui se promène dans une ville. Rosalie, quant à elle, représente l'âne Toto et la vache Grâce.

– Mon tableau est bientôt terminé, signale Jules.

Dans l'angle de la feuille, il paraphe les initiales de son nom.

– Tu n'as pas écrit le nom de ta chèvre sur le dessin.

– Non, sur un tableau, c'est seulement ton nom que tu écris.

– Moi, je m'en fiche, j'écris leurs noms : Toto et... Ça s'écrit comment « Grâce » ? Avec un « s » ou avec un « c » ?

– Si tu mets un seul « s », ça fait « *Graze* ».

– Alors, je mets un « c ».

– Relis-toi. Tu viens d'écrire « Garce ». Tu as mis le « r » après le « a », alors que ça doit être avant, pour faire le son : « *gr* ».

Rosalie plaque sa main contre sa bouche.

– Oh... Je vais devoir faire une rature. Pas grave, je vais colorier par-dessus. (Elle a un sourire.) Tu sais ce que ça veut dire « Garce » ?

Jules redresse la tête.

– Je sais pas.

– C'est presque pareil que « pute ». C'est une femme qui fait l'amour avec plusieurs hommes. Parfois, pour de l'argent.

– Et « pute », c'est pareil que « putain », ajoute Jules, qui ne tient pas à se laisser impressionner.

– Et « baiser » ? enchaîne la fillette, en laissant poindre un nouveau sourire. Tu sais ce que ça signifie ?

– Bah oui !

– C'est un mot qui a plusieurs sens. Pareil que « coucher ».

Alors, Rosalie se met à détailler les différents sens du mot « baiser », puis de « coucher ». Remarquant que ses explications éveillent une lueur d'intérêt dans le regard de Jules, elle choisit de rallonger la liste des exemples.

Jules et Rosalie s'avancent devant une porte-fenêtre du salon et observent les zigzags des gouttes qui ruissellent sur les carreaux.

– Il faudrait espionner Tripon, suggère Jules, tout à coup.

– Mais comment ?

– Dans mon drone, j'ai une caméra espion.

– Mais où tu veux la mettre ? Près de l'espace détente, ou près de l'aile droite ?

– Je crois que je peux surveiller les deux endroits. Attends-moi. Je vais d'abord aller la chercher.

Quand Jules revient dans le salon, sa caméra dans le creux de la main, il remarque que Rosalie range les feutres.

– Tu ne peux pas cacher ta caméra maintenant. Parce que les femmes de ménage, le matin, elles passent partout.

– Si ! Parce que je viens de trouver la super cachette.

Puis Jules saisit les feutres, les fait tous tomber et, d'un mouvement de la main, veille à bien les mélanger.

Il entraîne Rosalie dans le hall. Très fier de son idée, il pointe un doigt en direction de la sculpture de César.

– Il faut juste que tu me fasses la courte échelle.

Rosalie inspecte le pied de la sculpture :

– C'est assez solide, tu crois ? Ah oui !...

À cet instant, une employée de l'intendance surgit dans le hall.

– J’ai laissé les feutres dans le salon *Agora*, signale Jules. Est-ce que vous pouvez me les ranger, par ordre de couleur, et me les remettre dans ma chambre ?

– Entendu, Monsieur.

Sitôt l’employée partie dans le salon, Jules ôte ses chaussures et Rosalie croise ses mains, afin de donner un appui à son pied. S’agrippant à la sculpture, Jules atteint en hauteur une anfractuosité, dans laquelle il insère la caméra.

Levé de bonne heure, Jules n'a pas daigné rester assis à la table de son petit-déjeuner. Appuyé contre le chambranle de la porte de la salle à manger *Printemps*, un pain au chocolat à la main, il surveille les deux femmes de ménage qui évoluent dans le hall, l'une dirigeant un volumineux aspirateur à brosse ; l'autre poussant un chariot hôtelier qui contient un arsenal de seaux, balais, éponges et produits ménagers.

La femme de ménage au chariot hôtelier s'arrête devant la colonne sculptée. Elle y repère des traces de doigts. Elle asperge le métal d'un produit nettoyant et frotte de manière précautionneuse. Après avoir fait le tour de la sculpture, pour vérifier qu'il ne reste pas d'autres traces, elle retourne à son chariot, saisit un plumeau et allonge son manche.

Crispé par l'inquiétude, Jules fixe le plumeau qui caresse les différentes faces de la colonne carrée.

C'est alors qu'il voit apparaître la gouvernante dans son dos.

– Il n'est pas compliqué de vous trouver : on peut vous suivre aux miettes. Vous prenez votre petit-déjeuner debout, maintenant ? Jules rejoint sa chaise et Odette repart, d'un pas pressé, vers l'intendance. Une fois seul, le garçon ouvre l'intérieur de sa viennoiserie, retire la barre chocolatée, puis la glisse dans le coin de sa mâchoire pour la mordiller.

Un bruit de moteur le surprend. Il aperçoit, à cet instant, l'embout d'un tuyau d'aspirateur, qui vient furtivement ramasser ses miettes au niveau du pas-de-porte.

Alors qu'il remonte à l'étage, il se retrouve face à sa mère, qui sort de sa chambre à lui.

– Bonjour Madame Montvernier.

– Bonjour mon garçon. Je viens de préparer tes affaires. (Justine Montvernier approche son regard de la chevelure de son fils et saisit quelques mèches entre ses doigts.) Il va falloir prendre rendez-vous avec le coiffeur.

Jules s'apprête à entrer dans sa chambre, lorsqu'il entend sa mère l'appeler. Il retourne vers l'escalier.

– C'est encore à propos de ta ferme qu'on a un souci. La vache et son veau ne vont pas pouvoir rester.

– Mais pourquoi ?

– Je t'expliquerai ça au déjeuner. N'oublie pas de te brosser les dents.

Jules sent son cœur s'appesantir. Même s'il s'était résolu à délaissier les animaux choisis par son père, il ne peut pas ignorer leur présence, chaque fois qu'il se rend dans le parc, soit seul, soit en compagnie de Rosalie. Grâce, la vache, pour préférer les espaces dégagés, était la plus facile à repérer. Il avait suffi, pour les enfants, de jouer avec son veau, pour gagner la confiance de la mère bovine. Jules avait été particulièrement impressionné par la taille de cette bête de ferme, la première fois qu'il l'avait approchée. Il s'était rendu compte que « voir en vrai », ne donne pas les mêmes sensations que la perception par l'image. Il avait touché ses cornes, son pelage, avait senti, sous sa peau, la vigueur de ses tendons, le battement de ses veines. Alors peu à peu, il s'était habitué à sa présence, à son regard paisible, au galop maladroit du petit veau et aux moments de la tétée, significatifs des liens d'attache entre la mère et son petit. Grâce et son veau sont juste un supplément de vie à ce parc, mais pour

Jules qui souffre si souvent de solitude, ces deux âmes animales, avait fini par compter.

« Se brosser les dents. » Il n'oublie pas la consigne. Face au miroir de son lavabo de chambre, il surveille les mouvements de sa brosse. Au moment où il atteint sa mandibule droite, il ralentit le mouvement, vérifie avec le doigt l'emplacement de la molaire qu'il a méthodiquement décidé de sacrifier.

Alors qu'il s'apprête à rejoindre le parc, il aperçoit Rosalie recroquevillée sur les marches extérieures, ses mains essuyant son visage. Il comprend qu'elle vient de pleurer.

– C'est à cause de la vache et du veau ?

Rosalie opine de la tête.

– De toute façon, au déjeuner, je vais savoir pourquoi on la prend et j'essaierai d'en parler à mon père.

Un sourire timoré s'affiche sur le visage de Rosalie. Elle est surprise que Jules tienne compte de sa peine et se sent presque mal à l'aise de lui imposer le rôle de la reconforter.

– On peut aller la voir ? propose-t-elle. Parce que c'est peut-être pour lui dire au revoir.

À L'heure du déjeuner, à une extrémité de la longue table de la salle à manger *Printemps*, où aucun couvert n'a été disposé, Justine Montvernier a ouvert l'ordinateur portable et activé le logiciel de visioconférence.

Sur l'écran, mère et fils assistent côte à côte à une séance d'habillage de Didier Montvernier. Derrière lui, une fenêtre de sa suite révèle que la nuit est tombée.

« Je suis à l'autre bout du monde. Je me prépare pour un dîner d'affaires, avec des autorités locales, et là, vous, vous me parlez des peines de cœur d'une vache... »

– Non, rectifie Justine Montvernier, ce sont les enfants qui sont tristes de se séparer de la vache et de son veau.

– Pourquoi on peut pas les garder ? insiste Jules.

« Ce n'est pas possible. On avait demandé que le veau soit une génisse, mais il s'avère que c'est un mâle. De plus, on nous a également caché que la vache est âgée. Elle ne va pas tarder à clamser, de toute façon. »

– Mais pourquoi on peut quand même pas la garder ? geint le garçon.

C'est, à présent, Justine Montvernier, qui choisit d'intervenir. Prenant le bras de Jules, elle l'oblige à le regarder :

– Ton père vient de nous expliquer. On s'est fait avoir. Donc, on va rendre la vache et son veau au paysan du coin, qui a cherché à nous rouler.

Jules écarquille les yeux d'étonnement. Ordinairement, c'est la secrétaire Sonia qui est chargée de commander ses cadeaux. Mais les circonstances avaient été telles que, cette fois, les Montvernier avaient préféré profiter d'un contact direct avec un éleveur du coin. Aussi, cela fait une drôle d'impression, au garçon, de découvrir que ses parents, et notamment son père, en principe invincible en affaires... se sont fait piéger par un simple paysan, un arnaqueur de faible envergure.

Jules n'oublie pas que, lui-même, avec sa caméra espion, a cherché à piéger sa mère. Cependant, il n'avait pas envisagé l'effet dévastateur d'une tempête psychologique dans l'univers de ses pensées intimes. Il est tellement perturbé, et même tétanisé à l'idée de tomber sur des scènes compromettantes, qu'il ne trouve pas le courage de visionner les images.

– Alors, tu as regardé la vidéo ? s'impatiente Rosalie.

– De quoi *j'me* mêle !

Pressé par Rosalie et bien que submergé par l'angoisse, il se résigne à visionner la vidéo. Il reçoit, comme un soulagement salvateur, la découverte inattendue d'un angle de caméra, incliné vers le haut, qui n'a permis que de filmer le plafond.

Continuant cependant à s'interroger, il en vient à opter pour la solution d'information la moins risquée. Il demande directement, à sa mère, si Tripon a le droit de rester au château, après les cours.

Alors que les deux enfants se laissent, l'un et l'autre, porter par le lénifiant mouvement de balançoires, Rosalie revient à l'assaut des questions, tout en basculant sa tête en arrière.

– Je suis sûre que si tu ne me dis rien, à propos de la vidéo, c'est que tu as vu des détails qui te dérangent.

– Ce n'est plus la peine de t'inventer des histoires au sujet de Tripon, riposte Jules. Ma mère m'a tout expliqué. Elle m'a dit que c'est un ami de la famille, qu'il a le droit de rester un peu dans le château et aussi de profiter de l'espace détente.

– Si ta mère t'a parlé de l'espace détente, alors elle t'a peut-être expliqué ce qu'il y a de particulier, dans cet endroit. (Jules fronse les sourcils.) Je parle de quelque chose qui fait un bruit comme ça : « *mmm...* »

Rosalie imite un bruit de moteur.

Jules ne sait pas s'il a entendu ce bruit, ou non. Mais de toute façon, pourquoi faire tant de mystère au sujet de ce qui peut être une soufflerie ?

– Je te signale qu'on pourra bientôt entrer dans l'espace détente, parce que Victor Mekin a l'autorisation de ma mère pour nous faire gym à l'intérieur.

Jules pense avoir mis un terme définitif à la discussion et surtout à la curiosité trop intrusive de son amie.

Mais Rosalie poursuit :

– Alors, on pourra peut-être le voir.

– Mais quoi ?

– Eh bien, l’ascenseur. Il y en a un dans l’espace détente. Tu le sais pas ? Il monte jusque derrière la chambre de tes parents.

– Oh ! Qu’est-ce que tu vas t’imaginer ? Que ma mère prend l’ascenseur avec Tripon ? Qu’ils vont ensemble dans le lit ?

Jules quitte la balançoire. Il a envie de rentrer et, surtout, d’être seul.

Il ignorait l’existence de l’ascenseur. La révélation de Rosalie le perturbe. Comment peut-elle connaître une information capitale sur le château, que lui ignore ? Des images rebutantes viennent polluer ses pensées. Il veut les oublier.

Le soir même, alors qu’il dîne avec sa mère dans la salle à manger *Printemps*, il se sent à nouveau tenaillé par des questions. Sa mère est une belle femme, encore jeune, oisive, et son père la laisse seule si souvent. Comment peut-elle s’accommoder de la situation ? Le plus curieux, sans doute, est que Justine Montvernier n’a pas l’air de se plaindre.

Toujours impassible face aux événements, avec sa figure de poupée de cire qui semble toujours lasse de prendre la pose, elle donne l’impression de vivre dans une perpétuelle bulle d’indifférence.

Avec un timide sourire, Jules rejoint sa professeur sur la banquette de l’orgue, dans le salon *Oppidum*.

– Ah !... Tu viens de te faire couper les cheveux. (Jules reste muet.) Ça ne va pas ? On dirait que tu es tracassé. C’est parce que maintenant je viens moins souvent ? C’est ça ?

Jules ose un léger signe affirmatif de la tête. Il peine à comprendre l’enthousiasme de cette femme, qui a dû recevoir la

décision des Montvernier comme un couperet. Mais peut-être est-elle simplement heureuse de le revoir.

Il a alors la surprise de sentir des bras l'entourer et le cajoler.

– Tu sais... Je n'ai pas l'intention de t'abandonner comme ça. Je vais maintenant venir moins souvent, mais on continue quand même à se voir. C'est l'essentiel, n'est-ce pas ?

– Oui.

S'ensuivent de puissantes et mélodieuses vibrations sonores.

– Allez... mets-moi le tempo. Qu'est-ce que tu attends ?

Quand Victor Mekin, un sac polochon à l'épaule, tape le code d'ouverture de l'espace détente, Jules et Rosalie, dans son dos, trépigment sur place.

Une chaleur humide les saisit, dès l'entrée et une odeur prégnante de chlore vient assaillir leurs fosses nasales. Obligation de se déchausser et de franchir un pédiluve. Le sol, qui mélange plusieurs composants de bois exotique, s'avère être d'une agréable douceur pour la plante des pieds. D'un côté, un SPA circulaire à bulles, de l'autre, une piscine rectangulaire, à vagues et, en face, un autre bassin rectangulaire. Entre les différents bassins et face à un écran suspendu éteint, des chaises-longues. Deux d'entre elles, avec des coussins et des draps de bain négligemment posés, trahissent des signes de présences récentes. Jules se sent oppressé par cette vapeur environnante. Si sa mère a occupé une chaise longue, qui s'est installé sur l'autre place ? Près des chaises longues, une desserte avec des verres et une carafe, suppose quelques bons instants de plaisirs relaxants. Mais Jules veut éviter de laisser galoper son imagination.

Le professeur demande aux enfants de presser le pas en direction d'une salle voisine, mais désobéissant à ses

injonctions, Jules part tremper une main dans les différents bassins et note que les températures diffèrent.

Rejoignant en toute hâte son amie, il passe devant les cloisons d'un sauna et d'un hammam et se dirige dans la salle sport. Pièce aveugle, la salle de sport possède un système d'aération, qui ventile l'air et, pour être éclairée de néons de multiples couleurs, sur fond d'images de gratte-ciel, elle donne l'impression – presque l'illusion – d'une promenade nocturne en milieu urbain. Sur son simili macadam, des rangées de tapis de gymnastique ont été alignées, près desquelles, deux vélos, deux tapis de marche, un rameur et un *punching-ball* sont au repos. Un cône de lumière, sur un côté, révèle une pièce annexe, principalement meublée par une table de massage.

Alors que Victor Mekin demande aux enfants de s'échauffer, Jules prétexte une envie urgente. Le professeur le laisse sortir. Jules revient sur ses pas. Il inspecte les recoins de la salle des bassins bornée par sa baie vitrée – dotée d'une fonction pour s'opacifier – et finit par repérer une porte dans un renforcement. Tirant la porte vers lui, il aperçoit l'ascenseur.

Jules a beau être régulièrement enseveli par des déferlantes de cadeaux, à la période de Noël où tant d'enfants découvrent avec excitation leurs jouets sous le sapin, lui ne reçoit rien.

La période des fêtes de fin d'année est, en plus, pour lui, la pire qui soit. Elle n'est qu'une nuit d'hiver sans fin, glacée par le vide de l'absence.

Chaque année, en hiver, les Montvernier s'éclipsent durant un mois. D'abord quinze jours dans leur domaine de Roquebrune-Cap-Martin, pour aller skier durant la période des fêtes. Puis quinze autres jours vers un coin chaud, pour échapper aux rigueurs de la saison froide. Ces destinations qui garantissent le soleil, sont soit la villa de Floride, soit Tahiti, soit encore l'Afrique, quand Didier Montvernier ressent l'envie de ressortir ses armes de chasse pour aller taquiner le gros gibier.

Cet hiver-ci, les Montvernier ont projeté de se rendre en Afrique pour la deuxième quinzaine.

Quant à la période précise de Noël, elle correspond encore au moment où les Tasmane quittent le château pour aller réveillonner en famille, dans la région parisienne.

Noël, pour Jules, ne revêt aucune poésie. Cette période n'est qu'un cauchemar, dont il attend d'être réveillé. Maigre consolation : il a appris que, pour ce Noël-ci, c'est Astou, l'employée métisse, qui sera chargée de s'occuper de lui. Avec Astou, il sait déjà que les écrous des règlements stricts vont pouvoir être nettement desserrés.

Même si Jules ne connaît pas, comme les autres enfants, un vrai Noël, pas question néanmoins que le château de Courcy de Montvernier déroge au traditionnel sapin, ni à ses décorations. Le sapin, qui a juste les dimensions requises pour occuper toute la verticalité du hall, est géant, comme il se doit. Mais son installation a quand même nécessité le déplacement de la sculpture de César, qui a été, pour le coup, écartée dans la salle à manger *Hiver*. Escabeaux et tabourets sont ensuite placés pour sa décoration qui, malgré la cohorte des employés, dure un après-midi complet. Alors, le garçon s’amuse de cette armée de petites mains qui part à l’assaut de la forteresse verte, dont les piquants semblent vouloir résister à des tentatives d’habillement. Boules, étoiles, guirlandes scintillantes et lumineuses finissent par lui donner une tenue d’apparat, mais si imposante, que tout le naturel de la verdure disparaît derrière les artifices de son ornement.

Quand l’œil de Jules s’attarde sur les détails du sapin appesanti par sa décoration scintillante – et dont les branches évasées du bas, donnent une amplitude de jupe – l’impression qui s’en dégage, pour le garçon, est d’y entrevoir sa mère. Il s’avère, en plus, que l’arrivée du sapin – et sa décoration – coïncident avec le départ de Justine Montvernier. À croire que les adultes auraient ainsi décidé de lui placer un simulacre de mère, trônant sur l’axe stratégique du grand hall, comme un leurre qui l’aiderait à oublier l’absence de sa vraie mère.

Il n’est, par ailleurs, pas tout à fait vrai de prétendre que Jules ne reçoit pas de cadeaux pour Noël. Il aurait pu proposer, avant cette date, une liste de jouets. Mais Didier Montvernier, refroidi par l’expérience de la ferme, a préféré ouvrir un compte au nom de son fils et le créditer de cent mille euros. En principe libre de

dépenser cet argent comme il le souhaite, Jules a commandé une table de ping-pong et, cette fois, une véritable caméra espion avec micro intégré et détecteur de mouvement. Mais concernant le second achat, Justine Montvernier a intercepté la commande, refusant que Jules mette des dispositifs d'espionnage dans le château. Quant à la table de ping-pong, installée dans la salle de sport, Jules a cru qu'elle lui faciliterait un accès à l'espace détente. Au lieu de ça, c'est lui qui ne peut plus disposer de son cadeau, la salle de sport ne restant accessible que lorsque Victor Mekin y fait cours.

Assis seul au bout de la longue table de la salle à manger *Printemps*, Jules mange sa dinde farcie à la purée de marrons d'une main molle.

– Allez... faut continuer, insiste Astou. C'est bon ce qu'on t'a préparé. C'est un vrai repas de Noël. (Jules indique avec le doigt qu'il a encore la bouche pleine.) Oui, mâche comme il faut. Mais tu mets quand même du temps pour avaler... Chaque bouchée comme ça, on va arriver à minuit. Tu ne trouves pas que c'est bon ? (Jules a un haussement d'épaules.) Alors, c'est parce que tu es tout seul ? Mais tu n'es pas tout seul, car je suis quand même ici, avec toi. Tu veux que je vienne manger avec toi ?

Jules, qui a vidé sa bouche, bascule sa tête vers Astou.

– Oui. Je veux que tu manges avec moi !

– Alors... Si en plus c'est un ordre. (Elle rit.) Je reviens tout de suite.

Astou réapparaît, peu après, avec un set de table, coincé contre le flanc par un coude ; une assiette, un verre et des couverts dans une main, tandis que l'autre tient le manche d'une casserole.

– C'est quoi ce que tu manges dans ton pays ?

– Ici, je mange pareil que toi réplique Astou, tout en installant son couvert d'une main. Et puis d'abord, je suis pas une étrangère. La Guadeloupe, c'est en France. Je suis bleu blanc rouge comme toi. (Voyant le regard étonné du garçon.) Tu n'auras qu'à demander à tes parents, si tu ne me crois pas.

Gardant la casserole dans l'autre la main, elle inspecte la pièce autour d'elle.

– Il faudrait peut-être que je trouve un dessous-de-plat. (Elle se penche et pousse la porte coulissante d'un meuble.) Ça doit être par là... Trouvé !

Elle rit.

Astou pose la casserole sur le dessous-de-plat. Elle s'aperçoit qu'elle a oublié un couvert pour servir, mais prend sa fourchette et la plonge dans la casserole pour remplir son assiette.

– Maintenant, elle est plus très chaude, ma purée.

– C'est normal ! Tu traînes devant ton assiette... Il faut tout finir si tu veux avoir le dessert. Tu vas voir... Après, je t'apporte une délicieuse bûche...

– Avec de la crème ?

– C'est la surprise.

Alors que Jules racle son assiette à dessert, il remarque que Astou s'apprête à rapporter le reste de bûche dans la cuisine.

– J'en veux encore !

– On verra ça plus tard. Tu as déjà eu trois parts. Maintenant, il faut que je la remette au froid, pour pas qu'elle fonde. Et je dois aussi commencer à débarrasser.

– Je veux pas que tu me laisses tout seul !

– Ah... Tu veux me suivre dans la cuisine ? Dans ce cas, prends ton assiette et ta cuillère, comme ça tu m'aideras à débarrasser.

Jules suit Astou jusque dans la cuisine, avec sa vaisselle. Il effectue plusieurs autres trajets pour débarrasser le reste de la table, mais par mégarde, il prend également le dessous-de-plat.

– Non... ça, tu as bien vu. Ça reste là-bas.

Astou guide Jules vers le canapé du salon *Agora*.

– Tu ne peux pas rester tout le temps dans mes jambes. J’ai encore du travail à faire. Je t’apporte ta boîte de feutres, je te mets de la musique et après, je reviens te voir. D’accord ?

Astou glisse un CD dans la fente du lecteur d’une chaîne stéréo, puis quitte la pièce. Des chants de Noël, avec des chorales enfantines viennent remplir le lieu d’une gaieté festive.

Entendant la chanson : *Mon beau sapin*, Jules débouche un feutre vert. S’ensuit la familière ritournelle : *Petit Papa Noël*.

Tout en coloriant, le garçon devient pensif. Il appelle « papa » le Père Noël, alors qu’il ne prononce jamais ce mot enfantin, pour son propre père. Son père, c’est comme Dieu : on peut l’appeler « père », mais pas « papa ». Ses parents ont toujours refusé les appellations « papa », « maman », qui – selon eux – ressemblent à de vulgaires cris d’animaux, car lorsque les bêtes s’appellent, elles utilisent toujours les mêmes vocalises. Ses parents prétendent encore que les noms « papa », « maman » répondent à une mentalité d’égalitarisme, car on les prononce comme des prénoms uniques pour tous les pères, ou toutes les mères.

Je vais dessiner un Papa Noël, se dit Jules, qui a tout de même constaté que le doux mot de « papa » – comme celui de « maman » – est doté d’une charge affective. La prise de position parentale ne l’a jamais convaincu. Il ressent bien, dans ces mots, presque magiques, leur capacité à rapprocher deux êtres, à resserrer des liens, dans le secret d’une intimité. Leur

seule formulation suffit à adoucir les visages et à rendre plus intense l'échange des regards, fondus l'un dans l'autre, entre un parent et son enfant.

Les chansons de Noël, du coup, envahissent l'espace de ses rêveries d'une triste mélancolie.

Fini le rouge. Jules rebouche le feutre et opte pour des couleurs plus sombres. Le marron, le gris, le noir. Puis il se met à balafre son dessin de hachures, à le raturer, à l'anéantir.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? s'étonne Astou. Ce sont peut-être les chansons de Noël qui ne te plaisent pas. Attends, tu vas voir... je vais te trouver une musique qui va mettre un peu plus d'ambiance.

Astou revient dans le salon avec un CD à la main. Elle retire les chants de Noël, place le nouveau CD qui diffuse un air de Zouk.

– Allez, viens ! On va zouker !

Astou pousse le bouton du son. La musique devient tonitruante, le rythme fracassant. Astou se déhanche, se trémousse, saute à pieds joints, tape dans ses mains. Puis, chantant en yaourt, elle attrape les bras de Jules, l'entraîne dans sa transe, l'oblige à prendre son rythme, à lâcher prise. Jules s'amuse de ce déchaînement. Nul doute qu'il ne raterait une telle occasion d'en profiter. Il n'est d'ailleurs pas peu fier de pouvoir danser. Alors, du coup, il a même envie de rire.

Mais soudain, il s'immobilise et ordonne à Astou d'arrêter la musique. Astou s'exécute sans trop comprendre.

– Écoute !

– Qu'est-ce qu'il faut entendre ?

– Le vent. Il souffle très fort...

– Oui, ils ont annoncé une tempête.

– Mais ma chèvre ?

– T'en fais pas pour elle. Elle trouvera toujours un abri.

– Non, elle n'a rien où se mettre.

– C'est la nuit. Tu ne peux pas aller dehors. Et tu ne peux pas, non plus, demander aux gardiens, la nuit de Noël, d'aller chercher ta chèvre dans tout le parc. Ou alors, il faut appeler ton père, mais à mon avis, il ne va pas apprécier qu'on le dérange pour ça.

– Mais dans la ferme, il y a des abris où elle peut se mettre.

– Ok... voilà ce que je te propose. J'appelle le gardien pour qu'il laisse ouverts les enclos de la ferme. Comme ça, ta chèvre pourra aller s'abriter. Ça te va ?

– Oui !

Astou libère un manifeste souffle d'exaspération, lâche un rire, puis tapote les touches d'un smartphone.

– Voilà... le gardien va s'occuper de ta chèvre, annonce-t-elle, en raccrochant. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On remet la musique, ou tu veux aller t'amuser dans ta salle de jeux, ou aller jouer dans ton bain ?

– J'ai envie de regarder la télé.

– Tu veux regarder la télé ? Je ne suis pas sûre que tu as le droit. Bon, allez, c'est Noël. On va aller la regarder ensemble. Mais pas trop longtemps, alors !

Assis sur les genoux d'Astou, elle-même installée sur le canapé vert de la salle *Agora*, au milieu d'une tripotée de coussins, Jules se laisse happer par un film pour enfants.

Des bourrasques sporadiques, qui se jettent avec fureur sur les persiennes, viennent par instants, détourner les regards en direction des hautes portes-fenêtres.

Bien qu'ensorcelé par les composants scénaristiques d'une magie de Noël, Jules sent son cœur s'appesantir. Il ne peut pas

vraiment partager l'euphorie des enfants de l'histoire, qui d'abord se promènent à travers une ville embellie par une féerie de scintillements multicolores, pour se retrouver, ensuite en famille, autour des flammes crépitantes d'une cheminée.

– Pourquoi, ici, on n'allume jamais de feu ? interroge Jules, qui fait allusion aux deux cheminées non condamnées du château.

– Je ne sais pas. Il faudra demander à tes parents. De toute façon, ici, il y a beaucoup de choses qu'ils achètent et qu'ils n'utilisent jamais.

– Mais, en vrai, c'est possible de décorer toute une ville, avec des guirlandes, des étoiles et des boules qui font de la lumière ?

– Bien sûr ! s'exclame Astou. C'est même obligatoire. À Noël, partout, les villes, grandes ou petites, ont des décorations.

– Partout dans le monde ?

– Non, mais dans beaucoup de pays du monde.

Jules est décontenancé : de l'autre côté des murs de Courcy de Montvernier, un spectacle de lumière hors norme s'anime devant les yeux émerveillés de tous les enfants. Mais lui en est privé.

– Et les maisons ? Elles ont des décorations ?

– Pas toutes. Il y a celles qui ont des décorations seulement à l'intérieur. Mais certaines maisons ont de la déco sur le toit et les façades. Dans des jardins, tu peux voir des crèches géantes, avec des personnages animés. Certains sont complètement illuminés avec des guirlandes, qui clignotent de partout, ainsi que plein de décors de formes et de couleurs différentes... C'est très joli !

– Mais pourquoi on ne fait pas ça ici ?

– Parce que les décorations extérieures, c’est pour être vues des autres gens qui passent devant les maisons. Le château, si on le décore, personne de dehors ne peut le voir, de toute façon...

Jules sent qu’une rage, mêlée de larmes silencieuses, gronde à l’intérieur de lui.

– Mes parents me disent pas la vérité, pour pas me donner plus l’envie de sortir d’ici.

– Ils font ça tes parents ? Ils ne devraient pas. Au contraire, ils devraient tout te montrer et tout t’expliquer. C’est ça, l’éducation.

Alors Astou se lance dans un long zapping de chaînes, afin d’abreuver le garçon de visions compromettantes : des images de fêtes de village, de bonheur familial, d’échappées dans la nature ; la montagne, les bords de mer, les restaurants, les centres commerciaux, les parcs d’attraction...– Tu as vu, regarde comme c’est beau ! Ils s’amuse bien, tu vois. C’est une bonne ambiance ! Les gens sont tous gentils, ici...

Jules reçoit la profusion de visuels extérieurs, entremêlée des paroles d’Astou, comme des piques. Tout n’est plus que douleur.

En écho à sa détresse, les sifflements de colère d’une tempête, qui se déchaîne, dans le domaine.

Puis Jules se lève, raidi par un trop-plein de rancœur.

– Tu n’as pas le droit de faire ça ! se met-il à hurler.

Soudain inquiète, Astou stoppe les images de l’écran de télé.

– Entendu. Je fais ce que tu me demandes.

– Je monte !

– Je t’accompagne, si tu as envie. Je peux te faire couler un bain...

– Non ! Je veux monter seul... (Jules se dirige vers l'escalier, mais une dernière fois, se tourne vers Astou.) Je t'interdis de monter avec moi !

– Mais les volets ne sont pas fermés dans ta chambre.

– Tant pis !

Sitôt dans sa chambre, Jules referme la porte derrière lui sans toucher à l'interrupteur. Dans une obscurité quasi-totale, il s'avance vers la fenêtre. Des larmes roulent sur ses joues. Il aperçoit la silhouette des arbres inclinés et ballottés par la violence d'un vent qui mugit et siffle dans les gouttières. Il entend des branches craquer et se fracasser sur le sol. Un volet claque. La fureur du ciel devient sa colère.

Le lendemain, à son réveil, il est surpris de se découvrir habillé avec ses vêtements du jour, sous une couverture de laine. Il enfle des chaussons et se dirige vers l'escalier. Alors qu'il descend les premières marches, il entend plusieurs voix fortes qui résonnent dans le grand hall. Il remarque le vieux gardien, Gustave Millet, en présence de son fils Guy, face à Astou.

– Je ne peux pas venir voir pour l'instant, déclare Astou. À cause de la panne de courant de cette nuit, je dois déjà reprogrammer toute la domotique.

– Le chêne qui est tombé se trouve 300 m derrière notre maison, explique le père. Il ne faut pas traîner, parce c'est quand même un bon morceau du mur qui a été emporté.

– On peut rapidement se mettre à tronçonner, ça c'est pas un problème, précise le fils. Par contre pour le mur, on peut pas prendre de décisions comme ça !

– Oui, j'ai bien compris... persiste Astou.

Sidéré par ce qu'il vient d'entendre, Jules effectue un demi-tour, regagne l'étage en un éclair, enfle des baskets, prend une veste. Puis dévalant l'escalier, il se jette dans le couloir de l'intendance.

– Jules ! Où tu vas ? hèle Astou.

Il ne répond pas. Ayant déjà atteint la porte de sortie, il court, aussi vite que ses jambes peuvent le propulser, avec une telle énergie qu'il arrache et projette des mottes de terre. Le portillon extérieur claque à son passage et laisse entendre une longue

résonance métallique. Il continue sa course, saute par-dessus des branchages tombés à terre, dépasse la maison des gardiens. Au loin, il entend les voix des deux hommes qui l'appellent. Leurs cris se noient dans le silence de la campagne. Il fend une friche de hautes herbes et de ronces, longe un mur et finit par apercevoir l'arbre couché. Il s'agit d'un chêne extérieur à la propriété, qui est tombé sur l'enceinte du domaine. La dispersion des branchages et des pierres rend compte de ce que fut la violence de l'impact. Haletant, Jules arrive devant la partie du mur éventré, mais pour le franchir, il n'a pas d'autre choix que de se glisser dans un enchevêtrement de branchages. En se jetant sur une première branche, il déchire un côté de son pantalon et se lacère une jambe. Mais il tient bon. Il s'agrippe avec force à une nouvelle branche. En se hissant, il se fait une éraflure sur le haut du crâne. Mais il finit par atteindre le niveau d'ouverture du mur. Quelques pas en équilibre sur le tronc lui permettent de sauter de l'autre côté.

Se réceptionnant sur le sol, en bordure d'une route goudronnée qui longe la propriété, il réalise soudainement l'exception de la situation et exulte : il est libre ! Pourtant, le paysage d'une forêt à perte de vue, face à lui, ne lui procure aucune impression de nouveauté. Pire : il aperçoit les deux gardiens, qui déboulent de l'entrée principale, le fils tenant le Beauceron au bout d'une laisse. Gustave et Guy Millet décident de se séparer pour mieux le traquer. Jules se jette sur le premier sentier forestier qu'il aperçoit, et se lance, le cœur battant, dans un nouveau sprint. Un fossé bordé d'arbustes lui permet de se fondre dans le paysage. Il n'a d'ailleurs pas d'autre possibilité que de se cacher, les deux gardiens étant facilement capables de le rattraper par la vitesse. Il s'aplatit derrière des fourrés, avance

le dos baissé, rejoint le tronc épais d'un autre arbre, puis saute dans un nouveau fossé. Se retournant, il constate que les gardiens ont perdu sa trace.

C'est alors qu'il aperçoit Astou. Celle-ci rejoint les deux hommes. Après un bref échange, les gardiens regagnent l'entrée du domaine, laissant Astou seule dans la forêt.

La jeune employée place ses mains en porte-voix :

– Jules, on ne va plus te poursuivre. On va te laisser dehors le temps que tu veux. Je te le promets. Mais il faut, au moins, qu'on puisse toujours te voir. Si jamais on ne peut plus te voir, je vais être obligée d'appeler les gendarmes et eux, c'est sûr, ils te ramèneront vite fait. Ils ont des voitures ; ils ont des chiens pour te pister... Avec eux, tu ne pourras pas partir très loin. Ou alors, je n'appelle pas les gendarmes...

Astou s'interrompt. Elle vient d'apercevoir la silhouette du garçon, qui se relève et quitte sa cachette, comme un prisonnier qui se rend.

Jules remarque, à proximité, un tronc d'arbre couché. Il s'assoit dessus à califourchon. Il n'est pas prêt à renoncer à une si belle opportunité. Un vrai cadeau de Noël. Petit Papa Noël est descendu du Ciel, et a exaucé son vœu : la liberté.

– Je tiens ma promesse, poursuit Astou, en revenant sur ses pas. Personne ne viendra te courir après. Mais fais attention, car la forêt est dangereuse. À cause de la tempête, il y a des arbres ou des branches qui risquent encore de tomber. Quand tu en auras assez d'être ici, tu viendras sonner à la porte. Je te préviens encore, quand tu rentreras, une bonne surprise t'attend...

Jules se retourne. Il est seul, en apparence, mais devine qu'on continue, en toute discrétion, à le surveiller. Il regarde dans

toutes les directions, cherche partout, sur le sol ou vers l'horizon, quelques indices d'un monde nouveau, mais rien de bien exaltant. Il retourne s'asseoir sur le tronc et finit par réaliser que sa liberté n'est surtout qu'une vue de l'esprit.

L'idée de désobéir et de poursuivre son chemin, jusqu'à apercevoir un nouvel horizon, continue de le titiller. Mais il n'est pas rassuré. Il ignore combien de temps, il doit encore s'enfoncer dans les bois et marcher. Il a peur de se perdre, de tomber, non seulement sur des gendarmes, mais aussi sur un rôdeur, qui lui ferait du mal.

Il se sent tenaillé par la faim et le froid. La griffure de sa jambe le brûle, à présent. Au fil du temps, la situation devient inconfortable, mais il tient à résister, autant qu'il le peut. Alors, il couche sa tête sur le tronc, tente ainsi de trouver l'apaisement. Peu après, il entend le vrombissement des tronçonneuses et devine que les deux gardiens s'occupent, déjà, de dégager le chêne tombé.

Il réalise que ces deux hommes lui font pitié. Ne sont-ils pas, eux aussi, d'une certaine façon, des prisonniers de Courcy de Montvernier ? Selon une rumeur moqueuse, qui circule dans le domaine, le gardien père n'aurait pas su garder sa femme. Il semblerait surtout que l'ex-Madame Millet, grisée par les bons appointements des Montvernier, se soit mise à rêver à une vie de femme du monde. Elle avait fini par rencontrer un vieil Américain, qui avait accepté de l'épouser et elle aurait ainsi choisi de quitter son premier mari et la France, pour sa nouvelle vie.

Redressant la tête, Jules s'aperçoit que Astou se trouve à quelques mètres à peine de lui. Il quitte le tronc, dans un

mouvement de recul, comprenant que la jeune femme a tenté de le capturer par surprise.

– Tu m’as promis que tu n’allais pas me poursuivre ! réagit vivement le garçon.

– Je viens simplement te parler... se défend Astou. Tes parents ont appelé. Je leur ai dit que tu t’étais blessé en tombant d’un arbre. Tes parents ont appelé le docteur. Qu’est-ce que je vais raconter si le docteur vient et que tu n’es pas là ?

Jules se fige, saisi par la nouvelle. Son père, sa mère, la venue du docteur... Le voilà, à présent, avec des paramètres compliqués. Son cœur accélère son battement. Il panique à l’idée de rentrer, mais comprend qu’il n’a plus choix.

– Ne t’inquiète pas. Tout va bien se passer, ajoute Astou, en tendant une main. En plus, je t’ai aussi promis une surprise.

C’était la formule qui manquait. Jules s’approche d’Astou et se laisse saisir par le bras.

Lorsqu’il entre dans la baignoire, Jules lâche un cri.

– Ça fait mal !

– C’est normal, explique Astou en versant du shampoing dans le creux de sa main. Quand on désinfecte un bobo, ça pique. Mon Dieu ! tes cheveux... Ouh là là ! Ils sont pleins de poussière. (Elle rit.) Ferme les yeux.

Astou passe le pommeau de douche sur la tête du garçon, puis frictionne ses cheveux, laissant se répandre une mousse épaisse.

Un peu plus tard, vêtu d’un peignoir à capuche, Jules est assis à l’extrémité de la longue table de la salle à manger *Printemps*, avec un bol de chocolat chaud devant lui, un verre de jus d’orange et toute une symphonie de plats aguichants, sucrés ou salés. Jules repère l’assiette qui contient une part de la bûche

de Noël de la veille et la tire vers lui. Il prend une cuillerée de bûche et trempe sa molaire droite dans la cuillère, avant d'avaler le contenu.

– Quand est-ce qu'elle est ma surprise ?

– Elle arrive demain.

– Et le docteur, c'est quand qu'il arrive ?

– Il sera là demain matin.

– Oh ! Tu m'as menti !

– Oui, je t'ai menti, pour le docteur. Mais c'est pour ton bien.

La tête dégarnie du médecin se maintient inclinée au-dessus de la jambe blessée de Jules.

– C'est une belle entaille, mais pas besoin de recoudre. En plus, à son âge, on cicatrise bien. (Le médecin redresse la tête.) Je peux voir son carnet de santé ?

– Je ne sais pas où il est, avoue Astou.

– Allons bon... Vous ne pouvez pas contacter les parents pour qu'ils puissent vous renseigner ?

– Je n'arrive pas à les joindre.

– D'accord... répond le médecin, quelque peu tracassé. Est-ce que vous savez, au moins, s'il est à jour au niveau de ses vaccins ?

– Je ne peux pas du tout vous répondre. Ce n'est pas moi qui m'occupe de lui, d'habitude.

– C'est ennuyeux. Si je n'ai pas de réponse à ce sujet, je vais devoir lui faire une injection de sérum antitétanique.

– C'est une piqûre ? interroge Jules.

– Tu ne vas rien sentir du tout, ne t'inquiète pas, rassure le médecin, tout en saisissant une seringue et un flacon.

– C'est bon pour mes vaccins, soutient Jules.

– Tu dis ça, bonhomme, parce que tu as peur de la piqûre. N'est-ce pas ?

Jules libère un timide « oui ». Il sent un garrot enserrer son bras. Le médecin tapote une pichenette sur la seringue.

– Tu n'as qu'à penser à un endroit agréable. Dis-moi... Où tu aimerais aller ?

– En voyage.

– En voyage ? Voilà... C'est fini. Tu n'as pas eu mal, n'est-ce pas ?

Un peu plus tard, un puissant carillon retentit depuis le hall. Astou pousse Jules vers l'entrée.

– Je crois que ta surprise est arrivée.

Elle appuie sur un bouton d'ouverture. Jules écarquille les yeux en découvrant, dans l'encadrement de la porte, Victor Mekin, le prof de sport.

– On a cours ?

– Non... Je viens simplement jouer avec toi. Tu n'as pas envie d'essayer ta nouvelle table de ping-pong ?

– Si...

Grâce à la présence du prof de sport, Jules a de nouveau le droit d'accéder à l'espace détente et de profiter de son cadeau de Noël.

– C'est chouette de pouvoir venir là ! s'enthousiasme Jules. On va pouvoir aussi se baigner ?

– Non. Aujourd'hui, c'est juste pour faire du ping-pong, réplique Victor Mekin en poussant Jules vers la salle de sport.

Ils arrivent devant une table de ping-pong, dont les deux battants ont été repliés.

– Mais pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas avoir toutes les libertés en même temps. Aujourd'hui, c'est ping-pong et, un autre jour, peut-être, ce sera piscine dans l'espace détente. (Victor Mekin déplie chacun des deux battants de la table de ping-pong.) Et peut-être qu'une autre fois, encore, on aura l'autorisation de ton père pour aller faire un footing dans les bois. Je veux dire, les bois qui sont autour du château. (Jules écarquille les yeux de surprise.) Je suis au courant que tu t'es échappé. Ce n'est pas très malin, car tu as pris beaucoup de risques pour pas beaucoup de résultats. Il est préférable de me demander à moi de t'aider, si tu as envie de sortir du domaine.

– C'est vrai ? Vous pouvez m'aider ? interroge Jules, la voix déformée par l'émotion.

– Oui. Parce que je ne pense pas qu'il soit très normal que tes parents veuillent te priver d'une vie sociale, même s'ils prétendent, pour cela, avoir les meilleures raisons du monde. Ce n'est pas parce que sa cage est dorée que l'oiseau est libre. Alors, tu peux compter sur mon soutien. Tu as, en tout cas, besoin d'une aide adulte pour te faire sortir du domaine de Courcy Montvernier.

Dans un élan spontané de tendresse, Jules se jette contre les jambes du prof de sport.

– Je sais, tu es malheureux, ajoute Victor Mekin en frottant la chevelure du garçon. Mais il faut savoir être patient. (Il s'accroupit.) Et puis, tu es encore petit. Tu as besoin de la protection de tes parents. (Il se relève pour saisir une raquette et une balle.) Bon... ta piqûre, c'est sur le côté gauche. Tu vas pouvoir bouger ta raquette ? Si maintenant, je t'apprenais comment on fait un service ?

– D'accord !

Le lendemain, avec le retour d'Odette et de Rosalie, Jules a comme l'impression de se raccrocher aux wagons de la normalité d'un quotidien. Sa fugue hors du domaine de Courcy Montvernier n'a plus que l'irréalité d'un souvenir passé et les promesses de Victor Mekin n'ont encore que l'inconsistance d'un futur non défini.

À la vue de sa jambe amochée, Odette et sa fille affichent des airs horrifiés, non seulement à cause de la profondeur de la blessure, mais surtout du fait que c'est Jules qui a été atteint, lui qui doit pourtant être « l'enfant protégé ».

– C'est parce que je suis tombé d'un arbre, explique Jules.

– Je ne sais pas si votre père va vraiment être convaincu par cette version, souligne la gouvernante, qui semble en savoir un peu plus.

Rosalie attend que Jules l'entraîne un peu à l'écart, pour l'interroger.

– Ça ne marche pas, la carie ?

Jules enfonce un doigt dans la bouche, afin de tâter sa molaire sacrifiée.

– J'ai un peu mal. Je sais pas si c'est assez.

– Mais pourquoi tu n'as pas attendu la solution du dentiste pour sortir du domaine ? Tu sais bien qu'en cherchant à t'échapper, tu n'as aucune chance.

– Rosalie, il faut que tu m'aides. Tu dois parler à ta mère, aux gardiens, à Astou. Il faut pas qu'on répète à mes parents ce que j'ai fait.

– Je veux bien t’aider, mais ce n’est pas possible de mentir à tes parents.

– Pourquoi on peut pas mentir ?

– Parce que tes parents vont bien voir comment tu t’es blessé. Ils vont être obligés de comprendre que tu es tombé du chêne qui a cassé le mur, et pas d’un autre arbre. Sois logique un peu !

Jules écoute, interdit, la plaidoirie de son amie.

– Mais qu’est-ce qu’elle t’a raconté, ta mère ?

– Eh bien, tout ça bien sûr ! Qu’un arbre avait basculé sur le mur avec la tempête, que tu avais voulu grimper dessus en croyant t’échapper et que tu étais tombé de l’arbre. Pourquoi tu me poses cette question ? Il y a autre chose qui s’est passé ?

– Non, dément Jules, qui dès lors, cherche à écourter le sujet. Dans ce cas, je vais leur parler de ma dent au moment où ils vont se fâcher.

– Voilà ! Ça, c’est une bonne idée.

Jules a appris de la gouvernante que ses parents étaient rentrés dans la nuit et qu'il fallait les laisser dormir.

Au moment de s'habiller, le garçon inspecte le tracé de la cicatrice sur sa jambe. Il se sent rassuré : il n'apparaît plus, désormais, qu'une insignifiante ligne de chair rosée. La griffure, sur le front a, quant à elle, complètement disparu.

On frappe à la porte de sa chambre. Jules comprend que cela correspond au signal de la confrontation.

Entre Odette :

– Vos parents ont choisi de prendre leur petit-déjeuner dans leur chambre. C'est là qu'ils vous attendent.

– Ils sont en colère ?

– Je n'en sais rien. Allez-y maintenant. Je vous rappelle que vous ne devez pas prononcer les mots : *lumière, volet, téléphone, chaud, froid, ouverture, fermeture*.

Après avoir quitté sa chambre, Jules se résigne, comme un condamné à l'échafaud, à poursuivre sa trajectoire dans le grand couloir de l'étage. Il passe entre les deux salles de jeux, longe le bureau paternel... Devant lui, se dresse la double-porte qui accède aux appartements privés de ses parents. Une montée d'angoisse vient comprimer l'air de ses poumons. Piégé dans ce fond de couloir, comme dans une nasse, il appuie sur le bouton de l'interphone.

– C'est moi, Jules.

Un déclic signale l'ouverture de la porte. Il pousse un battant, s'introduit dans la première pièce, le boudoir de sa mère.

Sa mère est là, debout, empaquetée dans la soie rose d'une robe de chambre, nouée sur le côté. Son teint est hâlé. Elle se tient face à un coffre-fort mural, à l'épaisse porte béante. Justine Montvernier est apparemment affairée à ranger des bijoux et liasses de billets, sortis des deux valises restées grandes ouvertes sur les tapis de la pièce. C'est le genre de travail qu'elle ne préfère pas déléguer à un domestique.

– Bonjour madame Montvernier. Bonne année !

L'arc d'un sourire ensoleille, un bref instant, le visage maternel. Elle s'approche, applique un baiser sur le front de son fils, une marque d'affection qui n'est pratiquement réservée qu'aux retours de voyage.

– Bonjour mon garçon. Je te souhaite, pour cette année, de grandir assez pour comprendre que tu peux vivre ici, en étant tout à fait heureux. Mais il faudrait déjà, pour cela, que tu prennes conscience de la manière dont tu nous préoccupes.

– Je vais essayer... réplique Jules, qui en réalité, trouve les propos de sa mère assez énigmatiques.

– Va voir ton père. Il est dans la chambre.

Jules traverse le boudoir, pousse une porte et aperçoit son père assis dans les draps blancs chatoyants du lit conjugal, digne dans cet ersatz de trône de satin, malgré la mèche qui rebique sur son front, la tartine qu'il tient à la main et le plateau de petit-déjeuner, qui l'empêche de bouger.

– Moi, je ne te souhaite rien du tout ! annonce d'emblée Didier Montvernier en reposant sa tartine. Il paraît que tu t'es esquiné en cherchant, encore une fois, à t'échapper du domaine. Montre-moi ta jambe.

– Je peux pas. C’est en haut...

– Eh bien... Tu n’as qu’à baisser ton pantalon. Approche !

Jules avance vers un côté du lit tout en déboutonnant son pantalon.

– Ma mère n’a pas pris son petit-déjeuner ? tente Jules, qui cherche à faire diversion.

– Elle a des problèmes aux chevilles. Elle a besoin de marcher. (Il saisit des lunettes et oriente son regard vers la jambe du garçon.) J’espère au moins que cette chute t’a servi de leçon.

Justine Montvernier, à son tour, s’approche de Jules, afin d’inspecter la blessure. Puis elle se dirige vers son plateau de petit-déjeuner, posé sur une table. Elle saisit la cafetière, se verse un bol de café.

– Vous avez eu aussi la tempête ? interroge Jules, qui tente, une bonne fois pour toutes, de boucler le sujet.

– Un peu, mais pas autant.

– Ici, ça grondait de partout. Le vent faisait comme un bruit d’hélico. On entendait les branches se casser. Et puis il y avait un truc carré en bois de la fenêtre qui claquait...

– Un truc carré en bois ? interroge Didier Montvernier.

– Oui... Un volet ! s’exclame Jules. Mais comme je n’avais pas le droit de prononcer le mot.

Au même instant, se déclenche le grondement d’un moteur et, dans une parfaite synchronisation, tous les volets de la chambre remontent instantanément.

Justine Montvernier lâche un rire.

– Ce n’est pas la peine d’entrer dans son jeu ! riposte Didier Montvernier, en se tournant vers sa femme. Tu vois bien qu’il l’a fait exprès !

À l'heure du déjeuner, hormis l'horaire – retardé – la salle à manger *Printemps*, a repris les codifications de sa théâtralité habituelle : Jules a rejoint le bout de la longue table. Il fait face à son père, assis à l'autre extrémité. Entre eux deux, à égale distance, Justine de Montvernier. Les deux domestiques chosifiés par leur immobilité, ont également repris leur poste.

Jules fixe le centre de la table. Un détail le trouble.

– Il manque le dessous-de-plat ! claironne-t-il, en se laissant glisser de sa chaise.

Puis il part vers le buffet, fait coulisser une porte du meuble, saisit le dessous-de-plat pour le placer au centre de la table.

Monsieur et Madame Montvernier s'échangent un regard de consternation.

– Depuis quand tu as le droit de quitter ta place sans qu'on t'autorise ? tance Didier Montvernier, qui regarde son fils dans les yeux, autant qu'il est possible de le faire, étant donné la longueur qui les sépare. Si tu ne sais pas ce que ça veut dire d'obéir, je vais user d'autres méthodes pour te le faire comprendre !

– Tu es souvent absent, laisse observer Justine.

– C'est ça... reprends-moi quand je suis en train de lui faire la leçon !

– Tu comprends, ton père a envie que tu te comportes correctement, rattrape Justine Montvernier. De plus, bientôt, nous allons recevoir de la famille.

– Qui ça ?

– Ton oncle et ta tante, qui habitent en Floride. Nancy et Damien Montvernier. Ils sont déjà venus ici, mais tu ne dois plus t'en souvenir.

Les divers conflits au sein des Montvernier et consort, liés majoritairement aux querelles financières sur fond d'affaires d'héritage, avaient contribué à réduire à quelques sujets insignifiants – à peine fréquentables, pour certains – l'ensemble des membres de la famille de Jules. Comme les sauvegardés de ces déchirements familiaux se sont, en plus, dispersés aux quatre coins de la planète, il est difficile, pour Jules, de soutenir qu'il a une véritable famille, en dehors de ses deux parents.

Jules se sent désarçonné par la nouvelle qui prévoit la venue d'un oncle et d'une tante. Il avait méthodiquement programmé l'annonce de sa carie au milieu de ce repas-là, pensant que ça allait être l'information capitale de la soirée, mais dès lors, il n'en est plus très sûr.

Cependant, au moment du dessert, sa mère va avoir une réflexion qui va, inopinément, lui permettre de rebondir sur le sujet.

– Qu'est-ce qu'il te prend de traîner sur ton gâteau ?

– C'est parce que j'ai mal à une dent.

Jules a osé. L'information a été lâchée.

– Ça doit être une dent de devant. C'est parce qu'elle va tomber. C'est normal que ça te fasse un peu mal.

– Non, c'est une dent du fond. C'est pas une dent qui bouge.

Les parents de Jules échangent un regard perplexe.

– Tu sais, il ne faut pas nous raconter des salades, intervient Didier Montvernier d'un ton ferme. Parce que si un dentiste examine tes dents, il verra tout de suite si c'est vrai ou pas.

– Mais c'est vrai ! J'ai vraiment mal ! soutient Jules avec véhémence. Qu'est-ce qu'on va me faire ?

– On va s'en occuper, répond Justine Montvernier, avec une certaine aigreur dans les propos.

Jules n'ose pas poser d'autres questions, par crainte de se trahir et s'efforce, du mieux que possible, de ne rien laisser paraître de sa jubilation intérieure. Les Montvernier n'ont d'ailleurs pas traîné pour fixer un rendez-vous avec un dentiste.

– C'est un dentiste ambulancier, finit par lui expliquer sa mère.

Jules qui se voyait déjà, sautillant sur des trottoirs, a l'impression d'un retour subit à la case prison de sa vie étriquée. Une fois de plus, il éprouve le besoin de s'isoler. Il n'a d'ailleurs pas très envie de revoir Rosalie, la principale responsable de son désespoir, selon lui. Écorché vif de la solitude, il lui faut étouffer ses pleurs, taire son désarroi. Ses parents ont bien remarqué sa mauvaise mine. Ils l'interprètent comme une peur et un refus du dentiste. Lui, bien sûr, ne peut pas nier.

Le jour du rendez-vous, un camion blanc entre dans le parc et se gare à proximité du château. Un marchepied permet à Jules d'accéder à l'intérieur de la cabine et de prendre place dans le fauteuil. Le dentiste et son assistante, en plus des traitements administrés contre la carie, prennent la décision de lui arracher une dent de lait. Puis on lui retire la petite serviette blanche qu'il a autour du cou : la visite est terminée.

Jules quitte le camion comme un petit pantin. Il ne sait plus à quel rêve s'accrocher. Mais les propos réconfortants de Victor Mekin, qui a proposé de l'aider, lui reviennent en mémoire. Il réalise, à présent, qu'il a besoin d'un soutien adulte. Alors, il tente de se regonfler d'optimisme à cette seule perspective.

Damien et Nancy Montvernier, attendus pour le déjeuner, arrivent en taxi.

– Mais ils ne sont pas deux ! réagit Jules, qui les observe depuis une fenêtre de sa chambre. Ils sont quatre !

Rosalie lâche un éclat de rire.

– Mais non, tu ne peux pas compter le quatrième : c'est un chien !

– Et la fille ? C'est qui ? Elle est plus grande que nous deux.

– Ça doit être leur fille.

On toque à la porte de la chambre.

– Rosalie, intervient la gouvernante, tu dois laisser Jules accueillir ses invités. Monsieur Montvernier junior, votre mère vous demande d'enfiler cette veste.

Les deux enfants quittent le rebord de la fenêtre.

– Tu me raconteras... demande Rosalie, avant de disparaître.

– Ils sont où ? interroge Jules.

– Pour l'instant, dans le salon *Forum*, pour l'apéritif. Après, le déjeuner se fait dans la salle à manger *Été*. Je vous préviens, vous n'allez pas déjeuner à la table des adultes, mais sur une table à part.

– Alors, avec qui je vais déjeuner ? Avec la fille ?

– Oui, avec Faustine et... Poupì.

– Nous serons trois ? C'est qui le troisième ?

– Le troisième, c'est le Samoyède. Je veux dire... le chien blanc que vous avez vu.

– Quoi ! Je vais manger à la même table qu’un chien ? Mais c’est dégoûtant !

– C’est pour ça que j’ai préféré vous prévenir.

– Mes parents laissent faire ça !

– Vos parents n’y sont pour rien, si votre tante donne à son chien le même rang qu’un enfant. En Amérique, il paraît que ça se fait.

Puis Odette se penche vers l’oreille de Jules et murmure :

– Vous n’aurez qu’à vous plaindre.

– Et pourquoi on veut me mettre avec cette fille ? Je ne la connais pas.

– C’est votre cousine. Vous essaierez de faire connaissance.

Alors qu’il approche du salon *Forum*, Jules tente, par l’entrebâillement de la porte coulissante, de saisir des bribes de discussions.

– On doit faire avec les principes de la démocratie, lâche Didier Montvernier, dans un soupir.

– La démocratie... répète Nancy Montvernier. S’il te plaît, ne prononce pas ce mot grossier devant moi. Qui la soutient vraiment ? Si tu écoutes les gens, ce qu’ils veulent, c’est des rois et des reines, des princes et des princesses...

Jules se laisse surprendre par le *hum hum* d’un toussotement volontaire, dans son dos.

Se retournant, il remarque que la fille aperçue un peu plus tôt par la fenêtre, se tient derrière lui, vêtue d’un chemisier blanc et d’un tailleur rouge. Son collant est blanc tout comme ses bottines. Sa chevelure blonde a été ramassée en un chignon, et son visage un peu maigre porte quelques traces de fard à paupières ainsi que du rouge sur ses lèvres.

– Bonjour. Tu es Jules, je suppose. Moi, c’est Faustine.

– Bonjour. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis allée faire pipi. (Faustine lève les yeux et regarde autour d'elle.) C'est joli, ici. C'est très grand. Même si c'est ancien et loin de la mer, ça doit quand même coûter assez cher.

– Pourquoi tu dis ça ? Il y en a qui veulent acheter ?

– Non. J'essaye juste de voir ce qu'on a dans la famille. Tu as de la chance d'avoir autant d'espace pour te promener librement.

Les arcades sourcilières de Jules se soulèvent, sous l'effet de la surprise.

– Mais je n'ai jamais le droit de sortir du domaine.

– Tu n'as pas besoin. Le parc est si grand. C'est comme si tu étais tout le temps libre ! (Nouveau soulèvement de sourcils, chez Jules, qui n'en finit pas de s'étonner.) Tu ne dois pas te rendre compte de la chance que tu as. Moi, je n'ai jamais vu un enfant de ton âge qui a le droit à autant d'espace. La plupart, ils doivent rester enfermés dans des petites pièces avec toujours quelqu'un qui les surveille. Parfois, ils n'ont même pas le droit à un jardin. Et toi... Je suis sûre que tu ne vas jamais jusqu'au bout du parc.

Les propos de Faustine provoquent un étrange retentissement dans les pensées de Jules. En effet, il avait six ans lorsqu'il s'était rendu au fond du parc, pour la dernière fois, afin de rejoindre le manège, installé près des jardins potagers. Il était alors accompagné. Mais jamais il n'oserait s'aventurer seul aussi loin. Cependant, les remarques de Faustine le mettent mal à l'aise. Il a l'impression qu'ils ne parlent pas, l'un et l'autre, de la même liberté.

– Je crois qu'il faut y aller, se contente-t-il simplement de répondre.

Sitôt la double-porte poussée, plusieurs exclamations jouées retentissent : « Ah... Voilà Jules ! »

– Je vois que vous avez déjà fait connaissance, rajoute Justine Montvernier.

Face aux réactions, Jules se fige sur place, comme un acteur qui doit saluer. Mais ses yeux, mobiles quant à eux, commencent par repérer les positionnements des différents protagonistes présents. Devant la cheminée, il y a d’abord Nancy Montvernier, assise sur une bergère de velours imprimé, avec son chien blanc sur les genoux, à qui elle donne des cacahouètes, récupérées d’un des pots en argent posés sur une table basse. Justine se trouve à côté d’elle, sur une autre bergère. Dans un canapé colonial en cuir, face aux deux femmes, soit côté porte, sont confortablement assis Damien et Didier Montvernier. Un écran de projection, qui s’est déployé depuis un volet du plafond, coupe l’espace du salon en deux et obscurcit quelque peu le lieu. Un projecteur se trouve, quant à lui, encastré dans une niche au-dessus de la porte qui donne sur le hall. Damien Montvernier, qui tient une télécommande à la main, commente les vues d’un quotidien, en Floride, tout en faisant défiler les images d’un bonheur de villégiature sous le soleil et les palmiers.

D’un mouvement du doigt, Didier Montvernier indique à son fils, la présence d’une chaise libre, au fond de la pièce, près de Faustine. Jules rejoint sa cousine.

– Les images de cette propriété, ça me dit quelque chose, chuchote Jules. Par hasard, ça n’est pas celle de mes parents ?

– Si... confirme Faustine. Mais ils l’ont prêtée à ton oncle et à ta tante. Tu ne savais pas ?

Puis l’heure est venue de passer à table. Un domestique guide les invités vers la salle à manger *Été* – avec son jardin d’hiver. En cette occasion, la grande table principale, de forme ovale,

brille de mille éclats avec sa nappe blanche, sa vaisselle de porcelaine, son argenterie et le cristal de ses verres.

Bifurquant le regard, Jules remarque, à côté, une autre table, plus basse et discrète par sa petite taille. La seconde table est aussi habillée d'une nappe blanche, mais une superposition de plats arrondis en forme d'écuelles comme troisième couvert, ainsi que la présence d'un fauteuil en osier avec coussin, à la place de la troisième chaise, indique sans ambiguïté la place du chien.

Jules hésite à rejoindre Faustine, alors qu'elle lui indique déjà sa chaise. Finalement, en esquissant une grimace, il se dirige vers la petite table.

– Ça ne te gêne pas de déjeuner à la même table qu'un chien ?
finit par lâcher Jules.

L'adolescente se redresse, comme si la question lui semblait inconvenante.

– Poupi, ça n'est pas n'importe quel chien. Il est d'une très grande race, qui a besoin de bons traitements et il est très bien élevé, tu sais. Ses pattes à lui sont lavées avant le repas. Est-ce que c'est le cas de tes mains ?

– Oui.

– Poupi mange comme nous et il a appris à manger proprement. Si, à la place, on avait un bébé avec de la bave, de la morve au nez, et qui fait caca dans ses couches pendant le repas, tu penses que ça serait mieux ?

Jules ne veut plus rien penser du tout. Il observe le chien avec son épaisse fourrure blanche, sa langue qui pend, sa truffe noire et les secousses nerveuses de sa queue. C'est la première fois qu'il en voit un pour de vrai.

L'instant d'après, Nancy Montvernier ordonne à Poupi de rejoindre le fauteuil du repas. Un domestique apporte à la maîtresse du chien, des lingettes qui trempent dans un bol d'eau. Nancy Montvernier les saisit pour nettoyer méticuleusement les griffes et coussinets des pattes avant. Une serviette de toilette est ensuite utilisée pour le séchage des pattes. Puis un bavoir, spécial canidés, est fixé au cou de l'animal.

Les premiers plats sont servis. Vient le moment où un serveur se charge de remplir, une première fois, la gamelle de Poupi.

– Ce n'est pas la peine de faire le dégoûté, rajoute Faustine, il mange pareil que nous.

Jules voit le chien se jeter goulûment sur les quelques morceaux de viande servis, après quoi, l'animal se met à fixer d'un œil brillant, le morceau de chair que Jules tient au bout de sa fourchette.

– Oh ! Le chien a essayé de manger sur ma fourchette !
déclame le garçon d'une voix vive, tout en écartant le morceau de viande de la truffe de l'animal.

Aussitôt, tous les convives de la grande table orientent le regard dans sa direction.

– Ce n'est pas vrai ! dément avec véhémence Faustine. D'ailleurs, regarde, je vais approcher ma viande de sa truffe et tu vas voir qu'il ne va pas y toucher.

La démonstration de Faustine s'avère si probante, que Jules se garde bien d'insister. Le repas se poursuit, comme si rien ne l'avait interrompu.

Un serveur vient retirer la première gamelle du chien et verse de l'eau, dans la suivante. Le chien se met alors à laper avidement sa gamelle d'eau.

– Oh ! Le chien m'a éclaboussé en buvant de l'eau !

En voyant Didier Montvernier lever un doigt en direction d'un domestique, Jules comprend qu'il a, cette fois, obtenu gain de cause.

Une place est dégagée sur la grande table des adultes, pour y installer les couverts de Jules et de Faustine.

Puis le garçon a la surprise de voir qu'un autre couvert est déposé sur la petite table.

Une pointe de remords assombrit, un instant, son regard, lorsqu'il remarque la présence de Rosalie, que la gouvernante finit d'installer, à la table du chien.

Selon le rituel établi, Didier Montvernier interroge Jules pour savoir ce qu'il souhaite pour ses huit ans.

Jules, qui a déjà longuement ruminé la question, sait avec certitude quelle réponse annoncer :

– Un feu d'artifice.

– Un feu d'artifice, répète Didier Montvernier, une fois de plus décontenancé par le caractère incongru de la demande. Qu'est-ce que tu entends par là, au juste ? Que je fasse venir des artificiers pour qu'ils organisent un spectacle pyrotechnique dans le parc ?

– On peut pas le faire nous-mêmes ?

– Il y a une certaine catégorie de feux d'artifice qui peuvent être manipulés par des non-professionnels. Mais toi, de toute façon, tu ne pourras pas les allumer toi-même. Il faut un adulte. Tu préfères ce système-là ?

– Oui !

Si Jules a jeté son dévolu sur la pyrotechnie, c'est parce qu'il n'y a pratiquement que les feux d'artifice – avec les avions et leurs sillons blancs dans l'azur – qui correspondent pour lui, à un aperçu, en vision directe, de la civilisation extérieure.

À diverses reprises, des fenêtres de sa chambre, il avait remarqué que le ciel de nuit se teintait d'éclats lumineux colorés

en même temps que retentissaient des pétarades dans de lointains échos. Il avait ainsi l'impression de saisir le maigre aperçu d'une vie extérieure qui palpite.

– À part le feu d'artifice ? Qu'est-ce que tu souhaites d'autre ?

Rien. Du moins, rien de ce que son père peut lui offrir en déboursant. Jules sait qu'il le contrarie en l'empêchant d'impressionner avec ses moyens illimités de dépenser. Mais il ne peut pas, non plus, inventer des envies qu'il n'a pas.

Le jour de son anniversaire, Jules reçoit l'équivalent d'un an d'usage de feu d'artifice. Pendant toutes les nuitées de l'année, il pourra, autant de fois qu'il le souhaite, dessiner sur le tableau noir du ciel. Toutes les géométries existantes des feux F2, F3 et F4 sont à sa disposition : palmiers, saules, araignées, chrysanthèmes, anneaux, cascades, comètes, farfalles, soleils... ainsi que des chandelles romaines, bougies romaines, chandelles ouragan, fontaines et feux de Bengale. D'autre part, un contrat d'un an a été signé avec une société de pyrotechnie, pour garantir le déplacement d'un professionnel, lorsque Jules ressentira le besoin de faire s'envoler les fusées les plus dangereuses à manipuler. Enfin, un entrepôt a dû être construit dans le domaine du Courcy, autant que possible à l'écart du château, afin de stocker l'ensemble des fusées, dans un abri doté de conditions spécifiques contre les risques d'incendie.

La nuit même de son anniversaire, vers 23 h, Jules décide de tester les premiers feux. Il est alors demandé, à un jardinier du domaine, de se rendre avec le fils Montvernier, à cette heure tardive, près de l'étang de pêche, pour planter les fusées au sol et allumer leurs mèches. Pour cette première fois, Jules choisit des chandelles romaines, des feux Bengale, des palmiers, des

araignées et des saules. Il aurait aussi apprécié utiliser les anneaux ou voir encore les feux d'artifice qui scintillent, mais le jardinier lui a fait comprendre que ces fusées-là ne peuvent être manipulées que par les mains expertes d'un artificier.

En voyant les fusées s'échapper vers les hauteurs du ciel, Jules s'interroge au sujet de leur possible perception de l'extérieur. A-t-il réussi à être vu et entendu ? À attirer des attentions ? Une idée encore plus folle lui traverse l'esprit : celle de pouvoir communiquer avec des inconnus, à partir d'échanges de lancers de fusées.

Mais un autre rendez-vous, dans le salon *Oppidum*, lui procure une excitation nouvelle.

Il appuie sur la touche d'allumage de son orgue électronique. Élisabeth Delco est à côté de lui, sur la banquette ; il ressent son parfum. Sa professeur d'orgue attend qu'il joue *Il Silenzio*, pour lui présenter sa surprise.

– Quand tu joues, tu dois ressentir l'harmonie au fond de toi, tente de rectifier Élisabeth Delco.

À son tour, elle joue le morceau, tout en exerçant sur son buste, un léger mouvement de balancier.

Tu dois te laisser imprégner par cette harmonie. Ce n'est pas pour rien si on appelle, parfois, cet instrument, un « harmonium. »

– Je ne sais pas trop ce que ça veut dire « l'harmonie ».

Élisabeth Delco interrompt le morceau et fixe son regard sur son élève.

– Eh bien, l'harmonie... c'est plein de choses, se lance-t-elle, en prenant sa respiration. C'est par exemple, quand des gens réussissent à bien s'entendre entre eux et à combiner leurs qualités pour réaliser un projet commun. Mais ça peut être aussi, simplement, quand tu remarques que plusieurs couleurs sont

bien assorties, ou sinon quand tu te promènes dans le parc, tu t'émerveilles en regardant des fleurs de différentes sortes. Tu trouves que, toutes ensemble, elles font jolies.

– Il faut donc toujours qu'il y en ait « plusieurs », pour donner de l'harmonie ?

– Oui, en effet, admet Élisabeth en libérant un sourire attendri. Disons qu'il faut au moins deux éléments.

– Oui, mais moi, je suis souvent seul.

– Oh ! Il ne faut pas dire ça ! réconforte Élisabeth Delco en passant un bras dans le dos de son élève. Tu n'es jamais complètement seul. La preuve : je suis avec toi, en ce moment.

Elle le presse contre elle, puis le relâche.

– Je sais.

– Avec tes parents, on peut également dire que les relations ne sont pas toujours très harmonieuses, non ? Ton père est reparti, il me semble.

– Oui, il est reparti. Je peux avoir mon cadeau d'anniversaire ?

– Mais non... Ce n'est pas un cadeau d'anniversaire ! C'est parce que je pense que, maintenant, je peux te passer des livres, vu que tu es assez grand, mais ça ne sera pas qu'une seule fois.

– Ça sera à chaque cours ?

– À chaque cours... Non, peut-être pas. Mais quand tu auras fini de lire un livre, alors je pourrai t'en passer un autre. Mais, quand même, avant de te passer le premier livre, je voudrais te faire une recommandation importante.

– C'est quoi, la recommandation ?

– Je pense qu'il est préférable que tu ne dises à personne que je te passe des livres. Je ne suis pas trop sûre de la réaction de tes parents, vis-à-vis de ça. Mon travail, ici, c'est de te donner

des leçons d'orgue électronique, pas de te motiver à la lecture. Alors, tes parents risquent de mal le prendre...

– Ça veut dire aussi que je vais devoir trouver une cachette, dans ma chambre, pour les livres ?

– Oui, en effet. Ça veut dire également ça. J'admets, c'est un peu compliqué pour toi. Mais si tu n'as pas de cachette pour tes livres, tu n'auras qu'à me les rendre, une fois que tu les as lus.

– Non... Ça ira. Je pense avoir une idée de vraie cachette. C'est comme les pirates, qui doivent cacher leur trésor.

– Oui, c'est un peu comme ça.

– C'est une histoire de pirates ?

– Non, pas vraiment. (Élisabeth Delco plonge une main dans sa sacoche et en sort un livre emballé dans un papier.) Tiens...

Jules enlève le papier avec précaution et fixe des yeux la couverture.

– *Le Petit Prince*.

– Tu as vu le dessin ? Je trouve qu'il te ressemble un peu. C'est l'histoire d'un petit garçon. Comme toi, il se sent seul.

– C'est un prince ?

– En quelque sorte... L'auteur qui raconte l'histoire du *Petit Prince* était un pilote d'avion dans la vraie vie.

– Il est mort ?

– Oui, il y a déjà longtemps. Il a été tué pendant la Seconde Guerre mondiale.

– C'est un ennemi, qui a tiré sur son avion ?

– Oui, c'est ça. Il est mort de cette façon.

– Alors, c'est une histoire triste...

– Mais non ! L'histoire qu'il raconte, elle, n'est pas triste.

– Ça va. C'est bon... (ajoute Jules, en feuilletant le livre.)

– Qu'est-ce qui est bon ?

– Que je vais pouvoir tout lire avant le prochain cours. Donc, pour le prochain cours, vous pouvez m’en apporter un autre.

Élisabeth lâche un rire qui, rapidement, se métamorphose en un sourire de tendresse.

– D’accord.

– Mais comment je fais, s’il y a des mots que je comprends pas ?

– Tu n’as même pas un dictionnaire ?

– Mon dictionnaire, c’est le robot.

– Ça n’est pas forcément pratique. Les mots qu’on ne connaît pas, parfois, on les prononce mal. Écoute... si tu veux, tu écris tous les mots que tu ne connais pas sur une feuille et, au prochain cours, tu me les montres. Ça te va ?

– Oui, ça me va...

– Maintenant, il faut peut-être penser à reprendre *Il Silenzio*. Tu vas faire comme si tu jouais pour ton nouvel ami, le Petit Prince.

– Il s’appelle comment ?

– Juste le Petit Prince.

– Il n’a pas un autre nom ?

– Non.

Étant donné la douce tiédeur d'un ciel azuré, il a été convenu que le cours de sport se ferait dans le parc. Victor Mekin a prévu, en plus du footing, quelques activités d'accrobranche sur un parcours qu'il a fait aménager.

Jules, le regard luisant, s'approche du professeur, occupé à lacer ses baskets.

– Vous n'avez pas encore demandé pour savoir si l'on pouvait faire un footing en dehors de Courcy de Montvernier ?

– Si... répond le professeur en fixant le garçon. Il va falloir changer de stratégie.

– Mon père n'est pas d'accord ? C'est ça ?

– Ton père a dit que tu ne serais pas assez en sécurité. Tu le sais : il pense toujours au risque d'un kidnapping.

Effectuant un rapide demi-tour, dans un mouvement d'humeur, Jules rebrousse chemin.

– Oh ! Oh ! Où tu vas ? hèle le professeur, qui le rattrape.

– J'en ai marre ! pleurniche le garçon. Il n'est jamais d'accord pour que je sorte. Lui, il part sans arrêt où il veut, mais moi, jamais j'ai le droit !

– Mais non, il peut évoluer. La preuve : il est maintenant d'accord pour que l'on puisse utiliser les bassins de l'espace détente, dès cet hiver. Et puis, comme je viens de te le dire, il suffit peut-être de changer de stratégie.

– Mais il dit toujours non, quand c'est pour sortir du domaine !

– À la prochaine période des cadeaux, dis-lui que tu veux prendre des cours d'équitation.

– Et on fera du cheval pendant le cours ?

– Oui, du cheval, ou du poney.

– Pas de chance, le poney d'ici, il est mort.

– En prenant des cours d'équitation, c'est plus facile de justifier une sortie. Et si jamais ton père a encore peur pour toi, tu pourras demander à avoir un garde du corps à cheval. Ça te va ?

– Non, répond Jules bougon. C'est dans trop longtemps. Et moi, j'en ai marre de toujours attendre. Mais pourquoi on peut pas avoir un garde du corps qui court à pied avec nous ?

Le professeur esquisse un sourire.

– En fait... le problème, aussi, c'est que ton père n'arrive pas trop à comprendre la différence entre le fait de courir dans le domaine, de ce côté-ci du mur, ou dans la forêt, de l'autre côté. À la base, c'est une même forêt, qui a été séparée en deux par un mur. Donc, courir d'un côté ou de l'autre du mur, ça ne devrait pas changer grand-chose, pour toi.

– Si... ça change tout !

De nouveau, Jules effectue un demi-tour pour revenir vers Rosalie.

– Déjà, ici, c'est si grand, que tu n'as pas tout le temps de tout parcourir, enchaîne le professeur, tout en le talonnant. Jules ! Écoute-moi, quand je te parle.

Le garçon se retourne.

– Ton père, tu sais... Il n'a pas complètement tort.

– C'est à qui, l'autre côté ?

– La forêt qui est de l'autre côté du mur ? À personne.

Jules écarquille des yeux étonnés.

– À personne ?

– Oui. À tout le monde, si tu préfères. C’est le domaine public.

– C’est donc aussi à nous ?

– Oui, si tu veux...

Jules se sent appesanti par un chagrin indicible. Nul ne semble véritablement comprendre sa détresse et peut-être que lui non plus, ne sait pas vraiment formuler la douleur qui l’habite. À sa solitude réelle, s’ajoute le silence d’une communication qui avorte, à chaque fois.

Les remarques du prof de sport l’attristent d’autant plus qu’elles font écho aux propos glaçants de Faustine, stipulant qu’il dispose d’assez d’espace pour se sentir libre et heureux. Comment a-t-elle pu être, à ce point, si indifférente ?

Jules songe tout de même qu’il serait un défi intéressant de se rendre jusqu’au bout de la propriété. Il propose à Rosalie de l’accompagner.

Les deux enfants attendent la fin du déjeuner pour enfiler des tenues de marche et arpenter le terrain. Après avoir franchi les portillons, ils décident, par prudence, d’emprunter un sentier qui longe un mur de la propriété.

Les jambes fourbues, ils atteignent la palissade du jardin potager et repèrent la porte en bois pour la franchir.

Toute une géométrie de carrés de terre, agrémentés d’une variété de plants de légumes, se révèle à leurs yeux.

Trois jardiniers, l’échine courbée, binent et sarclent, au milieu de cette composition végétale.

– On va fêter notre arrivée ! déclare Jules. Je vais demander à un jardinier de nous faire partir des fusées.

– Mais c’est la nuit qu’on fait les feux d’artifice !

– Et pourquoi on n’aurait pas le droit le jour ? On peut les voir aussi, le jour.

Jules va à la rencontre des jardiniers.

– J’ai envie qu’on me fasse partir des fusées !

Un homme en bleu de travail redresse la tête et regarde en biais le garçon.

– D’abord, on doit dire « bonjour », mon bonhomme. Ensuite, les feux d’artifice, c’est la nuit et à l’endroit de l’étang de pêche.

– Bonjour. Est-ce que vous pouvez vous occuper de me faire partir des fusées depuis ici et pour maintenant ? Il me faudrait deux palmiers, deux chrysanthèmes et deux soleils.

– D’accord... finit par consentir le jardinier, en lâchant sa bêche.

Tout en grommelant quelques jurons inaudibles entre les dents, l’homme s’éloigne, les épaules tombantes.

Un peu plus tard, les deux enfants assistent à leur feu d’artifice diurne. Jules se réjouit à la seule hypothèse d’attirer des attentions à l’extérieur du parc. Les explosions font fuir plusieurs paons d’un arbre voisin. Le spectacle pyrotechnique achevé, le garçon a une idée de la suite du programme.

– Allons au manège !

En courant, les deux enfants atteignent le manège, alors couvert d’une bâche. Jules soulève un coin de la bâche.

– Catastrophe !

Malgré la protection, des ronces et liserons se sont glissés sur le plateau circulaire du manège et ont rampé jusque sur les supports, certains étant enserrés par le végétal.

Reposant la bâche, Jules se dirige d’un pas énergique vers le jardinier le plus proche.

– Bonjour. Je viens de voir l’intérieur du manège. Comme on est venu faire des tours, il faudrait tout nettoyer !

Le jardinier, continue son travail de sarclage, comme s’il n’avait rien entendu. Contrarié, Jules attrape le bras de Rosalie et l’invite à effectuer un demi-tour. Mais, au même instant, le jardinier se redresse, jette une touffe d’herbe à terre, attrape des cisailles et se dirige vers le manège.

Jules et Rosalie décident d’attendre au loin, tout en surveillant le travail de l’employé, qui ne tarde pas à être secondé par les deux autres collègues pour ôter la bâche et arracher les plants envahissants. Puis le jet d’un tuyau d’arrosage est actionné. Tandis qu’un des employés asperge le manège, les deux autres frottent les supports à l’aide de grosses brosses en bois. Voyant qu’un employé coupe l’eau, Jules propose à Rosalie de s’approcher du carrousel.

– On n’a pas encore fini. On doit encore essayer. Sinon, tu vas avoir ta culotte mouillée.

Rires des deux autres jardiniers.

La phase de l’essuyage achevée, les trois hommes s’activent pour procéder aux branchements. Une trappe est ouverte, des fils raccordés. Tour à tour, s’allument les lumières, tandis qu’un moteur ronronne.

– Voilà ! C’est bon. J’espère que maintenant, tu vas arrêter de nous faire chier ! Au moins, pour le reste de la journée.

Jules se raidit sous l’effet des propos, mais il ne réagit pas et dans une indifférence feinte, indique à Rosalie la voiture où il prend place. Le manège commence sa ronde. Une musique joyeuse tintinnabule. Cependant, Jules demeure muet et d’une humeur sombre.

Mais une question vient décoincer son silence :

– Tu sais comment il s’appelle, celui qui m’a parlé ?

– Oui, c’est Amaury. Il est déjà là depuis longtemps.

Il demande à ce que l’on stoppe le manège et saute à terre. De sa main, il fait signe à Rosalie de l’accompagner alors que, déjà, d’un pas décidé, il s’engage sur le chemin du retour. Il allonge le pas si vite que Rosalie peine à le rattraper.

– Qu’est-ce que tu vas faire ? Tu vas aller répéter ce qu’il t’a dit ?

– Oui. Et je veux que tu restes avec moi pour que tu prouves que c’est la vérité.

Une fois dans le hall, Jules demande à parler à sa mère. Justine Montvernier, partie à Orléans pour des courses, est précisément de retour, à cet instant. Jules aperçoit sa Jaguar. Il ressort.

– C’est à ton père de prendre ce genre de décision. Il est à Paris, en ce moment. Laisse-moi le temps d’arriver. Je dois d’abord déposer des affaires et passer un coup de fil. Retrouve-moi dans le salon *Agora* dans dix minutes.

– Je préfère que Rosalie soit avec moi. Comme ça, elle pourra expliquer, elle aussi.

– Si tu veux.

Un quart d’heure plus tard, dans le salon *Agora*, Jules peut communiquer avec son père, qui apparaît, en visioconférence, depuis un écran d’ordinateur. Didier Montvernier demande à ce que son fils lui détaille les faits.

– Le manège était envahi par les mauvaises herbes. Et quand je lui ai demandé de s’en occuper, d’abord, il n’a pas bougé. (Jules se tourne vers Rosalie, qui se tient en retrait.) Ce n’est pas vrai, qu’il n’a pas bougé ?

– Si, c’est vrai, confirme Rosalie. Il a bougé seulement quand il a vu qu’on repartait.

– On voyait qu’il n’était pas content, qu’il ne voulait pas faire le travail. Il ne nous parlait pas, ou seulement pour dire des paroles désagréables. Puis il a lancé que « je le faisais chier ». (À Rosalie.) Tu l’as entendu, toi aussi...

– Oui, il a dit ça. Il n’était pas content que Jules demande de s’occuper du manège.

« Il n’a pas à se comporter comme ça. Il est payé pour ce qu’il fait. On va le renvoyer. Ça te convient ? »

– Oui !

– Tu peux dire « Merci », intervient Justine Montvernier.

– Merci, Monsieur Montvernier.

Le lendemain, encore engourdi de sommeil, Jules descend dans la salle à manger *Printemps*, pour son petit-déjeuner, qui l’attend déjà.

Au moment où il traverse le hall, vibre le puissant carillon de la sonnerie d’entrée, tandis qu’une silhouette se révèle derrière le verre martelé de la porte principale.

Intrigué, Jules tente de deviner l’identité présente. En vain. D’ailleurs, il ne le connaît peut-être pas. Des bruits de talons le motivent à rejoindre sa table de petit-déjeuner. Il a néanmoins le temps d’apercevoir, dans l’entrebâillement, la silhouette filante d’Odette, qui se dirige vers l’entrée.

Jules trempe ses lèvres dans son bol de chocolat tout en prêtant une oreille attentive aux sonorités extérieures. Des échanges de vives voix ont lieu depuis le seuil de la porte principale, mais trop éloignés pour que le garçon puisse saisir la teneur véritable de la discussion. Toutefois, il comprend au ton querelleur du visiteur matinal, que la discussion est conflictuelle.

Dans un pincement de lèvres, le garçon réalise soudainement que cette agitation matinale a un rapport avec son intervention de la veille pour faire renvoyer le jardinier. Jules reprend une gorgée de son chocolat. Après tout, ces mésententes entre adultes ne le concernent pas.

De nouveaux claquements de talons lui font redresser la tête. Il comprend qu'Odette, revenue sur ses pas, vient de rencontrer Astou. Puis il entend la voix d'Astou s'emporter dans une vive indignation.

– Comment ça ? C'est lui, c'est Jules qui a pris la décision ? Un gosse de huit ans. Mais c'est inadmissible !

En entendant son nom prononcé, le garçon se raidit sur sa chaise. L'instant d'après, il entend la porte de la salle à manger cogner contre le mur.

– C'est vrai que c'est toi qui as fait virer Amaury ?

– Oui, c'est moi, répond Jules avec énormément de calme dans la voix. J'ai le droit de le faire avec tous les gens qui se comportent mal avec moi.

– Dans ce cas, il va falloir que tu ailles tout de suite réveiller ta mère ! vocifère Astou. Parce que son collègue, Alain Benoît tient absolument à parler directement à Madame Montvernier, sans quoi il démissionne, par solidarité avec Amaury. Il est derrière la porte et, pour l'instant, il ne veut pas bouger de là.

– Non ! riposte Jules. Pourquoi j'irais déranger ma mère ? Ceux qui ne sont pas contents, ils n'ont qu'à s'en aller.

– Ceux qui ne sont pas contents doivent s'en aller ? Ça tombe bien : moi, je ne suis pas contente, alors, je vais m'en aller.

Jules tressaute sur sa chaise en entendant le verdict d'Astou.

Il la voit défaire son tablier tout en retournant, d'un pas pressé, vers l'intendance. Peu après, la silhouette d'Astou, vêtue

d'un manteau et d'un sac à main, surgit à nouveau dans l'embrasure de la porte de la salle à manger.

– Ce qu'on cherche à faire de toi, c'est te dresser à devenir méchant. Comme on dresse un chien à être agressif, pour qu'il morde ! Moi, je ne pratique pas ce genre de dressage sur les enfants.

Puis la jeune employée disparaît du cadre de la porte. Encore sous l'effet des paroles vindicatives, Jules demeure statufié sur sa chaise de petit-déjeuner. Il comprend qu'il est, en réalité, bouleversé.

Quittant sa place, il se dirige vers le hall.

– Astou !

Il constate que le hall est redevenu vide et silencieux.

Une fois dans sa chambre, Jules peine à retrouver son insouciance. À la tristesse du départ d’Astou, qu’il perçoit comme un abandon, s’ajoutent la douleur d’une injustice et la rage contenue de ne pas avoir les armes pour se défendre contre la perfidie des adultes.

Il a, tout à coup, la surprise d’entendre que l’on frappe à la porte. Il a à peine le temps de se lever, qu’il se retrouve face à sa mère, pris au piège de son regard bleu acier.

– J’ai fini de m’habiller. Ça va ?

Aucun signe d’attendrissement ne ravive le visage éteint de Justine Montvernier.

– Tu peux te rasseoir.

Jules voit alors sa mère attraper une chaise pour se placer juste en face de lui, démontrant ainsi qu’elle s’apprête à avoir une conversation sérieuse.

– Dis-moi Jules, la fois où le chêne est tombé sur le mur de la propriété ; un chêne de l’espace public, bien sûr ; les chênes des espaces privés, eux, ne tombent pas. Ce jour-là, donc, toi, tu étais où ?

Jules se fige, abasourdi, craignant tout à coup que, derrière les expressions figées du visage maternel, se déchaîne une soudaine explosion de colère.

À moins que cette impression d’électricité dans l’air lui vienne du dehors : il constate, à travers la fenêtre, que le ciel

s'est obscurci, l'air appesanti. Quelques lointains éclairs percent l'opacité céleste.

– Je suis allé dehors.

– Oui, mais dehors où ? Tu es resté à l'intérieur du domaine de Courcy de Montvernier, ou tu es allé à l'extérieur ?

– Je suis resté à l'intérieur du domaine...

Jules a, à peine le temps d'achever sa phrase, qu'il ressent la douleur vive d'une main qui lui fouette le visage. Sa mère vient de le gifler. Il est abasourdi.

– En plus tu nous mens ! On sait tout, figure-toi ! On sait que tu t'es échappé ! Que tu n'as pas voulu rentrer !

– C'était Noël ! se met à hurler Jules, dans une explosion de larmes. Et j'étais tout seul ; il n'y avait même pas Rosalie ! Alors que tous les autres enfants font la fête avec leur famille, moi, je n'ai jamais le droit !

– Tu vas peut-être me faire croire que si la tempête avait eu lieu un autre jour que Noël, tu n'aurais pas pris, bien sûr, la décision de t'échapper ? Arrête de te foutre de moi ! Je sais aussi que tu as donné l'ordre à des bûcherons de faire couper les deux ifs de la propriété...

– C'était pour pas que les bêtes de la ferme s'empoisonnent.

– De quel droit tu te permets de donner des ordres dans notre dos ! Les ifs, figure-toi, ils nous ont été offerts. Maintenant, ça nous oblige à en replanter deux autres.

– Mais comment on va faire pour pas que les animaux de la ferme s'empoisonnent ?

– Comment on va faire ? répète Justine Montvernier. Ce n'est pas compliqué. Ils vont tous être ramassés et partir ailleurs.

– Non ! hurle Jules en se levant d'un bond. Pas ma chèvre !

Il se précipite vers la porte, mais sa mère se lève pour lui barrer le passage. Elle le saisit énergiquement par un bras et l'oblige à se rasseoir.

– Jules ! Il faut que tu nous écoutes et que tu arrêtes de te rebeller. Sinon, crois-moi, ton père et moi, on va avoir des manières un peu plus énergiques pour te le faire comprendre.

– Mais je ne veux pas qu'on emporte Amalthée. C'est ma chèvre ! Vous me l'aviez donnée ! Vous n'avez pas le droit de la reprendre !

– Tu n'as donc pas encore compris ? Tu es puni ! Je vais, en plus de cela, demander à ce que tu restes trois jours enfermé dans ta chambre.

– Quoi ? répète Jules, consterné.

– Tu as très bien entendu. Ça sera une bonne façon, pour toi, de prendre le temps de réfléchir à tout ce que tu nous dois !

– Mais comment je vais faire pour manger, pour me laver et aller aux toilettes ?

– Tu resteras trois jours sans te laver. Pour les repas, on te les apportera ici. En ce qui concerne les toilettes, tu n'auras qu'à demander.

Jules se lève à nouveau, comme éjecté de sa chaise, puis raidi, les poings serrés, les lèvres pincées, le regard noirci de colère, il fait face à sa mère.

– Vous n'avez pas le droit de me punir comme ça ! Si jamais vous faites ça, je vous détesterais pour toujours !

Un grondement se met à rouler dans tout l'espace du ciel.

– N'essaye pas de m'impressionner. Si jamais tu cherches à t'échapper de la chambre, c'est dans le grenier que je te ferai enfermer.

Elle présente une clef, tandis que son autre main se pose sur la poignée de la porte.

– Tu vas m’enfermer à clef ?

L’instant d’après, Justine Montvernier quitte la pièce. Jules voit la porte se refermer, puis entend le cliquetis de la clef dans la serrure. Il s’affaisse sur le sol, pose sa tête contre le bord du sommier et lâche un cri noyé de larmes.

Il ignore combien de temps, il est resté prostré. Dès lors, une pluie drue, inclinée par le vent, frappe contre les carreaux. Un instant, il ouvre la fenêtre, goûte à la fraîcheur d’un air imbibé d’humidité. Mais la vue du parc ravive le souvenir douloureux de sa petite chèvre qu’on va lui enlever. Il referme, tourne le dos à la fenêtre, essuie de sa manche quelques restes de sillons de larmes. Soudain, il se rappelle le livre offert par Élisabeth Delco. Alors, il va vers un placard pour y ôter son volumineux meuble de magie avec un faux fond. Il l’ouvre et y extirpe le *Petit Prince*.

Peu à peu, il se laisse emporter par le fil de la lecture.

« Oh ! Ça se passe dans le désert ! » s’enthousiasme-t-il, dans un instant de rêverie. N’ayant jamais vu une étendue de sable, il s’interroge sur l’effet tactile de cet élément qui glisse entre les doigts. Il imagine sa chaleur, sa douceur, sa blondeur. Le sable correspond, selon son imaginaire, à de la neige des pays chauds.

Puis il découvre le *Petit Prince* et a l’étrange sensation, non pas qu’il lui ressemble, mais qu’à travers la représentation de ce personnage, le livre perce le mystère de ses fragilités intérieures. Le livre entier semble s’adresser à lui. Alors, il se sent apaisé. Il parvient même à prendre de la distance par rapport aux événements. Quelque part, il n’est plus seul.

Un *bip bip* familier retentit dans la chambre. Jules pose le livre et grimpe sur le lit afin d'atteindre les touches de son interphone.

« *C'est moi...* », geint la voix de Rosalie. « *J'ai appris que tu n'as pas le droit de sortir de ta chambre. J'espère que ça n'est pas trop dur pour toi...* »

– Ça va.

« *Tu as appris pour les animaux de la ferme ?* »

– Oui, je sais. On va venir les prendre.

« *Tu n'es pas triste pour ça ?* »

– Si... Bien sûr.

« *Victor Mekin a dit qu'il essaierait de te garder la chèvre.* »

– Ce serait bien.

« *Moi, je suis très triste de penser qu'ils vont partir. Ils vont prendre aussi Toto, les deux moutons et les chèvres.* »

– C'est pour me punir.

« *C'est vrai que tu as réussi à t'échapper du domaine de Courcy de Montvernier ?* »

Jules tourne son regard en direction de la fenêtre.

– Oui, c'est vrai.

« *J'ai aussi appris que Sophie Loubiac, l'inspectrice de l'académie, n'allait plus venir dans le château, pour me contrôler, mais dans un endroit, à l'extérieur.* »

Jules lâche un soupir.

– Je crois qu'ils en ont peur, mes parents.

« *Qu'est-ce que tu fais dans ta chambre ?* »

– Je lis. D'ailleurs, je vais continuer...

« *Alors, je te laisse. Tu sais... moi aussi, je suis seule. Est-ce que j'ai le droit d'utiliser la console de jeux qui est dans la véranda ?* »

– Oui, si tu veux.

La discussion achevée, Jules récupère le livre du *Petit Prince*. Son regard s'arrête, un instant, sur la carte de visite qui lui sert de marque-page : *Sophie Loubiac, inspectrice d'Académie...* Il laisse la carte et plonge à nouveau dans la lecture.

Il entend qu'on frappe, puis un frottement métallique active le déclic du déverrouillage. Il referme précipitamment le livre et le glisse sous le lit.

Deux employés de l'intendance, un homme et une femme – dont Jules ignore les noms – apparaissent dans l'embrasement. La femme brandit un plateau-repas appesanti par plusieurs assiettes garnies, tandis que l'homme tient une carafe dans chaque main.

– Voici votre déjeuner.

La femme contourne le lit et traverse la chambre pour déposer le plateau sur la table placée entre les deux fenêtres. Jules constate que l'homme, pendant ce temps, contrôle l'entrée, sans doute avec une prudence excessive, comme s'il voyait, en Jules, une nature perfide.

– Je peux avoir mon robot qui parle français et anglais ?

– Il est où ? interroge la femme.

Jules pointe un doigt en direction de la salle de jeux.

Sitôt le robot déposé, la porte se referme et Jules entend, à nouveau, cliqueter la clef dans la serrure.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le repas, Jules attrape l'assiette de son dessert, un clafoutis aux cerises, la pose sur le sol parqueté de sa chambre et s'allonge à terre. Tout en plongeant une cuillère dans le clafoutis, il active le robot qui réagit par une tonalité lumineuse.

– *Le Petit Prince*.

« Le Petit Prince est un récit poétique adressé aux enfants, imaginé et rédigé par l'écrivain français Antoine de Saint-Exupéry et publié en 1943. Il a été traduit en 457 langues... »

– Saint-Exupéry.

« Antoine de Saint-Exupéry, né le 29 juin 1900 à Lyon et disparu en vol le 31 juillet 1944, au-dessus de la Méditerranée, est un écrivain, poète, aviateur et reporter français... »

– Désert, poursuit Jules, la bouche pleine.

« Le dessert est un mets sucré sous forme de pâtisserie, de laitage ou de fruit, que l'on sert à la fin d'un repas. »

Jules libère un éclat de rire.

– Mais non ! C'est « dé-sert » que j'ai dit !

« Ah ! Je vois que tu trouves ça très amusant... »

Lassé par le robot, Jules retourne à son plateau-repas, attrape quelques spaghettis avec les doigts et penche la tête en arrière pour les avaler.

Puis il escalade son lit, saute à pieds joints dessus, avec assez de force pour faire grincer les ressorts, et se laisse retomber sur le matelas, comme sur le revêtement d'un trampoline.

Il repense à son livre resté sous le lit. Il le récupère, retrouve sa page avec une certaine délectation et poursuit la lecture.

Un cri le réveille, alors que l'obscurité de la nuit a déjà commencé à envahir la pièce. Il a la surprise de se retrouver couché sur son livre, la tête sur un oreiller posé à même le sol.

– Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que vous faites couché, comme ça, par terre ? C'est sale ! Et l'assiette également sur le sol...

C'est Odette. Le temps que la main de la gouvernante repère le bouton de l'interrupteur, Jules parvient à dissimuler le livre sous le lit. Puis il se relève, époussette son pantalon.

– Allez, il faut faire un brin de toilette... (Elle prend l'oreiller, le retape avant de le poser sur le lit.) Je vous accompagne à la salle de bain. N'essayez pas de vous échapper, sinon... Je connais vos parents, vous allez avoir bien plus de problèmes...

Le lendemain, très curieusement, il est décidé que le cours de Marc Tripon ne sera pas annulé. La seule différence est que la leçon se fera dans la chambre, sans la présence de Rosalie.

En observant le précepteur qui dépose précautionneusement ses affaires sur un coin du bureau, Jules sent un flux d'acrimonie remonter dans sa gorge. Cet individu affété, guindé, incapable d'élan naturel, et qui pourrait être, en plus, l'amant de sa mère... ne représente rien de positif, pour lui. *C'est Tripon que j'aurais dû faire virer*, en vient-il à songer. Toutefois, Jules devine qu'il aurait été à court d'arguments pour justifier cette prise de décision.

Par chance, il s'agit d'une leçon de français. Néanmoins, les livres de Marc Tripon ont le malheur de ne s'ouvrir sur aucun imaginaire, ni aucune poésie... L'apprentissage du français de Marc Tripon, ne se fait qu'avec la rigueur scolastique des manuels de grammaire et de conjugaison. Sans quoi, point de salut à la langue française, selon le précepteur.

Malgré la pelletée des inconvénients, Jules doit bien reconnaître que la présence de Marc Tripon, qui impose la nécessité de répondre à des exercices de grammaire, est une manière bien pratique de tuer le temps dans ce contexte particulier d'une chambre prison, où les heures et les minutes ne paraissent pouvoir s'échapper qu'à travers un interminable goutte-à-goutte. Comme Jules ressent le besoin de respirer, par instants, entre deux exercices de grammaire, il laisse son regard s'orienter vers les fenêtres, répondant presque

instinctivement à un appel de la lumière extérieure. Cette lumière est pourtant quelque peu ternie, ce jour-ci, par un temps pluvieux et venteux. Soudain, un détail intrigue le garçon. Il se lève afin de s'approcher des vitres.

– Monsieur Montvernier, est-ce que je vous ai donné l'autorisation de vous lever ?

– C'est à cause de ce qu'il y a sur la fenêtre ! Signale Jules. Regardez ! C'est de la terre jaune !

– Mais non... Ce n'est pas de la terre. C'est du sable du désert du Sahara qui nous a été amené ici par le vent et les nuages. C'est un phénomène météorologique qui arrive.

– C'est du sable du désert du Sahara... souffle Jules, le regard rayonnant.

Il ouvre la fenêtre et racle le rebord extérieur de l'index, afin d'amasser des grains de sable au bout de son doigt. *C'est le sable du Petit Prince, se dit-il.*

Au troisième jour d'enfermement, Jules est parvenu à récupérer sa pochette de feutres. Assis sur le sol, à côté d'une fenêtre, il dessine des moutons en prenant modèle sur les dessins de Saint-Exupéry.

Par la fenêtre, il a entrevu des bétailières se diriger vers l'intérieur du parc. Son cœur s'est alourdi en comprenant que les camions venaient récupérer les animaux de la ferme.

Une seule parole le soulage. Celle, fluette, d'un Petit Prince : « Dessine-moi un mouton ! » Jules a l'impression que cette injonction lui est adressée : il doit dessiner ses propres moutons que des « grandes personnes » sont venues lui enlever. Le Petit Prince lui a fait cadeau d'un peu de sable du Sahara ; lui, en échange, doit lui offrir le portrait d'un mouton.

Puis il pose ses feutres, reprend le livre et s'installe sur son lit. Il lui reste encore une petite épaisseur de pages à terminer.

Soudain, il redresse la tête. Sa main vient de tourner la dernière page. Il s'en étonne lui-même. Il se rend compte que l'achèvement d'un livre ressemble à une petite conquête.

Arrive le quatrième jour, qui est celui de sa libération. Alors qu'un timide soleil perce les nuages, Jules, depuis son lit, entend que sa porte est secouée. S'ensuit un significatif cliquetis de serrure, puis des pas s'éloignent et, de nouveau, règne le silence.

Il se lève et s'habille tout en fixant obstinément le battant de la porte. *Est-elle seulement bien ouverte ?* Quand il appuie sur la poignée, il découvre qu'elle ne lui oppose aucune résistance.

Cependant, au lieu de ressentir une délivrance, c'est un flot de colère qui le submerge. Il n'est pas prêt de pardonner. Son regard ne croise aucune présence dans l'escalier, ni dans le grand hall baigné d'une quiétude matinale, à une heure où les esprits encore somnolent. Il rejoint la salle à manger *Printemps*, constate que son petit-déjeuner a été apporté. Il s'assoit de guingois sur sa chaise, croque un morceau de croissant, le mâchouille, peine à l'ingurgiter.

L'envie lui prend de se promener à travers les pièces. Ce n'est pas de nourriture dont il veut se rassasier, mais d'espace. Il traverse la salle à manger *Été*, aperçoit au loin une femme de ménage qui passe l'aspirateur dans la véranda. Il continue jusqu'à la salle à manger *Automne*, dont les meubles ont été couverts de draps, fait claquer ses pas sur les dalles de marbre et atteint l'entrée de la salle à manger *Hiver*, espace nu, meublé uniquement par la sculpture de César, déplacée là.

Il songe tout à coup à son orgue. Il traverse le hall, pénètre dans le salon *Oppidum*. Jusque-là, en dehors des cours, Jules ne touchait jamais à son clavier. Combien de fois Elisabeth Delco le lui avait vertement reproché ?

Cependant, ce jour-ci, pour la première fois, il ressent le besoin impérieux de plonger dans un bain de sonorités et de ressentir la transe d'une symphonie acoustique.

Il s'installe sur la banquette, ôte le tapis de protection, appuie sur le bouton d'allumage, ravive les loupottes d'une guirlande de touches. Il sélectionne la programmation, puis les instruments, règle le synthétiseur tout en récupérant une partition sur une étagère voisine, celle du morceau : *Il Silenzio*. Une fois la partition calée sur le pupitre, il place ses doigts, écrase les touches dans de longs accords, et se laisse envahir par les

premiers effets d'une harmonie musicale, qui lui inocule sa tessiture addictive. Il continue, s'applique à garder le rythme. La puissance sonore des notes le traverse de ses vibrations, qui se répercutent jusque dans les tréfonds de son être. Il doit enchaîner, ne rien précipiter, se laisser inspirer. C'est alors qu'il sent monter en lui, par capillarités, par bouffées légères, toutes les affres de sa détresse. Des larmes perlent à ses paupières. Il les laisse rouler sur ses joues, en silence, dans cette puissante fanfare des notes et des croches.

Quand Jules retrouve Élisabeth Delco, il sait, cette fois, qu'il pourra jouer le morceau jusqu'au bout. Alors qu'il appuie sur les touches de l'accord final, sa professeur applaudit.

– Formidable ! J'ai comme l'impression qu'il y a eu un vrai dé clic. (Elle l'observe.) On dirait que ça ne t'enchant pas d'y arriver... C'est parce que tu n'as pas le moral en ce moment, c'est ça ? (Jules opine de la tête.) C'est à cause de ta punition ? En fait, tu en veux encore à tes parents. Tu trouves qu'ils ont été injustes...

– Oui.

– C'est vrai... quelque part, tu t'es retrouvé impliqué dans un conflit entre employeur et employés qui ne te concerne pas. Mais Jules, il faut quand même que tu saches que les adultes n'aiment pas du tout recevoir des ordres de la part d'un enfant.

– Si je leur donne des ordres, c'est parce qu'ils me détestent ! réplique Jules avec véhémence.

– Tu ne crois pas plutôt que c'est, au contraire, parce que tu donnes des ordres...

– Non ! Ils me détestent de toute façon, dément Jules, un sanglot dans la voix. Parce que je suis un gosse de riche.

– Mais non ! riposte la professeur. On ne peut pas détester quelqu'un qu'on ne connaît pas. Viens...

Elle le prend dans ses bras.

– Vous savez que c'est vrai, ce que je dis...

– Pour tout le monde, riche, pas riche, il existe des obstacles qui sont compliqués à franchir... Mais ce n'est pas parce que c'est compliqué, qu'on doit être fataliste. (Elle marque une pause, inspire profondément.) Il existe toujours des solutions quand on cherche vraiment à améliorer la situation. (Elle libère Jules de son étreinte.) Déjà, si les jardiniers ont cherché à cacher à tes parents certains de tes agissements, c'est bien qu'ils faisaient la différence entre toi et eux.

– Il y a un truc que j'aimerais vous montrer. (Jules sort d'une poche de pantalon la carte de la visite de l'inspectrice.) En fait... ce que j'aimerais, c'est que quelqu'un appelle cette dame pour parler de moi.

Élisabeth Delco pose un regard attentif sur la carte.

– D'accord. Donc tu as envie que moi, j'appelle cette personne de l'inspection académique ?

– Mais si je vous demande de l'appeler, je ne risque pas d'être encore puni ?

– Si elle intervient pour toi, ça fait partie de son travail de ne pas te mettre dans une situation difficile.

– Ce n'est pas sûr qu'elle *intervient* ?

– Jules... Je t'avoue que je n'en sais rien. Ton père, c'est quand même quelqu'un d'influent. Mais normalement, il n'a pas le droit de te priver d'éducation. Seulement, je pense que tu as raison d'essayer. Alors, veux-tu que j'appelle l'inspectrice ?

– Oui.

Élisabeth se penche vers Jules afin de pouvoir chuchoter.

– Le mieux, c’est de le faire tout de suite, pendant que tu es avec moi. Pendant que tu joues, je vais aller à côté pour téléphoner.

Alors qu’Élisabeth Delco s’éloigne, Jules tente d’inspecter l’ouverture de son sac, laissé près de la banquette. Mais il se ravise et reprend son morceau musical.

Il s’interrompt en voyant la professeur revenir vers lui.

– Elle m’a posé plusieurs questions. Elle m’a déjà demandé si tu avais une liseuse. J’ai répondu que je ne pensais pas.

– Si, j’en ai une !

– Pourquoi tu ne me l’as pas dit ? Je peux te passer des livres de cette façon.

– Oui, mais je veux aussi avoir des livres en papier.

– Il y a quels livres dans ta liseuse ?

– Des histoires pour enfants. *La Chèvre de Monsieur Seguin...*

– Des contes de fée ?

– Oui, et aussi des histoires de pirates.

– Et autre chose ?

– Non.

– Elle m’a également demandé s’il y a des livres dans le château. J’ai seulement pu répondre que je n’en vois pas dans les pièces où je me trouve.

– Oui, il y en a plein, dément Jules. Il y a une pièce, à l’étage, avec que des livres !

– Ils sont donc tous réunis au même endroit, dans une bibliothèque. Tu y vas, parfois, dans cette pièce ?

– Non, c’est à mon père. C’est à côté de son bureau et de son salon privé.

– Et quand on te donne des cours ?

– Ce ne sont que des livres de grammaire et de conjugaison.

– Bon... Je te mets une nouvelle partition que tu vas essayer de déchiffrer. Je vais rappeler l'inspectrice.

De nouveau Élisabeth Delco s'éloigne. Quand Jules la voit revenir, il devine qu'elle n'a pas une bonne nouvelle à lui annoncer.

– Elle ne peut rien faire ? C'est ça ?

– Ce n'est pas exactement ça. Elle m'a expliqué qu'elle ne peut pas intervenir avant de connaître la vraie raison pour laquelle tes parents t'empêchent de quitter le domaine de Courcy de Montvernier.

– Oh... non ! se désole Jules. Mais c'est pour ma sécurité !

La professeur regagne sa place sur la banquette à côté de Jules. Elle fixe le garçon.

– Elle me dit que non. Enfin... elle me dit que ce n'est pas la principale raison.

Jules se fige, surpris par cette annonce.

– Il n'y a pas d'autres raisons.

– Peut-être qu'on n'a pas envie de te le dire. Essaie de te renseigner, d'enquêter... (Jules soupire.) Tu espérais qu'elle allait pouvoir te faire sortir ?

– Oui. Je peux avoir le nouveau livre ?

– Comment tu sais que j'ai un nouveau livre ?

– Vous me l'aviez promis. Et puis... je l'ai vu dans le sac.

– Bien... Tu fais les sacs des dames, maintenant. Et le livre que je t'avais déjà passé ?

Jules se lève et part récupérer le *Petit Prince*, dissimulé sous une veste. Il tend le livre à sa professeur.

– J'ai tout lu.

– Bien ! Ça ta plu ? (Signe affirmatif.) Tu peux le garder, tu sais.

– Je préfère pas.

Élisabeth, avec un sourire élargi, lui tend un nouveau paquet :

– Tiens ! C’est cette fois l’histoire d’un petit garçon qui est mal aimé à cause de ses cheveux roux.

– Comment il s’appelle ?

– Regarde !

Jules dépiaute le paquet et lit :

– *Poil de Carotte*, de Jules Renard.

Il lâche un éclat de rire.

– Tu vois, à travers cette histoire, c’est l’auteur qui parle de son enfance.

– Donc, son vrai nom à poil de Carotte, c’est Jules Renard ?

– Non, dans l’histoire, le vrai nom de poil de Carotte est François Lepic, mais l’histoire de François Lepic est aussi un peu celle de Jules Renard. Tu comprends ?

– Oui, répond Jules tout en fixant la couverture. L’auteur s’appelle « Jules » comme moi. Son nom, c’est « Renard » parce qu’il est roux ?

– Tiens oui ! Sans doute.

– Mais pourquoi il a changé son nom dans l’histoire ?

– Je ne sais pas. Mais maintenant, il faut poser ce livre et revenir à la musique.

À la fin du déjeuner, alors que les domestiques se chargent de débarrasser les plats principaux, Justine Montvernier parlotte au téléphone devant une tasse de café fumante. Son autre main tient un magazine replié, ouvert sur une page.

À son habituel bout de table, Jules, bien qu'ayant fini de manger, continue de rester à sa place. Il a trouvé, avec le sucrier, l'occasion de se distraire : il a pour idée de mettre en compétition une pile de sucres blancs contre une pile de sucres roux. Mais il rencontre des difficultés avec les sucres roux, dont les arêtes irrégulières empêchent le maintien d'équilibre.

– Jules... tu ne peux pas aller jouer ailleurs avec de vrais jeux ? C'est bien la peine qu'on dépense des fortunes en cadeaux.

Des claquements de pas précipités, dans le hall, leur font redresser la tête.

– Madame Montvernier !

C'est Odette. Elle déboule essoufflée dans la salle à manger en brandissant son téléphone.

– On essaye de vous joindre. C'est très urgent !

– Je dois tout de suite couper, Anne-Line. Désolée. Bye.

Justine attrape le téléphone d'Odette.

– Oh, merde ! (Elle raccroche et redonne le téléphone à la gouvernante.) Il va y avoir une perquisition. Est-ce que vous pouvez aller à l'entrée pour me prévenir de leur arrivée ?

– Oui, tout de suite... réplique Odette en repartant dans le hall. Je vous préviens par téléphone.

– Moi aussi, je dois y aller ? interroge Jules.

– Non. Toi, tu me suis, réplique Justine Montvernier en se dirigeant vers le salon *Agora*.

Sa main, qui fouille le tiroir d'un meuble, saisit une clef USB, qu'elle branche aussitôt sur l'ordinateur de la pièce. Puis elle s'assoit face à l'écran.

– C'est à cause de mon père ?

– Oui. Jules, écoute-moi. Dès que je te passe la clef USB, tu cours pour aller la cacher dehors, dans un buisson du parc.

– D'accord. Mais il est où, mon père ?

– J'en sais rien.

– Il a été arrêté ?

– Oui, il a été arrêté.

– Alors, il est en prison ?

– Non, il n'est pas en prison. Il est en garde-à-vue.

– Mais après, il va aller en prison ?

– On n'en est pas là. Si tu pouvais un peu te taire et me laisser me concentrer.

L'écran du téléphone de Justine Montvernier s'allume. Précipitamment arrachée à l'ordinateur, la clef USB est déposée dans les mains de Jules.

– Je t'ai dit de courir !

– Mais je vais sortir par l'intendance...

Une fois à l'extérieur, Jules entend le bruyant flonflon d'un hélicoptère, qui s'approche de la propriété. Il longe la grande haie de l'aile gauche. Entre deux branches, il dépose la clef USB.

Anxieux, il se dirige vers l'entrée du château. L'hélicoptère qui s'apprête à atterrir, bleu avec une bande blanche, diffère de celui de son père. La porte latérale s'ouvre, avant même que

l'engin se soit posé au sol, révélant la silhouette d'un gendarme muni d'un porte-voix.

« Ici, gendarmerie nationale. Plus personne ne doit entrer, ni sortir de la propriété ! »

En soufflant un nuage de poussière, l'engin rugissant se pose au sol, puis devient silencieux. Une troupe de six gendarmes quitte l'appareil, suivie d'un homme en costume cravate, moins pressé. Un des gradés se poste près de l'hélicoptère, tandis que les cinq autres se dirigent vers l'escalier.

Deux gendarmes avancent vers Odette Tasmane, qui se tient en haut des marches.

– Est-ce que vous pouvez nous conduire dans la partie des chambres ?

– Vous avez une autorisation ?

– Le juge d'instruction est avec nous. Vous pourrez lui poser toutes les questions que vous voulez.

– Qu'est-ce que vous venez faire ? s'interpose Jules.

– Ne t'inquiète pas : on vient juste saisir du matériel. On n'emmène pas des personnes. (Le gendarme se tourne vers Odette.) C'est son fils ?

– Oui.

– On ne nous a pas dit qu'il allait y avoir un môme.

– Où est-ce qu'il est, mon père ?

– Si tu veux savoir où est ton père, tu n'auras qu'à regarder le JT, ce soir. On sait que ta mère est là. Vu qu'elle n'a pas l'air très pressée de nous rencontrer, tu vas conduire ces messieurs jusqu'à elle. (D'un signe de la main, le gendarme appelle ses autres collègues, restés en bas des marches, avec le juge d'instruction.)

Les trois gendarmes et le juge d'instruction, sitôt le seuil franchi, lâchent de bruyantes exclamations.

– Ouah !

– Mais c’est immense !

– Comment on va faire ? On en a pour des heures si on doit passer dans toutes les pièces.

– On mettra le temps qu’il faut, assure le juge d’instruction. (Il attrape le bras de Jules et se penche pour lui parler.) Dis-moi bonhomme, tu dois savoir, toi, où ton père range ses ordinateurs.

– C’est pas ici.

– Alors c’est où ?

Jules fixe le regard déterminé du juge d’instruction.

– C’est dans l’aile droite du château, finit-il par préciser en resserrant les lèvres.

– Bon... Et ta mère ?

– Par là, je crois... indique le garçon, en pointant un doigt en direction du salon *Agora*.

Alors que tous pénètrent dans le salon, Justine Montvernier continue de fixer son ordinateur, avec deux doigts posés sur le clavier.

– Vous êtes bien Madame Justine Montvernier ? Je suis Antoine Bordes, le juge d’instruction. Ce que vous faites est inutile. On a de toute façon des moyens de réactiver toutes les données que vous avez effacées.

Justine Montvernier retire ses mains du clavier et lâche un soupir.

– On a bien le droit d’avoir une vie privée, non ?

– Ce n’est pas votre vie privée qui nous intéresse. Ce qu’on cherche, ce sont seulement des éléments qui vont servir à notre enquête. (Le juge se tourne vers les gendarmes.) Vous pouvez me récupérer le disque dur ? (De nouveau, à Justine

Montevernier.) Est-ce que vous pouvez nous dire où se trouvent les autres ordinateurs ?

– Il n’y en a pas. Mon mari prend toujours le sien avec lui quand il s’en va.

– Bon... Dans ce cas, on va devoir fouiller.

Alors que deux gendarmes pénètrent dans le salon *Forum*, Jules choisit de les accompagner.

Ses yeux repèrent aussitôt, dans l’angle de la pièce, le bureau marqueté, avec un ornement floral, ce meuble duquel, un jour, son père avait sorti un ordinateur pour lui expliquer le fonctionnement de ses affaires.

Les gendarmes, quant à eux, se sont arrêtés devant le mur qui expose des armes de collection.

– Je peux savoir ce qu’il a fait de mal, mon père ? interroge Jules, tout en longeant le mur en direction du bureau marqueté.

– Il est soupçonné de complicité d’escroquerie et de détournement de fonds publics, répond un des gendarmes qui, cette fois, s’intéresse à la cheminée.

Les deux collègues, quant à eux, se lancent dans l’inspection de la table basse et des bergères de velours imprimé.

Jules se colle contre le rideau en lin qui, près du bureau, occulte la vue d’une fenêtre du hall. Il se souvient que son père cache la clef du tiroir à cet endroit. Mais il attend le moment opportun. Alors qu’il voit les deux gendarmes se diriger vers le buffet à apéritif, il soulève le rideau, attrape la clef suspendue d’un geste vif et la glisse dans une poche de son pantalon. Puis il rejoint les deux gradés.

– Mais c’est grave ?

– Il y a pire, bien sûr... Mais si ça n’était pas grave, on ne serait pas là.

Jules suit les deux hommes qui continuent leur fouille. Ils arrivent au niveau du canapé en cuir et de la seconde table basse. L'un d'eux se couche à terre pour passer une main sous le canapé. Se redressant, il remarque le bureau marqueté, situé dans l'angle. Jules a un tressaillement en s'apercevant que les deux gendarmes fondent vers le meuble.

– Ouah ! Tu as vu ça ? Joli !

– En effet. C'est de la marqueterie.

Un des gendarmes passe rapidement une main sous le bureau, tandis que l'autre soulève le rideau.

– J'ai besoin de ton aide... s'exclame le gradé qui vient de soulever le rideau. (Il pointe son doigt au-dessus de la porte qui donne sur le hall.) Il y a une niche, ici.

– C'est là où on met le projecteur, explique Jules. Et là-bas, il y a l'écran qu'on peut faire descendre.

– Ah... Ok. Mais il faut quand même qu'on vérifie.

Le gendarme fait alors la courte échelle à son collègue, afin de lui permettre de se hisser jusqu'à la niche.

L'instant d'après, le gradé suspendu à la niche saute sur le sol à pieds joints.

– Négatif.

La fouille se poursuit dans les autres pièces : le salon *Oppidum*, avec son billard et l'orgue de Jules, puis les salles à manger, où les deux équipes du rez-de-chaussée finissent par se rejoindre.

– Le gosse nous a parlé de l'aile droite.

– Mais c'est fermé à clef, précise Jules...

Un membre de l'équipe s'éloigne en direction de l'intendance, puis revient accompagné de deux employés. Jules les reconnaît aussitôt : il s'agit du couple qui venait apporter les plateaux-

repas, lorsqu'il avait été enfermé dans sa chambre. L'homme tient un jeu de clefs à la main. Jules croise son regard sombre au moment où il passe devant lui.

– Le garçon, lui, n'a pas le droit d'entrer.

Jules bout intérieurement. Son plan vient de s'effondrer. Il décide, malgré tout, de suivre le bataillon jusqu'à l'entrée de l'aile droite, avec l'espoir tacite d'y glaner de nouvelles informations.

Mais lorsque la brigade ressort du bâtiment interdit, des moues de déception s'affichent sur les visages. Ils n'ont trouvé aucun ordinateur et rien de très intéressant pour leur enquête. Peu après, l'épaisse porte de l'aile droite est verrouillée.

Les gendarmes, à nouveau regroupés, inventorient leur saisie : cinq ordinateurs, trois disques durs externes, deux clefs USB. Une prise suffisante selon le juge d'instruction, qui invite, d'un geste, à rejoindre l'hélicoptère. Peu après, l'hélicoptère bleu à bande blanche repart dans les airs.

– Jules, il ne faut plus que tu sortes !

Jules se retourne. Il aperçoit sa mère, telle une statue de marbre, en haut des marches de l'entrée, son sac à main à l'épaule et son manteau sur le bras.

– Je suis obligée de m'absenter. Je ne sais pas quand je rentre. Un hélicoptère vient me chercher. Des journalistes sans

scrupule peuvent avoir l'idée d'escalader le mur ou d'envoyer des drones sur la propriété pour prendre des photos. Ce sont des personnes qui vont chercher à nous faire du mal...

– Il ne faut plus du tout que je sorte dans le parc ?

– Oui. Tant que ton père n'est pas de retour. Après, on pourra activer le brouilleur d'ondes et le dispositif d'alarme mural qui empêcheront ce genre d'intrusion. S'il te plaît, fais en sorte de ne pas aggraver la situation.

– Mon père va revenir ?

Jules voit alors sa mère se retourner et le fixer.

– Bien sûr qu'il va revenir. Rentre, s'il te plaît.

Obtempérant, Jules remonte l'escalier et croise sa mère qui descend.

Peu après, il entend le rugissement d'un hélicoptère approcher le domaine. Puis l'hélicoptère reprend son envol de coléoptère.

À la nuit tombée, un véhicule pénètre dans la propriété. Rosalie, qui a passé la journée chez ses grands-parents, est de retour.

– Tu es au courant pour ton père ? Ils en ont parlé à la télé.

Jules lui prend le bras pour la conduire dans le salon *Agora*. Il saisit la télécommande pour activer l'écran de télévision.

Après quelques zappings, ils tombent sur les images de l'affaire.

– Ça leur apprendra, à mes parents, de m'avoir pris ma chèvre et de m'avoir enfermé dans ma chambre, bougonne Jules. Comme ça, mon père, ils saura ce que c'est, d'être enfermé.

Jules apprend, le lendemain, que ses parents doivent revenir ensemble par la route des airs. Dans l'après-midi, l'hélicoptère vient se poser dans le parc.

S'ensuit une agitation qui, depuis le hall, se propage sur tout le rez-de-chaussée, puis à l'étage. Des domestiques sortent de la vaisselle ; d'autres montent des affaires et d'autres encore, ferment les volets et rideaux de l'ensemble des fenêtres de la façade, afin d'éviter un quelconque espionnage d'objectif photographique. Il est convenu, en même temps, de déménager la chambre de Jules, dans la salle de jeux *violette*, qui donne sur un côté du parc.

Éclaboussé par le scandale de l'affaire qui le concerne, Didier Montvernier n'a pas d'autre solution que de se terrer dans le domaine de Courcy de Montvernier, seul habitat qui lui garantit la tranquillité. La tempête médiatique, à vrai dire, l'inquiète bien plus que ses démêlés avec la justice. Il a donc prévu de rester sur place, sans bouger, autant de temps qu'il sera nécessaire pour que s'apaise la situation. Il sait que les affaires scandaleuses s'oublient vite, pour peu qu'on sache méthodiquement les étouffer. Mais il doit néanmoins s'exercer à la patience, en attendant un retour à la normale. Le soir, au dîner, Didier Montvernier demande à ce que les deux domestiques postés pour le service ne soient pas présents. Le repas n'a d'ailleurs pas lieu, comme habituellement, dans la salle à manger *Printemps*, mais dans l'espace plus confiné de la véranda de la salle à

manger *Été*, après que tous les stores aient été baissés. Didier Montvernier semble entretenir, plus que jamais, une méfiance envers le personnel du château. Il tient à s'installer dans des recoins discrets, où il peut voir sans être vu et parler sans qu'aucune oreille étrangère ne traîne. Les conversations au cours du repas continuent d'être à l'économie, même si, autour de la table ronde du jardin d'hiver, il devient plus aisé d'échanger des propos sans avoir à élever la voix.

– Tu risques d'aller en prison ? ose demander Jules tout en croisant le regard de son père.

– Pour cette affaire, ça ne risque pas, répond Didier Montvernier, la cuillère suspendue au-dessus de son bol de soupe. J'ai deux fusibles.

Jules fronce les sourcils.

– Ton père veut t'expliquer qu'il y a deux personnes qui vont endosser les responsabilités à sa place. Ce sont ces personnes que la justice va vouloir poursuivre.

– Pourquoi ce sont eux ?

– Parce que ce sont des élus politiques.

– Mais pourquoi on les poursuit parce qu'ils sont élus ?

– Parce que la morale républicaine est stupide, réplique Justine Montvernier. Alors, on en profite.

– Parce que les gens, en général, n'osent pas t'accuser, si tu pèses lourd financièrement, explique Didier Montvernier. Mais ils vont considérer que les élus politiques, doivent être irréprochables. (Il remarque que Jules peine à comprendre.) Tu te souviens ce que je t'avais montré avec l'ordinateur qui était dans le salon *Forum...* (D'un ton soudainement âcre.) L'ordinateur qu'on devrait encore avoir ici, si ta mère avait eu la présence d'esprit de le planquer, avant l'arrivée des gendarmes,

au lieu de sauvegarder ses recettes de cuisine, ou je ne sais quoi...

– Tu n'étais pas là pour gérer la situation de stress qu'on a dû vivre ! riposte vivement Justine Montvernier.

– Mais c'était cent fois plus important de s'occuper en priorité de cet ordinateur ! réagit sur un ton de colère Didier Montvernier, qui frappe d'un coup sec sur la table.

– Mais ils ne l'ont pas pris !

Justine et Didier Montvernier braquent des regards étonnés sur le visage impassible de Jules.

– Mais alors, où est la clef ? interroge son père.

– C'est moi qui l'ai retirée, pour pas qu'ils trouvent la cachette.

Justine Montvernier plaque une main sur sa poitrine.

– Si c'est toi qui as la clef, tu pars tout de suite la chercher, ordonne le père.

Jules remonte aussitôt dans sa chambre. Quand il redescend, son père l'attend dans le hall. Sitôt la clef récupérée, Didier Montvernier se précipite dans le salon *Forum*. Il enfonce la clef dans la serrure dissimulée du tiroir du bureau marqueté, le fait coulisser et découvre son ordinateur.

– Il est bien là. (Il referme le tiroir.) Bravo, mon garçon ! Allez, on retourne à table...

Quand Didier Montvernier, accompagné de Jules, revient dans la véranda, Justine Montvernier les fixe d'un regard interrogateur.

– Il n'a pas été emmené, finit par expliquer son époux. Tu sais pourquoi ? Simplement parce qu'il suffisait de retirer la clef.

– J'ai paniqué.

– Et avec ça, c'est le fils qui donne une leçon de sang-froid à sa mère. (Puis Didier se tourne vers Jules.) Le problème des femmes, c'est qu'elles sont trop sensibles.

– On pourra faire revenir ma chèvre ?

– Ta chèvre ? Mais de toute façon, j'avais déjà prévu de te la ramener. C'est ton prof de sport qui l'a, actuellement.

Le cœur allégé, Jules caresse la tête de sa petite chèvre que Victor Mekin, le prof de sport, tient au bout d'une longe.

En se redressant, il remarque que la clôture et ses portillons ont disparu.

– Reconnais : le parc est quand même mieux comme ça.

Il acquiesce d'un mouvement de tête.

– Il faut la mettre dans le pré de Toto ! déclame Rosalie, qui se tient dans le dos de Jules. Il s'ennuie tout seul. Il n'arrête pas de pleurer.

Jules a, en effet, appris que l'âne était resté dans le domaine, seul rescapé, avec les paons, de la « rafle » des animaux de la ferme, étant donné qu'aucun des transporteurs, n'était parvenu à le faire avancer jusque dans une bétailière.

– Ne vous attardez pas dans le parc, recommande le prof de sport. À cause du brouilleur d'ondes, beaucoup de caméras sont hors fonction.

Il passe la longe de la chèvre à Jules, qui aussitôt, la libère.

– Elle va me suivre, de toute façon.

Depuis plusieurs mois, déjà, Didier et Justine Montvernier mènent une existence discrète à l'intérieur du château, évitant autant que possible les espaces extérieurs à découvert. Avec l'arrivée des froideurs de l'hiver, il n'existe d'ailleurs plus de vraies raisons, pour eux, de s'éterniser dans le parc. Une seule fois, Didier Montvernier a souhaité s'enfoncer dans la végétation du domaine, une carabine sous le bras, afin de chasser des oiseaux. Jules a tenu à le suivre pour s'assurer qu'il ne cherche pas à viser les paons, accusés, à certains moments, de déclencher l'alarme murale. Tous deux sont revenus, à la tombée de la nuit, avec plusieurs palombes, des bécasses et un faisan.

Jules a fini par remarquer que l'enfermement, consécutif aux affaires judiciaires, a progressivement miné le moral de son père. Didier Montvernier n'est plus l'invincible conquérant des places financières, pour qui, aucun obstacle n'est infranchissable. Il est devenu un homme abattu, fatigué. Sa bataille perdue, même si ce n'est qu'une bataille, est celle d'un déshonneur qui l'oblige à vivre caché. Un jour, alors qu'il entend son père se plaindre de son isolement, Jules ose l'affronter du regard et, face à lui, libère le trop-plein de ses rancœurs accumulées.

– Tu te plains d'être enfermé, mais moi, c'est toute ma vie qui est comme ça. Au moins, de cette façon, tu peux voir ce que c'est que de ne pas être libre.

Pour les fêtes de cette fin d'année, Didier et Justine Montvernier ne pourront pas partir à Roquebrune-Cap-Martin, ni skier, ni voyager à l'étranger. Si Jules, dans un premier temps, ressent une joie stratosphérique à l'idée de passer un Noël en famille, son humeur s'en trouve rapidement ternie, en découvrant que ses parents sont surtout démoralisés à la perspective d'affronter les rigueurs de l'hiver, sans échappatoire possible.

Aussi, quand son père lui demande ce qu'il souhaite avoir comme cadeau pour Noël, il sait déjà que sa réponse va être lapidaire.

– Rien.

Didier Montvernier a un léger mouvement de recul.

– La dernière fois, il me semble, que tu m'as parlé d'un VTT et d'un globe terrestre qui s'allume. Et puis, enfin... tu sais que ça serait indigne, pour tes parents, de ne pas te faire de cadeaux.

Mais Jules s'entête. Il ne veut vraiment rien. Il savoure même le plaisir de ce « rien », qui prive son père d'avoir une véritable emprise sur lui.

Pour ce Noël, c'est un sapin du parc qui a été coupé, puis acheminé jusque dans le grand hall, pour être ensuite recouvert d'ornements.

Un ramoneur est également venu débistrer les deux conduits de cheminées du salon *Forum* et de la salle à manger *Automne*. Après quoi, les cheminées ont été allumées afin de fonctionner H 24, pour le plus grand bonheur de Jules.

Le jour de Noël, sans trop de surprise, Jules découvre un vélo tout terrain et un globe terrestre au pied du sapin de Noël. Ces cadeaux s'avèrent si insignifiants, selon son père, qu'il obtient, de nouveau, l'accès à un compte crédité de cent mille euros.

L'arrivée d'une neige dense, dans le parc, ne va pas permettre à Jules de tester le nouveau vélo. Mais il trouve une bien meilleure occupation en réalisant une rangée de bonshommes de neige. C'est sa nouvelle bande d'amis imaginaires. Néanmoins, il ne va pas tarder à les défigurer en plantant sur chacun, les piques de fusées de feu d'artifice. À la nuit tombée, les mèches sont allumées et explosent dans une joyeuse chorégraphie colorée.

Pour le réveillon de la nouvelle année, Didier et Justine Montvernier ont prévu de recevoir des connaissances triées sur le volet, dont deux députés. Tous sont entièrement acquis à leurs causes, autrement dit, pour tous ces invités-là, l'argent dispose d'une capacité hypnotique, qui les transforme instantanément, en de dociles agneaux serviles.

Sitôt les invités pénètrent dans le domaine de Courcy de Montvernier, des cris d'extase s'élèvent à la vue du château et de son parc. Lors de l'entrée à l'intérieur du grand hall, les clameurs redoublent. Les pampilles des grands lustres en cristal de baccarat du château semblent jeter un feu de lumière dans tous les regards. Le dîner a lieu dans la salle à manger *Automne*, où un puissant feu fait craquer des bûches dans l'imposante cheminée.

Un orchestre de music-hall accompagne le repas.

Chaque détail du décor et du menu semble susciter des électrochocs d'émerveillement. À tout instant, des piaffements d'admiration retentissent parmi les attablés.

À la fin du dîner, l'orchestre quitte la salle à manger en direction du grand hall en encourageant les convives à le suivre à l'extérieur, où des artificiers ont préparé un spectacle pyrotechnique.

Jules profite d'un moment d'isolement de son père, pour le rejoindre.

– Cette poignée de porte... Ouah ! Quel chef d'œuvre ! Et cet interrupteur... Oh ! une merveille !

– Arrête de te moquer...

– Avec eux, tu penses trouver tes nouveaux pigeons ?

– Chut ! réagit vivement Didier Montvernier. Je te défends de parler comme ça ! Va voir ta mère.

Avec la nouvelle année, puis le retour du printemps, les turpitudes juridiques de Didier Montvernier ont fini par s'effacer totalement de la mémoire collective. L'alarme murale et le brouilleur d'ondes, d'abord débranchés épisodiquement, ont fini par être totalement enlevés.

Puis Didier Montvernier a pu remonter dans son hélicoptère et quitter le domaine de Courcy pour s'occuper à nouveau de ses affaires courantes.

Alors que le soleil darde de tous ses rayons, Jules, assis sur la pelouse, observe sa mère, qui effectue des allers et retours sur un couloir de nage de la piscine olympique.

– Tu ne veux pas te baigner ?

Jules secoue sa tête dans un signe négatif. Il préfère rester au contact de l'herbe, sentir les douces chatouilles du gazon sous la paume de sa main. En même temps, il se rend compte qu'il est tracassé. Sa date d'anniversaire approche, mais son père ne s'est toujours pas manifesté pour lui demander ce qu'il souhaite comme cadeaux. L'hypothèse d'un oubli lui a traversé l'esprit, mais Jules se demande plutôt si son père ne cherche pas, simplement, à lui faire payer son insolence de la fois précédente, où il avait prétendu ne « rien » vouloir.

Réalisant que c'est, finalement, l'impossibilité de savoir qui le torture, il profite d'un moment où sa mère marque une pause en s'appuyant sur le rebord de la piscine, pour l'interroger à ce sujet.

– Mais si ! conteste-t-elle. Ton père m'a dit qu'il avait déjà reçu ta demande...

Jules voit sa mère repartir sur une nouvelle longueur. Ainsi, son père saurait ce qu'il désire, alors que lui ignore ce que son père sait ? Le garçon est perdu.

Pour comble de désarroi, il apprend que ni son père, ni sa mère ne seront présents le jour de son anniversaire. Dans la salle à manger *Printemps*, en compagnie de Rosalie, il souffle ses neuf bougies. Puis il voit la gouvernante lui apporter une carte représentant un paysage de la Côte d'Azur. Un message de son père est écrit au dos : « Nous partons quinze jours à Roquebrune. Bon anniversaire. »

À la vue du mot, une bouffée de tristesse lui monte au visage. Sans rien dire, Jules quitte sa place et se dirige vers le grand hall, en quête d'un coin isolé.

C'est alors qu'il entend Rosalie le rattraper.

– Mais non, tu n'as pas compris ! « Nous », c'est ton père, ta mère et toi.

Jules se retourne et se fige sur place.

– Qu'est-ce que tu me racontes-là ? Que je vais partir avec mes parents ? Mais ils sont déjà partis.

– Mais non, ils ne sont pas partis là-bas. Ils vont partir avec toi plus tard. C'est ça, ton cadeau d'anniversaire !

– Tu veux dire que mon père m'autorise à quitter le domaine de Courcy de Montvernier ? interroge Jules, qui se sent emporté, tout à coup, dans le galop incontrôlable d'une frénésie.

– Mais oui ! réplique Rosalie dans un rire. Tu vas vraiment pouvoir sortir.

– Laisse-moi relire la carte...

Alors que Jules revient sur ses pas, les deux enfants voient arriver la gouvernante dans leur direction.

– Dis-lui que c'est vrai, qu'il va partir en vacances avec ses parents, insiste Rosalie en attrapant le tablier de sa mère.

– Oui... Vous allez partir en voyage avec vos parents.

– Ouah ! s'exclame Jules en saisissant la carte. En plus, vous étiez tous au courant.

Il a l'impression que tout ceci est irréel, qu'il continue de rêver l'impossible.

Brandissant la carte comme un drapeau de victoire, Jules se met à courir à travers les pièces du château en criant : « Je vais sortir ! je vais sortir ! je vais sortir ! »

– Jules ! hèle Odette. Il serait quand même bien que vous appeliez votre père pour le remercier.

Dans sa chambre, réaménagée à l'identique dans la pièce d'origine, Jules s'est assis sur la table placée entre les deux fenêtres. Une fenêtre est ouverte, ce jour-ci. Les jambes ballantes, il observe la vue extérieure, de laquelle il lui est possible d'apercevoir le pilote et le mécanicien, qui discutent entre eux, tandis que plus loin, se révèle la queue de l'hélicoptère.

– Monsieur Montvernier junior, vous savez que les tables ne sont pas faites pour vous asseoir. Si vous pensiez plutôt à nous aider à préparer vos affaires.

Jules se retourne. Dans son dos, Odette, assistée d'une employée de l'intendance, sont en train de terminer de remplir une valise, ouverte à plat sur le lit.

– Je ne sais pas ce que vous souhaitez emporter dans votre sac à dos, insiste la gouvernante. C'est à vous de me montrer...

Jules saute à terre. À part son drone, un jeu de cartes, une peluche, des crayons, un cahier et sa liseuse, il ne voit pas.

– Le drone va prendre trop de place dans votre sac à dos, signale encore la gouvernante. Passez-le-moi, que je le mette dans la valise. Après, on pourra peser la valise.

– Je descends, annonce Jules. – Surtout, vous restez dans les parages, qu'on ne vous cherche pas au moment du départ.

Une fois dans le couloir, Jules s'aperçoit que la double-porte qui donne sur les appartements de ses parents a un battant ouvert. Il s'avance prudemment, remarque une valise à terre, dans le couloir, puis perçoit du bruit dans un des dressings, dont la

porte est elle-même entrouverte. Contournant la valise, il se glisse à l'intérieur des appartements parentaux.

– Volet ! Lumière !

Instantanément, toutes les lumières des pièces s'allument, tandis que, dans un vrombissement, en parfaite synchronie, tous les volets s'abaissent.

Alors que le garçon effectue un rapide demi-tour, il aperçoit la tête de sa mère, surgissant du dressing, avec un pli de contrariété au niveau des lèvres.

– Jules, la domotique, ça n'est pas un jeu !

– Mais c'est comme ça que vous faites d'habitude, quand vous partez !

– Si tu pouvais plutôt aller me chercher madame Tasmane. J'ai besoin de son aide.

Le garçon retourne dans sa chambre pour avertir la gouvernante.

– Je suis là, Madame ! claironne Odette dans le couloir.

– Il faut m'aider à descendre les sacs. Je ne sais pas encore lequel prendre.

– Pourquoi vous ne prenez pas votre Hermès en cuir gris ? suggère la gouvernante en s'engouffrant dans le dressing.

– Qu'est-ce que tu fais encore dans mes jambes ? interroge Justine Montvernier, alors qu'elle revient dans le couloir avec deux bagages entre les mains, l'un gris ; l'autre marron.

– Je veux simplement savoir quand est-ce qu'on sera prêt.

– Si tu restes planté là, je ne vais pas aller plus vite. (Elle examine les deux sacs.) Non, le gris, il a des traces d'usage. Le marron, ça ira. Madame Tasmane ! Est-ce que ça vous intéresse de récupérer mon sac gris ? Sinon, je vais devoir le jeter.

– Vous êtes sûre de ne pas vouloir le garder ? interroge la gouvernante qui réapparaît, à son tour, dans le couloir.

– Il est abîmé.

– Je veux bien le reprendre. Volontiers.

– Ce sera bon pour moi. Un dernier service, ce serait de redescendre avec le gamin.

– Jules, vous ne voyez pas que vous dérangez ?

– On ne va jamais partir, soupire Jules, qui consent néanmoins à accompagner la gouvernante dans l’escalier.

– Les femmes sont plus coquettes que les hommes, alors elles mettent toujours plus de temps pour se préparer. (La gouvernante a tout à coup un froncement de sourcil.) Il est quand même lourd, ce sac.

Une fois en bas de l’escalier, afin d’en avoir le cœur net, elle ouvre le bagage Hermès. Jules la voit pousser un cri, tandis que sa main extrait un sac en plastique bombé par des liasses de billets de banque. Afin de compter l’argent, elle aligne les liasses sur une marche.

– Cent mille euros ! Rien que ça ! (Elle remet l’argent dans le sac plastique.) Si vous pouviez remonter pour redonner l’argent à votre mère.

– Te revoilà ! s’exclame Justine Monvernier, alors qu’elle glisse des paires d’escarpins dans le sac marron.

– Tu avais laissé ça, dans le bagage que tu viens de donner.

Elle inspecte le contenu du sac.

– Oh ! En effet... Pose-moi ça là. Je vais ranger l’argent dans le coffre.

Dans une bruyante cavalcade, Jules redescend l’escalier et négocie un virage pour se rendre dans la pièce de l’intendance

réservée à la pesée. Il retrouve Rosalie en présence de deux employés, occupés à peser une glacière.

– Viens ! On va à l'hélico...

Mais les deux enfants se trouvent freinés dans leur élan par le pilote et le mécanicien.

– Non, vous n'approchez pas l'appareil ! ordonne le pilote.

Jules, qui bout d'impatience, tente autant que possible de contourner l'hélicoptère, dans la limite du périmètre autorisé. C'est alors qu'il voit arriver le chariot qui transporte les bagages. Derrière, apparaît la silhouette de sa mère.

– Mais tu es bien trop couvert ! Passe-moi ta veste.

– Je peux monter maintenant ?

– Non, tu vas attendre ton père. Il arrive.

Jules voit alors sa mère grimper dans le ventre de l'appareil. Se retournant, il se rend compte que son père arrive à son tour.

– Tu m'enverras plein de photos... lance Rosalie en agitant la main.

– Tu es bête ! Je n'ai même pas d'appareil photo.

– Comment ça se fait que tu n'as pas d'appareil photo ?
intervient Didier Montvernier.

– Vous pouvez m'en acheter un ?

– On va voir ça...

Après quoi, Didier Montvernier explique à son fils où il doit poser le pied et les mains afin de prendre appui pour monter. Jules atteint le giron de l'appareil.

– Ouah ! Il y a des lumières partout.

– Assieds-toi... ordonne Justine Montvernier. Il faut que je règle ta ceinture.

– On va où ? interroge le pilote, en saisissant son casque.

– Au Campo.

– Ok, LF4128, vous m’entendez ?

Didier Montvernier approche le smartphone de ses lèvres : « Appareil photo ». (De son index, il fait défiler les images sous les yeux de son fils.) Tu en veux un comment ? Un qui fait aussi caméra ? Celui-là, il te plaît ?

– Oui.

– « Commandez... » (Il appuie sur une nouvelle touche.) « Sonia, est-ce que vous pouvez vous occuper, s’il vous plaît, de la commande que je viens de faire, pour un envoi en urgence au *Bel Air* ? Vous demandez à un coursier de s’occuper de la livraison. »

Puis le mécanicien repousse la porte extérieure, enfermant les passagers dans l’alcôve douillet et feutré d’une coquille de noix. Une voix féminine, qui grésille, sur une radio, annonce les conditions météorologiques. S’ensuivent plusieurs *bips* sonores de voyants lumineux.

Jules voit alors son père s’emparer d’un casque et le régler pour l’ajuster à la taille de la tête du garçon.

– Tu dois le garder jusqu’à l’arrivée. Tu as là le micro pour parler.

– Paré au décollage ! annonce la voix suave du pilote.

Jules se raidit à l’annonce de la nouvelle. À leur tour, Didier et Justine Montvernier chaussent leurs casques.

Les moteurs se mettent à pousser leurs puissants rugissements, provoquant un véritable déchaînement de poussière autour de la carlingue.

Au moment où Jules voit l’appareil s’élever au-dessus du sol, une bouffée d’émotion le saisit.

Le paysage, tout doucement, révèle ses trésors, au-delà des murs de Courcy de Montvernier.

– Ouah ! réagit le garçon, la voix étranglée, les maisons, ici, sont inversées... Oh ! Ça tremble...

– On ne comprend pas ce que tu nous racontes, signale placidement Justine Montvernier.

– Ce que j’ai vu, ce sont des maisons avec des murs rouges et des toits gris. Ouh ! Ça penche, maintenant.

Jules s’interrompt en même temps que son regard fixe l’azur. Assailli par une déferlante d’émotion, il ne parvient plus à sortir le moindre mot de l’enclos de ses dents. Une pensée lui vient à l’esprit. *Aujourd’hui, pour la première fois, je me sens libre.* À cette seule évocation, dans le hoquet d’un sanglot, des larmes se mettent à rouler sur ses joues.

– Mais enfin, pourquoi tu pleures ? interroge Justine de Montvernier. Tu devrais être content, au contraire. (Elle sort un mouchoir.) Allez... essuie-toi, et mouche-toi !

Adoptant un vol stationnaire, l’hélicoptère, peu à peu, perd de l’altitude. Se révèle alors, en bout de piste, le nez blanc et pointu d’une Corvette.

– C’est lui, notre avion ? demande Jules en tentant de se redresser.

– Oui, réplique Didier Montvernier en retenant son fils d’un mouvement du bras. Mais tu ne dois pas bouger de ton fauteuil tant qu’on ne te donne pas l’autorisation.

Une secousse, l’instant d’après, signale que l’appareil touche le sol.

– Et là, on peut y aller ? interroge Jules, qui constate que l’hélicoptère est parfaitement immobile et le moteur coupé.

– Non. Arrête de t’impatier comme ça ! s’agace Justine Montvernier.

Une fois sur le tarmac, Jules inspecte autour de lui la grande plaine qui prolonge la piste.

– C’est peut-être le moment de lui expliquer, annonce Justine en dirigeant un regard vers son époux.

– M’expliquer quoi ? s’inquiète soudainement le garçon.

– Rien de grave, rassure le père. Seulement, à partir de maintenant, pour ta sécurité, il ne faut plus dire à qui que ce soit que tu es notre fils.

– Alors, je suis qui ?

– Tu es le fils de ton oncle et de ta tante. Tu te souviens de Damien et de Nancy Montvernier ?

– Ça veut dire que je suis aussi le frère de la pauvre cloche, qui accepte de manger à la table du chien ?

– Qu’importe ! s’irrite Didier Montvernier. Ton père s’appelle Damien ; ta mère s’appelle Nancy, et tu as une sœur qui s’appelle Faustine. Tu as tout le trajet en avion pour t’exercer à ta nouvelle identité !

– Nous, du coup, on est ton oncle et ta tante, précise Justine Montvernier. Et pour nous, tu es notre neveu. Ce n’est pas compliqué.

Jules adopte un air renfrogné. Ainsi, il a quand même fallu qu’un nuage sombre vienne troubler cette journée exceptionnelle. Car si ses parents lui demandent de cacher sa filiation, n’agissent-ils pas comme s’ils avaient honte de lui ? Mais probablement n’ont-ils pas vraiment conscience que leurs mots le font saigner intérieurement.

Sur le tarmac, Jules fait la connaissance de deux jeunes Philippines, Joy et Rona, qui doivent embarquer avec eux, dans la Corvette. Toutes deux travailleront dans la villa de

Roquebrune-Cap-Martin, comme employées de maison, le temps des vacances.

Puis Jules découvre l'intérieur molletonné de la Corvette, avec sa partie salon constituée de banquettes capitonnées. Le temps du trajet, une hôtesse et un steward sont chargés de leur servir des boissons et des collations. Un magazine leur est également proposé.

L'avion décolle. Jules se laisse happer par la vision de paysages miniatures qui ressemblent à des décors de poupées. Les prairies et les champs semblent être en feutrine, les forêts, en matière synthétique. Routes et rivières tracent d'élégants sillons. Mais l'instant d'après, les nappes blanches de nuages épars viennent brouiller sa vision.

Au moment où il quitte l'avion, Jules se laisse surprendre par les volutes agréables d'une chaleur extérieure. Il hume des senteurs des conifères, entend le chant des grillons, et finit par apercevoir les étranges chapeaux végétaux des pins parasol.

Puis il aperçoit un luxueux van noir. Le chauffeur les accueille avec un accent local, qui donne aux mots, l'impression qu'ils ondulent.

– Youpi ! On va voyager dans une voiture !

Pour la première fois de sa vie, Jules découvre les sensations de la route. Il est impressionné par la vitesse, par les paysages qui défilent, par la multitude des habitations, par l'immensité bleue de la Méditerranée... Il regrette, toutefois, que les vitres soient fumées et l'habitacle insonorisé. Sur les trottoirs, partout, il aperçoit des silhouettes se promener librement. Mais lui, ne peut pas les rejoindre. Il est enfermé, privé de mouvements, privé d'osmose avec les éléments, privé de contacts.

Le véhicule prend de la hauteur. Jules comprend qu'ils sont en train de s'éloigner de la ville. Il s'était pourtant imaginé la villa en plein cœur de l'agitation urbaine. Mais non, avec Didier et Justine Montvernier, il est toujours essentiel de se mettre à l'écart du reste du monde. Le véhicule arrive devant un imposant portail à ouverture automatique à côté duquel une faïence porte une inscription : *Le Bel Air*. Une vaste allée de terre de bauxite rouge, bordée de pins, permet d'accéder à la propriété par l'arrière. La villa *Le Bel Air* est une maison d'architecte

constituée de deux ensembles cubiques blancs parcourus par de grandes baies, l'un des ensembles, nettement plus volumineux que l'autre, correspondant au bâtiment principal. C'est seulement en quittant le véhicule qu'il est possible d'apercevoir l'avant de la propriété : une immense pièce de vie, entièrement constituée de baies coulissantes sur trois façades, se trouve bordée d'une vaste terrasse avec un bar extérieur, un coin barbecue, une piscine d'eau turquoise et des hamacs. Une haie de bougainvilliers présente une démarcation avec le second bâtiment. En contrebas, des restanques proposent, sur plusieurs paliers, des jardins aménagés avec des bancs et des tables ombragés par des palmiers, ainsi qu'un SPA avec un bar intégré. L'ensemble de la propriété surplombe la mer.

– Elle est belle, la mer, admire Jules. Elle est assortie au ciel.

Puis le garçon s'interroge au sujet du second bâtiment cubique. On lui explique qu'il comprend cinq habitats indépendants. Deux sont occupés par le gardien, sa femme et leur fils de quinze ans. Les autres, qui servent à loger le personnel ou les amis, vont permettre d'héberger les deux Philippines.

– Il y a un point sur lequel on doit t'avertir, annonce soudainement Didier Montvernier. Il ne faut pas que tu te mettes à fréquenter le fils du gardien. Il est déjà beaucoup plus âgé que toi. C'est, en plus, quelqu'un qui a de mauvaises fréquentations et qui raconte aussi beaucoup de salades.

Jules pénètre à l'intérieur de la pièce de vie aux trois côtés vitrés et découvre un plafond cathédrale.

L'espace, immense, présente diverses alcôves avec un coin bar, un coin *home cinema*, la partie salle à manger et, vers le côté terrasse, s'étend tout en longueur une spacieuse méridienne, à la capacité d'asseoir au moins quinze personnes.

Derrière la méridienne, sont suspendus deux fauteuils œufs en bois d'ébène.

En testant l'un de ces fauteuils, Jules se sent tout à coup nauséeux. Il a chaud et froid en même temps, et sa tête s'est étonnamment alourdie.

– Jules, je te présente Sonia, la secrétaire, que tu peux remercier, car c'est elle qui, chaque fois, a en charge tes cadeaux, et pour s'occuper de toi, ici, il y a Francine, la femme du gardien. Jules, qu'est-ce que tu as ?

– On dirait qu'il est malade, relève Francine, qui a, elle aussi, des mots qui ondulent.

Elle s'approche du garçon et tâte son front.

– Oui, il a de la fièvre...

Jules est aussitôt accompagné à l'étage par la femme du gardien secondée par Joy. On l'installe dans le lit double d'une vaste chambre, avec une terrasse privée et une rangée de fenêtres dans un *bow-window*, qui offre une vue spectaculaire sur la Méditerranée. Le garçon n'a pas le temps de profiter de son nouveau cadre. Il s'endort.

Il se réveille au milieu de la nuit. En allumant, il aperçoit un plateau-repas posé sur une table à côté de son lit. Mais il remarque surtout le volet derrière lequel se trouve l'accès à la terrasse privée. Il enfile une robe de chambre et actionne le volet pour le remonter en partie. Prudent, il préfère éteindre.

Après s'être glissé à l'extérieur, Jules se dirige vers les lumières papillonnantes de la ville et se laisse envoûter par cette féerie nocturne. Il remarque aussi un filet de lumière, derrière un volet de fenêtre du second bâtiment, habité par les gardiens. L'air extérieur est tiède et voluptueux. Le garçon peine à détacher son regard du panorama. Mais constatant que le filet de

lumière vient de disparaître, dans le bâtiment voisin, il s'inquiète à l'idée d'être repéré et opte pour un repli vers la chambre.

Cependant, il n'a plus sommeil. Sortant sa liseuse, il recherche le dernier livre téléchargé par sa professeur d'orgue : *La Case de l'Oncle Tom*.

– Bonjour Jules. Comment vous sentez-vous ? Il est tard, déjà.

En se redressant dans son lit, Jules aperçoit Francine, la gardienne qui remonte un à un les volets. Une lumière vive l'aveugle.

– Ça va... répond-il, en se frottant les yeux.

– Votre oncle et votre tante ont préféré partir au port, sans vous, pour vous laisser vous reposer. (Un thermomètre se colle contre son front.) Oh... c'est bon. Pas besoin d'appeler le docteur. Si vous avez faim, un petit-déjeuner vous attend en bas.

– J'aurais bien aimé aller au port, avec eux, se désole Jules.

– Ça sera pour une autre fois. (Elle reprend le plateau-repas de la veille.) Vous n'avez même pas touché à votre dîner. Ah... Au fait, un colis est arrivé pour vous.

– Il est où ?

– Dans la loge. Si vous ne voulez pas y aller, je vous l'apporte.

– Si... J'irai après...

De la table de la salle à manger, où le petit-déjeuner lui a été servi, Jules peut avoir une vue d'ensemble de la pièce. Il en est à explorer chaque élément du décor, lorsqu'il entend qu'on arrive dans son dos.

– Bonjour, c'est toi le neveu ? interroge une voix rauque.

Jules aperçoit la tête ébouriffée et mal réveillée d'un jeune vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon de pyjama en soie. À ses pieds, des claquettes, qu'il fait traîner dans une marche indolente.

– Bonjour.

– Salut. Moi, c'est Augustin. Et toi ?

– Jules.

– Je suis allé voir dans la cuisine s'il y avait des croissants. J'ai pas trouvé. (Il s'approche de la table du petit-déjeuner.) Ah... Mais il y en a là... J'en prends un, je te laisse l'autre.

En croquant dans le croissant, Augustin repart comme il est arrivé, dans le dos du garçon.

L'œil fixé sur le croissant qui reste dans la corbeille, Jules fulmine. Ce jeune s'est vraiment mal comporté avec lui. Son père a bien eu raison de le mettre en garde. D'ailleurs, Jules se demande s'il ne doit pas lui signaler cette intrusion du fils des gardiens.

À présent habillé, il se rend dans le second bâtiment, frappe à la porte de l'habitat des gardiens. L'homme qui lui ouvre est en tenue de pompier. Il lui tend un paquet.

– Tenez, jeune homme...

Jules attrape le paquet et remercie.

De retour dans la chambre, il éprouve quelques difficultés à arracher le plastique rigide du paquet, qui enferme son appareil photo. L'appareil est finalement délivré de son emballage, mais Jules rencontre des complications pour le faire fonctionner.

Il prend les différents éléments du paquet et descend au rez-de-chaussée. Il aperçoit Rona, qui passe la serpillière.

– Vous savez où est la secrétaire Sonia ?

– Elle n'habite pas ici, répond la Philippine, d'une voix timide.

– Et Francine ?

Rona lève les épaules.

– Elle est peut-être rentrée chez elle.

Jules ressort, se dirige à nouveau vers l'habitat des gardiens et se retrouve, une fois de plus, face à l'homme en tenue de pompier. Le gardien jette un œil sur l'appareil photo.

– Non, ça c'est trop compliqué pour moi. Je suis trop vieux pour savoir utiliser ces technologies. Mais demandez plutôt à Augustin. Lui, il va savoir. Vous frappez à la porte qui est un peu plus loin, là.

– D'accord. Merci.

Jules découvre, avec un certain étonnement, que le fils du gardien habite à côté de chez ses parents. Mais de toute façon, il n'a pas envie de lui demander de l'aide, vu qu'un peu plus tôt, il s'est permis de lui voler un croissant. Autant attendre le retour de son père pour obtenir une solution. Mais le garçon se ravise et, finalement, va sonner à la porte du logement.

La porte s'ouvre.

– Entre !

Augustin porte cette fois une chemise blanche, ouverte sur un buste bien fait, et sa main tient une brosse à dents.

– Je n'arrive pas à le faire marcher, explique Jules en brandissant l'appareil.

Augustin le saisit et le retourne.

– Ouais, je connais. (Il lui redonne.) Ne t'en fais pas. Juste un instant, je finis de me préparer. (Augustin disparaît dans une pièce voisine, mais poursuit la discussion.) Il n'est pas mal. Tu peux même faire des photos de plongée avec.

– C'est vrai ?

Jules avance dans une pièce qui a tout lieu d'être un studio, avec, dans un angle, un grand lit encore défait et du linge sale à terre.

– Tu peux déjà brancher le chargeur. Tu n’as pas besoin de moi pour ça.

Jules cherche une prise dans la pièce. En branchant le chargeur, son œil tombe sur des étagères sur lesquelles a été glissé un ordinateur portable enroulé par un large scotch.

Il se retourne, voit revenir Augustin qui, dans sa tenue du jour et les cheveux lissés, semble plus avenant.

– Pourquoi il a ça ? interroge Jules, en désignant l’ordinateur.

– Dis donc, tu es curieux, toi... Tu n’es pas au courant que ton oncle s’est fait coincer ? Là, c’est un ordinateur que la police m’a saisi, à cause de cette affaire. Après, ils me l’ont rendu, mais comme j’en ai racheté un autre, entre temps, je l’ai laissé avec le scotch.

– Ils sont aussi venus ici chercher les ordinateurs ?

– Donc tu es au courant...

– Oui, mais là-bas, ils n’ont pas pris les ordinateurs du gardien.

– Comment tu sais ça ? (Jules se rend compte qu’il a trop parlé.) Tu habites là-bas ? Tu habites le domaine de Courcy de Montvernier ? (Jules risque un timide signe affirmatif de la tête.) Alors, tu es qui ?

– Je n’ai pas le droit de le dire.

– Maintenant, tu es obligé de me répondre. Sinon, c’est moi qui vais aller directement leur poser la question.

– Non, tu n’as pas le droit de faire ça !

– Alors, réponds à ma question !

– En fait, c’est mon père et ma mère.

– Quoi ! s’exclame Augustin, qui semble bouleversé par la nouvelle. Tu me parles bien des personnes avec qui tu es arrivé ? De Didier et de Justine Montvernier ?

– Oui.

– Les connards ! jure l'adolescent, qui s'éloigne pour s'asseoir sur le lit. Si ce que tu me dis est vrai, alors ce sont des connards.

– Pourquoi ?

Augustin reste un instant à observer le garçon à distance.

– Pourquoi ? Parce que ça veut dire que tu es mon frère.

– Oh !

Jules se fige sur place, saisi par l'électrochoc de la nouvelle.

– Moi aussi, j'étais obligé de mentir, se justifie Augustin. Soit-disant parce que mon oncle aurait été jaloux d'apprendre que son frère a un fils qui peut reprendre ses affaires. Ils nous ont obligé à mentir, l'un et l'autre, pour pas qu'on découvre la vérité.

– Mais pourquoi ils ne veulent pas qu'on se connaisse ?

– Je n'en sais rien. Mais je te jure qu'ils vont devoir s'expliquer !

– Non, s'il te plaît ! Ne dis rien !

– De quoi tu as peur ? C'est à eux d'avoir peur !

– Je ne veux pas que tu parles tant que je suis ici. C'est la première fois que j'ai le droit de quitter Courcy de Montvernier.

– La première fois de toute ta vie, tu veux dire ?

– Oui.

– La vache ! Tu as neuf ans, je crois.

– Oui.

– Tu as raison. Si on parle, ils peuvent nous empêcher de nous voir. Surtout qu'on ne sait pas pourquoi ils font ça. (Augustin se lève.) Non, ce n'est pas possible, cette histoire. Et d'abord, comment je peux te croire ? Ou plutôt, comment je peux croire que la vérité, c'est ce que tu me dis. Si mes parents

sont de vrais menteurs, peut-être qu'ils t'ont menti, à toi, en disant qu'ils étaient aussi tes parents.

– Non... Ce sont mes vrais parents.

– Comment tu peux le savoir ? Tu n'as pas de preuve. Moi, mon père m'a déjà debriefé, pour voir si j'allais pouvoir travailler avec lui. Je commence l'année prochaine. Il me fera assister à des réunions de CA. (Jules fronce les sourcils.) De Conseil d'Administration, si tu préfères. Pourquoi il décide de ça, d'après toi ? Parce qu'il veut que j'assure la succession. De plus, les vacances, ce n'est pas avec eux, que tu les passes ?

– Tu pars aussi avec eux, à l'étranger ?

– Non. Mais Noël et le Jour de l'An, c'est avec eux que je les fête, chaque année. Sauf la dernière fois, bien sûr... Si tu ne me crois pas, je te montre les photos sur l'ordinateur qui a le scotch. Tu verras... Il y a plein de photos où on est en famille.

– Je ne veux pas voir les photos ! réagit vivement Jules, en s'asseyant par terre.

Les propos d'Augustin l'ont vivement atteint. Il se rend compte qu'il n'a pas une vraie preuve d'amour parental.

– Mais non, il ne faut pas te fâcher... (Augustin se rassoit sur le lit.) Viens à côté de moi. (Jules ne réagit pas.) Petit frère... (Jules ne bouge toujours pas.) Tu crois que c'est à cause de l'héritage que je réagis de cette façon ? Pour ça, on n'a pas de bile à se faire, il y a assez à partager. (Augustin lâche un rire.) Tu veux qu'on continue à discuter de ça, ou on n'en parle plus et je m'occupe seulement de l'appareil photo ?

– Je veux qu'on continue à parler de ça.

– Alors, viens t'asseoir à côté de moi et arrête de bouder. Je suis sûr qu'on a plein d'histoires à se raconter.

Jules consent, finalement, à rejoindre Augustin sur le lit, en veillant néanmoins à garder une distance.

– Une question, poursuit Augustin : tu les appelles « papa » « maman » ? (Jules répond d'un mouvement de tête par la négative.) Moi, pareil. Tu sais... même si je suis sûr à 100 % que ce sont mes parents, je ne sais pas vraiment s'ils m'aiment. Surtout ma mère. (Il se tourne vers Jules.) Enfin, notre mère. À part la période des fêtes de fin d'année, je ne la vois jamais. Des fois, je me demande pourquoi elle m'a mis au monde.

– Si tu ne la vois pas beaucoup, c'est parce qu'elle reste très souvent dans le domaine de Courcy de Montvernier.

– C'est normal. C'est là qu'elle habite.

Jules surpris, redresse la tête.

– Mais notre père aussi.

– Non, dément Augustin. L'adresse principale de notre père, c'est ici, au *Bel Air*.

– Tu veux dire qu'ils sont séparés ?

– Tu n'avais pas remarqué ?

– Mais notre père ne voyage pas ?

– Si. Beaucoup même. Mais tu sais, il peut partir d'ici le matin pour aller à Madrid, puis se rendre à Londres dans l'après-midi, et être revenu le soir. (Augustin voit le visage de Jules se fermer.) Ça te fait de la peine, n'est-ce pas, d'apprendre qu'ils sont séparés ?

– Oui. Mais là, maintenant, ils sont bien tous les deux ensemble ?

– Là, oui. Ils ont pris le yacht pour aller sur une plage privée. Mais ça, si tu veux, ça fait partie de leur arrangement.

– Et c'est quoi, leur arrangement ?

– Ouh là ! Il va falloir partir du début... (Augustin se déplace afin de s’asseoir à côté de Jules.) Je ne sais pas si tu es au courant, mais il existe deux types de mariage : le mariage d’amour et le mariage de raison. Le mariage d’amour, ce sont deux personnes qui s’aiment et qui décident de vivre ensemble parce qu’ils s’aiment.

– Et eux, c’est pas ça ?

– Non. Eux, ce qu’ils ont fait, c’est un mariage de raison. Ce sont leurs deux familles qui ont arrangé ce mariage, pour éviter que leur patrimoine se disperse. Du côté de notre mère, il y a aussi pas mal d’argent. Donc, si tu veux, à partir de là, nos parents se sont entendus pour avoir des relations libres, mais à condition que tous deux continuent d’être ensemble à certains moments et pour certaines occasions.

– Ils ont tous les deux accepté ça ?

– Oui, ils ont accepté.

– Moi, plus tard, si je me marie, ça ne sera pas un mariage de raison.

– Tout le monde préfère les mariages d’amour, mais après, il faut voir ce que sont les réalités. Surtout que quand tu as beaucoup d’argent, ça crée plein de tentations. Les filles, il y en a, pour l’argent, qui se comportent pire que des putes.

– Oui, mais c’est plus important de s’aimer.

– C’est parce que tu es encore petit que tu penses comme ça. Mais après, en grandissant, tu t’apercevras que l’argent, ça console de tout.

– Non. Moi, c’est le contraire. Quand j’étais bébé, je pensais que l’argent ça faisait tout, mais plus maintenant.

– Tu dis ça, sans doute parce que tu cherches à t’opposer. Mais en t’opposant, tu te fais souffrir inutilement. Il faut simplement

apprendre à profiter des privilèges qu'on a... Et puis, de toute façon, il n'y a jamais QUE l'argent. Même pour nos parents, il n'y a pas que l'argent. Ils ont quand même fait l'amour ensemble. Sinon, on ne serait pas là. (Son regard coulisse vers Jules.) Hé ! J'espère, au moins, que je n'ai pas à t'expliquer comment on fait des bébés.

– Je sais ce que ça veut dire « faire l'amour ».

– Ah... (souriant), donc, tu sais des choses, quand même.

– Mais peut-être qu'on a été adoptés.

– Pour moi, c'est sûr que non. J'ai la preuve.

– C'est quoi ta preuve ?

– J'ai fait faire des tests génétiques.

– Pourquoi t'as fait ça ?

– Je te l'ai dit. Je ne sais pas s'ils m'aiment vraiment. Alors, ça crée des doutes... (Augustin se lève d'un bond, et va vers la fenêtre.) Vite, il faut que tu sortes ! On te cherche pour le déjeuner. On se voit après...

– Vous pouvez me dire, Monsieur, interroge Joy, les mains jointes sur le tablier, si on doit prévoir un repas normal, pour vous, ou un repas spécial ?

Jules, qui se balance dans un hamac, l'œil fixé sur un mouton de nuage, hésite.

– Un repas normal.

Joy s'éloigne d'un pas précipité. Depuis qu'est tombée la nouvelle comme quoi les Montvernier allaient rentrer plus tôt que prévu, et finalement déjeuner à la maison, un vent de panique souffle dans la cuisine du *Bel Air*.

Jules redresse la tête. Il a entendu un bruit de moteur, mais il ne tient pas à bouger. Ce retour précoce le contrarie. Encore sous l'effet des révélations d'Augustin, il n'a pas encore eu le temps de se ressaisir. Une fois de plus, il va devoir jouer à faire semblant, mais là, le répertoire est particulièrement complexe : il doit être à la fois le faux neveu et le faux fils unique. Il se rend compte que cette accumulation de fausseté finit par l'écœurer, en même temps qu'elle le révolte. Pourquoi devoir toujours être sur la scène d'un théâtre ?

– Bonjour Jules, on dirait que tu vas mieux. Tu vas déjeuner avec nous ?

Jules voit sa mère contourner le hamac.

– Bonjour. (Il se redresse.) On mange quoi ?

– Tu verras bien. Ici, ce n'est pas un restaurant, intervient Didier Montvernier.

– Je peux pas savoir comment c’est un restaurant. J’y suis jamais allé.

Jules voit alors ses parents s’échanger un regard.

– Si tu te comportes bien, on t’emmènera dans un restaurant, finit par annoncer Didier Montvernier.

– Chouette !

Arrive Joy dans de petits pas vifs. Elle s’arrête sur le seuil, les bras serrés contre le corps, comme pour mieux se rapetisser et s’incline légèrement.

– Monsieur et Madame ont fait une bonne promenade ?

– Oui, ça a été... répond laconiquement Didier Montvernier.

– Monsieur et Madame souhaitent manger à l’intérieur ou sur la terrasse ?

Nouvel échange de regards entre Didier et Justine Montvernier.

– Sur la terrasse, on sera mieux, tranche Didier Montvernier. Si on n’est pas embêtés par les insectes.

Joy appelle à la rescousse Rona et Francine, afin de déplacer une table sur la terrasse et d’y installer les parasols.

– C’est bientôt prêt ? s’impatiente Didier Montvernier.

– Juste cinq minutes, signale Joy écartant les cinq doigts. Monsieur et Madame souhaitent peut-être prendre un apéritif.

– Oh non... Comme on est invités ce soir... décline Justine de Montvernier.

Une fois à table avec ses parents, Jules laisse sa fourchette se promener dans son assiette.

– Jules, on ne s’amuse pas avec la nourriture, lui rappelle sa mère. Qu’est-ce qui se passe ? Tu n’aimes pas, ou c’est parce que tu es encore malade ?

– Peut-être que je suis encore un peu malade.

– Mais, ce matin, tu as pris ton petit-déjeuner ?

– Oui. Mais j’ai moins mangé, car le fils du jardinier est venu me prendre un croissant.

– Un croissant qu’on t’avait servi ? Ça, ce n’est pas correct.

– Mais il m’en restait quand même un.

– Donc, tu as quand même de l’appétit pour manger des croissants, relève Didier Montvernier.

– Il paraît que tu n’as plus de fièvre.

– Oui, mais quand même, je ne me sens pas très bien.

– Tu veux aller te coucher ?

– Peut-être, après, si je peux retourner dans le hamac...

– Les vrais malades, je ne pense pas qu’ils vont aller se coucher dans un hamac, relève Didier Montvernier.

Alors qu’ils approchent la fin du repas, Jules a un soubresaut de surprise en apercevant Augustin qui quitte son studio, une tasse de café à la main. Augustin part s’asseoir sur un muret situé à l’avant du bâtiment. Il jette, à peine, quelques regards en direction de la table, son attention semblant surtout se porter sur le panorama marin.

L’instant d’après, il pose sa tasse sur le muret et allume une cigarette.

À leur tour, Didier et Justine Montvernier remarquent l’adolescent.

– Ce n’est pas très prudent. Jeter des cendres par terre, comme ça, alors que tout est sec... relève Justine Montvernier.

– Il doit savoir : son père est pompier, réplique Jules, qui voit l’opportunité de mettre mal à l’aise ses parents. Il a de la veine ! Parfois, les pompiers sont de vrais héros... Ils prennent des risques pour sauver des enfants. C’est pas vrai ?

Jules voit alors son père lever un index, en direction de la baie ouverte de la maison.

– Est-ce qu'on peut apporter ma boîte de cigares et un cendrier ?

Didier Montvernier attrape un cigare dans sa boîte, sectionne l'embout à l'aide d'une guillotine de poche, saisit le cendrier de son autre main, puis se lève.

Contournant la chaise de Jules, il se penche et murmure dans l'oreille du garçon :

– Moi aussi, je prends des risques.

Puis Jules voit son père rejoindre Augustin.

Le garçon ne détache plus ses pupilles rondes des deux silhouettes. Didier Montvernier pose le cendrier sur le muret. Augustin tend un briquet. Didier Montvernier, la tête inclinée, allume son cigare. Le cœur de Jules accélère son tambourinement. Tous deux, face à face, discutent comme père et fils. Un moment, seulement, leurs deux regards s'orientent dans sa direction. Il comprend qu'il est le sujet de la discussion.

Alors que son père revient vers la terrasse, Jules demande à sa mère s'il peut quitter la table et monter se coucher. En vitesse, il grimpe l'escalier. Une fois dans la chambre, il se précipite sur la terrasse privée, aperçoit d'en haut la silhouette de l'adolescent qui retourne à son studio.

– Augustin !

Augustin lève la tête, lance un « chut ! » explicite, puis disparaît dans le bâtiment.

Jules quitte la terrasse et s'allonge sur le lit. Est-il malade ? Non, sans doute pas comme la veille. Il a simplement la nausée des mots qu'il a entendus et plus encore des silences assourdissants. Des parents désunis ; un frère qui n'a pas le droit d'exister... Tout semble aller à l'encontre de son rêve d'une

famille à laquelle on s'attache. Mais sa mère, comme son père, semblent avoir d'autres bonheurs que celui-là.

Un peu plus tard, Jules entend qu'on frappe à sa porte. C'est sa mère. Elle lui demande de se préparer pour la soirée à laquelle ils sont invités, mais le garçon n'y tient pas. Il sent qu'il a encore mal à la tête, qu'il n'est pas en forme. Ses parents, bien que peu enchantés de le laisser sur place, cèdent à la demande.

Jules n'a alors plus qu'une préoccupation : guetter le départ de la Chevrolet cabriolet *Bel Air* familiale. En se rendant, à nouveau, sur la terrasse privée, le garçon s'aperçoit, qu'il n'est pas le seul à surveiller ce moment. Augustin est de nouveau à l'extérieur. Un bruit de moteur. Augustin s'avance prudemment en direction du portail. Jules le voit ensuite revenir et lui indiquer un point de rendez-vous vers l'avant de la maison.

– Viens, on va se trouver un coin tranquille dans les restanques.

Jules suit Augustin qui descend les marches d'un escalier de pierre, jusqu'à une première terrasse bordée par une haie de lauriers à fleurs blanches et occupée par le SPA avec bar intégré. Un sentier rouge, à flanc de montagne, permet d'atteindre, à un niveau plus bas, un belvédère, qui offre une vue étendue de la côte. Dans le prolongement du belvédère, un petit massif forestier entoure une seconde terrasse aménagée avec un mobilier de jardin. Augustin, qui s'est installé sur une balancelle, appelle Jules resté, quant à lui, à observer la vue depuis le belvédère. Jules, non sans peine, se détache du panorama et rejoint Augustin sur la balancelle.

– Alors, on n'est pas bien, ici ?

– Si.

– Je dois te prévenir, ajoute Augustin, sur toute la partie arrière de la maison, il y a des caméras.

– Jusqu’à la maison du gardien ?

– Oui, jusqu’à chez le gardien et, aussi, jusqu’à ma porte.

– J’ai l’habitude. À Courcy de Montvernier, il y a des caméras dans tout le parc. Tu as déjà été là-bas ?

– Il paraît que oui, mais je m’en souviens plus. Ça devait être avant ta naissance.

– Il faudra que tu viennes me voir à Courcy de Montvernier.

– Mais comment veux-tu que j’aie là-bas ?

– S’il te plaît ! Je suis sûr que tu trouveras une solution.

– La solution, ça sera de dire à nos parents qu’on est au courant, mais je ne sais pas comment il vont réagir. (Augustin se tourne vers Jules.) En fin de compte, tu m’aimes bien...

– Pourquoi tu me dis ça ?

– Parce que tu es allé cafter que je suis venu dans la maison te voler un croissant. À cause de ça, je me suis fait engueuler.

– Mais j’ai raconté cette histoire pour pas qu’ils devinent qu’on se parle !

Augustin active le mouvement de la balancelle.

– Je te signale qu’avec un frère, on doit tout partager. Même les croissants.

– Même les croissants et même les engueulades, précise Jules dans un rire.

Augustin rit à son tour. Puis il stoppe la balancelle.

– Mais là, c’est moi tout seul qui me suis fait engueuler. Déjà, je dois jouer le rôle d’un larbin...

– Notre père m’a dit de faire attention à toi, parce que tu es un menteur.

– Il t’a dit ça ? Ça devait être pour éviter qu’on se parle.

– Il a dit aussi que tu as de mauvaises fréquentations.

– Ça, c'est vrai qu'il le pense. Il m'a déjà fait la remarque. Mais il devrait commencer par s'occuper de ses mauvaises fréquentations à lui. (Soudain, Augustin fixe le visage du garçon.) En fait, je ne sais pas si tu lui ressembles vraiment. (Il passe une main dans la chevelure de Jules.) Tu as les cheveux de notre mère, son visage, ses yeux... (Il retire sa main.) Alors que moi, on dit que je ressemble plus à mon père.

– À « notre » père, rectifie Jules.

– Justement, je me posais la question, annonce Augustin en sortant une cigarette d'un paquet.

– Quelle question ?

– Eh bien... Si mon père, c'est vraiment ton père. (Il allume sa cigarette.) Peut-être que tu es seulement mon demi-frère.

– Non ! Ça ne peut pas être autrement que mon père.

– Dans mon cas, je suis sûr, je t'ai déjà expliqué, parce que j'ai la preuve génétique que mon père, c'est mon père, et que ma mère, c'est ma mère. Mais toi... tu n'as pas de preuve. Disons que du côté de notre mère, on n'en a pas besoin, parce que tu lui ressembles, c'est sûr. Mais du côté paternel... Peut-être que notre mère a eu un enfant avec un de ses amants, et que toi, tu es cet enfant. Ça pourrait expliquer pourquoi il ne faudrait pas qu'on se rencontre.

Jules se met à fixer devant lui un point de vue incertain. Le souvenir d'un cauchemar lui revient : celui de Tripon, le professeur, qui aurait une vie cachée avec sa mère. D'ailleurs, s'agit-il seulement d'un cauchemar ? Il avait quand même obtenu des preuves...

– Tu vois, enchaîne Augustin, tu as des doutes, toi aussi.

– En fait, c’est juste que j’ai pensé que ma mère, à Courcy de Montvernier, elle pouvait avoir un amant. En plus, c’est un type que j’aime pas.

– Un amant ? Mais tu es sympa avec elle. Elle n’en a pas qu’un. Elle a des amants...

– Pourquoi tu dis ça ?

– Pourquoi je dis ça ? Mais parce que c’est une pute.

– Mais c’est notre mère, quand même ! Tu n’as pas le droit de dire ça de notre mère. C’est l’insulter ! Et du côté de notre père, ce n’est pas pareil ?

– Si... C’est pareil. En fait, dès qu’ils ne sont plus ensemble, ils vont avec qui ils veulent. Mais, comme je t’ai dit, ce n’est peut-être pas « notre » père, mais « mon » père.

– Je veux pas que tu me sortes que ça n’est pas mon père ! réplique Jules avec une soudaine véhémence. Tu n’as pas non plus la preuve que ça n’est pas mon père.

– Ouais, pas faux.

– En plus, pourquoi il viendrait au domaine de Courcy de Montvernier, si ça n’était pas mon père ?

– Parce que c’est une planque pratique pour ses affaires.

– Et pourquoi il voudrait tout le temps me faire plein de cadeaux ?

– Ça, je sais pas... (Augustin lâche une bouffée de fumée.) Ok... j’arrête de dire que ça n’est pas ton père. (Il saisit Jules par la taille et le presse contre lui.) Puis, de toute manière, tu restes mon petit frère. Ça ne te fait pas plaisir, à toi, d’avoir un grand frère ?

– Si...

– Bon... À toi, maintenant, de m’apprendre des trucs. C’est grand, dans le château de Courcy de Montvernier ?

– Oui.

– Beaucoup plus grand qu’ici ?

– Oui.

– Tu me dis que « oui ». Tu ne peux pas me donner plus de détails ?

– Je sais pas. Je n’ai pas tout vu des pièces ici.

– Oui... Ici aussi, ça jette. Jusqu’au toit, où il y a un solarium, avec une autre piscine. Et... Dis-moi, tu as déjà assisté à une réunion où notre père retrouve ses cinq collègues ?

– Quand ils viennent, je n’ai pas le droit d’aller dans les pièces où ils sont.

– Tu m’étonnes ! Et ils arrivent comment là-bas ?

– En hélico.

– Directement dans la propriété ? (Signe affirme de Jules.) C’est top. Je sais que ces réunions sont très importantes pour mon père. Pardon... « notre » père. Mais tu as appris à quoi elles servent ?

– Non. Et toi ?

– Moi non plus.

Augustin quitte la balancelle pour approcher un cendrier sur pique, enfoncé au sol près d’un transat. Il écrase sa cigarette.

– Je sais juste que notre père considère que les réunions avec les cinq associés, sont les seules qui lui paraissent vraiment utiles. (Il se rassoit sur la balancelle.) En fait, si ! Je sais autre chose, mais c’est très confidentiel. Et, de toute façon, même si je te le répète, tu risques de ne pas comprendre. Parce que, en fait, dans ces réunions, il y a un enjeu politique.

– Tu peux quand même me répéter, même si je comprends pas tout.

– Ok. Parce que tu es mon frère. Mais c’est vraiment à garder pour toi. Leurs réunions, ça doit servir à casser le système politique en place. (Jules le fixe avec un regard perdu.) Tu vois, je te l’avais dit.

– Si ! Je comprends que c’est pas bien, ce qu’il veut faire.

– En effet. Mais est-ce qu’on a vraiment le choix ?

Les deux garçons redressent la tête. Ils entendent au loin la voix de Francine qui appelle : « Jules ! Jules ! »

– C’est toi qu’on recherche, chuchote Augustin en sautant à terre.

– Qu’est-ce qu’on fait ?

– Tu vois, ça, je te parie que c’est notre père qui a dit à Francine de te surveiller, pour pas que tu aies la tentation de venir me parler. Alors, tu vas vite remonter sans moi. Après, dans la chambre, dans le tiroir du bas de l’armoire, tu verras un interphone. Il faudra le brancher et on pourra se parler. Vite ! File ! Elle arrive par ici...

Jules reprend aussitôt le chemin des restanques en sens inverse.

– Eh bien... qu’est-ce vous êtes allé faire par là-bas ?

– Je regardais la vue. C’est super beau !

– Tout seul ?

– Oui. Tout seul.

– Vous étiez malade hier. Il ne faudrait pas qu’aujourd’hui, vous attrapiez une insolation...

Jules accompagne Francine jusqu'à l'intérieur de la maison. Le garçon en profite pour explorer les parties encore inconnues du rez-de-chaussée. Une double porte transparente permet, au fond de la principale pièce à vivre, d'accéder à un grand couloir qui sépare, d'un côté un salon avec sa cheminée centrale et ses lustres en verre de Murano ; de l'autre, une cuisine avec son cellier.

En enfilade, après le salon, un cabinet de curiosités, assemble des tableaux de styles variés, une collection de vases anciens, des sculptures antiques, des taxidermies, ainsi que divers meubles et accessoires raffinés : des bronzes, des cuivres, des faïences et des porcelaines incrustés d'or issus de manufactures anciennes.

Le temps d'exploration a permis à Jules de se faire oublier. Le cœur battant, il rejoint sa chambre à l'étage. Une fois la porte refermée, il recherche dans le tiroir de l'armoire, l'interphone indiqué par son frère. En déroulant le fil de l'appareil, Jules s'aperçoit qu'il a exactement le même système de communication au domaine de Courcy de Montvernier.

Jules actionne le système d'appel. En vain. Il comprend qu'Augustin a dû s'attarder à l'extérieur. Mais alors qu'il reprend sa lecture de la *Case de l'Oncle Tom*, il reconnaît le *bip* répété de la sonnerie. Jules se précipite sur l'appareil comme si ce dernier pouvait avoir la faculté de lui échapper des mains.

– Augustin, c'est moi, Jules...

« Alors, elle est comment ma chambre ? »

– C'est ta chambre ici ?

« Oui, même si je ne l'habite plus. Il y a encore mes affaires dedans. »

– Super. Pourquoi tu as dû aller dans l'autre bâtiment ?

« On ne m'a pas obligé. Tu n'as pas vu la pièce au-dessus. J'ai fait aménager un studio d'enregistrement, avec une super acoustique et c'est complètement insonorisé. »

– C'est notre père qui t'a payé ça ?

« Bah oui... Qui veux-tu que ça soit d'autre ? »

– Mais c'est quand même mieux, la grande maison.

« Je sais que c'est mieux, la grande maison. Mais c'est à cause de toi que je ne peux pas y aller ! Vu que je suis le fils du gardien. Franchement, c'est abusé de m'imposer ça ! »

– Si tu veux, tu peux venir, ici, en cachette.

« Non... Car je sais qu'on te surveille. Mais j'ai pensé à faire tous les réglages sur ton appareil photo. Sauf si tu le veux tout de suite, je pense m'en servir comme un prétexte pour venir dans la maison. »

– Oui, tu peux encore le garder.

« Puis, de toute façon, je n'ai pas du tout l'intention de me laisser faire. Si je ne peux pas aller dans la maison ; si je dois continuer à me la fermer... Alors, crois-moi, avec notre père, les négociations, elles vont être sévères. Tu vas voir comme je vais lancer une OPA sur la Chevrolet et le bateau. Il ne pourra pas refuser. »

– Tu as le droit de conduire sa voiture ?

« T'inquiète... J'ai un pote restaurateur à Nice, que je fais venir, ici, pour prendre la voiture... Il a le permis de conduire et aussi le permis côtier. »

– Mais si tu sors, je ne vais pas pouvoir te voir...

« Dis donc... On dirait que tu ne peux plus te passer de moi. »

– C'est que... On a peut-être juste la possibilité de se voir pendant que je suis ici. Pour après, on sait pas...

« Oui, tu as raison petit frère, alors, tu sais ce que je vais essayer ? C'est de te faire venir avec moi... »

– C'est vrai ? Tu vas essayer de me faire venir avec toi ?

« Disons que j'ai l'idée d'un plan... »

– Ouah ! C'est vraiment topissime ! Si tu réussis ça, alors je t'adore ! Tu es le meilleur de toute la Terre !

Puis Jules se met à courir et à sauter à travers la chambre et jusque sur la terrasse privée en lançant des « Youpi ! »

« Mais tais-toi ! T'es idiot ou quoi ? Tu vas attirer l'attention. »

Jules revient vers l'interphone :

– Augustin ? Tu es là ? Augustin !

Jules active le signal d'appel, mais pour seule réponse, plus que le silence.

Le lendemain matin, Jules se retrouve seul, au rez-de-chaussée, à la table du petit-déjeuner de la grande pièce de vie, ses parents ayant décidé de petit-déjeuner dans leur chambre. Son regard fixe le croissant qui reste dans la corbeille. Il le prend, l'enroule dans une serviette en papier, puis sort, dépasse la haie de bougainvilliers, et se dirige vers le second bâtiment.

Il sonne une première fois, une deuxième fois, frappe, appelle : « Augustin ! ». Il sonne à nouveau... et se retrouve, surpris, pour le coup, de voir la porte s'ouvrir. Dans l'entrebâillement, Augustin, en caleçon et les cheveux en bataille, l'observe avec des yeux mi-clos.

– T’es vraiment pas possible, toi. Un vrai pot de colle !

– Mais je t’apporte ton croissant !

Augustin laisse entrer le garçon, mais sitôt la porte refermée, il effectue un rapide demi-tour pour regagner en vitesse son lit.

– Tu n’as pas compris que je dormais.

– Mais il est déjà tard !

– En plus, tu viens alors que nos parents sont là et je t’ai également expliqué qu’il y a des caméras qui filment à l’entrée.

Augustin se laisse retomber sur le lit et aussitôt s’enveloppe dans un drap qu’il remonte jusqu’à sa tête.

– Mais tu ne veux pas manger ton croissant ?

– Après. Tu n’as qu’à le poser sur la table.

– Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, insiste Jules, qui n’a pas l’intention de laisser son frère en paix.

Le croissant à la main, il grimpe sur le lit, s’installe à côté d’Augustin et tente, autant que possible, de placer un coin de la viennoiserie devant le nez du dormeur. Aucune réaction, sur le moment. Mais d’un seul coup, Jules sent que le croissant lui est arraché des mains et qu’un drap lui arrive dessus, comme un filet de pêche.

– Ah ! Tu as décidé de jouer au casse-couilles ? Tu vas voir un peu ce qui va t’arriver !

Dans des cris et des rires, Jules cherche tant bien que mal à se débattre contre Augustin, qui entreprend, purement et simplement de le ligoter dans le drap. Puis, c’est au tour d’Augustin de rire à la vue du petit frère emmaillotté. Augustin décide de compléter le châtiment par le supplice de quelques chatouilles.

– Non ! Ce n’est pas juste ! réagit Jules. Tu es plus fort que moi. Arrête !

– Jules !

Les deux garçons se redressent. La voix qu'ils viennent d'entendre, au loin, est sans conteste celle de Didier Montvernier. Jules plaque sa main contre sa bouche. Il est soudain inquiet.

– Ne traîne pas... Tu vois bien qu'il te cherche. (Augustin pousse son frère vers la sortie.) Allez... va te faire engueuler. Chacun son tour... Et merci pour le croissant !

– Tu étais où ? interroge Didier Montvernier en voyant Jules le rejoindre précipitamment sur la terrasse.

– J'étais chez les gardiens.

– Tu n'as rien à faire chez eux !

– Mais c'est à cause de mon appareil photo. J'ai eu besoin qu'on m'aide à le faire marcher.

– Et il est où ton appareil photo ?

– Je l'ai laissé là-bas.

– Où ça, là-bas ?

– Le gardien m'a dit qu'il fallait le montrer à son fils.

– C'est bien vrai, ce que tu me racontes ?

– Oui, c'est vrai ! se défend Jules avec véhémence. Tu n'auras qu'à demander au gardien !

Vêtu d'un peignoir, Didier Montvernier traverse la terrasse, jusqu'à atteindre le rebord de la piscine. Puis il ôte son peignoir, le pose sur un transat et saute dans l'eau. Jules constate, avec soulagement, qu'il est parvenu à mettre un terme à la discussion.

S'approchant à son tour du rebord de la piscine, il interroge son père :

– Quand est-ce que vous retournez sur la plage ?

– On n'en sait rien.

Jules espère, par cette question, ôter les derniers doutes à son père. Mais il réalise, en même temps, que lui et Augustin sont surveillés comme le lait. Il comprend alors, qu'il doit s'auto-discipliner, mais que d'efforts, à présent, pour pouvoir s'attacher à des centres d'intérêt, qui l'écartent de son nouvel allié. Car depuis leur rencontre, ce frère de quinze ans ne cesse de le hanter. Tel le chant entêtant des cigales, les mêmes images dansent en permanence dans sa mémoire. Augustin a jeté une lumière nouvelle et inespérée dans sa vie.

Au cours de l'après-midi, alors que Didier et Justine Montvernier sont allongés côte à côte, sur des transats, en train de se tenir la main, Jules voit arriver au loin Augustin, qui brandit ostensiblement l'appareil photo. Il part à sa rencontre, de l'autre côté de la piscine et tous deux s'assoient sur un muret. Bien que tournant le dos aux parents, ils se sont placés intentionnellement dans leur ligne de mire.

– Beau couple, ironise Augustin à voix basse, tout en faisant mine de présenter le fonctionnement de l'appareil à Jules. Elle, elle doit penser à son amant laissé à Courcy de Montvernier et lui, à la prochaine pétasse qu'il se fera offrir en cadeau, dans un hôtel, en échange d'un contrat signé. Tout est de l'hypocrisie. Que des apparences...

– Pourquoi tu dis ça ? Tu préfères qu'ils se disputent ?

– Fais attention, on est censé parler de l'appareil photo.

Jules et Augustin se retournent un bref instant.

– En fin de compte, poursuit Augustin, là, je crois plutôt qu'ils s'intéressent à nous deux. Ça doit surtout inquiéter notre père, à mon avis. Il doit se dire que c'est trop évident qu'on est des frères. Mais si, au moins, tu ne me regardais pas comme ça...

– Comment je te regarde ?

– Tu as des yeux ronds et brillants. Regarde au moins l'appareil photo.

– Mais c'est ce que je fais !

Augustin se retourne, une nouvelle fois.

– Je crois de toute façon qu'on n'a pas le choix. Je vais devoir te laisser. Je m'occupe de notre sortie.

L'instant d'après, Augustin s'éloigne déjà en direction de son logement.

Deux jours plus tard, dès les premières lueurs de l'aube, tout le personnel est mobilisé pour l'entretien de la maison. Le gardien, plus longuement que d'habitude, s'occupe de nettoyer le fond de la piscine. Joy et Rona, quant à elles, veillent méticuleusement à passer le chiffon sur chaque bord et recoin de la maison, en n'oubliant ni les plaintes, ni les contours des interrupteurs, ni même les fils de lampes... Francine, qui reçoit les premières livraisons de produits, pour le déjeuner, fait l'inventaire, tout en supervisant le travail des deux Philippines. Elle est aussi chargée de l'accueil du chef cuisinier, embauché en ce jour, pour la préparation des plats.

Jules, qui a voulu, à nouveau, s'installer dans un des hamacs, a eu pour consigne de retirer ses chaussures. Alors qu'il se laisse doucement balancer, il a la surprise de voir Augustin traverser la terrasse comme une flèche, pour se rendre jusque sur le seuil de la grande pièce de vie où leur père s'est installé pour boire un café.

– Monsieur Montvernier, on m'a signalé qu'il y a des courriers importants pour vous, qui sont arrivés dans l'appartement de Monaco. Je peux aller vous les chercher aujourd'hui.

– Avec la Chevrolet, j’imagine. Par la route, c’est plus rapide.

– Avec le bateau, c’est plus pratique, conteste Augustin. On arrive directement. Comme il est au mouillage, je peux vous le ramener au port.

Jules voit alors Didier Montvernier se lever et fermer les baies vitrées afin de rendre la discussion inaudible à l’extérieur. Mais se penchant depuis le support de son hamac, il aperçoit la silhouette du père et de l’ado qui discutent vivement, face à face. Augustin, en particulier, semble s’emporter. Mais peu après, il constate un certain apaisement et remarque que Didier Montvernier retire plusieurs jeux du porte-clefs fixés à la poche de son pantalon.

Les portes de la baie se mettent de nouveau à coulisser. Augustin sort et bifurque vers le hamac de Jules.

– Dès que vous avez fini de déjeuner, tu me fais signe.

Jules remarque, en même temps, que l’ado lui adresse un discret pouce levé. L’instant d’après, il disparaît de son champ de vision.

À l'ouverture du portail, une Buick blanche étincelante, pénètre dans la propriété du *Bel Air*. Le gardien, qui occupe cette fois la fonction de voiturier, récupère le véhicule, tandis que Francine conduit les invités : un couple et leurs deux enfants, vers la terrasse. Jules constate que la famille ne consacre aucun temps à l'exploration des lieux et se dirige, sans hésiter, dans la bonne direction. Ce sont, de toute évidence, des habitués.

– Voilà les Blay ! annonce Didier Montvernier.

Les deux hommes s'échangent de chaleureuses tapes amicales dans le dos.

Justine Montvernier surgit à son tour, apprêtée dans une robe à popeline de coton, noire et blanche, sa chevelure blonde lissée en arrière, dans un chignon tressé, les lèvres rosies, le teint doré, le regard lumineux. Elle rayonne.

– Va dire « bonjour », somme Justine Montvernier en poussant Jules vers les enfants des invités.

Jules fait ainsi la connaissance de Clément douze ans, de Mathilde onze ans et de leurs parents, Axel et Garance Blay. Il apprend que Axel Blay occupe un poste de direction dans l'industrie pharmaceutique, et que Garance Blay travaille dans le secteur du tourisme de luxe. Ce sont des gens hautement fortunés, installés dans le coin depuis quelques années, après avoir quitté la Vallée de Chevreuse, en région parisienne.

Les enfants ont l'air gentils et les parents pas trop sévères, observe Jules. Il remarque encore que les Blay portent des

tenues plus décontractées, peut-être parce que les parents sont plus jeunes. Se retrouvant à table, face à Clément et à Mathilde, qui ont presque son âge, Jules se rend compte qu'il dispose d'une chance inouïe d'agrandir son horizon avec de nouvelles amitiés. Mais Clément et Mathilde s'avèrent réservés, l'un comme l'autre. Clément, qui a vraisemblablement hérité de la minceur élancée de sa mère, semble se cacher presque entièrement derrière une mèche frontale. Seules ses pupilles noisette qui coulissent, dans la meurtrière de son regard, correspondent à ce qui bouge réellement, en lui. Mathilde, qui a des yeux bleus et des cheveux bouclés aux reflets châains, a tendance, quant à elle, à baisser le regard. De son côté, Jules, du fait qu'on l'oblige à passer pour le neveu, se sent mal à l'aise. Aussi, pendant tout le repas, les trois enfants ne vont pratiquement échanger aucune parole.

Ce mutisme partagé va, au moins, permettre un avantage : celui d'obtenir un droit, pour les trois plus jeunes, de quitter la table plus tôt. Jules, qui n'a pas oublié sa mission de prévenir son frère, en profite pour s'éclipser discrètement en direction du second bâtiment. Mais alors qu'il approche la haie de bougainvilliers, il est surpris par un « *psitt* ». Contournant les bougainvilliers, il découvre Augustin, en présence d'un camarade, plus âgé que lui, tous deux installés sur des transats.

– Jules, je te présente Tommy, le restaurateur dont je t'ai déjà parlé. Tommy, mon frère Jules.

– C'est donc toi, le frère caché ? répond Tommy dans un ricanement. Enchanté bonhomme !

– Jules ! poursuit Augustin. Il faut que tu essayes de me ramener ici quelqu'un de la famille Blay.

– Mais il n'y a que les enfants qui sont sortis de table.

– L’un des deux, c’est bon. Tu restes discret...

Jules aperçoit Mathilde, qui avance dans leur direction. Il part la chercher, lui prend délicatement le bras pour la conduire derrière la haie.

– Augustin !

– Mes parents vous ont raconté des salades, annonce d’emblée Augustin. Jules n’est pas leur neveu. C’est mon frère. (Mathilde, de stupeur, plaque sa main devant sa bouche.) J’aimerais pouvoir l’emmener avec moi, en sortie. Demande à tes parents de nous trouver une combine.

– Ok...

Jules suit Mathilde qui revient vers l’intérieur de la maison. Restant à distance, il l’aperçoit qui chuchote dans l’oreille de sa mère. Garance Blay se redresse sur sa chaise, visiblement estomaquée par la nouvelle. L’instant d’après, elle se lève. Elle s’excuse, parce qu’elle doit téléphoner à cause d’un litige qui concerne ses affaires. Garance contourne plusieurs chaises pour, à son tour, parler à voix basse à son mari. Axel Blay, commence par réagir par un haussement de sourcils, puis se penche à son tour vers l’oreille de sa femme.

– De toute façon, lance Didier Montvernier, pour le café, nous serons sans doute mieux sur la terrasse.

De manière précipitée, Garance Blay, guidée par sa fille, se dirige vers la haie de bougainvilliers.

– Bonjour Augustin. C’est d’accord, on vous couvre. Mais rends-toi compte que tu vas être responsable de ton petit frère. (Elle regarde Tommy.) Et vous aussi. (Elle jette un œil sur sa montre.) Dans deux heures maximum, on devra le faire revenir ici. Filez ! Ils arrivent par ici. Non, pas toi Jules...

Puis, sortant de derrière la haie, Garance plaque son smartphone à l'oreille. Sans trop comprendre, Jules rejoint la terrasse, ses parents et la famille Blay. Puis il entend vrombir un moteur et comprend que c'est Augustin et Tommy qui s'en vont avec la voiture paternelle. Les Blay, assis sur des chaises de jardin, se laissent servir le café, avec une certaine décontraction.

– Les enfants ! appelle soudainement Garance Blay. Si vous avez parlé de notre delphinarium à Jules, pourquoi ne pas plutôt lui montrer ? Je suis sûre que ça lui ferait plaisir, de voir les dauphins. N'est-ce pas Jules ?

– Oui, ça me ferait plaisir.

– En effet, soutient Axel Blay. Je pense qu'ils vont plus s'amuser entre eux, au delphinarium, qu'en notre compagnie.

– Dans ce cas, je me charge de trouver quelqu'un pour les conduire là-bas, annonce Didier Montvernier, en s'emparant de son téléphone.

– Non... laisse Didier. Nous avons déjà notre chauffeur. Il est déjà habitué aux enfants.

– Difficile de rivaliser avec une professionnelle du tourisme de luxe, admet Didier Montvernier, en rengainant son portable.

De nouveau, Garance s'éloigne pour téléphoner, puis raccroche.

– Préparez-vous, les enfants. Le chauffeur arrive bientôt.

Un coup de Klaxon. C'est le signal. Clément, Mathilde et Jules montent à l'arrière d'une Mercedes restée, le moteur tournant, devant la propriété. La voiture démarre, roule sur plusieurs kilomètres, puis ralentit, avant de s'arrêter complètement.

– Ils sont là, signale le chauffeur, en repérant la Chevrolet sur le bas-côté.

– Vas-y...tu peux descendre ! annonce à son tour Clément.

Jules est inquiet. Il n'a jamais quitté une voiture seul. Il ne sait d'ailleurs pas comment fonctionne l'ouverture d'une portière. Le chauffeur, qui a deviné son embarras, quitte le véhicule pour lui ouvrir.

– On vérifie que tu rejoins bien ton frère, assure Mathilde, pour sa part. Et au fait ! Les dauphins, il y en a trois. Ils s'appellent Capucine, Solenzara et Vitamine. Retiens bien.

– Capucine, Solenzara, Vitamine. Merci ! Merci pour ce que vous avez fait pour moi.

Jules, le cœur palpitant, quitte le véhicule. Il aperçoit la Chevrolet cabriolet *Bel Air* de son père avec Tommy au volant et Augustin, debout devant une portière ouverte.

– Allez, grouille ! On a déjà assez poireauté comme ça. Monte derrière. Il faut que je t'attache. Rappelle-toi ce qu'a dit Garance. C'est moi qui suis responsable de toi !

– J'espère qu'il n'est pas trop chiant, ton petit frère, avise Tommy en s'engageant sur la route.

– Ah si... J'ai oublié de te le dire. Il est très chiant.

Jules lâche un éclat de rire, mais l'instant d'après, il s'inquiète de la vitesse prise par le véhicule sous la légère pression de l'accélérateur.

– Je ne sais pas si tu te rends compte que je risque gros, moi aussi, enchaîne Tommy. Prendre un enfant sans l'autorisation de ses parents, ça s'appelle un kidnapping. En plus, c'est un Montvernier... J'ai l'impression de rouler avec le coffre-fort de la Banque de France sur la banquette arrière.

– Ouah ! se met à geindre Jules. Il y a beaucoup de vent et ça fait mal aux oreilles.

– Ah non ! Pas possible... il commence déjà ! râle Tommy.

– C’est, en plus, un coffre-fort qui parle et qui est chiant, ajoute Augustin dans un éclat de rire.

– C’est normal, je n’ai pas l’habitude, se défend Jules en posant sa tête près de l’épaule d’Augustin. Toi, notre père, il te laisse beaucoup plus libre que moi.

– Quoi ! Va pas t’imaginer ça ! Si tu veux tout savoir, grâce à ta venue au *Bel Air*, c’est la première fois de ma vie que j’ai le droit de sortir sans garde du corps. La première fois ! Et moi, j’ai quinze ans ! Demande à Tommy, si tu ne me crois pas...

– C’est vrai, confirme Tommy. Ton frère, il a toujours un gorille collé à ses basques. Pas une seule seconde à le lâcher. C’est tout juste s’il ne lui tient pas la bistouquette, quand il pisse !

Jules laisse éclater un rire cristallin.

– Tu vois... enchaîne Augustin, Tommy me donne des cours pour apprendre à piloter le bateau. Mais notre père ne veut pas, car il n’est pas d’accord pour que je passe le permis bateau.

– Pourquoi ?

– Comment veux-tu que je sache ? Est-ce que tu sais pourquoi il t’enferme ? Pourquoi il nous empêche de nous voir ? Il veut nous imposer ses lois, c’est tout. Tu vois, le fait qu’il se comporte de la même façon avec toi qu’avec moi, c’est déjà presque une preuve qu’on a le même père !

– Je crois qu’il s’est détaché, annonce tout à coup Tommy, en lançant une œillade vers l’arrière. Je te parle de ton petit frère.

D’un mouvement vif, Augustin se retourne.

– C’est vrai ça, que tu t’es détaché ?

– Oui, parce que ça me serrait et avec le bruit du vent, je peux pas parler avec vous si je me rapproche pas...

– Jules ! Tu te rattaches immédiatement ! Si Tommy donne un coup de frein brusque, toi, tu voles par-dessus le capot !

– De toute façon, tu n’as pas le choix, appuie Tommy. C’est la loi qui oblige ça...

– Tu dois m’obéir, sinon je te ramène *illico* à la maison !

– D’accord... bougonne Jules, qui obtempère. Mais le vent ça fait du bruit. Vous pouvez pas rouler moins vite. Je peux même pas voir ce qu’il y a dehors.

Tommy se laisse emporter, à son tour, dans un bruyant éclat de rire.

– Si tu ne veux pas entendre le vent, poursuit Augustin, tu mets les écouteurs que tu as à côté, et tu mets la musique...

– De toute façon, on arrive bientôt, juge bon de préciser Tommy.

Peu après, Jules constate, que le véhicule ralentit. Le garçon se trouve cette fois happé par l’animation, qui règne autour d’eux.

– Pourquoi les gens nous regardent comme ça ?

– Parce qu’ils voudraient être à ta place, répond laconiquement Tommy.

– Ce sont des touristes, précise Augustin.

– Moi, je n’aime pas qu’on me regarde de cette façon, commente Jules, qui attend surtout de connaître le moment où il pourra se mêler au cortège joyeux des passants.

Tommy dirige la Chevrolet vers la guérite d’une résidence à l’accès contrôlé.

– Je vais aller demander pour qu’un voiturier, nous ramène la Chevrolet à Monaco, signale Augustin, en quittant le véhicule.

– C’est chez qui, ici ?

– Ici, il y a plusieurs personnes qui habitent.

Augustin salue un gardien et remonte dans la voiture. La Chevrolet redémarre, roule au pas sur l’allée centrale, franchit

des rangées de dos-d'âne, passe entre des villas cossues avant de bifurquer vers une route qui descend sur un parking.

Sitôt un pied à terre, Jules écarquille les yeux :

– Oh ! On arrive au désert !

– Mais non, idiot, c'est la plage, corrige Augustin qui s'éloigne afin de remettre un jeu de clefs à un nouveau gardien, équipé d'un talkie-walkie.

L'instant d'après, Augustin se retourne. Jules s'est évaporé.

– Il est où ?

– Il a dû partir sur la plage.

D'un pas hâtif, Augustin et Tommy se dirigent vers la plage. Un peu plus loin, ils repèrent Jules, accroupi, qui filtre du sable avec sa main.

– C'est doux, c'est top !

– Il faut que tu enlèves tes chaussures. Et évite de mettre du sable dans tes affaires, sinon nos parents vont comprendre que tu n'es pas allé au delphinarium.

– Je peux aller tremper mes pieds dans l'eau ?

– Tu iras te baigner quand tu iras à la plage avec nos parents et leur autorisation.

– Mais là, c'est juste pour tremper mes pieds dans la mer.

– C'est non !

– Mais pourquoi ?

Augustin se penche :

– De toute façon, on doit rester près de l'entrée, parce que j'ai un rendez-vous.

Jules voit son frère chausser ses lunettes de soleil.

– C'est une fille ?

– Oui.

– Comment elle s'appelle ?

– Ambre.

– Tu as couché avec elle ?

– Tu veux que je te donne des détails, ou quoi ?

– Il y a des gens qui regardent quelque chose dans le ciel, signale Jules, tout à coup.

Augustin et Tommy jettent un œil alentour et constatent, en effet, que des plagistes lèvent la tête vers l’azur, une main en visière. Certains se sont même mis debout pour mieux voir.

– Ils ont vu un aigle, comprend Tommy.

Augustin et Tommy inspectent l’azur et finissent par apercevoir le rapace qui tournoie dans les espaces élevés du firmament.

Pendant qu’Augustin et Tommy se laissent happer par la vision de l’aigle, Jules, lui, court aussi vite qu’il le peut vers les vagues.

– Jules ! entend-il crier, tout à coup. Ce n’est pas t’enfermer, qu’il faut, c’est t’attacher !

Jules, en riant, saute dans les vagues, ravi de son exploit, heureux de goûter aux sensations nouvelles, de sentir la mousse de l’écume couvrir ses mollets.

Augustin présente Ambre. C'est une jeune mannequin avec des jambes effilées, un corps de roseau, une longue chevelure brune raide – où l'on remarque encore les dents du peigne – des yeux de chats, des lèvres sensuelles peintes en rouge vif.

Jules voit son frère enserrer Ambre par la taille et lui appliquer un baiser langoureux. Il n'est pas inquiet. Ambre est juste une belle capture. C'est sans rapport avec la profondeur des liens qui l'unit lui, à Augustin : des liens fraternels indéfectibles. Ambre ne fait pas le poids. D'ailleurs, l'instant d'après, il se sent capturé au niveau des jambes, soulevé par des bras vigoureux, porté par une épaule qui tourne sur elle-même et fait virevolter le paysage. C'est son frère.

Fin des cris et des éclats de rire. Moment d'apaisement. Jules retrouve le sol et sa position orthostatique.

– On va aller chercher le *Jet-ski*.

Décadenassé, le scooter des mers est tiré par Tommy jusque dans les flots. Augustin l'enfourche, le fait vrombir et tourner sur lui-même. Tommy le rejoint pour un premier trajet jusqu'au bateau. Jules voit son frère revenir seul. Après un virage aquatique, le *Jet-ski* s'immobilise.

– C'est à ton tour, petit frère.

Jules laisse Augustin lui enfiler un gilet de sauvetage et fixer une lanière de sécurité à son pied.

– Maintenant, il faut que tu t'accroches bien fort à ma taille.

Le scooter prend de la vitesse, bondit sur le dos de la houle, mais la traîtrise d'un creux de vague, à la profondeur insoupçonnée, confronte soudainement les deux frères à un mur d'eau. En poussant un cri, Jules plaque sa tête contre le dos d'Augustin. La vague s'abat dans un tumulte d'écume, mais le scooter repart dans un nouveau bond. Les deux garçons, trempés et secoués par des rires inextinguibles, approchent la proue d'un yacht sur laquelle un nom apparaîtrait : *Zephira*.

Augustin fait tourner le scooter, pour permettre à Jules d'avoir une vue d'ensemble du bateau, dont les lignes révèlent, sous les reflets du soleil, le scintillant d'un profil aérodynamique.

– Ouah ! C'est le nôtre ?

– Oui. C'est le petit. Un vrai bolide des mers.

– Le petit est pour toi et le grand pour nos parents ?

– Non. Ils utilisent aussi celui-là. Le grand, lui, reste tout le temps au port.

Puis Augustin approche le scooter du yacht pour accoster. Il est alors secondé par Tommy, qui aide Jules à rejoindre le premier pont.

Guidé par Tommy, Jules découvre, ébahi, l'aménagement du *Zephira* : sa terrasse extérieure, en teck, avec sa table qui monte et descend ; son salon bar constitué de banquettes confortables et de fauteuils cosy. Dans le prolongement, trois fauteuils ergonomiques fixés devant des écrans, indiquent l'espace réservé au pilotage. En pressant un bouton, Tommy suscite un nouvel effet de surprise, chez Jules, qui voit toutes les vitres latérales s'abaisser en même temps que s'ouvrent celles du plafond. Un escalier en spirale lui permet d'atteindre le pont supérieur, également en teck, où il découvre le gouvernail d'un

autre poste de pilotage, en extérieur, cette fois. Tommy lui indique un bouton, duquel se déploient les deux écrans servant à la navigation. Jules, cependant, a son attention détournée par un bourdonnement venant du large. Il aperçoit Augustin, de retour, avec Ambre qui se tient serrée à sa taille. Il descend accueillir son frère. Mais Augustin est occupé. Avec l'aide de Tommy, il lui faut fixer le *Jet-ski* à un treuil, afin de le remonter.

– Tu n'as pas encore tout visité, lui fait remarquer Tommy.

Jules découvre encore deux autres accès sous le pont : l'un menant à la salle des machines et l'autre à des chambres, ainsi qu'à un espace cuisine.

– Les chambres sont nickel, explique Tommy. Tu ne dois toucher à rien.

De son côté, il doit lui, se rendre dans la salle des machines afin de couper le dessalinisateur. C'est alors, dans cet interstice temporel, que Jules trouve l'opportunité de sauter dans les bras d'Augustin, comme s'il s'agissait de fêter d'importantes retrouvailles.

– Ça te plaît d'être là ? (Jules opine de la tête.) Tu vas voir, c'est moi qui vais le conduire...

Augustin, aidé de Tommy, détachent les amarres. Puis tous deux rejoignent le poste de pilotage sur le pont supérieur. Augustin préfère rester debout pour la conduite. Jules choisit de s'asseoir près de son frère. Il en a l'autorisation à condition de ne toucher à aucune des commandes. Ambre, quant à elle, a pris appui sur le bastingage.

– Paré à appareiller !

Les turbines sont activées, l'ancre levée. Le yacht se dégage tout en lenteur de son point d'ancrage. Une première

accélération le fait s'éloigner de la côte. Augustin pousse la manette des gaz.

– Tu as vu ça ! On a l'impression de voler.

Augustin demande cette fois, à Jules, de libérer le fauteuil pour laisser sa place à Ambre. Quelques caresses amoureuses sont échangées entre eux deux. Mais au moment de l'entrée au port, Tommy demande à Augustin de redoubler de vigilance.

– Tourne, tourne, tourne encore !

Ce jour-là, à Monte-Carlo, le trafic est dense. Les yachts qui se croisent doivent presque se frotter bord à bord.

Un moment, Augustin pointe un doigt en direction d'un immense bâtiment à multiples ponts, équipé d'une piste d'hélicoptère.

– Regarde Jules ! Il est là, le grand...

– Toi, regarde plutôt devant ! recommande vivement Tommy.

Sitôt il met pied à terre, Jules se sent fortement impressionné par le gigantisme de la ville, sa verticalité, son vacarme continu. Il avance prudemment, avec l'impression de fouler le sol d'une autre planète. De partout, la vie grouille, comme dans une fourmilière excitée par le danger. Le béton, qui s'étale à perte de vue, a façonné toute une forêt d'immeubles grand standing, qui s'agglutinent et s'encastrent dans le giron d'une enclave escarpée.

– Jules, quand tu traverses, tu n'es pas obligé de marcher sur les lignes blanches.

Jules suscite la risée chez Tommy et Ambre.

Tous les quatre se dirigent vers un Escalator montant. Jules écarquille les yeux à la vue de l'escalier mobile en fer.

– Il va vite. J'ai peur de tomber.

– Ce n'est pas compliqué, explique Augustin, tu n'as qu'à tenir la rampe.

Augustin, Ambre et Tommy passent devant Jules pour lui donner l'exemple. Mais le garçon n'est pas assez rassuré. Tous les trois s'esclaffent en découvrant que Jules est resté seul, en bas de l'Escalator. Augustin, dans un soupir d'agacement, passe par-dessus la rampe et redescend.

À présent que son frère lui tient la main, la lancée devient facile, pour Jules. Porté par les marches de fer, il se sent enchanté de sa nouvelle expérience.

Augustin lève un doigt pour lui indiquer le triplex familial, un penthouse situé au 8^e étage d'un immeuble cossu.

Puis il rejoint Ambre.

– Tu as ta plaquette, que je vérifie ?

– Non, j'ai oublié. Mais tu peux me faire confiance, quand même !

– Non ! Pas pour ce genre de risque...

– Tu crois que j'ai envie, avec un môme, de foutre ma carrière en l'air ?

Tommy attrape Jules afin de l'éloigner de son frère.

– Laisse-les discuter entre eux. Ils ont un problème à résoudre.

– C'est de la faute à qui ?

– À personne. Ton frère, simplement, ne sait pas si Ambre est vraiment amoureuse de lui, ou si elle le prend pour un Loto gagnant.

– Je peux aller de l'autre côté de la route ?

– Qu'est-ce que tu veux voir là-bas ? Si tu veux traverser, tu fais attention.

Tommy observe Jules avec un regard interrogatif. Le garçon semble surtout jouer avec les passages piétons. *Il est débile ou*

quoi ? Puis il voit Ambre s'éloigner et Augustin lui faire signe de revenir. Cependant, Jules a disparu de l'autre côté de la route.

– Jules !

Le garçon apparaît soudainement, détale sur la chaussée. Une grosse cylindrée pile devant lui, dans un crissement de pneus. S'ensuivent de virulents coups de Klaxon.

– Oh ! Ça va pas la tête ! fustige Jules en tapant sur le capot de la voiture.

– Mais c'est un malade, ton frère ! souffle Tommy.

– Ce n'est pas lui, le malade. C'est mon père, qui ne lui a rien appris.

Augustin se précipite pour récupérer son frère.

– Il a failli m'écraser et après il m'agresse ! se justifie Jules.

– C'est normal qu'il klaxonne. Tu as traversé comme un lapin.

– Pourquoi ta copine n'est pas là ?

– Elle est partie faire une course dans une pharmacie. Elle va nous rejoindre.

– C'est pour pas avoir de bébé ?

– Ah d'accord... commente Tommy. Il ne sait pas traverser une route, mais côté sexualité, on a dépassé le stade des cigognes...

Probablement que ni Tommy, ni même Augustin ne prennent réellement conscience de l'accumulation de nouveautés qui submergent le garçon, ce jour-ci. Assailli, jusqu'à l'étourdissement, par des expériences, Jules peine à mettre de l'ordre dans ses pensées. D'ailleurs, il doit encore vivre de nouvelles découvertes : pour la première fois, il entre dans un immeuble et monte dans la cabine d'un ascenseur, lequel a la singularité de posséder une télévision en marche. Il a un

froncement de sourcils en apercevant la télévision. À quoi sert-elle ?

Quand ils arrivent, tous les trois, devant la porte du palier médian du penthouse, Jules est, à présent, surpris par la musique et le chahut qui semblent régner entre les murs.

– Ce sont les locataires du triplex, explique Augustin.

– Ils font la fête ?

– Comme d’hab’, explique Tommy. Ici, c’est la fiesta tous les jours et à toute heure. Ils n’ont que ça à faire de leur vie...

La porte s’ouvre. Deux fêtards apparaissent dans l’entrebâillement : l’un porte un chapeau et un nœud papillon ; l’autre, dans un smoking débraillé, tient une bouteille de champagne à la main.

– Tiens ! C’est Montvernier, le fils du proprio avec Tommy, déclame le fêtard au chapeau, en ouvrant la porte en grand.

En écho, des exclamations enjouées.

– Entrez !

Le deuxième fêtard, en smoking, braque son regard sur Jules.

– C’est ton nouveau garde du corps ?

Des éclats de rires fusent.

– C’est mon frère, signale Augustin.

En s’avançant, d’un pas circonspect, Jules découvre un vaste espace épuré aux larges baies ; une galerie dans un style *loft* industriel, décoré par des toiles géantes de peintures modernes. Le lieu est occupé par une bande de jeunes qui discutaillent, ainsi que par des couples de danseurs atones, qui piétinent le sol sur un *slow*. L’essentiel du vacarme musical et de l’agitation semblent provenir de l’étage supérieur.

L’instant d’après, Augustin, Tommy et Jules se retrouvent entourés d’un essaim de curieux.

– Ah ouais, tu as un frerot ? s'exclame une jeune brune, la main posée sur une hanche. On ne savait pas. (Elle approche son autre main du menton du garçon.) Il est craquant.

– Il a quel âge ? interroge un curieux dont la tête apparaît derrière l'épaule de la brune.

– Neuf ans, informe Augustin.

– Ah ! enchaîne le fêtard au smoking. Toi, tu as une mère qui accouche au bout de neuf ans !

Les rires explosent.

– Dommage pour l'âge... enchaîne la brune.

– C'est combien qu'on te donne, en argent de poche ? interroge, cette fois, un jeune éméché, qui manque de perdre l'équilibre alors qu'il se penche vers Jules.

– Vous pouvez lui foutre la paix ! s'agace Augustin, qui repousse le jeune soûlard.

– Vous allez bien rester un peu ?

– Oui, juste un peu, confirme Augustin en jetant un œil sur sa montre.

– Quelqu'un peut aller leur chercher des verres ?

À cet instant, une jeune fille aux boucles blondes arrive précipitamment. Elle fixe le frère de Jules, le sourire enjôleur et le regard rayonnant.

– Bonjour Augustin, je suis Laura. On m'a prévenue de ton arrivée. Je suis contente de te voir. C'est possible de se parler ?

– Je n'ai pas beaucoup de temps...

– Oui, je sais. Mais juste cinq minutes. On va s'asseoir à côté ?

Augustin suit Laura dans l'espace voisin, talonné par Jules et Tommy.

Il s'agit de la seconde partie de la galerie. Elle a pour avantage de proposer un assortiment de divans, sofas et poufs entre lesquels s'étend l'épais molleton laineux d'un tapis à la surface gigantesque.

Plusieurs groupes ont pris leurs aises, parmi lesquels, sur un canapé de cuir noir, un petit type ventru vautré avec deux filles ; une entre chaque bras, qu'il pelote de ses doigts dodus.

À côté, deux trentenaires aux frusques défraîchies, affalés à terre contre un mur, la tête penchée en avant, aspirent par le nez une poudre blanche, à l'aide d'une paille.

Une femme du groupe d'accueil – qui paraît un peu plus âgée que la moyenne des convives – vient se confronter frontalement au petit gros et à ses deux compagnes.

– Eh oh ! Vous dégagez d'ici ! Il y a des chambres pour faire vos saloperies. Là, en plus, il y a un enfant !

Le trio, nonchalamment, quitte le canapé et s'éloigne vers un escalier en colimaçon.

L'homme au chapeau et au nœud papillon intervient, à son tour, pour chasser les deux drogués.

– Vous non plus, vous n'avez rien à faire ici. Allez, dégagez !

Il pousse les deux zombies, comme des chiffes molles, vers la sortie.

Laura et Augustin ont trouvé un canapé blanc, pour discuter, mais Laura, au lieu de s'installer sur un coussin, s'assoit sur l'accoudoir et croise ostensiblement les jambes.

– Tu crois que je peux m'asseoir à côté d'Augustin ? demande Jules, qui a repéré la place libre du canapé blanc.

– Non, tu restes avec moi, recommande Tommy, qui tâte tous les poufs à la recherche des plus confortables.

Du fond d'un couloir, déboulent deux serveurs. L'un porte d'une main un plateau chargé de boissons. Sur le plateau de l'autre, est proposé un assortiment coloré de zakouskis. Les serveurs commencent par présenter les plateaux à Augustin, avant de faire le tour des autres convives. Tommy attrape un verre de jus d'orange pour Jules, qui s'amuse avec un pouf dont la particularité est de mouler l'empreinte du corps avec précision, chaque fois qu'il s'y enfonce.

La femme qui vient de chasser l'homme et ses deux maîtresses du canapé noir, va à la rencontre de Tommy, à présent installé sur un pouf, à côté de Jules.

– Il y a un conseil que tu devrais transmettre aux Montvernier, c'est de faire un nettoyage des gens qui entrent ici. Il y en a, on le sait, ce sont des mafieux. De vraies pourritures.

– Je leur en parlerai. Sinon, je peux te poser une question ? La Laura, elle n'est pas en train de l'allumer, en ce moment ?

– Oui, c'est clair.

– Le problème, c'est qu'il est accompagné.

– Ouh là ! L'autre va arriver ?

– Oui, on l'attend.

Mais Tommy, au même moment, voit Augustin quitter le canapé et, ainsi, s'éloigner de sa séductrice.

L'homme au chapeau intercepte l'adolescent :

– Ben alors ? T'as pas vu que t'avais une touche ? Une fille qui se tripote les cheveux... tu ne sais pas ce que ça signifie ?

– Stop ! Je suis déjà avec une fille, interrompt Augustin. Elle va arriver.

– Ah oui ? Alors, il va y avoir des éclairs dans l'air.

Tommy, à son tour, le rejoint.

– Moi, je trouve que Laura, elle est mieux qu’Ambre. Tu devrais plutôt la prendre elle.

– Mais t’es un connard, toi !

– Oh ! Je plaisantais.

– J’espère... Ambre arrive. Je vais aller lui ouvrir. Je peux au moins te faire confiance pour que tu t’occupes de Jules, pendant que je serai avec elle ?

– Ouais... Mais n’en profite pas trop, non plus.

Puis Augustin attrape le garçon au chapeau par la manche.

– Est-ce que tu peux, s’il te plaît, préparer le courrier de mon père ?

– Ok, je m’en occupe.

Se dirigeant vers la porte d’entrée, Augustin ouvre à Ambre, puis prend sa petite amie par la main et la conduit jusque dans le second espace, où il a laissé son frère.

Jules n’a pas quitté son pouf. Augustin s’accroupit devant lui.

– Écoute-moi, frerot. Je vais devoir te laisser un petit moment pour rester avec Ambre. Je pense que tu es assez grand pour comprendre. Toi, pendant ce temps-là, tu vas rester avec Tommy et tu ne laisses personne d’autre t’approcher. Pigé ? Avec l’arrivée d’Ambre, plusieurs fêtards sont venus se concerter discrètement avec Tommy et attendent, goguenards, la réaction de Laura.

Laura commence par repérer la présence d’Ambre, à proximité d’Augustin. Mais lorsque Augustin entraîne Ambre par la main, vers l’étage inférieur, en empruntant un escalier en colimaçon, le minois de la jeune fille se décompose. S’ensuivent les rires cruels de la bande de garçons. Saisissant ses affaires, une pluie de larmes sur le visage, Ambre fend la pièce en direction de la porte et quitte l’appartement.

Inquiet de voir disparaître Augustin, Jules profite du divertissement provoqué par Laura pour quitter son pouf et se faufiler en direction de l'escalier. Mais après avoir descendu quelques marches, il s'inquiète de la présence de plusieurs portes, qui donnent sur un large couloir et, derrière lesquelles, à n'importe quel instant, peut surgir un inconnu.

En remontant, le garçon aperçoit un autre escalier qui mène à l'étage supérieur. Il l'emprunte et constate que l'intensité des décibels musicaux augmente au fil de sa progression vers l'étage. Poussant une porte, il découvre la pénombre d'une discothèque, où une boule à facettes diffuse les éclats d'une lumière noire, dans une atmosphère enfumée par la cigarette. Sur une piste, des danseurs se trémoussent au rythme d'une tonitruante musique techno, qui oblige le garçon à se boucher les oreilles. Quelques-uns le remarquent.

– Oh ! Vous avez vu... Il y a un gosse !

– Tu cherches ta mère ?

Jules fait demi-tour. Repérant un cône de lumière du jour, dans un couloir, il longe le comptoir d'un bar, où un barman qui secoue un *shaker*, s'étonne à son tour de sa présence.

Il contourne des tables, passe devant des banquettes où des couples s'étreignent et échangent des baisers, dans des préliminaires amoureux.

Tirant une porte vitrée vers lui, il se laisse surprendre par une éblouissante clarté solaire, puis découvre une terrasse en bois

investie par d'autres visiteurs, allongés sur des transats, parmi lesquels, des filles aux corps alanguis, seins nus, et d'autres couples enlacés qui s'échangent des caresses sensuelles. Derrière la terrasse, trois marches plus bas, il remarque une piscine circulaire, où plusieurs baigneurs chahutent bruyamment.

Soudain, Jules sent une poigne ferme le saisir au niveau du bras. Il se retourne, rencontre le regard contrarié de Tommy.

– Ce n'est pas parce que tu es un Montvernier que tu peux tout te permettre. Viens !

Reconduit à l'étage du dessous, Jules tient, cette fois, à observer le paysage extérieur, depuis la vue plongeante de l'étage. À travers la baie, il s'amuse de la perspective qui lui fait voir les routes, les voitures, les palmiers et les passants, dans de petites proportions. Mais l'ennui le gagne. Il attrape plusieurs zakouskis sur un plateau qui est avancé sous son menton et retourne dans le premier espace de la galerie.

– Eh bien... On dirait que tu t'ennuies. Tu as peut-être envie de danser un slow. Tu veux qu'on t'apprenne ?

Le groupe de fêtards, lui non plus, ne sait plus comment tuer le temps. La présence du garçon devient alors, pour eux, l'opportunité d'une nouvelle distraction.

Jules engloutit son dernier zakouski avant de rejoindre sur la piste sa partenaire de slow, une fille volontairement sélectionnée pour ses formes pulpeuses.

Les premiers rires fusent lorsque le groupe constate que la tête du garçon atteint l'échancrure de la volumineuse poitrine de la cavalière.

– Allez... serre-la bien...

– Il faut aussi que tu promènes, un peu, tes mains...

Nouvelle explosion de rires.

Jules repère un serveur qui s'approche avec un plateau de boissons. Levant un doigt, il indique qu'il aimerait se servir.

– Ah... tu as soif ? interroge un des fêtards du groupe. Tu veux qu'on t'apporte un verre ?

– Oui, vas-y, file lui un verre d'alcool.

– Non, quand même pas, c'est un gamin.

– Pas un verre complet. Mais juste pour qu'il goûte.

– On peut pas l'obliger. Il faut d'abord lui demander...

– Tu as déjà goûté, de l'alcool ?

– Non.

– Ça te dirait de goûter ? (Jules répond par un signe affirmatif de la tête.) Alors, viens là, parce qu'on doit quand même contrôler ce que tu vas avaler.

Jules délaisse sa cavalière et rejoint le groupe des plaisantins. La coupe d'un cocktail lui est présentée. Tous les regards du groupe se fixent sur le garçon.

– Juste une gorgée, hein, pas plus...

Jules pose ses lèvres sur la coupe et boit.

– C'est bon ? Tu as aimé ?

Jules opine de la tête.

– Tu en veux encore un peu ?

Nouveau signe affirmatif, qui déclenche des pouffements.

L'homme incline la coupe pour permettre à Jules de boire à nouveau.

– Mais vous êtes des malades ! entend-on soudainement tonner à travers toute la galerie.

Augustin, qui vient d'arriver, se rue tête baissée dans le groupe, pousse violemment l'homme à la coupe. Éclaboussures. L'homme bascule à la renverse, en entraînant un autre dans sa chute. La coupe tombe et laisse entendre le fracas des éclats de cristal.

Un attroupement de visages médusés se forme.

– Eh ! Calme-toi... On lui a juste fait goûter. Et c'est parce qu'il nous a demandé !

– Mais il a neuf ans ! hurle Augustin. Il se penche vers Jules. Vas-y, ouvre la bouche et souffle... (Jules s'exécute. Augustin se redresse.) Il pue l'alcool !

– Ça ne vient pas plutôt de ses vêtements ? Quand tu nous as poussés, on a été éclaboussés.

– Il faut qu'on lui lave les dents. (Augustin rencontre cette fois le regard déconfit de Tommy.) Je t'avais bien dit de le surveiller.

– Tu crois que c'était facile ! Il s'ennuyait et, de toute façon, ici, ce n'est pas un lieu pour lui.

Augustin conduit Jules à l'étage du bas, devant la rangée de vasques d'une salle de bain tapissée de miroirs. Un coup d'œil sur sa montre lui montre qu'il n'a plus beaucoup de temps. On lui fournit une brosse à dents. Il se charge lui-même de nettoyer la bouche du garçon. On lui propose ensuite un *spray* pour rafraîchir l'haleine. Puis Augustin inspecte les vêtements du petit frère, veille à éliminer la moindre tache suspecte...

– Allez, on s'arrache !

Mais alors qu'Augustin s'apprête à partir, en tenant Jules par la main, avec Tommy et Ambre derrière lui, une exclamation vive retentit dans leur dos.

– Le courrier !

Augustin se retourne et attrape la pile.

Tous les quatre retrouvent la Chevrolet *Bel Air* au pied de l'immeuble. Le voiturier confie les clefs à Tommy. Ambre s'installe à l'arrière, avec Jules.

Alors que Tommy met le contact, Augustin réceptionne un appel, sur son portable, de Garance Blay, qui leur demande, à voix basse, de ne pas traîner.

– On est en train de revenir, rassure Augustin.

Pour le retour, plus de temps pour une arrivée échelonnée. Augustin se retourne pour expliquer à Jules ce qui a été échafaudé.

– On va rentrer ensemble. Nos parents vont croire que Madame Blay nous a contactés pour venir te chercher dans leur maison. Surtout, quand on va arriver, évite de me coller aux basques...

Dans un premier arrêt, Ambre est déposée près de chez elle. Puis la Chevrolet repart avec un vrombissement poussif – caractéristique de moteur ancien – pour attaquer le flanc montagneux. Le grand portail de la propriété du *Bel Air* s'ouvre et Tommy tourne le volant pour se poster devant l'autre porte automatique, qui ouvre sur le garage. Le véhicule est garé entre une Rolls-Royce *Phantom* et une motoneige.

Jules, en sautillant, passe devant la Buick des Blay, sortie du garage, et rejoint le premier, le cercle des parents et invités, installés sur la grande terrasse, comme à leur départ.

– Ah... Voilà Jules !

– Alors, c'était bien le delphinarium ? interroge Justine Montvernier.

– Super !

– Tu as pu approcher les dauphins ?

– Bah oui, bien sûr !

Malgré son apparente assurance, Jules est anxieux. La confrontation avec ses parents l'oblige à inventer une réalité si différente de ce qu'il a vécu. Il trouve néanmoins un moyen

d'échapper aux questions inquisitrices en s'écartant pour rejoindre un hamac.

Cependant, le garçon va rapidement être soulagé en constatant qu'il n'est nullement le principal point d'attention des deux couples, qui semblent s'être dangereusement engagés sur le terrain houleux des discussions politiques. Sa venue, en fin de compte, a permis l'heureuse opportunité d'une trêve entre les deux familles, à un moment où il devenait probablement important de faire retomber la tension.

– En fin de compte, toi, Didier, tu considères qu'il existe un déterminisme politique dans les gènes, relance Garance Blay. Alors, dans ce cas, à quoi bon débattre !

– Ce n'est pas exactement ça, réfute Didier Montvernier. La politique, ce n'est pas aussi concret que la science.

– Comment ça, ce n'est pas concret ? interrompt Axel Blay. La politique, c'est la gestion de la cité.

– Bon... si vous voulez, passons. Mais ça n'est pas là, le sujet. Là où le déterminisme existe, c'est dans la capacité de réussir.

– Mais tu es obligé de tenir compte du contexte... riposte Garance Blay.

– Oui, en effet, je vais tenir compte du contexte, assure Didier Monvernier en pointant un doigt, mais pourquoi ? Pour mieux m'y adapter et mieux parvenir à affronter les obstacles que je vais rencontrer.

– Mais si tu es dans un pays en guerre, poursuit Garance Blay, ou un pays dans lequel les gens crèvent de faim ?

– Ou tout simplement un pays non démocratique, suggère Axel Blay. Avec des lois liberticides qui te privent de tes libertés de mouvement...

– Quand on est mû par la capacité de réussir, on trouve toujours des solutions.

Jules redresse la tête. Il s'aperçoit qu'Augustin s'approche de leur père.

– Tenez. Voici votre courrier de Monaco.

– Merci. Pose-le dans le séjour.

– Je le mets sur la petite table, qui est près de l'entrée du salon.

– C'est très bien.

Un regard de connivence est échangé entre les deux garçons.

– Je pense qu'il y a une confusion entre ce que vous appelez le contexte et la disposition psychologique, reprend Justine Montvernier. Il y a aussi des gens qui ont des résistances psychologiques qui leur permettent de s'en sortir dans des contextes difficiles.

– Écoute Justine. Avec tout le respect que je te dois, réagit Garance Blay, on voit que tu es dans un univers ultra-protégé. Mais si tu es obligée de fuir, si tu es menacée, si tu dois déjà réfléchir, au quotidien, à des solutions pour te nourrir...

– Oui, mais là... Tu me tends un piège. Tu imagines une situation où je suis déjà sans solution, alors que j'avais peut-être avant, anticipé sur une possibilité d'échapper à cette situation.

– D'accord. Sauf qu'on n'a pas toujours de solution pour échapper au pire.

– Si !

– Comment tu peux soutenir une thèse pareille !

– Regardez-moi, intervient à nouveau Didier Montvernier en se levant. Vous me laissez habillé comme je suis. Vous me donnez juste cent euros en liquide. Rien d'autre. Ensuite, vous m'accordez, disons, un délai de cinq ans. Dans cinq ans, je vous rebâtis un consortium.

– N’importe où ? interroge Axel Blay.

– Oui, n’importe où sur la planète.

– Si on te lâche dans la forêt amazonienne, au mieux tu vas attraper la fièvre jaune et la typhoïde, relève Axel Blay. Mais le plus probable est que tu vas finir dévoré par un jaguar ou un caïman, et ça ne sera pas au bout de cinq ans, mais au bout de cinq semaines.

– Et avec tes cent euros, tu ne négocies pas avec un anaconda, ajoute Garance Blay, dans un rire.

– Attention... Qu’on s’entende... Quand je dis « n’importe où », je parle quand même d’un endroit avec, au moins, un semblant de civilisation.

– Ah ! réagit vivement Axel Blay. Tu admetts donc que tu as besoin d’une civilisation. Mais ça change tout !

– Ne sois pas idiot, Axel. Tu sais bien qu’aucun humain ne naît au milieu de la jungle.

– Mais il y a bien des tribus qui vivent au milieu de l’Amazonie, rappelle Garance Blay.

– Une tribu, une peuplade, un peuple... quelle que soit l’organisation de base, je peux avoir là, pour le moins, la possibilité de m’extraire d’une condition difficile, pour trouver un contexte moins hostile pour les affaires, et ainsi de suite, car je l’admetts quand même : il faut aussi un contexte qui soit favorable à la prospérité des affaires.

– Eh bien voilà ! poursuit Axel. C’est juste ce qu’on essaye de te démontrer. Le contexte favorable est celui qui te permet d’obtenir une instruction, des soins et des lois qui te laissent des libertés. Mais tout ça, tu le dois bien à des gens !

– En fait, tu refuses d’admettre que ce sont les lois de la république qui t’ont engraisé, tient à résumer Garance Blay.

– Et les lois du capitalisme, ajoute Axel Blay.

– En plus, vous aviez déjà, des deux côtés, des familles prospères. Vous n’êtes pas, comme on dit, partis de « rien ».

– Les arrivistes, ce n’est pas forcément ce qu’il y a de mieux, interfère Justine Montvernier.

– Il n’y a pas que ces conjonctures qui jouent, conteste Didier Montvernier, car il y a bien des individus qui réussissent dans des pays qui ne sont ni démocratiques, ni capitalistes. Et à part ça, en quoi le fait que je veuille chercher un endroit qui soit favorable aux affaires, remet en cause ma capacité à réussir ?

– Bon, si tu insistes... relève Axel Blay en se levant et en sortant un porte-feuille de la poche intérieure de sa veste. Tu as le costume. Voilà pour les cent euros !

Axel Blay sort deux billets du portefeuille et les glisse dans une poche de Didier Montvernier, ce qui a aussitôt, pour conséquence, de déclencher des rires, non seulement chez les deux femmes, mais aussi chez Jules et Augustin, restés en retrait.

– Mais non... je n’ai pas besoin que ça vienne de toi, conteste Didier Montvernier en repoussant les billets.

– Qu’importe ! persiste Axel Blay, en replaçant l’argent dans la poche. Comme ça, c’est fait. Tu aimes les défis, alors vas-y, lance-toi ! Mais on est d’accord, tu lâches tout : tes boîtes, tes propriétés, tes yachts, l’avion, l’hélico... tout ! Et rendez-vous dans cinq ans.

– Pas possible, répond Didier Montvernier, avec un sourire dans le coin des lèvres. Je me suis déjà fait un nom. Ça ne serait pas du jeu.

Il redonne l’argent.

– Bah alors, c’est comme ça que tu tiens tes défis ?

– Je crois qu’il commence aussi à se faire un petit peu trop vieux, commente, pour sa part, Justine Montvernier.

– Bon, allez ! On va se rapatrier... annonce cette fois Axel Blay.

Augustin et Jules saisissent l'opportunité du départ pour se retrouver derrière la haie de bougainvilliers.

– Ils se sont fâchés ? interroge Jules, la tête appuyée contre l'épaule d'Augustin.

– Non, t'inquiète... De même que notre père, il n'ira jamais lâcher ce qu'il possède. Déjà, dès qu'il tombe trois gouttes, il est en panique quand il n'a pas son parapluie.

– Avec cent euros, il peut pas s'acheter un parapluie ?

– Oui, mais il dépense déjà tout depuis le début...

Au loin, Jules et Augustin entendent les derniers échanges.

– À bientôt !

– Non... à dans cinq ans, on a dit...

Augustin et Jules ont trouvé un autre point de rendez-vous secret : il s'agit de l'espace sport, jeux et sauna, situé dans le prolongement du couloir qui donne sur les chambres de Jules et des parents. Généralement, dès que Didier et Justine Montvernier quittent l'étage, il n'y retournent pas avant la tombée de la nuit.

Dans cet espace, outre les équipements réservés au sport en salle et le coin sauna, ont été installés deux flippers, un baby-foot, une machine de jeu de poker, un simulateur de conduite de voiture de sport et un simulateur de ski alpin. Si Jules a un libre accès à cet espace, ce n'est pas le cas d'Augustin, mais ce dernier est néanmoins parvenu à pénétrer discrètement dans la maison et à rejoindre son frère.

Alors qu'ils sont assis côte à côte devant le simulateur de conduite, Jules a une question à poser à son grand frère.

– Est-ce que tu sais si notre père, il doit être méchant avec les autres, pour gagner des marchés ?

– Méchant, je sais pas, mais égoïste, il est obligé. Parce qu'il existe des rivalités. Si tu n'essayes pas de dévorer, c'est toi qui es dévoré. Attention ! Regarde ton circuit...

– Ouah ! C'est pas évident, de conduire. Ce que je pige pas, c'est qu'il y en a qui disent qu'il est génial parce qu'il réussit plein de performances utiles pour le pays, et d'autres qui prétendent presque le contraire. Alors, c'est quoi, la vérité ?

– La vérité, je crois que c'est surtout à nous qu'il fait du bien. Après, je sais pas. Peut-être que les deux sont vrais. (Augustin

demeure un instant songeur, comme hypnotisé par l'image du simulateur.) En fait, je ne crois pas qu'il fasse du bien à notre pays. Tout simplement, parce que ça ne l'intéresse pas.

– Mais pourquoi ça ne l'intéresse pas ? C'est son pays.

– À mon avis, ça fait longtemps qu'un pays, il ne doit plus savoir ce que c'est. Un jour, il est à New-York. Il revient, il repart à Abidjan. Après, c'est la Nouvelle-Calédonie... Nos parents ont vécu des années à l'étranger. Ils ont des propriétés et des capitaux sur cinq continents. Alors, est-ce que tu crois que ça peut encore signifier quelque chose, pour eux, un pays ?

– Je sais pas, répond Jules, songeur à son tour.

– Bon... Et si maintenant, je te faisais visiter le solarium ?

Jules suit son grand frère dans l'escalier qui mène sur le toit-terrasse. D'abord happé par la vue, Jules se laisse séduire par le cadre. Derrière des parois vitrées, les eaux bleues d'une piscine, contrastent joliment avec le bois exotique de la terrasse. À proximité de la piscine, une douche en plein air et un bar, dans un style Hawaïen. La terrasse, qui est vaste, est équipée de chaises longues, de canapés de jardin et de parasols. Augustin, le sourire aux lèvres, presse un bouton. Jules remarque qu'il lui montre le mécanisme d'un toit amovible, qui permet à la piscine, d'être couverte par mauvais temps.

Le lendemain, le capitaine de navigation est venu chercher le *Zephira* à Monaco, pour le ramener sur le littoral de Roquebrune-Cap-Martin.

Jules remonte sur le yacht en compagnie de ses parents, du capitaine, ainsi que de Francine, chargée de veiller sur lui et de lui porter le nécessaire complet des jouets de plage. Il découvre une nouvelle crique, déserte celle-ci, et peut, cette fois, s'imprégner du lieu, traîner, languir, malaxer le sable humide,

sauter dans les vagues, goûter à sa première vraie baignade et se laisser bercer par les flots. Mais Francine n'arrête pas de le suivre, comme sa seconde ombre. Elle le harcèle, régulièrement, avec le tube de crème solaire et le parasol, tout comme Odette, à Courcy, avec l'imper et le parapluie, dès que les premières gouttes le menacent. Nul doute qu'il aurait bien troqué le packaging complet des parents, de Francine et des jeux de plage contre la seule présence d'Augustin. Il a néanmoins l'impression d'avoir son frère près de lui. Augustin a laissé des empreintes partout. Un rien, dans le paysage, suffit à raviver le feu de leurs souvenirs partagés et, ainsi, à égayer son humeur.

– Je t'avais promis un restaurant, lui rappelle, le soir, son père. Tu sais ce que tu as envie de manger ?

– Heu... des spaghettis bolognaises, des gambas et un gâteau glacé aux framboises avec de la crème de marron et de la chantilly.

Didier Montvernier contacte aussitôt Sonia pour qu'elle trouve une adresse de restaurant qui propose les plats souhaités par Jules.

– Nous avons trouvé, annonce-t-il un peu plus tard. Il s'agit d'un restaurant de palace, à Rome.

– À Rome ? répète Jules, soudain un peu perdu dans sa géographie. Mais ça n'est pas en France ?

– Non, bien sûr, c'est en Italie. Avec l'avion, ce n'est pas trop loin.

– Chouette ! s'exclame Jules. C'est le deuxième pays que je vais découvrir !

– Le deuxième pays ?

L'explosion de joie a été trop intense. Il a gaffé. Il se retrouve, la seconde suivante, au bord d'un gouffre.

– Oui, la France et l’Italie. C’est un pays, la France.

Son père ne cherche pas à approfondir davantage. Il est sauvé.

Aux lueurs du couchant, la Corvette prend son envol.

Un véhicule avec chauffeur les attend à l’aéroport. Jules n’est pas peu fier de se retrouver à Rome, la patrie de Jules César. Sidéré par le gigantisme de la ville qui scintille de mille éclats, il tente, par le regard, de fixer des éléments du paysage qui, à son grand désespoir, s’échappent trop vite à travers la vitre. Les panneaux et les enseignes qui parlent la langue vernaculaire ; un aperçu du Colisée et des colonnes antiques, qui donnent le vertige du temps ; l’agitation grouillante des terrasses de café et des rues ; le capharnaüm de la circulation routière... Pour lui, tout est source de fascination.

Quand il quitte le véhicule, il se laisse encore surprendre par la touffeur du soir, ainsi que par le réflexe de ses parents de chausser leurs lunettes de soleil – bien que la nuit soit tombée – au moment de gravir les marches du palace.

Sitôt le seuil franchi, une fraîcheur agréable le saisit. Il découvre les tables décorées et garnies, entend le bruissement feutré des conversations en langues étrangères, le froufrou des ventilateurs, le discret cliquetis des couverts. Plusieurs serveurs se pressent autour d’eux. On les dirige vers un espace privé. Des tapis de velours amortissent leurs pas. Cependant, au bout de quelque temps, Jules finit par s’apercevoir que les trépidations extérieures de la ville l’attirent davantage. Sa mère le somme de ne plus quitter sa place.

– Jules, une fois qu’on est dans un restaurant, on n’est plus autorisé à quitter le lieu.

– On ne peut plus du tout sortir ?

– Non. Jusqu’à la fin du repas. Et tu dois parler à voix basse.

Le garçon déchante. Il se rend compte que le restaurant est une nouvelle boîte qui l'enferme et l'isole du monde extérieur. Il apprend, en même temps, que le gâteau glacé à la framboise, avec crème de marron et chantilly, qu'il a commandé, ne se trouve pas dans la liste des plats proposés, mais qu'on est spécialement en train d'en élaborer un, rien que pour lui.

En quittant le palace, Jules est si épuisé que sitôt installé dans la Corvette, il s'endort. Un message, pendant le vol, va le réveiller. Il vient du pilote qui lui recommande de regarder, par le hublot, les lumières scintillantes de l'Île de Beauté.

De retour dans la villa *Bel Air*, le plus compliqué, pour Jules, est de rejoindre la garçonnière d'Augustin, étant donné la présence des parents – sans cesse sur le qui-vive – ainsi les yeux infatigables des caméras. C'est pourtant la seule façon, pour Augustin, de présenter à son petit frère son studio d'enregistrement, et à Jules, de surfer sur internet.

Mais un matin, les deux garçons apprennent de Francine, que Didier et Justine Montvernier se sont absentés, l'un et l'autre, sans prévenir. Jules va alors pénétrer chez Augustin, comme un voleur, en passant par la fenêtre de sa kitchenette, afin de ne pas être repéré par les caméras.

Jules découvre, derrière la chambre, l'escalier qui mène à l'étage. Augustin l'invite à monter. Le garçon écarquille les yeux à la vue du studio d'enregistrement. Il est occupé, en partie, par une estrade traversée par des câbles et éclairée par une rampe de projecteurs. Au repos, sur la scène, des micros sur pieds, une batterie et un orgue électronique. À côté, calée contre un mur, une guitare basse électrique. Dans un angle de la partie sans estrade, se dresse un espace vitré comprenant un alignement de consoles, constellées de boutons et de manettes.

Intrigué, Jules se dirige vers l'orgue électronique, quelque peu différent du sien. À l'allumage, il retrouve une certaine familiarité avec l'instrument. Sans se donner la peine de s'asseoir, il tente, par tâtonnements, quelques réglages du synthétiseur, puis pose ses mains sur le clavier, joue le dernier morceau appris : « *Il ritorno* ».

– La classe !

Augustin applaudit. Puis, s'emparant de la guitare basse, il la branche et joue à son tour.

– On pourrait se monter un groupe, à nous deux. Qu'est-ce que t'en dis, petit frère ? Ah... Imagine la tête de nos parents qui découvrent ça ! (Augustin lâche un éclat de rire.) À la télé, ils entendent : « Les frères Montvernier en concert. » (Nouvel éclat de rire, après quoi Augustin repose la guitare.) Bon... allez, faut atterrir. D'ailleurs, vaut mieux ne pas traîner ici. Notre père a la clef. Il pourrait nous surprendre...

Les deux garçons redescendent, ce qui leur donne, au moins, une possibilité de contrôler les déplacements extérieurs. Alors que Jules surfe sur internet, Augustin reçoit un appel téléphonique. C'est Mathilde. Elle appelle de la part de ses parents, pour proposer à Jules et à Augustin de se retrouver chez eux. De cette façon, Jules pourra vraiment voir le delphinarium.

Jules, qui trépigne de joie, à l'annonce de la nouvelle, se sent tout à coup emporté par des bras vigoureux.

– Génial ! On a au moins un soutien avec eux, déclame Augustin, tout en reposant le petit frère.

Jules est malgré tout étonné.

– Mais pourquoi ils nous aident comme ça ?

Augustin, les mains enfoncées dans les poches, se dirige vers la fenêtre.

– En fait, je les avais contactés. C’est quand nos parents t’ont emmené. J’ai eu comme un coup de mou. Je n’étais pas bien. J’avais besoin de parler.

– C’est de ma faute, alors...

– Bien sûr que non ! En fait, c’est à cause de notre mère. Je ne la vois pratiquement jamais, mais quand elle est là, c’est pire ! Comment elle peut être, à ce point, aussi indifférente vis à vis de moi ? Qu’est-ce que je lui ai fait ? On pourrait être une super famille, mais en fait, nos parents, ce n’est pas ce qui les intéresse.

– On pourra les obliger !

– Non, Jules, on peut pas les obliger. Une famille, pour eux, ce n’est pas un rêve de réussite. C’est trop banal. Même les pauvres réussissent à en avoir, une famille. Eux, veulent des rêves qui les démarquent du reste du monde. Tu pourras pas les changer.

Selon l’organisation qui a été établie, par les Blay, Jules sera déposé chez eux, par Justine Montvernier qui, ce jour-là, se rend à Nice. Augustin doit, quant à lui, quitter discrètement la propriété du *Bel Air* et rejoindre la voiture envoyée par les Blay.

Quand Augustin retrouve Jules au delphinarium, il remarque qu’il ne doit pas déranger le petit frère qui, un poisson dans une main levée au-dessus du bassin, semble être en pleine concentration. Clément et Mathilde semblent, quant à eux, superviser l’exercice. Clément décide, d’ailleurs, de corriger la position du bras de Jules. Soudain, sans prévenir, une masse sombre se propulse, comme un missile, sur la main du garçon. Jules, dans un cri de frayeur, lâche le poisson. S’ensuivent des éclats de rires collectifs.

– Il ne va pas te manger la main ! réplique Mathilde en sautant dans le bassin, pour récompenser son dauphin. C’est bien, Solenzara...

– Je veux réessayer, insiste Jules. Je crois que je peux y arriver.

À cet instant, retentit la sonnerie d’un portable. Clément décroche. Tous alors, remarquent la mine défaite de l’ado.

Clément se tourne vers Augustin.

– Mauvaise nouvelle. Ton père a remarqué que tu n’étais plus à la maison. Il te cherche. Il a appelé ma mère pour savoir si tu étais ici.

À cette annonce, Jules se pétrifie.

– Faut que je rentre... déclare Augustin, dépité.

– Attends ! Il est peut-être mieux que j’aie d’abord faire une vérif sur l’ordi du bureau de mon père. Il y a un logiciel qui permet de géolocaliser les appels.

– Pourquoi veux-tu faire ça ? interroge Mathilde, tandis qu’elle voit son frère enfile avec précipitation son short et son polo.

– Réfléchis un peu. S’il appelle notre mère, c’est pas pour avoir la réponse. Il l’a déjà, la réponse. Tu connais la technique de pêche de certains dauphins. Ils effraient les poissons, pour les pousser dans leur piège.

– Tu as raison, lance Augustin en appliquant une tape amicale dans le dos de Clément. Va vérifier. À tous les coups, il s’est déplacé. C’est complètement son truc d’agir de cette façon.

L’instant d’après, Clément s’éloigne en direction de la maison.

– Trop fort, mon frère ! s’exclame Mathilde, en quittant le bassin. Maintenant, il vaut peut-être mieux sortir d’ici pour le

rejoindre. Si on va dans notre cuisine d'été, on pourra se prendre un verre. Ça vous dit ?

Alors qu'ils sont installés à la table de la cuisine d'été, Augustin, Jules et Mathilde voient arriver Garance, un broc de jus de fruit à la main.

– Il ne faut pas que tu bouges, signale d'emblée, Garance, en se tournant vers Augustin. Clément a vu, à l'appel de ton père, qu'il est sur le chemin d'accès du portail.

Augustin et Jules échangent un regard.

– La vache ! On est surveillés comme des prisonniers. Mais comment il a pu savoir ?

– Il n'a rien pu apprendre, assure Garance Blay. C'est son intuition. Il doit se rendre compte qu'il n'a pas le contrôle sur vous deux.

Augustin se tourne vers elle :

– J'ai une idée d'alibi. Je vais appeler Ambre, ma petite copine.

– Ah bon ? Tu as déjà une petite copine ? s'étonne Garance Blay, le sourire suspendu. En fait, on ne vous voit pas grandir.

Le soir, en rentrant, Augustin s'attend à quelques fumées de colère du côté de ses parents. Afin de ne pas attirer l'attention de Jules, Didier et Justine Montvernier ont donné rendez-vous à l'adolescent dans les restanques. Mais Augustin leur fait la surprise de venir accompagné d'Ambre. Les parents sont désarçonnés et pris au dépourvu. Devant Ambre, ils sont obligés de faire bonne figure, de jouer les parents parfaits ; en bref, d'être à nouveau les acteurs de la scène de leurs propres vies.

La venue d'Ambre semble avoir contraint Didier Montvernier à abaisser sa garde envers les deux garçons. Il n'a d'ailleurs,

plus vraiment de raison de s'inquiéter, puisque la période de vacances touche à sa fin.

Jules réalise que le moment de la séparation est imminent. Escaladant une nouvelle fois la fenêtre de la cuisine, le visage ruisselant de larmes, il va vers Augustin avec une requête bien précise.

– C'est possible, demande-t-il en hoquetant, que tu fasses pour moi, comme tu as fait pour toi, une analyse génétique, pour savoir vraiment ?

Augustin s'assoit sur le rebord du lit. Il accuse le coup.

– Pour vérifier qu'on a les mêmes parents ? Qu'on est vraiment frères, c'est ça ? Tu n'as pas peur du résultat ?

Jules s'assoit, à son tour.

– Non, je n'ai pas peur.

Augustin fixe le regard mouillé du garçon. Il glisse un doigt sur ses joues.

– Ouais. T'as raison, finit-il par admettre, en ravalant un trop-plein d'émotion. Il faut se donner la force de regarder la vérité en face.

– Alors, tu peux le faire ?

– C'est très facile. Il me suffit d'avoir ta salive. Normalement, on se sert d'un kit, avec du matériel stérilisé, mais là, on va faire avec les moyens du bord. (Augustin se lève et repère une mini-bouteille d'eau vide.) Tu vas cracher dedans et refermer.

Jules agit selon la consigne de son frère.

Une fois la bouteille refermée, il l'interroge :

– Comment tu vas faire, pour me donner la réponse ?

Il voit alors son frère fouiller un tiroir et en extraire un smartphone et son chargeur.

– Avec ça. Il est à toi, je te le donne. Il faudra bien le cacher dans ton sac à dos. Dans la doublure, si tu peux...

– Génial ! s'exclame le garçon en fixant l'appareil d'un regard luisant. On va pouvoir continuer à se parler.

– Oui. Comme ça, on restera tout le temps en contact. Fais voir ta montre. (Jules lui tend son poignet.) Elle fait bébé. Je vais t'en passer une autre, qui est plus classe. (Augustin saisit une montre de luxe, dans un tiroir et se penche au-dessus du bras de Jules, pour procéder à l'échange.) Il faudra que tu fasses attention, elle coûte très cher.

– Mais notre père, qu'est-ce que je lui dis, s'il remarque la nouvelle montre ?

– Ce que tu veux. Qu'est-ce qu'on en a à faire, maintenant ?

S'il te demande, tu diras simplement, qu'on a procédé à un troc. S'il se pose des questions, tant pis...

Augustin s'attendrit de voir son petit frère fixer avec autant d'attention la nouvelle montre.

– Jules, finit-il par ajouter, la voix déformée par l'émotion. Je pense quand même qu'il est mieux que tu partes tout de suite d'ici, pour pas qu'on se fasse gronder.

Le visage de Jules se redresse, les yeux noyés dans un bain de larmes.

– On doit se quitter maintenant ?

– On ne se quitte pas vraiment.

– Qu'est-ce qui va se passer, quand tu vas avoir les résultats du labo ?

– Je sais pas. Mais quels que soient les résultats, tu resteras de toute façon mon petit frère.

Augustin l'approche contre lui afin de le serrer dans ses bras.

– Ici, avec toi, tout était si bien... ajoute Jules, qui ne trouve plus moyen d'ajouter d'autres paroles. Un nœud s'est formé dans sa gorge. Ses mots sont étouffés.

Enjambant la fenêtre de la cuisine, il ressent déjà l'éloignement comme une épreuve. Il se force à penser, malgré tout, qu'il a désormais un grand frère qui l'accompagne, qui sera toujours là pour le protéger et le consoler.

Un coup d'œil vers le ciel rend compte d'un obscurcissement. D'épais nuages aux volutes tourmentées se déploient. L'air est chargé d'électricité.

– Pas sûr que l'on puisse tout de suite décoller, avec cette météo, songe alors Didier Montvernier.

Quand le véhicule avec chauffeur lui fait quitter la villa *Bel Air*, Jules ne peut plus retenir le flot de larmes qui vient l'assaillir au visage. Il ne reverra plus Augustin, ni le lendemain, ni pour les jours et les mois à venir. Comment son frère adoré, ne peut-il être, désormais, plus qu'un souvenir ? Tout ce qu'il aime et tout ce qu'il a aimé, lui est brusquement arraché.

Le véhicule s'est arrêté sur le tarmac. Un grondement de tonnerre roule dans le ciel.

– Vous ne voyez donc pas qu'il y a déjà des gouttes de pluie ! se plaint Didier Montvernier, au chauffeur, qui, après lui avoir ouvert la porte, ne lui avance aucun parapluie. Inconsolable, Jules se laisse transporter par le pilote, qui le conduit jusque dans le cockpit de la Corvette.

– Si tu veux, je vais te montrer comment on fait marcher l'avion. Ça te dit ?

Sidéré de se retrouver dans le fauteuil d'une cabine de pilotage, Jules écarquille les yeux devant la myriade d'interrupteurs, de manettes et d'écrans du tableau de bord. Le

pilote l'a laissé là, seul, le temps de vérifier les procédures d'embarquement. Après avoir tenté quelques manipulations, en vain, il voit revenir le pilote.

– Une petite démo ? Bon... d'abord mettre le jus.

D'une pression du doigt, le pilote lève un bouton métallique au-dessus de la tête du garçon. Mais l'instant d'après, dans un « Ouh là ! » de panique, alors que des voyants s'allument et que commence à rugir le moteur, Jules voit le navire tout interrompre et sauter à terre.

– Désolé, mon garçon, ça n'est pas une bonne idée. Tu as réussi à mettre les réacteurs en route. Avec le chariot des bagages devant, c'est très risqué. On aurait pu bousiller le moteur.

Oh ! s'étonne Jules en son for intérieur. J'ai presque réussi à ne pas partir.

En ouvrant les yeux, Jules commence par apercevoir les moulures du plafond. Il réalise qu'il n'est plus à Roquebrune-Cap-Martin, mais dans le domaine de Courcy de Montvernier et que quand il se lèvera, il ne verra pas le bleu de la mer. Tout son voyage ne ressemble plus qu'à un rêve. D'ailleurs, est-il vraiment sûr de ne pas avoir seulement rêvé ?

D'un bond, il quitte son lit et déplace sa table de nuit, afin de récupérer le smartphone dans sa cachette. En l'allumant, il a la surprise de découvrir un SMS : « *Bonjour petit frère. Bien arrivé à Courcy de Montvernier ? Gardons le contact. Biz. Augustin.* » Ce message, d'un coup, l'enflamme de bonheur. Il se met à le relire, une fois, deux fois... Après une énième relecture, il se résout à répondre : « *Bonjour Augustin. Bien arrivé, mais j'ai failli casser l'avion. Tu me manques. Bisou. Jules.* »

Assis en tailleur, Jules attend une réponse. En vain. Il dissimule le téléphone, quitte sa chambre et prend l'escalier.

En rejoignant la salle à manger *Printemps*, pour son petit-déjeuner, il remarque qu'une domestique sort du salon *Forum*. Intrigué, il bifurque vers le salon. Il aperçoit son père, en robe de chambre, qui tapote sur un ordinateur, une tasse de café fumante à côté. Jules reconnaît l'ordinateur habituellement caché dans le tiroir secret du bureau marqué.

- Qu'est-ce que tu viens faire là ?
- Rien. Je venais juste voir.
- Je travaille.

– C’est pour une prochaine réunion ?

– Oui. C’est en prévision d’une réunion avec mes associés.

Comprenant qu’il ne doit pas déranger, Jules retourne en direction de la salle à manger *Printemps*.

Son petit-déjeuner achevé, il remonte et, fébrilement, rallume son téléphone. Mais aucun nouveau message n’apparaît. Il décide d’appeler, mais tombe sur le répondeur.

– Augustin, c’est moi, Jules. Allez, réveille-toi ! Paresseux !

Jules compose une nouvelle fois le numéro, insiste encore. Mais chaque tentative le fait échouer sur le répondeur.

Il décide alors de s’habiller et de se préparer pour sortir. Un *bip* répété le fait sursauter, mais il ne vient que de l’interphone.

« Jules, c’est moi, Rosalie... Comment tu vas ? »

Jules propose à Rosalie de se retrouver dans l’après-midi. Il a dès lors, une préoccupation bien précise : trouver un moyen de dissimuler le téléphone sur lui.

Avant de sortir, il n’oublie pas de fixer à son poignet sa nouvelle montre. L’inestimable cadeau de son grand frère.

Une fois à l’extérieur, il descend les marches de l’entrée du château et oriente un instant son regard vers l’hélicoptère stationné sur l’hélisurface. Puis il s’enfonce à l’intérieur du parc.

– Amalthée !

Il aperçoit sa chèvre blanche, en compagnie de l’âne près des enclos. Amalthée vient à sa rencontre en poussant des chevrottements plaintifs. Jules se met à terre et laisse la chèvre grimper sur son dos. Puis il attrape sa barbichette, caresse sa tête. La chèvre, de son côté, frotte une corne contre sa jambe.

Le *bip* significatif d’un SMS lui impulse, soudainement, un fluide d’excitation frénétique. Mais à cause de la vidéosurveillance, il doit d’abord s’abriter et n’a pas d’autre

choix que de se jeter à quatre pattes dans la cabane de sa chèvre. Une fois protégé contre l'œil intrusif des caméras, il récupère le téléphone coincé dans une ceinture et consulte son nouveau message : « *Toujours aussi casse-couilles !* » Il rit et ajoute un SMS : « *Appelle-moi !* » L'instant d'après, il aperçoit Augustin immergé jusqu'au cou dans un bain de mousse avec, en arrière-fond, le vrombissement de la balnéo.

« Tu vois... depuis que tu es parti, j'ai pu réinvestir la maison. C'est cool. Tu reconnais la salle de bain. Sinon, c'est quoi cette histoire d'avion cassé ? »

Jules commence à détailler le trajet du retour, mais son frère l'interrompt : « Tu es où là ? C'est sombre. Et qu'est-ce que tu fais à quatre pattes ? Et une chèvre, en plus, à côté. » Soudain emporté par les spasmes d'un rire, Augustin en vient à provoquer des remous involontaires de son bain. Il finit par retrouver l'apaisement et le fil de la parole : « Non, Jules... Trouve un autre endroit que cette chiotte, pour discuter. Là, je crois que tu risques, au contraire, d'attirer l'attention. Écoute les conseils de ton grand frère. » Puis l'image s'évanouit.

Désappointé, Jules reprend le chemin du château. Dans le grand hall, il rencontre la gouvernante qui lui apprend qu'ils vont déjeuner de bonne heure. Le regard d'Odette s'arrondit en voyant l'état des vêtements du garçon.

– Mon Dieu ! Vous n'allez pas pouvoir déjeuner dans un état pareil. Allez vite vous changer !

En poussant un soupir d'agacement, Jules remonte l'escalier.

Tout en mettant ces nouveaux vêtements, le garçon décide de rappeler son frère. Quand l'image revient, Augustin est en peignoir sur la terrasse, une tasse de café à la main. Augustin aimerait que le petit frère lui montre des vues de Courcy de

Montvernier. Jules commence par lui présenter sa chambre, puis le point de vue depuis une de ses fenêtres, où il est notamment possible d'apercevoir la queue de l'hélicoptère et d'entendre le cri d'un paon. Prudemment, Jules s'engage dans le couloir, afin de montrer ses deux salles de jeux, l'entrée réservée aux parents et l'escalier avec une partie du hall.

« Ça a l'air gigantesque ! »

Cette fois, c'est Jules qui doit couper la communication. Le déjeuner va bientôt être prêt et il n'a pas fini de se changer.

Après le déjeuner, avec son rituel des places autour de la longue table, l'habituelle ronde des plats pour le service, les deux domestiques postés et la nécessité de mastiquer dans un silence monacal, Jules, enfin libéré, s'oriente vers le salon *Oppidum*.

Retrouvant son orgue, il ressent le besoin de jouer comme un appel. L'appareil est allumé et réglé. Dès les premiers contacts avec les touches, la vibration des accords l'envahit d'une douce stimulation sensorielle.

Alors qu'il joue, il entend son père s'activer dans les derniers préparatifs de son départ. Le décollage fracassant de l'hélicoptère, qui fait trembler les vitres, l'oblige à interrompre son air.

Il aperçoit Rosalie, appuyée contre un mur.

– C'est beau ! Oh ! (Elle remarque son visage.) Mais tu es bronzé !

Jules propose à Rosalie de se rendre dans la salle de jeux *violette*, pour s'amuser avec le casque de réalités virtuelles. Il tient à éviter les temps morts qui l'obligeraient à parler en détail de ses vacances et, surtout, à se confier sur le fait qu'il a un frère. Il a décidé que seule Élisabeth Delco allait être informée à

ce sujet. Ce n'est pas le fait de révéler l'existence d'Augustin qui lui paraît insurmontable, mais en parlant de son frère, il est aussi obligé de dénoncer les mises en scène des parents et leurs perpétuelles faussetés dans leur comportement, vis à vis des autres. Il se rend compte qu'il a honte de cela.

Rosalie, par chance, ne lui pose pas trop de questions. Il remarque, par ailleurs, que le comportement de sa compagne de jeux a bien évolué. Rosalie ne cherche plus à le provoquer, ni à le blesser par des piques. Dès lors, elle ne cesse, au contraire, d'avoir des compliments plein la bouche.

Lassés par la réalité virtuelle, Jules et Rosalie choisissent de sortir. En passant devant la piscine olympique, pour rejoindre le trampoline, Jules aperçoit sa mère, étendue sur un transat, immobile. Il se rend compte que les réflexions d'Augustin à son sujet, ont complètement modifié la vision qu'il a d'elle. Lui non plus, ne comprend pas son impassibilité permanente.

Alors qu'il est censé s'endormir, Jules sort le téléphone de sa cachette pour communiquer, à nouveau, avec Augustin. Il aimerait savoir si son frère s'est déjà chargé d'envoyer le prélèvement génétique au laboratoire.

« Non... Je ne m'en suis pas encore occupé. Mais laisse-moi un peu de temps, quand même ! T'inquiète, je n'oublie pas. Notre père vient d'arriver. Je dois te laisser. Bisous. »

Jules et Rosalie retrouvent Véra Diche pour un cours de mathématiques qui a été prolongé du fait des précédentes heures qui ont sauté. Véra Diche continue d'exhiber des tenues provocantes. Elle continue aussi d'enseigner avec une certaine mollesse, ne semblant montrer aucun intérêt pour son travail. *Elle fait ça uniquement pour l'argent*, avait un jour soufflé Rosalie dans l'oreille de Jules. Cette réflexion avait jeté un

certain trouble, chez le garçon, qui s'était du coup imaginé qu'il pouvait y avoir aussi une prostitution dans le savoir.

Le cours suivant est celui de Marc Tripon, qui non seulement, quant à lui, ne loupe jamais un rendez-vous, mais a, en plus, cette particularité d'être réglé comme un coucou à propos des horaires de début et de fin du cours. Son côté rigoureux, à chaque fois, génère un stress chez les enfants. Cependant, ce jour-ci, Jules réalise que le précepteur, vu ses connivences avec la famille, est forcément détenteur d'informations cachées. Si, ordinairement, à la fin du cours, son réflexe est de le fuir au plus vite, pour cette fois, il décide de lui parler personnellement, attendant qu'il ait méthodiquement rangé ses stylos pour l'approcher.

– Vous connaissez bien mes parents ?

Une moue s'affiche sur le visage de l'enseignant, montrant son hésitation à apporter une réponse ferme.

Cependant, Jules va vite se rendre compte que sa stratégie s'avère payante. Flatté que son élève vienne à sa rencontre, Marc Tripon interprète le comportement du garçon, comme une reconnaissance tardive de l'élève au maître.

– Mais vous devez savoir pourquoi ils ne veulent pas me laisser sortir de Courcy de Montvernier et pourquoi, par exemple, je ne peux pas avoir de cours particuliers, comme Rosalie. Moi, je veux connaître la vraie raison.

– Je ne suis pas sûr, moi-même, de la connaître. Mais je pense, surtout, que vos parents ne veulent pas que vous ayez de mauvaises fréquentations et que vous subissiez de mauvaises influences.

Un sourire s'échappe des lèvres de Jules. Il se rend compte que ce sont peut-être les mauvaises fréquentations d'Augustin qui ont incité leurs parents à le mettre, lui, sous cloche.

Toutefois, il a besoin de précisions :

– Mais c'est quoi, les mauvaises influences qui leur font peur ?

– Vos parents pensent que le régime républicain est trop permissif et encourage trop au laisser-aller.

Le précepteur n'a sans doute pas conscience, que sa profonde hostilité à l'égard du régime républicain, contribue, au contraire – aux yeux de Jules – à renforcer l'image positive de ce système. Quoi de mieux, pour s'opposer à Marc Tripon, que d'adorer ce que lui déteste ?

Quand Jules retrouve Élisabeth Delco, pour le cours d'orgue, il se sent euphorique à la seule idée de lui confier le secret de son frère caché. Mais il remarque que sa professeur pose sur lui un regard attendri et fait preuve d'une certaine réserve.

– Tu es sûr, au moins, que c'est ton frère ? Que ce garçon n'essaye pas de s'inventer, tout simplement, une histoire qui lui permettrait de se mettre en valeur ? Tu sais, ça peut être tentant, pour un garçon d'une faible condition, de faire croire qu'il est un héritier de la famille Montvernier.

– Non, Madame Delco. Je vous assure que c'est vraiment mon frère. C'est forcément lui, je vous jure !

– Est-ce que tu as des preuves, au moins ?

– Des milliers !

– Des milliers, mais sans doute aucune qui ne soit vraiment concrète. D'ailleurs, si tu étais vraiment si sûr de toi, tu ne serais pas allé demander qu'on procède à un test de laboratoire pour vérifier ta parentalité.

Jules ravale le nœud d'un sanglot, qui lui est monté dans la gorge.

Dès lors, défiant sa professeur du regard, il retrouve le souffle d'une parole qu'il veut implacable :

– Je peux avoir des preuves concrètes. Il suffit que je les demande à mon frère. Il me les donnera.

– D'accord. On procède comme ça. Je suppose aussi que tu comptes sur ce frère pour te faire sortir de Courcy de Montvernier.

– Oui.

– Tant mieux, si c'est le cas, parce que de mon côté, je ne vais plus pouvoir faire grand-chose. À part de continuer à t'apporter des livres, bien sûr...

– Pourquoi vous me dites ça ?

– Ton père est très fort. (Elle lâche un soupir.) Avant ce voyage, tu étais un garçon séquestré dans une propriété par ses propres parents et privé des libertés fondamentales ; liberté de t'instruire, de découvrir le monde, de te socialiser, de penser par toi-même. Tes parents pouvaient être, à cause de ça, poursuivis et condamnés par la justice. Mais là, tu as découvert la mer ; tu as été sur des plages ; tu as été dans un restaurant en Italie...

– Mais c'était juste quinze jours, et je suis à nouveau enfermé !

– Jules, il y a des enfants qui n'ont jamais vu la mer, parce que leurs parents ne les ont jamais emmenés sur une plage. La justice ne va pas, pour cela, jeter ces parents-là dans une prison. Toi, non seulement tu as vu la mer, mais tu as été également sur un yacht, dans un jet privé, dans un restaurant de palace... En plus, ton père te couvre régulièrement de cadeaux. Je sais que tu continues à être enfermé, à être privé de liberté, mais aux yeux

de la justice, tu ne peux plus passer pour un enfant malheureux. C'est impossible.

– Mais on m'a aussi privé d'un frère.

– Peut-être, mais aucune loi oblige des parents à faire se rencontrer les frères et les sœurs.

Fixant les touches de l'orgue, Jules prend de lui-même l'initiative de jouer, comme si, dès lors, il ne voulait plus rien entendre d'autre que des envolées musicales.

Une fois de plus, il attend d'être couché pour recontacter Augustin. Dès les premières images, il comprend que son frère est de sortie. Une ambiance festive règne autour de lui.

« Tu ne reconnais pas ? »

– Si. (Jules voit le *Zephira*.) Vous faites du bateau la nuit ?

« Mais non bêta, on est à quai ! C'est juste une petite soirée, à bord, avec quelques potes. Tiens, je te présente mon garde du corps, sur le quai. Et il y a également Tommy, qui est là. »

– Et Ambre, aussi ?

« Non, ce n'est plus Ambre. Dis-moi si tu la reconnais. »

Jules se mord la lèvre. La fille qu'il aperçoit sur l'écran, n'est autre que Laura, qui avait quitté précipitamment le penthouse de Monaco, humiliée après avoir remarqué qu'Augustin était accompagné.

– Oui, je la reconnais. Notre père est d'accord pour que tu sortes ?

« J'ai l'autorisation de minuit, mais de toute façon, cette nuit, il ne dort pas à la maison. »

– Il est où ?

« Je n'en sais rien. Sans doute dans un hôtel avec une fille. »

Jules ressent un pincement au cœur. Son frère a beau l'avoir informé : il n'arrive pas à admettre que leurs parents puissent être désunis.

– Augustin, il faut que tu m'aides. Car ici, il y a une dame à qui j'ai parlé et qui ne croit pas que tu es mon frère.

« Comment ça ? Elle croit que je suis un imposteur ? »

– Il faut que tu m'envoies des preuves. Par exemple, des photos où tu es avec nos parents, au ski. Le top, ce serait que tu m'envoies aussi le résultat de ton test génétique.

Comprenant que le sujet prend une tournure délicate, Augustin descend un étage, afin de s'isoler dans une cabine du yacht.

« Tu n'as pas à t'inquiéter. Tant pis si elle ne te croit pas. »

– Non. Je veux que tu me donnes des preuves !

« Ne te fâche pas. Les résultats du laboratoire vont vite tomber. »

– Ça n'a rien à voir !

« Mais si, ça à voir ! Comme ni toi, ni moi, on sait comment notre père va réagir, je vais d'abord lui faire croire que je suis le seul informé. Après, dans un second temps, s'il n'y a pas trop de casse, je lui dirai que tu es aussi au courant. Donc, patience ! Je t'enverrai toutes les preuves. De toute façon, tu as déjà des photos. Le mieux : attends un signalement de ma part... Je t'embrasse petit frère. Dors bien. »

Jules n'a pas oublié la consigne d'Augustin : « *Attends un signalement de ma part.* » Il sort le téléphone de sa cachette, l'active, mais aucun nouveau message. Rien d'étonnant, il est encore tôt : Augustin doit continuer à dormir.

Jules rallume son téléphone en fin de matinée, puis en début d'après-midi, juste après le déjeuner. Toujours aucun signalement. Arrivent le milieu d'après-midi, puis le soir. Jules s'inquiète que son frère n'ait toujours pas laissé de message. La raison est néanmoins évidente : Augustin n'a pas dû, encore, obtenir les résultats de laboratoire.

La nuit, avant de s'endormir, le garçon hésite à appeler. La consigne de son frère lui revient en tête : « *Attends un signalement de ma part.* » Il décide, finalement, d'attendre le jour suivant.

« *Dors bien !* » lui avait également dit Augustin. Mais cette nuit-là, Jules dort mal, trop impatient d'être au lendemain. Le matin, comme il s'y attendait, son frère ne se manifeste pas. « *Allez... lève-toi, gros paresseux !* » Comme la matinée semble longue, à Jules. Rosalie l'interroge au sujet de son côté distant. Mais il reste muet et le regard hagard.

Il déjeune avec sa mère, mais n'a pas trop d'appétit et demande à quitter la table avant la fin du repas.

Jules tente de se remémorer, en détail, son dernier échange avec Augustin. Son frère lui avait quand même signalé que les résultats du laboratoire pouvaient mettre plusieurs jours avant

d'arriver. Nul doute qu'il est d'une nature trop impatiente et qu'il risque encore d'agacer son grand frère avec son empressement à obtenir les choses immédiatement. Le silence d'Augustin lui est néanmoins si intenable qu'il fait le choix de retourner dans sa chambre pour l'appeler. Les gémissements répétés d'une sonnerie, systématiquement coupée par le déclic du répondeur, finissent par bouleverser le garçon. « Augustin, s'il te plaît... réponds-moi... S'il te plaît... »

Jules prend peur. Et si en réalité, le problème venait de leur père ?

Mais le garçon veille à ne pas laisser galoper son imagination et à attendre, au moins, un troisième jour. La nuit du troisième jour, Jules constate à nouveau que son frère ne lui a laissé aucun message. Quand il l'appelle, pour la énième fois, il comprend à l'avance que personne, à l'autre bout du fil, ne va lui répondre. En raccrochant, Jules est comme estourbi. Il réalise, cette fois, que son frère n'aurait pas pu le laisser autant de temps sans réponse.

Cependant, en réalité, Jules ne sait pas très bien comment interpréter la situation. Peut-être qu'il se trompe, qu'il y a des imprévus trop compliqués à comprendre pour lui. Mais, quelques jours plus tard, l'effroyable perspective de ne plus jamais entendre le son de la voix de son frère, le plonge dans le gouffre sans fond d'un désarroi. La tête dans les draps de son lit, il pleure sans fin, à en suffoquer. Au point d'alerter Odette Tasmane.

– Allons, mon garçon, qu'est-ce qu'il passe ? interroge la gouvernante en glissant une main dans ses cheveux.

– Je veux sortir d'ici, répond Jules entre deux hoquets. Je veux retourner à Roquebrune-Cap-Martin.

Odette libère un soupir :

– En vous voyant dans cet état, je me demande finalement, si c'était une bonne idée que votre père vous emmène là-bas. Bon... je vais voir si on ne peut pas vous donner un petit tranquilisant.

Jules va ensuite dormir. Il est encore convenu que l'on reporte ses cours.

Les semaines suivantes, le garçon oscille entre un profond état d'abattement et un comportement de pantin, qui lui fait accomplir des automatismes du quotidien sans le moindre ressenti de plaisir.

Par instants, ses pensées sont en ébullition. Il se rappelle la remarque d'Élisabeth Delco : « Tu es sûr, au moins, que c'est ton frère ? » Aucun doute, pour Jules : il y avait eu, entre lui et Augustin, des liens invisibles trop subtils et trop profonds pour qu'ils puissent être à la source d'une machination. Mais la brutalité du contexte l'oblige, désormais, à envisager les scénarios les plus extrêmes. Après tout, il n'avait connu Augustin qu'une quinzaine de jours. Et si cet adolescent avait été, en fin de compte, un sordide manipulateur ?

Cependant, dès les secondes qui suivent, Jules se sent assailli par les souvenirs, des évocations enchanteresses emplies de douceur et de bienveillance. Augustin est là, avec lui, dans les restanques, sur la plage, sur le *Zephira*, dans les rues de Monaco, dans la salle de sport du *Bel Air*, dans le studio d'enregistrement de sa garçonnière... Il se souvient de leurs jeux, de leurs chahuts, de leurs promesses. « Ne t'inquiète pas, petit frère », disait-il.

Jules étouffe. Il a besoin de sortir. Se résigner à oublier ? Non, jamais ! L'absence d'Augustin génère un tel vide dans sa

vie. Il a l'idée d'un refuge : sa cabane perchée. Il court dans le parc, bien qu'il suffoque. Des ronces le griffent aux jambes ; des branches le fouettent au visage. Qu'importe : il ne ressent plus rien, de toute façon. Tout son être est comme anesthésié. Il grimpe l'échelle de la cabane. Sitôt à l'abri, il sort son téléphone. Ultimes tentatives, comme un SOS, un acharnement à espérer. Jusqu'à la déraison, il essaye encore le même numéro. Mais au bout, rien que le silence. Jules se met à hurler à travers le parc : « Non ! » Puis il s'effondre, en larmes, sur les planches de la cabane. « Réponds-moi, s'il te plaît, Augustin, je t'en supplie. Tu m'avais promis que l'on resterait toujours des frères. »

Alors que s'étendent les premières ombres de la nuit, Jules entend des craquements de branchages et aperçoit, dans le halo mouvant d'une lampe-torche, la tête du jeune gardien, Guy Millet, dans l'encadrement de l'entrée de la cabane.

– Ça fait au moins une heure qu'on vous cherche. On a dû visionner les vidéos de surveillance pour vous retrouver. Allez... Vous devez sortir d'ici.

Jules, secondé par le gardien, quitte son abri. Il est conduit jusqu'au château, puis amené à sa chambre par la gouvernante, qui l'installe dans son lit.

– Toujours pas finie cette déprime, on dirait. Vous allez vous reposer un peu. On va vous apporter votre repas dans votre chambre.

– Oui, merci. Mais de toute façon, je n'ai pas très faim.

Peu après, un domestique pose le plateau sur la table de la chambre.

Jules quitte son lit pour attraper le plateau, mais au moment où il le saisit, son regard tombe sur la photo punaisée de son

père en présence du président de la République. Ses dents se serrent. Il ne peut pas s'empêcher de penser que son père est la cause du silence d'Augustin. Que s'est-il donc passé entre eux deux ? Ils se sont certainement disputés. Mais après ?

Finalement, il repose le plateau sur la table, goûte au bouillon qu'on lui a apporté, fixe à nouveau la photo de son père. Il a bien une idée, mais va-t-il oser aller jusqu'au bout ?

Reposant son bol, il n'a, cette fois, plus d'hésitation. Il se dirige vers le dessous de son armoire pour récupérer la boîte de magie qui lui sert de cachette. À l'intérieur, il extrait une carte de visite : celle de l'inspectrice d'académie. Attrapant le smartphone glissé derrière sa table de nuit, il compose un numéro de la carte, tombe sur un répondeur administratif. Il tente un autre numéro et entend qu'on décroche.

– Allô ?

Il reconnaît la voix ferme et délicate de Sophie Loubiac.

– Bonjour Madame. C'est Jules Montvernier. Je vous appelle parce que pendant des vacances, à Roquebrune-Cap-Martin, j'ai découvert que j'avais un frère. C'est lui qui m'a passé le smartphone. (Il sanglote.) Mais maintenant mon frère ne répond plus. Il a disparu. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je ne sais rien de lui à part qu'il s'appelle Augustin et qu'il a quinze ans. Il faut prévenir la police.

« Tu es où là ? »

– Je suis à Courcy de Montvernier.

« Tu t'es disputé avec ton frère ? »

– Non, c'est avec notre père qu'il s'est disputé. Et maintenant, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Ce n'est pas normal qu'il ne m'appelle plus. Je vous jure, ce n'est pas normal.

« Depuis combien de temps, tu as perdu le contact ? »

– Depuis plusieurs semaines...

« Allons, ne t'affole pas. Il y a peut-être une explication qui est simple. Tu ne peux pas avoir l'information en contactant ton père ? »

– Non, parce qu'il ne sait pas qu'on se parlait. Il ne voulait pas.

« Pourquoi ça ? »

– Je sais pas.

« Alors, tu ne peux pas demander à ton père pourquoi il ne veut pas que tu rencontres ton frère ? »

– Non ! Parce que c'est après avoir posé cette question que mon frère ne répond plus.

« Jules, enchaîne l'inspectrice, après une pause de réflexion. J'avoue que je ne comprends pas trop pourquoi toi et ton frère, vous n'avez pas le droit de vous parler. Mais si ton frère a posé la question à votre père et qu'à la suite de ça, il ne te répond plus, c'est que ton frère a dû simplement obtenir l'explication de votre père et qu'il a préféré lui obéir. »

– Je sais pas, répond Jules, qui se sent tout à coup perdu par cette nouvelle hypothèse.

« Est-ce que tu sais si ton frère avait un secret qu'il tenait de votre père ? »

– Oui.

« Oui, il avait un secret ? Tu le connais ? »

– Oui.

« Tu ne veux pas le dire ? »

– C'est que notre père fait des réunions pour casser le système politique.

S'ensuit un nouveau silence.

– Tu es sûr d’avoir bien compris ?

– Je n’ai pas compris ce que ça voulait dire, mais c’est comme ça que mon frère l’a dit.

– Il ne t’a rien dit d’autre ?

– Non...

Des coups frappés contre la porte viennent surprendre Jules qui, sans même prendre le temps de raccrocher, jette le téléphone sous le lit.

Figé contre l’oreiller, il voit Justine Montvernier pénétrer dans sa chambre.

– Alors, mon garçon, j’aimerais comprendre. Qu’est-ce qui ne va pas ?

– C’est rien. J’étais triste, mais ça va mieux.

– Ne me dis pas ça. Il y a quelque chose qui t’a perturbé...

– Est-ce que c’est possible, que je puisse téléphoner à Mathilde et à Clément ?

– C’est juste ce que tu veux ? Parler à tes amis de vacances ?

– Oui. Ils me manquent.

– Pourquoi tu ne m’en as pas parlé ?

– Je n’ai pas pensé...

– On verra ça demain.

– Super... Merci.

– Je te laisse te reposer.

Jules voit alors la porte de sa chambre se refermer.

Il attend un peu, guette les bruits extérieurs, puis entreprend une gymnastique pour récupérer son téléphone sous son lit.

– Allô ?

« Juste une question, Jules, avant de te laisser : est-ce que tu as déjà entendu parler de ces mots, dans ta famille : *gouvernement, ministre, député* ? »

– Je crois.

« Qu'est-ce qu'on pense de ces mots, dans ta famille ? »

– Je sais pas.

« Maintenant, les mots *démocratie, république, élection.* »

– Mes parents ne sont pas trop pour.

« Ils ne sont pas trop pour ou ils sont vraiment contre ? »

– Je crois qu'ils sont vraiment contre ça.

« On te recontactera. »

– Vous allez vous occuper de rechercher Augustin ?

« Tu verras ça, quand on te recontactera. »

En raccrochant, Jules se sent allégé et apaisé. Sa détermination à retrouver son frère le ravive d'une nouvelle énergie. « Augustin, s'il le faut, je vais me battre pour toi », songe-t-il à présent.

Il lui adresse un nouveau SMS : « Augustin, j'ai peur. Même si tu as choisi d'obéir à notre père, réponds-moi. »

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Justine Montvernier contacte les Blay. En visioconférence avec seulement Mathilde – Clément étant parti en pension – Jules demande des nouvelles, évoque des souvenirs, adopte un discours basique. Il sait qu'en présence de sa mère, il ne peut pas parler d'Augustin. Mais il est parvenu à l'essentiel : à mémoriser les identifiants qui vont lui permettre de recontacter la famille.

À la fin du repas, Odette s'approche, avec réserve, de la longue table de la salle à manger *Printemps*. Elle a une suggestion qui pourrait peut-être permettre, à Jules, de se changer les idées : un spectacle de karaoké, proposé par Rosalie, dans une pièce réservée à ce genre d'animation, avec un écran mural, qui se trouve chez elles, dans l'aile gauche.

Pour la première fois, Jules va avoir le droit de pénétrer dans les appartements privés des Tasmane. Il va alors se rendre compte que mère et fille vivent, elles aussi, dans des espaces spacieux avec du beau mobilier et la chambre de Rosalie est presque aussi grande que la sienne.

Rosalie saisit le bras de Jules pour l'entraîner dans sa salle de spectacles. Elle le fait asseoir sur une chaise, puis saisit un micro. La lumière dirigée d'un vidéoprojecteur jette un feu d'images vives et de textes sur le mur du fond, et alors que retentissent les premiers rythmes sonores, Rosalie se met à chanter à la cantonade, dans un déhanché cadencé. Intimidé par la mise en scène, Jules chantonne à voix basse. Mais peu à peu, l'effet enchanteur du rythme musical opère. Il se sent emporté. Les paroles des mélopées le persuadent que c'est Augustin qui s'adresse à lui, qu'ils sont l'un et l'autre en train de se parler, dans un tête-à-tête, comme deux frères.

Le soir, de retour dans sa chambre, Jules récupère avec empressement, son smartphone. Une idée le taraude : celui d'entrer en communication avec la famille Blay, les seuls avec lesquels il va pouvoir parler d'Augustin et les seuls aussi qui peuvent clarifier la situation. Mais en rallumant le téléphone, Jules constate que l'écran s'obstine à rester uniforme. Non seulement, il ne parvient pas à contacter la famille, mais il est, dès lors, sans solution de communication. Un poing serré dans sa bouche, il se retient de crier son désespoir, tandis qu'un ruisseau de larmes s'échappe de son regard.

Quelques brusques coups viennent d'être frappés contre la porte de la chambre de Jules. Le garçon, qui se réveille en sursaut, aperçoit sa mère, qui traverse la pièce pour aller ouvrir les rideaux.

– Allez... Il faut que tu te lèves. Ta prof d'orgue va te faire cours ce matin de bonne heure. (Elle se dirige vers l'armoire.) Je te prépare tes vêtements. Moi, après, je file.

– Tu vas où ?

– Je vais voir une amie à Paris. On déjeune ensemble.

– Elle s'appelle comment ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? (Sa mère se dirige vers la porte.) Passe une bonne journée.

Une amie... ou plutôt un amoureux, songe Jules avec un certain désespoir.

S'asseyant sur la banquette de son orgue, Jules allume l'instrument, le règle, joue. Il n'entend pas Élisabeth Delco arriver dans son dos. Un timide sourire s'affiche sur son visage au moment où elle s'assoit à côté de lui.

– Eh bien... On dirait que ce n'est pas la forme. Ça a peut-être un rapport avec ton téléphone qui ne marche plus.

Stupéfait, Jules arrête aussitôt son morceau.

– Comment vous le savez ?

– Je suis chargée de faire la messagère, murmure-t-elle contre son oreille. Tu laisses ton téléphone fermé. Dans deux jours, tu le rallumes et tu appelleras ce numéro-là. (Elle lui glisse un papier.)

– C’est le numéro de qui ?

– D’un policier. (Surpris, Jules se redresse.) C’est la police qui va te remettre la communication. Bien sûr, tu te doutes que la contrepartie, c’est que tu seras surveillé pour chacun de tes appels.

– Alors, ça veut dire que c’est grave, ce qui m’arrive.

– Oui, c’est grave. J’ai encore autre chose pour toi.

– Un livre ?

– Celui-là, tu vas mettre du temps à arriver au bout, avertit Elisabeth Delco, en posant un paquet sur les genoux du garçon.

Jules déchire le papier d’emballage, afin de découvrir la couverture. À la vue du titre, il plaque sa main contre sa bouche.

– *Les Misérables* de Victor Hugo. C’est autorisé, comme livre ?

– Ce livre est autorisé par la loi, oui. Maintenant, il n’est peut-être pas autorisé par tes parents.

Après deux jours d’attente, comme demandé, et avoir maintes fois trituré le papier du numéro remis par sa professeur d’orgue, Jules se risque à allumer son smartphone. Son regard, qui fixe l’écran, s’irradie d’une lueur d’espoir en découvrant que l’appareil a retrouvé ses fonctionnalités. Sans tergiverser, le garçon compose le numéro du policier.

La voix grave de l’inconnu qui lui répond, l’intimide.

« Bonjour, Jules. Je suis un commissaire et je dois mener une enquête. J’ai besoin de te parler, seulement à toi. Es-tu sûr d’être en situation pour me répondre et que personne ne peut nous entendre ? »

– Oui, je suis sûr.

« De toute façon, on va essayer de faire rapide, et toi, tu dois me dire le moins de mots possibles. C’est surtout moi qui vais parler. D’accord ? »

– D’accord.

« Voilà. Je vais te proposer un marché. Si tu m'aides dans mon enquête, moi et mes hommes, nous allons t'aider, toi aussi. Tu nous donnes des renseignements au sujet de ta famille et nous, en échange, nous t'aidons à avoir des petits moments de liberté, hors du domaine de Courcy de Montvernier. »

– C'est vrai ?

« Ce marché te convient ? »

– Oui.

« Attention, je te préviens. C'est donnant, donnant. Il faudra que toi, tu répondes aussi à nos questions. C'est toujours d'accord ? »

– Oui.

« C'est bien, tu as l'air calme. Tu sais lire l'heure ? »

– Oui, j'ai une montre.

« Il y a quelque chose de spécial, prévu, à Courcy de Montvernier jeudi après-midi de la semaine prochaine ? »

– Je sais pas.

« Je vais t'envoyer un SMS mercredi, pour te donner l'heure précise. Mais à la place du mot *heure*, j'utilise le mot *gâteau*. Donc si j'écris : J'ai dix *gâteaux* et demi... » qu'est-ce que tu comprends ?

– Dix heures et demie. Mais vous n'allez pas pouvoir me faire sortir sans l'autorisation de mes parents...

« Stop ! C'est notre travail, on va t'expliquer. »

– Mais il y a des caméras partout, se met à chuchoter Jules.

« Ne dis rien. C'est moi qui parle. Même quand les caméras sont partout, il y a des angles où elles ne peuvent pas te repérer. Des arbres où les caméras ne peuvent pas te voir ont été marqués par une croix jaune. »

– Oh... mais vous êtes ici ?

« Moi non, mais deux bûcherons, qui font partie de mon équipe. Surtout, ne va pas leur parler. Ces deux bûcherons vont entasser des bûches contre un mur et vont t'aider à passer par là. Mais ils le feront quand on va couper le courant. »

– Ouah !...

« Pour savoir quand le courant est coupé, ce sera quand tu verras disparaître, sur ton smartphone, les petites barres qui indiquent la connexion. Tu les connais ? »

– Oui, mais c'est pour la connexion.

« C'est pour la connexion, mais dans notre cas, ça t'indiquera que le courant a été coupé. Donc, je récapitule dans l'ordre. Mercredi, tu reçois le message codé avec une heure indiquée. S'il y a un problème, tu nous contactes. Si pas de problème, tu te prépares. Là, tu rejoins un arbre avec une croix. Contre l'arbre à l'endroit de la croix, tu regardes ton smartphone jusqu'à la disparition de l'icône de connexion. L'icône disparaît, tu cours jusqu'aux bûches entassées contre le mur et on t'aide à passer de l'autre côté. Si, pour une raison ou une autre, ça échoue, tu ne t'affoles pas. On recommencera une autre fois. D'accord ? »

– D'accord.

« Sinon, avant mercredi, tu as tout le temps d'aller repérer les lieux. Bien sûr, tu ne parles de ça absolument à personne. C'est très important de garder le secret pour ne pas échouer. Tu es d'accord pour ne rien dire ? »

– Oui.

« Dernier point. Avant cette date, n'utilise pas le téléphone et garde-le fermé. Sur ces derniers détails, je te laisse et te dis à bientôt. »

« *Ne pas utiliser le téléphone* », se répète Jules, après avoir entendu le commissaire raccrocher. Le voilà, à présent, troublé par

cette consigne, tant il s'impatiente de contacter à nouveau les Blay. Mais non, il ne peut pas renoncer... Et puis c'est juste un unique appel.

« Oh ! C'est toi, Jules ? s'exclame Garance Blay. On a cru que c'était Augustin... »

À la seule évocation du nom d'Augustin, le cœur de Jules s'emballe.

– Vous avez des nouvelles de lui ?

« Non. Pourquoi ? »

Jules éclate en sanglots.

– Depuis plusieurs semaines, il ne répond plus au téléphone. Plus du tout.

« Vous vous êtes disputés ? »

– Non !

« Tu sais, Augustin a plusieurs téléphones. Peut-être qu'il en a perdu un ou qu'il se l'est fait voler, et qu'il n'a plus le numéro pour te rappeler. Et nous... en-dehors du moment où l'on rencontre vos parents, on n'est pas en contact avec lui. »

« On peut, peut-être, essayer de l'appeler sur un autre de ses téléphones », suggère Mathilde, qui arrive derrière sa mère.

L'apparition de Mathilde est aussitôt suivie de celle du grand frère Clément, présent ce soir-là.

« L'autre téléphone qu'on a, c'est celui qu'il a passé à Jules », indique la mère.

« On a aussi son cellulaire », rappelle Mathilde.

« Oui, on peut essayer le cellulaire... Mais il me semble qu'il le laisse tout le temps sur le bateau, celui-là. »

« Je ne crois pas que c'est à cause d'un portable perdu, intervient Clément. Parce que sinon, il nous aurait rappelés nous, pour pouvoir contacter Jules. »

« Oui, bien sûr... confirme la mère. Alors, est-ce qu'il n'a pas eu, plutôt, un problème avec son père ? »

– Clément ne peut pas géolocaliser le téléphone d'Augustin ?

« Non, désolé, répond Clément. Il ne nous a pas appelés sur nos téléphones, donc on ne peut pas. »

– Oh non ! se désole Jules. Et vous pourriez aller voir, mon père, au *Bel Air*, et lui demander ?

« Oui, ça on peut le faire, confirme la mère. Rappelle-nous la semaine prochaine. Mais ne va pas imaginer le pire. Tu sais, ton père, quand il est contrarié, il peut prendre des décisions radicales très rapidement. Il a pu vouloir envoyer ton frère à l'étranger. »

– Oui, mais alors, qu'est-ce qu'il attend, Augustin, pour me rappeler ?

– Il attend peut-être d'avoir 18 ans.

Afin de permettre à Jules de recouvrer le moral, Victor Mekin invite le garçon à le suivre pour une séance de sport intensif, entre hommes, dans l'espace détente.

Dans la salle de sport, *coché* par son prof, Jules expérimente d'abord le rameur, puis court sur le tapis, se mesure aux poids de l'haltérophilie, puis boxe... En sueur, *reboosté* et déchargé, sur le moment, de sa hargne, il se jette dans la piscine d'eau froide, teste ensuite celle d'eau tiède, puis les bulles du SPA.

Quand il se rend compte que Victor Mekin est retourné dans la salle de sport, pour ranger et nettoyer les instruments, il a tout à coup, une autre préoccupation. La présence du grand écran télé, en hauteur, l'intrigue.

Quittant le SPA, il se met à chercher dans tous les recoins une télécommande et finit glorieusement par la dénicher sous le rebord d'un bassin. Face à l'écran, il presse le bouton. Les images de corps entremêlés et de gémissements, qui surgissent sous ses

yeux, viennent, sur le moment, semer la confusion dans son esprit. Il finit par réaliser qu'il s'agit de scènes d'une orgie sexuelle et sent aussitôt une boule de rage gonfler dans sa poitrine.

Victor Mekin le saisit brutalement par le bras et éteint la télécommande. Cependant, dans un subit déchaînement de colère, le garçon se débat, échappe aux mains de son professeur, court vers l'autre bout de la salle.

– Ne cours pas, c'est dangereux, avertit Victor Mekin, en tentant de le rejoindre. Où veux-tu aller de toute façon ? (Il se retrouve face au garçon, qui dans une brusque volte-face se tourne vers lui.) Ne va pas t'imaginer que c'est forcément comme ça que tes parents t'ont conçu.

– Vous le saviez, en plus !

Le prof de sport se penche vers le garçon.

– Ce que je sais aussi, c'est que tu vas bientôt parler à la police. Mais il ne faudra surtout pas leur raconter ce que tu as vu là.

– Comment vous savez que je vais parler à la police ?

– Jules, ce que tu dois comprendre, c'est que toutes les personnes qui t'entourent, sont mouillées d'une façon ou d'une autre dans de sales affaires. Si tu parles, tu ne pourras trouver aucun témoin pour te soutenir. Tu resteras seul dans ton combat.

– Vous avez participé, vous, pour de vrai, à ces trucs dégoûtants ?

– Ton père m'a tendu un piège. Il m'a invité dans un restaurant où il y avait de très jolies filles. Mais il procède de la même manière avec tout le monde ! Avec tous ceux qui approchent sa vie privée ! Comme ça, tu comprends, ceux qui apprennent que ton père a commis des actions illégales, ne peuvent pas le dénoncer, parce que lui, à son tour, il les dénonce. C'est scandale contre scandale. De cette façon, il embrouille tout le monde.

- Et Tripon aussi, il a été là-dedans ?
- Oui, Marc Tripon, Véra Diche...
- Et Élisabeth Delco ?
- Elle, ton père s'est arrangé pour l'impliquer dans une histoire de malversation.
- Et Odette Tasmane ?
- Pour la gouvernante, je ne sais pas. Mais forcément... Car ton père n'a pas l'habitude de prendre ce genre de risque. (Victor Mekin attrape les bras de Jules.) Nous sommes seulement deux à savoir que tu vas aller parler à la police : Madame Delco et moi. Mais pour dénoncer les agissements de ton père, tu seras forcément tout seul.

Jules relit le SMS sur son portable : « *Je te dois 10 gâteaux.* » Il enfle une veste, éteint le smartphone, le glisse dans une poche intérieure. En quittant sa chambre, il vérifie que le couloir est désert. Il descend les marches, croise une femme de ménage dans le hall, pousse la porte de l'entrée principale.

Une fois dans le parc, il se met à courir, presque exalté par l'aventure à laquelle il participe. Il aperçoit les deux bûcherons, qui continuent d'entasser les bûches. Eux ne le remarquent pas, ou font mine de ne pas l'avoir vu. Une croix jaune, sur le tronc d'un châtaignier. Jules prend appui contre l'arbre. Bien qu'au repos, il sent son cœur s'emballer. Sortant le téléphone de sa poche, il l'allume, tente en même temps de trouver l'apaisement. Mais son regard qui fixe l'écran, voit disparaître l'icône des barres de connexion. Encore hésitant à quitter sa cachette, il regarde en direction des deux bûcherons et remarque que l'un d'eux lui fait signe de venir. Il court. Son portable tombe de sa poche. Pendant qu'un des deux bûcherons le hisse sur le tas de bois, l'autre part récupérer l'appareil. Des bras le soulèvent et le font passer par-dessus le mur. De l'autre côté, un homme debout sur le toit d'une camionnette blanche, le réceptionne.

– Bravo, mon garçon. Tu as été courageux.

Au même instant, une femme sort de la camionnette et aide Jules à descendre du toit, par une échelle fixée à l'arrière.

– Mais ce n'est pas une voiture de police !

Jules remarque cependant, sous la veste de la coéquipière, un ceinturon avec une arme. Tandis que la policière fait monter Jules, à l'avant, dans la camionnette, son collaborateur rejoint le fauteuil du conducteur. À cet instant, le garçon voit qu'on lui brandit sous le nez, une carte avec les insignes de la police.

– Ce n'est pas la voiture de police que tu connais, parce que nous, nous devons rester discrets. Je travaille à la Sécurité Intérieure, comme commissaire. Tu peux m'appeler Davy et ma collègue, qui est à Interpol, c'est Rose-Marie. Il faut que tu enlèves ta veste ; on va t'en filer une autre.

Tout en glissant un bras dans sa nouvelle veste en Jean, Jules tâte le blouson en cuir du policier et note que son pantalon est en toile de Jean, lui aussi. Il a l'impression de devoir s'habiller comme eux. Il sent ensuite sa collègue lui enfoncer une casquette sur la tête.

– Il y a aussi sa montre, signale-t-elle à son collaborateur.

– En effet, il faut qu'on enlève ta montre. (Le regard du garçon s'assombrit en remarquant que le policier dégrafe le bracelet de la montre de son frère.) Ne t'en fais pas, on te la rendra. (Il met le contact.) Bon... Le véhicule ne ressemble pas au coupé sport auquel on a dû t'habituer, mais tu t'y feras.

– Vous allez rechercher Augustin ?

– C'est ton frère ? C'est ça ? interroge Davy. Mais tu ne le connaissais pas depuis longtemps ?

– Non, mais après...

– Vous ne pouviez plus vous quitter, poursuit Rose-Marie.

– Oui.

– L'histoire de ton frère, c'est peut-être important, explique Davy, mais il y a une affaire encore plus importante qui est la sûreté de l'État. Si tu es là avec nous, c'est par rapport aux

soupçons que nous avons d'activités qui sont contraires à la sécurité nationale, des activités qui concernent d'abord ton père.

– Non ! sanglote soudainement le garçon. Je ne veux pas qu'on s'occupe d'une autre affaire que celle de mon frère ! (Il crie.) C'est pour Augustin que je suis venu ! Je veux qu'on le retrouve !

– Ok, ok... réagit Davy, pris au dépourvu.

Faisant brusquement tourner le volant, le policier dirige la camionnette sur un chemin forestier et coupe le contact.

– Jules, laisse-nous t'expliquer. On n'abandonne pas l'affaire de ton frère, mais s'il a vraiment disparu, et qu'on se met à enquêter sur sa disparition, ça va forcément éveiller des réactions de méfiance du côté de ton père, et on ne va plus pouvoir enquêter au sujet de ses agissements.

– Ce qu'on essaye de te faire comprendre, ajoute Rose-Marie, c'est que les deux affaires : celle de ton frère et celle de ton père, sont liées. Mais pour bien s'occuper de l'affaire de ton frère, il faut d'abord connaître les intentions de ton père.

– Je voudrais te poser une question, mon garçon ? poursuit Davy. C'est une question difficile, je te préviens. Quand tu nous demandes de retrouver ton frère Augustin, est-ce que tu penses aussi, au fait, qu'on pourrait ne pas le retrouver ? Je veux dire, au fait qu'on pourrait ne pas le retrouver vivant ?

– Oui, répond Jules dans le hoquet d'un sanglot.

– Mais ça ne te fait pas peur d'apprendre ça ?

– Je veux savoir ce qui s'est passé.

– D'accord. Alors si, par exemple, je demande à un de mes hommes d'aller discrètement à tous les endroits que fréquente ton frère pour prendre des photos. Ensuite, on te rapporte toutes les photos pour te les montrer. Est-ce que ça te conviendrait ?

– Oui.

– On a les moyens de te proposer ça. Seulement, tu dois bien envisager qu’il existe deux éventualités. Soit sur les photos qu’on te rapporte, tu vas reconnaître ton frère Augustin. C’est alors ce qu’on appelle « une preuve de vie ». Mais l’autre éventualité, c’est que, sur toutes les photos qu’on te rapporte, tu ne retrouves pas ton frère. Est-ce que tu acceptes les deux éventualités ?

– Oui, parce que je veux juste qu’on s’occupe de lui.

– S’il n’apparaît pas sur les photos, ça ne veut pas dire qu’il n’est pas vivant. Peut-être qu’il est parti à l’étranger à la suite d’une histoire que tu ne peux pas connaître. Ou, peut-être, en effet, qu’il lui est arrivé un malheur où il a perdu la vie. Mais s’il a perdu la vie, ça peut être simplement à cause d’un accident. Un accident de voiture, ou il est tombé à l’eau parce qu’il était ivre, ou il a eu une crise cardiaque... Mais toi, n’est-ce pas, s’il est mort, tu penses à autre chose qu’à un accident. Tu penses qu’on aurait pu le tuer.

– Oui.

– Une dernière question, qui va peut-être t’embarrasser : quand tu envisages que ton frère a pu être tué, est-ce que tu supposes aussi que ça pourrait être ton père, l’auteur ?

Jules se fige. Son regard est immobile et aucun son ne filtre entre ses lèvres.

– Je vais formuler ma phrase autrement : en t’apercevant que tu n’avais plus de nouvelles de ton frère, est-ce qu’à un moment donné, tu as imaginé que ça pouvait venir de ton père, qui aurait pu le tuer, ou le faire tuer ? Est-ce que tu as juste eu ces images-là dans ta tête ?

– Oui.

Le commissaire se tourne vers sa collègue :

– C’est quand même un peu léger pour faire une déposition, tu ne crois pas ?

– Je confirme.

Le commissaire se penche à nouveau vers Jules :

– Bon... Maintenant, dis-nous. On a juste une heure pour tout faire avant de te ramener. Est-ce que tu acceptes la collaboration, ou pas ? Si tu n’acceptes pas, on te ramène tout de suite chez toi.

– On doit aller où ?

– D’abord, on se pose à la terrasse d’un café, dans un village voisin, où l’on pourra tranquillement te poser des questions. Ensuite on te laisse choisir un lieu que tu auras envie de découvrir. Après, on te ramène chez toi. Est-ce que ça te va ?

– Oui. Mais je voudrais quand même vous demander une chose. Si jamais je ne vois pas mon frère sur les photos, est-ce que vous allez le rechercher ?

Jules voit alors le policier lever un doigt :

– Pour notre premier rendez-vous, notre collaboration, pour ton frère, ne va pas plus loin que les photos qu’on va te montrer. C’est maintenant à toi de nous prouver que tu es prêt à coopérer. Ensuite, on verra bien si l’on peut prolonger, ou pas, notre collaboration avec autre rendez-vous. Alors, on va dans ce café de village, ou pas ?

– On y va ! lance Jules, ragaillardi.

Assis à la terrasse d’un café, entre Davy, le commissaire et Rose-Marie, sa collègue d’Interpol, Jules peine à rester paisible sur sa chaise, tant l’aspect pittoresque du village l’incite à orienter son regard dans toutes les directions, à l’affût des moindres indices.

– C’est la toute première fois que je vois des maisons rouges avec des toits gris. Enfin si ! J’en ai déjà vu depuis l’hélicoptère, mais c’était en petit. Et depuis l’avion aussi, j’en ai vu...

Les deux policiers s’échangent un regard amusé par-dessus la tête du garçon.

– Bienvenue dans le monde réel, enchaîne Davy avec un rire contenu.

Il doit s’interrompre en voyant s’approcher le patron du café.

– Bonjour Monsieur, Dame. Désolé, je ne vais pas pouvoir vous servir grand-chose : on a une panne de courant.

Jules retient un pouffement dans une main.

– On peut prendre des jus ?

– Pour ça, pas de problème...

– Nous n’avons ni ta date, ni ton lieu de naissance, signale Rose-Marie, à Jules, en extirpant un calepin d’une pochette. Tu peux nous noter ça ?

Jules saisit le stylo que la policière lui tend et note.

– Si c’est Paris, tu dois nous préciser l’arrondissement.

– Je le connais pas.

– Vraiment ? s’étonne Davy. On ne te l’a jamais dit ?

Jules secoue négativement la tête.

– Maintenant, il y a un point qu’on aimerait élucider, enchaîne Rose-Marie, c’est si tes parents ont des armes, en stock, dans le domaine de Courcy de Montvernier.

Jules a un sursaut d’étonnement en entendant la question.

– Il y a des armes de collection.

– Et en ce qui concerne des armes modernes ?

– Mon père est un chasseur.

Jules voit la policière sortir une feuille, dans un grand format, qu’elle déplie et pose sous ses yeux. Le garçon réalise qu’il

s'agit du plan détaillé des pièces du château de Courcy de Montvernier et de ses dépendances.

– Tu vois, là tu as l'entrée, là la maison du gardien. Est-ce que tu pourrais nous indiquer, sur le plan, les endroits où tu penses que tes parents ont rangé des armes ?

Jules est hésitant. Les questions semblent, tout à coup, si intrusives. Il a encore l'impression que le plan viole l'intimité de leur famille.

– Je te rappelle qu'on a un accord, intervient le commissaire.

Il happe un bol d'air, puis se résigne à poser le doigt sur les pièces concernées. Il indique d'abord le salon *Forum*, pour les armes de collection.

Rose-Marie replie le plan, puis sort un classeur de pochettes transparentes, qui aligne des rangées de visages.

– Maintenant, est-ce que tu peux me dire si, parmi toutes ces photos, il y a des personnes que tu reconnais ?

Jules se sent, cette fois, paralysé par la question. Il sait à quel point son père est attaché à ses réunions des six. Il réalise soudainement le degré de trahison. Il ne peut pas...

– Je comprends que ce n'est pas facile pour toi, relève Rose-Marie. C'est quand même ton père. Tu as l'impression de le trahir. Mais parfois, pour la bonne cause, il faut savoir prendre des risques. Nous aussi, on en prend.

– Tu sais pourquoi on est obligé de faire ça ? intervient à nouveau le commissaire. Pour défendre notre démocratie. Tu sais comment ça se passe, quand on n'est pas dans une démocratie ? Il n'y a plus de justice, pour personne. Cela s'appelle la dictature. Tu veux voir ce que l'on fait subir à des enfants, dans des dictatures ?

Davy sort un smartphone d'une poche intérieure de son blouson et fait défiler, sous les yeux de Jules, des photos d'enfants défigurés par des maltraitements et des tortures.

– Ce sont des images qui sont peut-être un peu *hard* pour son âge, relève Rose-Marie.

– Ce que je montre, c'est la réalité. Moi, je suis pour une réalité qui puisse servir d'électrochoc. (À Jules.) Tu trouves bien ce qu'on fait subir à ces enfants ?

– Non.

– Pourtant, il y en a qui trouvent ça bien. Tu sais pourquoi ? Parce qu'ils veulent avoir un pouvoir absolu. (Il éteint son portable.) Mais à côté de ça, tu as quand même des gens qui sont prêts à tout pour défendre la démocratie. Et même à se sacrifier. Au moment où je te parle, des hommes et des femmes qui ne rêvent que de démocratie, sont en train de mourir pour la défendre. C'est comme un grand frère, qui peut vouloir se sacrifier pour défendre un petit frère. Est-ce que tu as pensé que ton grand frère s'était peut-être sacrifié pour toi ?

Jules se sent percuté de plein fouet par les paroles du commissaire. Il n'a pas pu oublier cette dernière résolution d'Augustin qui avait été de vouloir le protéger contre leur père. Dès lors, comment ne pas songer que cette décision lui a peut-être été fatale ?

– C'est bon, finit par annoncer Jules, en approchant le classeur.

Il fixe attentivement les visages, un à un, et pose le doigt sur ceux qu'il reconnaît.

– Voilà, c'est tout.

– Tous ceux-là, tu les as vus venir à Courcy de Montvernier ?

Jules opine de la tête.

- Ce sont des amis de ton père ?
- Ce sont des associés.
- Comment ça ? Ils ont monté une association ? Tu connais le nom de cette association ?
- Non. Je ne sais pas s’il y a un nom.
- Ils se sont simplement associés entre eux ? Pour un projet ?
- Oui, c’est ça.
- Et le projet, tu le connais ?
- Non. Je sais juste que... (Il hésite.)
- C’est pour attaquer notre République ?
- Je crois.

Le commissaire et sa collègue marquent une pause. Les révélations de Jules semblent les accabler.

– Une dernière question, mon garçon, poursuit Davy, après s’être passé une main sur le visage. Est-ce que tu connais la fréquence de ces réunions ?

– Non, parce qu’elles n’ont pas toujours lieu à Courcy de Montvernier.

– Et la prochaine ?

– Elle est dans pas longtemps à Courcy de Montvernier.

– Tu connais la date ?

– Non.

Se penchant vers Jules, le commissaire choisit de parler plus bas tout en fixant son regard dans celui du garçon.

– Cette réunion, elle nous intéresse. On veut déjà connaître la date et on veut que tu puisses nous récolter le plus d’informations possibles au sujet du projet de ton père et de ses associés. (Il se redresse et regarde sa montre.) On va s’arrêter là pour les questions. Dis-nous maintenant ce que tu aimerais voir.

– Un supermarché !

– À l'intérieur, j'imagine. (Le commissaire se lève et se tourne vers sa collègue.) Est-ce que tu peux nous trouver un supermarché qui ne soit pas trop éloigné ? Pendant ce temps-là, je vais régler.

Jules a reçu pour consigne d'accompagner Dave et Rose-Marie, comme s'il était leur propre fils. Il doit ne pas s'éloigner d'eux et ne se livrer à aucune excentricité. Pourtant, dès le parking du supermarché, il sent une difficulté à contenir sa fougue et à feindre la normalité, tant l'espace, qui se révèle à ses yeux, le plonge dans un univers étrange. Il aurait aimé courir sur le parking, face au vent, comme un avion qui décolle. Mais il comprend que ses libertés sont bridées, de plus Rose-Marie a bien spécifié qu'ils étaient serrés au niveau du *timing*.

Ils prennent un caddie, le pousse jusqu'à une porte-tambour. Jules a le droit exceptionnel de faire un tour complet avec la porte-tambour. Une fois dans la galerie, les deux policiers doivent retenir le garçon pour l'empêcher d'approcher les boutiques. Ils franchissent le portillon d'accès du supermarché. Jules se laisse subjugué par le foisonnement des produits. Les rayons sont, pour lui, comme un défilé sans fin d'abondance, une interminable succession de montagnes de produits amassés. Il en vient même à considérer que cette prolifération atteint un degré d'absurdité, du fait que des denrées sont si hautes, qu'aucune main n'est en mesure de les attraper. Quand il arrive devant les bacs de réfrigération, il ne résiste pas à la tentation de plonger un bras dans le froid, de gratter le givre des rebords. Il se laisse également impressionner par la pléthore des emballages et des étiquettes. Il aimerait avoir plus de temps pour les lire, mais une fois encore, il est rappelé à l'ordre.

Quelques articles sont posés au fond du caddie. Au rayon des confiseries, Jules a le droit de choisir des bonbons. Vient le moment du passage à la caisse : la queue, les articles qui avancent sur le tapis roulant pour être scannés, le paiement, le ticket de caisse débité par la machine... Tout est à nouveau source d'étonnement, pour le garçon.

Sur le chemin du retour, alors que Davy appuie sur l'accélérateur, Jules doit, avec empressement, retirer la casquette et la veste en Jean, afin de récupérer sa tenue, sans oublier la montre. Il lui faut, en même temps, écouter les préconisations de Rose-Marie, qui lui explique comment mieux dissimuler son smartphone. La camionnette s'arrête devant le mur de Courcy de Montvernier. Avant de sortir, Jules a le droit de piocher quelques bonbons. Mais Davy reçoit une mise en garde d'un des deux bûcherons, avec lequel il communique depuis un trou percé dans le mur du domaine. Le danger vient du gardien, qui effectue des rondes dans le parc, avec son Beauceron. Cet imprévu les oblige à attendre que le gardien et son chien s'éloignent. Un nouveau signalement annonce que la voie est libre.

Davy adresse une tape amicale sur l'épaule de Jules.

– Tu as fait du beau travail, mon garçon. Je compte sur toi pour la suite. N'oublie pas que c'est peut-être ton père qui est derrière la disparition de ton frère.

– Si j'apprends que c'est lui qui a tué mon frère, alors je le tuerai.

– Ne t'en fais pas. Tu tiens là ta vengeance.

Jules se sent soulevé par des bras. Il franchit le mur, descend les dernières bûches du tas et prend la direction du château.

Quand il entre, plusieurs clameurs jaillissent à travers le grand hall : « Ah ! Il est revenu. Madame Montvernier, il est

revenu ! » Il croit, sur le moment, qu'on parle de lui, mais comprend sa méprise, en voyant des domestiques manipuler les interrupteurs : il s'agit du courant.

L'instant d'après, il voit sa mère descendre les marches, d'un air maussade.

– Ce n'est plus possible, ces pannes. Je vais demander à ton père de nous prendre des groupes électrogènes en secours. Toujours à devoir supporter la gabegie des services publics !

Un froid automnal souffle sur Courcy, alors que Didier Montvernier convoque ses cinq associés ainsi que deux de leurs fils, pour une réunion si décisive que des mesures particulières ont été entreprises à cette occasion : service spécial de surveillance avec un déploiement de vigiles dans le parc ; domestiques triés sur le volet ; mise en place de l'alarme du mur extérieur et du brouilleur d'ondes.

Pour l'occasion, les deux grandes cheminées de la salle à manger *Automne* et du salon *Forum*, ont été chargées de bûches et allumées pour un embrasement maximal, tandis que le chauffage a été monté afin d'obtenir un bon 20°C dans l'ensemble des pièces exploitées du château.

Depuis les fenêtres de sa chambre, Jules voit s'envoler l'hélicoptère qui emmène sa mère, tandis qu'une cohorte de balayeurs s'acharnent à repousser les feuilles mortes qui jonchent le perron et les chemins d'accès au château. Pour ne rien changer à ses habitudes, Justine Montvernier prend la fuite avant l'arrivée des associés, afin de ne jamais courir le risque d'être impliquée dans les affaires de son mari. Une fois l'hélicoptère parti, le garçon remarque l'éclairage latéral de l'hélicoptère, alors que le ciel de cette fin d'après-midi s'assombrit des premières noirceurs de la nuit.

Dans l'attente des invités du soir, Jules a opté pour un peu de lecture. Assis à la table de sa chambre, qui se trouve entre les deux fenêtres, il bénéficie d'un point d'observation sur l'extérieur, qui lui permettra d'apercevoir les hôtes, au moment de leur arrivée. La tension liée à l'événement du jour ne l'aide pas beaucoup à se concentrer sur sa lecture. Mais le livre est devenu pour lui comme une autre fenêtre sur la liberté. Il a appris, en plus, d'Élisabeth Delco, que *Les Misérables* de Victor Hugo est une véritable référence de la littérature française.

Un grondement persistant dans le ciel signale l'arrivée de l'hélicoptère des invités. Alors qu'apparaissent les phares de l'appareil, une silhouette, à proximité de l'hélicoptère, lève un bâton lumineux. S'ensuit l'atterrissage dans un vacarme qui, quelques instants, vient faire trembler la pierre.

Une haie d'honneur est aussitôt constituée par un double alignement de domestiques qui indiquent la voie en agitant leurs torches allumées. La disparition de l'allumage automatique extérieur fait comprendre, au garçon, que le brouilleur d'ondes vient d'être activé.

Jules lit un dernier paragraphe avant de refermer le livre. En raison de la venue des deux enfants, il est cette fois tenu d'être présent à l'accueil. Il n'oublie pas, avant de descendre, d'enfiler sa veste blazer et de se redonner un coup de peigne.

En s'engageant sur les marches du grand escalier, il commence par apercevoir la sculpture de César, remise très hypocritement à sa place initiale dans le grand hall, derrière laquelle deux rangées de palmiers s'alignent, de chaque côté du mur. Mais il remarque surtout qu'il devient lui-même, au fil de la descente, le point de convergence de tous les regards. Tandis que des domestiques s'empressent autour des nouveaux venus

pour les débarrasser de leurs manteaux, les cinq magnats, les deux adolescents, ainsi que son père, se tiennent en arc de cercle pour le regarder descendre. Il comprend toutefois que cette mise en scène, mal calculée, agace son père, qui le presse d'un signe de la main, de s'approcher.

– Voilà Jules, je te présente Aurélien et Maximilien, avec qui tu dîneras ce soir.

Aurélien par sa silhouette et ses cheveux raides, lui fait penser un peu à Augustin. Il a d'ailleurs également 15 ans. Mais son visage est plus bouffi et moins avenant. Maximilien, âgé de 17 ans, a quant à lui une silhouette raide, des pommettes saillantes et un menton fin qui lui confèrent un air strict, mais ses joues rondes lui donnent, néanmoins, un côté poupon.

Jules salue courtoisement les deux adolescents, puis les autres hôtes, par des poignées de mains cérémoniales. Il est convenu qu'Aurélien et Maximilien, en raison de leurs âges, seront autorisés à rester avec leurs pères pour assister aux pourparlers. Jules, qui est trop jeune, devra quant à lui attendre la fin de la réunion pour retrouver les deux adolescents au dîner.

Les cinq associés et leurs deux adolescents sont invités à rejoindre le salon *Forum*. Dès lors seul dans le grand hall, Jules remonte l'escalier. De nouveau dans sa chambre, il jette un œil dépité sur son smartphone, inutilisable en raison du brouilleur d'ondes. Alors, il ouvre à nouveau le livre de Victor Hugo et poursuit sa lecture.

Jules apprend que, pour le dîner, il doit se rendre dans le jardin d'hiver de la salle à manger *Été*, alors que son père et ses associés, quant à eux, dînent dans la salle *Automne*. Au moment où il descend l'escalier, il est arrêté par Odette Tasmane, qui tient à assurer un dernier ajustement à sa tenue. Il se rend compte ensuite que deux ouvriers bricolent autour de la sculpture César.

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Ils installent une horloge de compte à rebours. Regardez devant vous !

L'explication de la gouvernante ne fait qu'épaissir le mystère, mais il sait que les circonstances ne permettent pas de prolonger la discussion. Une fois dans le hall, il tente de s'approcher de la salle à manger *Automne* afin d'intercepter des bribes de discussion, mais il est rappelé à l'ordre par Odette, qui semble le surveiller plus que jamais.

Il rejoint Aurélien et Maximilien, déjà attablés sur la table ronde du jardin d'hiver, autour d'une couronne de feuillages des végétaux exotiques.

– Vous savez pourquoi on installe une horloge ? interroge d'emblée Jules.

– C'est un compte à rebours de dix ans environ, explique Maximilien. Elle indique le temps restant avant l'aboutissement du projet.

– Le compte à rebours s'arrêtera un 12 janvier.

– Pourquoi cette date ?

– Justement, on allait te poser la même question, annonce Aurélien. C’est ton père qui l’a choisie.

Jules secoue négativement la tête. Il ne voit rien en rapport avec cette date.

– En tout cas, aujourd’hui, c’est une date historique souligne Maximilien, en levant un verre.

– Pourquoi ?

Les deux adolescents échangent un regard amusé.

– Tu n’es pas encore au courant que nos six familles associées ont la possibilité de changer le cours de l’histoire ? interroge Aurélien, narquois. Elles ont un contrôle, à échelle européenne, sur les banques, les médias, les moyens de communication, les transports, l’alimentation... Tu ne le sais pas ?

– Mais dehors, ce sont des républiques qui décident.

– Tu parles de républiques ! Les chefs d’états républicains, avec ce que pèsent nos familles, on les met à genoux. On doit juste faire une différence entre ceux qu’on doit forcer et ceux qui mangent dans nos mains.

– En fait, enchaîne Maximilien, il n’y a pas grand-chose à changer à la situation actuelle. Juste quelques secteurs du public résistants qu’il reste à conquérir. Le plus dur, c’est de changer les mentalités.

– Alors qu’en fin de compte, on veut simplement expliquer aux gens, ce qu’est la vérité de leur monde, en ce moment. Où est le mal ?

– Le truc qui va rester compliqué, ça sera de retirer les urnes.

– Ah oui ! Le vote c’est sacré ! ironise Aurélien. (Il se tourne vers Maximilien en s’accoudant au dossier de sa chaise.) Dis-moi

franchement, quand toi, tu pourras voter, ça te donnera quoi, comme pouvoir en plus ?

– Rien. C’est quoi, au juste, le pouvoir de voter ? C’est celui d’une petite fourmi.

– Oui, c’est ça ! réplique Aurélien dans un éclat de rire. Quand on vote, on est des petites fourmis. Juste plein de petites fourmis.

Maximilien rit à son tour.

– De toute façon, même si on doit encore laisser un peu de temps les urnes aux petites fourmis, pour nous, ça ne sera pas un problème, conclut Maximilien.

Un sommelier s’approche de la table avec une serviette sur le bras et une bouteille à la main. Il se tourne vers les adolescents.

– Vous êtes assez grands, les garçons, pour avoir le droit à un verre de ce Petrus. Voulez-vous que je vous serve ? (Il se tourne vers Jules.) Pour vous, désolé, il vous faudra encore attendre un peu.

Alors que le sommelier s’éloigne, Jules se penche afin de poser une question :

– Vous savez si l’association a un nom ?

– Oui. Le *Triumvirat*, explique Aurélien. Mais ce n’est pas un nom officiel.

– C’est officieux, précise Maximilien, parce que l’association non plus n’est pas officielle. Forcément, tu ne peux pas rendre officielle une conjuration.

– Une conjuration ? interroge Jules.

– Oui, c’est comme ça qu’on appelle leur accord tacite entre eux six. Cet accord est reconductible tous les cinq ans. Et un *Triumvirat*, tu sais ce que c’est ?

– Oui. C’est une entente entre trois empereurs romains, pour diriger un empire.

– Nos pères ont pris l’exemple du *triumvirat*, parce qu’ils se servent des méthodes de Jules César, qui expliquent comment on peut parvenir à mettre fin à la République.

– Ce sont des méthodes qui consistent essentiellement à s’attirer les faveurs du peuple, détaille Maximilien. Tu dois flatter les pauvres avec des jeux sportifs, des fêtes et des tribunaux populaires. À partir de quoi, tu montes le peuple contre les institutions et les politiques, jusqu’à procéder à l’élimination de nos ennemis. Voilà, la recette est simple.

– Mais en tout ils sont six, laisse observer Jules. Ils ne sont pas trois.

– Non, ce n’est pas eux le *triumvirat*, rectifie Aurélien. C’est nous. (Il fait tourner son doigt afin de désigner chacun d’eux tour à tour.) Un, deux, trois.

Devant le regard éberlué de Jules qui réalise soudainement l’enjeu du projet, les deux adolescents se laissent emporter par un rire.

– Nos pères, eux, n’ont pas le choix, explique Maximilien, ils sont obligés d’agir dans l’ombre. Mais nous, nous allons devenir des personnages publics.

– Mais il faudra penser à bien se faire obéir, rappelle Aurélien. Le moindre écart, tu dois sévir.

– Il y a des méthodes, pour ça.

– Moi, ma méthode, ça sera d’abord de prendre, chez mes opposants, l’argent et les biens qu’ils possèdent, pour les distribuer à ceux qui me soutiennent. Si ça ne marche pas, après je les humilie publiquement devant moi. Et si ça ne marche toujours pas, alors je les enferme et je les fais souffrir.

– Ce qui est efficace, c’est de s’en prendre aux membres de la famille. Tu menaces un fils, une fille, un frère, une sœur... Souvent, tes opposants préfèrent qu’on leur fasse du mal à eux-mêmes plutôt qu’à quelqu’un qui leur est cher.

– Ne fais pas cet air horrifié... réagit Aurélien, en remarquant chez Jules un froncement de sourcils. De toute façon, tu n’auras pas le choix. Pour ta propre sécurité, il te faut forcément terroriser ton peuple.

– C’est normal qu’il réagisse comme ça. Il est encore petit.

– Tu préfères peut-être aller au taf, tous les jours, pour gagner un Smic à la fin du mois ? (Les adolescents lâchent un rire.) Mon père, lui, il ne lui faut même pas une heure pour gagner un Smic.

– Même pas une heure ? Tu rigoles ! Même pas une minute, tu veux dire !

– Ouais, sans doute. Le temps qu’on mange notre entrée, tu vois, nos pères ils auront déjà gagné des centaines de Smic. Alors qu’est-ce que tu préfères ? Avoir un Smic à la fin du mois plutôt qu’au bout d’une minute ?

Jules secoue négativement la tête.

– Mais pourquoi tu lui poses la question ? réagit Maximilien. Est-ce que tu crois que c’est vraiment un choix ?

– Bon, on va trinquer à notre alliance, dans dix ans.

– Mais il ne peut pas, il n’a pas de vin.

– On n’a qu’à lui en mettre un peu, symboliquement.

Aurélien verse prudemment un peu du contenu de son verre à vin dans celui de Jules.

– Dans un *triumvirat*, on est forcément trois, appuie Maximilien. Allez, Jules ! Tu lèves ton verre comme nous...

Jules, discipliné, lève son verre et trinque avec les deux adolescents.

Alors que le dîner touche à sa fin, des bruits de percussions viennent soudainement projeter de bruyantes vibrations à travers le grand hall. Les convives quittent les tables et découvrent une troupe de musiciens tahitiens accompagnés de huit gracieuses danseuses couronnées de fleurs, en pagnes et bikinis, qui se déhanchent voluptueusement devant la statue César, dès lors équipée d'écrans branchés. Des fauteuils de velours rouges ont été disposés au centre du hall pour permettre à chacun de s'asseoir, mais les associés de Didier Montvernier ont tous préféré rester debout et accompagner les tam-tams en frappant dans leurs mains. Deux Tahitiennes saisissent des paniers de pétales de fleurs de Tiaré et les projettent sur les convives. Puis la musique s'interrompt. Les danseuses et les musiciens s'alignent sur le côté, laissant passer Didier Montvernier, qui s'approche des écrans fixés sur la sculpture. Il avance un doigt vers un interrupteur latéral, tandis que son regard fixe sa montre. Vient l'instant où son doigt presse le bouton. S'alignent aussitôt, à la verticale, les chiffres de l'horloge du compte à rebours : d'abord les jours qui avoisinent les 4.000, puis dessous, les heures. Encore en dessous, les minutes et, enfin, sur l'écran le plus bas, les secondes.

– Et voici notre compte à rebours.

S'ensuivent des applaudissements nourris.

C'est donc ça, un compte à rebours ? songe Jules, tout à coup pensif. La seule fois où il avait précédemment entendu ce terme, c'était par rapport à un morceau qu'il avait appris à jouer, sur son orgue : *The final Countdown*. Soudain inspiré et estimant

qu'il ne peut pas laisser passer une telle coïncidence, il se dirige vers le salon *Oppidum*.

– Oh ! Mais c'est Jules qui joue... entend-il, depuis le hall.

Il commence par voir arriver les deux adolescents. Les cinq associés, à leur tour, entrent et s'approchent de l'orgue.

– C'est bien, ça ! Il sait mettre l'ambiance, ce garçon !

Remarquant que son père est absent, il comprend que ce dernier est resté, seul, à fulminer contre son fils, de l'autre côté du mur. Il finit par l'apercevoir, impassible, dans l'encadrure de la porte. Il arrive au bout de son morceau et comprend qu'il ne doit surtout pas persister.

– Peut-être que vous avez envie d'une partie de billard, suggère Didier Montvernier.

– Excellent !

– C'est une bonne idée. En plus, avec un billard américain...

Jules voit cependant un des associés de son père se pencher vers lui :

– Dis-moi, tu saurais nous jouer un slow ?

Jules confirme en opinant de la tête. D'un signe de la main, l'associé signale un instant d'attente. Il cherche sa partenaire, demande à ce qu'on la lui amène. Il s'agit d'une des danseuses tahitiennes qu'il avait repérée.

– Je vais vous jouer « *Monja* ». Ça veut dire « Monique ».

Jules presse les touches de son orgue avec application, afin qu'aucun accord maladroit ne vienne dénaturer l'air enveloppant du slow.

L'associé enserre la taille de la Vahiné et l'entraîne dans un balancé léger. Les autres, comme envoûtés, se figent sur place. Jules joue avec dextérité ; son regard est plein d'assurance ; la blondeur de sa chevelure rayonne. Seul Didier Montvernier, resté

au fond de la pièce, semble manifester son impatience par quelques trépignements.

Arrivent les derniers accords. Les spectateurs retrouvent leur soudaine mobilité.

– Oui... donc, on disait, cette partie de billard.

Didier Montvernier s'avance vers son fils :

– Bon, c'est très bien Jules, mais maintenant, tu arrêtes de jouer, car je fais venir mon ambianceur pour qu'il nous mette de la musique.

Au même instant, Didier Montvernier voit son associé, qui a fini son slow, s'approcher de son oreille.

– Dis-moi, tu pourrais m'arranger un rendez-vous avec cette petite perle de Tahiti ?

– Pas de problème, répond avec discrétion Didier de Montvernier.

Deux jours plus tard, Élisabeth Delco rejoint Jules sur la banquette de l'orgue du salon *Oppidum*. Mais face à elle, un espace béant. Quelques fils ainsi qu'une marque rectangulaire au sol, trahissent encore l'ancienne présence de l'instrument.

– Que s'est-il passé ? interroge la professeur.

– L'orgue a été monté à l'étage, explique Jules.

– Tu as joué à un moment où il ne fallait pas ?

– Oui, d'après mon père. Il vous attend dans la pièce d'à côté.

Élisabeth Delco se lève, frappe à la porte du salon *Forum*. Elle voit la porte coulisser.

– Bonjour Monsieur Montvernier. Est-ce que vous pouvez m'expliquer comment je peux donner à votre fils un cours d'orgue sans orgue ?

– Vous aviez parlé, à un moment donné, de cours de langues, non ? Et bien, je valide le changement.

- À raison d'un cours par mois, ça me paraît difficile.
- C'est entendu pour revenir à des cours hebdomadaires.

Élisabeth Delco revient vers Jules, toujours assis sur la banquette.

- Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Jules a un haussement d'épaules :

- Je préférerais l'orgue, mais bon...
- De toute façon, tu as les bases pour continuer à apprendre tout seul. Et puis on se verra plus souvent.

– Je sais.

– C'est vrai que c'est quand même bête. C'est au moment où tu t'accroches qu'il t'enlève les cours.

– Il le fait exprès.

Élisabeth Delco se penche vers Jules.

- Je pense qu'il a peur que tu le dépasses.
- Je sais pas. En tout cas, moi, il me fait plus peur.

La professeur se redresse.

– Bon... On va quand même s'installer ailleurs. On va commencer par le plus simple : l'anglais.

Jules a été prévenu que son père souhaite le voir, après le petit-déjeuner, dans le salon *Agora*.

Sitôt il entre, il remarque des photos posées sur la table basse. Son père, quant à lui, se tient solidement arc-bouté sur ses deux pieds, face à une porte-fenêtre. Intrigué, Jules s'approche des photos en croyant pouvoir identifier les portraits, mais ce ne sont que les visages de trois fillettes inconnues.

– Dis-moi laquelle tu préfères des trois.

– C'est qui ?

– Tu as rencontré leurs pères, il n'y a pas longtemps.

Jules se redresse. Il a cette fois compris qu'une entente avait été décidée dans son dos pour le mettre en relation avec une des filles des associés de son père.

– Eh bien, tu vois... Je n'ai pas fait mauvaise impression. C'est celle avec laquelle je dois me marier ?

Didier Montvernier se retourne.

– Je sais quand même quel âge tu as.

Jules scrute à nouveau les photos. Il commence par en écarter une.

– Elle, trop moche. (Il hésite entre les deux restantes.) Celle-là. Didier Montvernier s'approche de la table basse pour repérer la photo désignée.

– Je vais m'arranger pour qu'elle puisse venir dans peu de temps.

– Pour une journée ?

– Non. Pour que tu puisses la voir régulièrement. Elle va remplacer Rosalie, qui va partir en pension.

– Quoi ! Je ne vais plus voir Rosalie ? (Le souffle coupé par la surprise, Jules fixe son père.) C’est toi qui as décidé ça ?

– Rosalie est un peu plus âgée que toi. Ses hormones commencent déjà à la travailler. Tu n’es plus seulement, pour elle, un compagnon de jeux.

– Mais pourquoi tu as décidé de la faire partir ! s’emporte Jules en lançant un pied contre la porte du salon.

– Dis donc ! Tu mets des coups de pieds contre les portes, maintenant ?

– Tout ce que tu me donnes, après tu me le reprends ! lâche-t-il, dans un cri.

Ouvrant la porte du salon, Jules s’échappe hors de la pièce, décidant de son propre chef de laisser son père.

Espérant trouver un apaisement dans la froideur vivifiante du dehors, il tire vers lui la porte du grand hall qui mène à l’extérieur.

– Fais attention, mon garçon, les marches sont glissantes, lui signale un employé, qui balaye devant l’entrée.

Quelques flocons indolents viennent recouvrir la surface du paysage de leur douceur ouatée.

Apercevant l’hélicoptère, il se rend compte, cette fois, qu’il s’impatiente de le voir repartir.

Il se dirige vers l’appareil, le contourne, observe ses pales au repos, se hisse sur la pointe des pieds pour tenter d’apercevoir l’intérieur de la cabine. Craignant que son père le remarque depuis une des pièces du château, il revient sur ses pas, se dirige, cette fois vers l’aile gauche. Persuadé d’avoir entendu le bruit significatif d’une présence humaine, il se fige. Il s’aperçoit que

ce sont des pleurs en continu et finit par repérer la fenêtre entrebâillée de laquelle s'échappent les sanglots.

Il est impressionné. Rosalie pleure pour lui. Il fait pleurer une fille.

Jules s'appuie contre le mur, encore hésitant au sujet de ce qu'il doit entreprendre. C'est alors que son regard rencontre, un massif de rosiers. Il va jusqu'au massif, dégage du doigt la fine pellicule de neige qui recouvre les fleurs encore épanouies. Prudemment, afin de ne pas se piquer, mais aussi pour ne pas abîmer la fleur, il casse une tige. Sur la pointe des pieds, il rejoint le mur et le longe jusqu'à la fenêtre entrebâillée. S'ensuit un petit exercice de précision qui consiste à faire glisser la fleur, d'abord entre les barreaux de protection, puis par l'étroite ouverture de la fenêtre en veillant à préserver les pétales.

Il a un sourire en s'apercevant que, sitôt la fleur introduite, les pleurs cessent.

– Jules ! Je n'ai plus le droit de te voir.

Rosalie, dans une soudaine précipitation, vient de se coller à la vitre. Jules, un index posé contre ses lèvres, l'invite à davantage de discrétion. Puis il se hisse jusqu'à sa fenêtre, s'assoit sur le rebord. Entrouvrant sa veste, il lui montre son smartphone. Rosalie est époustouflée. Elle court chercher un papier pour noter le numéro. Jules ne peut pas s'attarder. Ils doivent se quitter. Les barreaux empêchent Rosalie de l'embrasser. Elle lui applique des baisers avec ses doigts sur ses joues. Jules saute à terre et, jouant d'un dernier effet de scène, lui envoie des baisers en soufflant dans le creux de sa main.

L'instant d'après, il se retrouve à nouveau seul, appuyé contre le mur, qui semble, en même temps, l'empêcher de basculer dans un fond de désespoir. Il ressent, à son tour, le

bouleversement du chagrin l'envahir. Essuyant quelques larmes silencieuses d'un revers de manche, il quitte son appui et s'enfonce dans le parc pour aller revoir sa chèvre.

Un peu plus tard, il retrouve Victor Mekin, qui l'entraîne dans une séance de footing à travers le domaine. Le prof de sport a bien compris que la dépense physique est devenue, pour Jules, un indispensable exutoire. Cependant, ce jour-ci, il a aussi une bonne nouvelle à lui annoncer.

– La prochaine fois que ton père te demande ce que tu veux, parle-lui des cours d'équitation.

Encore ces fameux cours, songe Jules. Comme s'ils étaient la solution absolue à sa liberté. Mais le temps que le cheval soit acheté et que lui, apprenne à le monter.

– Non, ne ce n'est pas moi qui vais t'apprendre, rectifie le prof de sport dans l'ébauche d'un sourire. Tu auras la possibilité, chaque semaine, de rejoindre un centre équestre, pour des cours particuliers.

– Chaque semaine, j'aurais le droit de sortir de Courcy de Montvernier pour prendre un cours ? interroge Jules, qui tient à se parer contre la mauvaise chute d'une désillusion.

– Oui, c'est bien ça... Et ton père est d'accord.

La suite de la séance footing lui paraît, tout à coup, plus légère. Sa course à travers les hautes herbes, qui l'emporte vers de nouveaux rêves, ressemble déjà à un galop de liberté.

Le père de Jules a fini par quitter le domaine de Courcy de Montvernier. Sa mère ne va pas tarder à le rejoindre à Roquebrune-Cap-Martin. Tous deux, ensuite, partiront retrouver le soleil de la Floride.

Jules a dû, au moins, attendre le départ de son père pour reprogrammer un rendez-vous avec Davy et Rose-Marie.

L'exfiltration consiste, cette fois, pour le garçon, à pénétrer à l'intérieur d'un utilitaire, introduit dans la propriété pour le ramassage des déchets verts. Une ligne jaune a été tracée sur le sol pour indiquer l'endroit précis où Jules doit marcher, pour arriver jusqu'aux portières arrière de l'utilitaire, sans être détecté par les caméras.

Affublé d'un anorak et d'un bonnet à pompon, Jules est conduit au milieu d'une forêt, sur une aire de pique-nique dotée de tables et de bancs en bois, un *no man's land* peu transcendant pour le garçon, et forcément déserté par les promeneurs en cette saison.

Mais Davy et Rose-Marie lui ont expliqué qu'ils ne disposaient d'aucune autre option, tant leurs échanges nécessitent, pour ce rendez-vous-ci en particulier, de la discrétion. Il est néanmoins convenu qu'à la fin de l'entretien, ils pourront se déplacer et, comme Jules souhaite, pour sa découverte du jour, un voyage en train, les deux policiers s'accordent sur la promesse de lui offrir son premier trajet ferroviaire s'il contribue, comme convenu, à leur enquête. Un semblant de pique-nique a été apporté, qui propose des boissons chaudes, des viennoiseries et quelques barres chocolatées. Cependant, dès l'arrivée, Jules est obnubilé par le visionnage des photos. Les policiers n'ont pas oublié ses attentes.

Davy ouvre un ordinateur et commence à faire défiler la longue rangée des prises de vues sous le regard teinté d'émotion de Jules, qui reconnaît le portail de la villa *Bel Air*, la plage, le port, le *Zephira*, l'entrée de l'immeuble de Monaco qui conduit au penthouse. Ces rafales d'images, qui réveillent, en lui, les souvenirs heureux de ses vacances en présence d'Augustin, ravivent en même temps les blessures du silence et de l'absence.

Un moment, les deux policiers se rendent compte qu'il tente, par des suffocations, d'apaiser la douleur de sa peine. L'écran est rabaisé. Rose-Marie le prend entre ses bras.

– Tu ne l'as pas revu sur les photos, c'est ça ? (Jules confirme d'un mouvement de tête.) Alors, il faut arrêter de te faire violence. On va voir du côté de ton père, maintenant.

– Tu ne nous avais pas dit qu'il avait un brouilleur d'ondes, relève Davy.

– Parce que vous l'avez pas demandé.

– Tu dois avoir plein de nouvelles fraîches à nous fournir, vu que tu étais sur place lors de la dernière réunion de ton père et de ses associés.

– Oui.

Jules disserte alors sur le repas avec les deux adolescents, le projet du *triumvirat*, l'horloge du compte à rebours... Il devine, à l'avance, qu'il va faire sensation.

Il se souvient de l'avertissement de Victor Mekin, qui lui avait signalé qu'il allait devoir être seul pour parler des agissements de son père. Il réalise, dès lors, que cette détention de la primauté de l'information, loin d'être un simple inconvénient, lui confère un pouvoir phénoménal.

On l'écoute religieusement. Des policiers, en plus. Le pincement d'une culpabilité l'atteint, parfois, à l'idée qu'il trahit ses propres parents, mais n'est-ce pas justement eux qui lui ont montré le chemin de la fausseté et de la dissimulation ?

Une fois encore, il se rend compte que ses propos ont provoqué un état d'abattement chez les deux policiers.

Le commissaire se frotte nerveusement les yeux.

– Ce n'est pas eux. Ce sont leurs mômes qui doivent procéder au changement de régime. Ça change tout.

– Il va falloir être méthodique, décrète Rose-Marie. On a déjà ces dix années qui nous laissent un délai. Mais pourquoi ce compte à rebours avec cette date du 12 janvier ? En fait, qu'est-ce qui va permettre de donner une légitimité à ce changement ? Quel est le point de bascule ?

– Tu sais quoi, mon bonhomme, poursuit Davy, en posant une main sur l'épaule de Jules, il va falloir que tu continues à jouer ton rôle de fils à papa jusqu'au bout. Fais en sorte de ne pas décevoir ton père. Prouve-lui que tu vas bien faire le job.

– Mais qu'est-ce que tu lui racontes ? s'oppose Rose-Marie. Tu l'encourages à se compromettre ?

– Mais non, il ne peut pas se compromettre ; il est déjà de notre côté.

– Il n'est pas de notre côté. Il veut qu'on s'occupe de son frère.

– Ça revient au même. Il suffit de lui expliquer comment on a le sens de la famille, chez les empereurs. (Le commissaire se tourne vers Jules.) Tu sais, mon garçon, chez les empereurs, un père qui tue son fils, ça n'est pas un problème.

– C'est vrai ? interroge Jules, qui se tourne vers Rose-Marie pour obtenir une confirmation.

– Oui, c'est vrai. Comme un fils peut aussi tuer son père ou sa mère ; un frère, son autre frère, ou sa sœur. Ou un mari sa femme. Quand il n'y a plus de lois républicaines, ce sont les pratiques qui sont utilisées pour s'accaparer le pouvoir.

– Il va aussi falloir t'expliquer ce que signifie le *triumvirat*, annonce le commissaire en se tournant à nouveau vers Jules.

– Je sais ce que c'est.

– Tu es vraiment sûr ? Au départ, on est forcément trois, parce qu'il faut une alliance pour réussir à s'accaparer le

pouvoir. Mais quand il s'agit, ensuite, de diriger un empire, il n'y a de la place que pour un. Donc celui qui devient empereur, c'est le premier des trois qui tue les deux autres. (Il lève la tête vers sa collègue.) On est quand même loin d'un tel scénario.

– Actuellement, oui. Mais dans dix ans.

– Oui, mais le gamin, il ne pourra jamais prendre part à ça.

– Tu n'en sais rien. Ce n'est qu'un gamin. Peut-être qu'en grandissant, ça va devenir de plus en plus une tentation, pour lui. Surtout que sa famille va bien s'occuper de le préparer.

– Mais nous, déjà, on est derrière.

– Ils ne le laisseront jamais à la tête de leur empire financier avant d'être complètement persuadés qu'il accomplira le rôle qu'on lui a demandé d'accomplir. Pour ça, c'est certain, ils l'obligeront à se compromettre juridiquement et moralement. Alors, quand il aura bien trempé dans de sales affaires, avec peut-être même du sang sur les mains, est-ce qu'il aura vraiment le choix ?

– Je te le répète. On est déjà derrière. Donc on ne le laissera pas se compromettre.

– Alors, ils ne le laisseront jamais à la tête de leur empire financier.

– Mais ils ne seront pas obligés de savoir ce qu'il se passe réellement. Nous sommes aussi capables de les gruger, puisque nous tenons les fils de notre petite marionnette.

– C'est trop dangereux. Je te rappelle qu'il y a parfois des marionnettes qui échappent à leur créateur.

– C'est pourtant la meilleure façon, que nous avons, de neutraliser le système ! s'emporte le commissaire : le noyauter de l'intérieur. Sans quoi on ne pourra jamais éviter un bain de sang !

S'ensuit un pesant silence, chargé de tension nerveuse.

C'est alors que Jules prend l'initiative de quitter le banc.

– Bon, il n'y a plus rien à faire ici. Moi, maintenant, j'attends d'aller à la gare pour monter dans un train.

– Dis donc, reprend le commissaire, ce n'est pas toi qui vas donner des ordres !

– On n'en a pas pour longtemps, assure Rose-Marie.

– Mais moi, je ne veux pas continuer, parce que vous, vous fichez d'Augustin. C'est que mon père qui vous intéresse !

– Mais non, conteste Rose-Marie. On t'a déjà expliqué que les deux affaires étaient liées.

– On te donne justement le meilleur moyen de te venger de ton père, insiste pour sa part, le commissaire.

– Si c'est mon père qui a tué mon frère, alors vous devez l'envoyer en prison !

– Bien sûr, tu as raison, assure le commissaire. Mais tu vois, dans la vraie vie, ce n'est pas forcément comme dans les films. Quand il y a un crime, on ne trouve pas toujours le coupable. Et même quand on sait qui a tué, on ne peut pas toujours l'envoyer en prison, parce que le juge demande beaucoup de preuves. Mais ton père, il est de toute façon assez fort pour se débarrasser de toutes les preuves. S'il a tué ton frère, on ne retrouvera jamais son corps. Sans doute parce qu'il a été jeté au fond de la mer et qu'il est en train d'être mangé par les poissons.

– Non ! Je veux pas qu'on laisse tomber mon frère. Je veux qu'on le cherche tout de suite et s'il est mort, on doit punir ceux qui l'ont tué !

– Tu as raison de défendre ton frère, soutient la policière. Mais tu sais, une enquête, c'est toujours très long. Ça demande

des années d'investigation. En plus, là-bas, on est dans une région gangrénée par la mafia...

– Oui, mais d'abord, vous devez le chercher. Pourquoi vous ne le cherchez pas ?

Jules voit les deux policiers s'échanger un regard.

– En fait, poursuit Davy, on ne t'a pas attendu pour chercher. Mais on ne retrouve nulle part enregistré le nom d'Augustin Montvernier.

– Ce n'est pas vrai !

– Si... On t'assure que c'est vrai, appuie Rose-Marie. Et même chez nous. Ce qui veut dire que tu es aussi le seul à le rechercher.

– Ce n'est pas possible, conteste Jules. Il y a plein de monde qui connaît Augustin !

– On te dit juste ce qu'il en est, tempère le commissaire. Ça signifie, pour nous, que l'enquête s'arrête là. Parce qu'on ne peut pas rechercher un disparu, si on n'a pas déjà la preuve qu'il a existé.

– Augustin a existé ! Vous le savez ! Moi, je peux le prouver. J'ai des photos de lui. Il y a d'autres gens qui peuvent vous parler de lui, vous dire qu'il était mon frère. Vous n'avez pas le droit de dire qu'il n'a pas existé !

– Jules, calme-toi s'il te plaît, intervient Rose-Marie. Nous deux, on sait que ton frère a existé. Mais comme on t'a expliqué, il y a une différence entre le fait de savoir et le fait d'obtenir des preuves. La justice, ce qu'elle veut, ce sont des preuves. Peut-être que ton frère, pour des raisons qu'on ignore, se faisait enregistrer sous d'autres noms que le sien... On ne sait pas ce qui s'est réellement passé, mais ce qu'on sait, c'est qu'on a fait le maximum, dans notre enquête, pour ton frère.

– Moi aussi, j’ai fait le maximum, réplique Jules, soudain placide. C’est fini. Plus jamais je vous aiderai.

– Quoi ? réagit Davy. Tu veux arrêter notre collaboration ?

– Oui.

– Ça veut dire aussi, pour toi, que tu ne pourras plus sortir de Courcy de Montvernier et que tu n’auras plus de petits moments de liberté.

– Je sais, mais j’arrête quand même.

Le commissaire s’approche de Jules afin de le fixer du regard.

– J’ai un grand-père qui est mort pour avoir défendu la liberté du pays. J’ai des amis et collègues qui sont morts pour avoir voulu défendre cette putain de démocratie, parce que même si c’est une putain, la démocratie, c’est quand même une belle putain et on n’a jamais eu mieux qu’elle. Tu sais ce que c’est que d’avoir des convictions ? Non, tu ne peux pas savoir ! Parce que si tu savais, tu ne déciderais pas de nous planter ! Les mots *Liberté, Égalité, Fraternité*, ça te dit quelque chose ?

– Oui, *Fraternité*, ça veut dire défendre son frère. C’est vous qui ne savez pas ce que ça veut dire.

– Pan ! Dans les dents, commente ironiquement Rose-Marie.

– Je suis sûr que tu as surtout besoin de temps pour réfléchir un peu.

– Non !

– On te laissera quand même le téléphone. Comme ça, si tu changes d’avis, tu pourras nous contacter.

– Et là, on t’emmène à la gare, comme promis, précise encore Rose-Marie. Allez, on y va !

Alors que tous trois regagnent le véhicule, Davy fixe une dernière fois le regard du garçon.

– Dans dix ans, quand tu seras à la tête de ton empire, je serai pas loin de la retraite. Alors, j'espère que tu ne voudras pas me pendre par les couilles, parce qu'on sait que les dictateurs, ils ont une particularité, c'est de n'être jamais reconnaissants envers ceux qui leur ont rendu des services.

Dans un trot léger, le Lipizzan tenu par Jules – coiffé d'une bombe un peu trop large pour sa tête – tourne sur la piste équestre à une cadence régulière, soulevant derrière lui un voile de poussière de sable. Depuis qu'il est à l'aise sur sa monture, le garçon – qui a maintenant douze ans – a le droit à quelques moments d'entraînement sans sa professeur.

Ce jour-ci, deux silhouettes appuyées sur les barrières de la piste, le regardent évoluer. Il les a reconnus, malgré leurs lunettes noires : ce sont Dave et Rose-Marie. Bien qu'il s'interroge au sujet de leurs présences, il poursuit son entraînement et maintient l'allure.

– Tu n'en as pas marre de toujours tourner en rond ? finit par lancer le commissaire. Tu ne préférerais pas que ton cheval continue tout droit ? (Jules ne réagit pas.) Maintenant qu'on est chacun de notre côté, toi, tu piétines et nous aussi, on piétine.

– Je vais bientôt retourner à Roquebrune-Cap-Martin, annonce Jules au moment où il passe devant les deux policiers.

– On le sait. C'est pour ça qu'on est là. On est d'accord pour t'aider pour ton enquête.

Jules tire les rennes, invitant sa monture à se mettre au pas.

– On vient aussi t'avertir d'une situation, poursuit le commissaire. Ton père et ses amis nous ont mis sur les fesses une police parallèle. (Jules stoppe son cheval devant les policiers.) Ils ont monté des cabinets noirs de renseignements généraux avec certains de nos ex-collègues, virés de nos services

pour leurs instabilités psychiques ou leurs idées anti-républicaines, et souvent suite à des bavures. On a eu l'occasion de constater que les anciens collègues, non seulement réutilisent nos techniques, mais certains, on ne sait trop comment, continuent d'avoir un accès à nos dossiers et à nos archives. Il faut dire que ton père et ses amis savent se montrer généreux, quand il le faut, avec les salaires. Si ton père met en place autant de moyens pour espionner ses potentiels opposants, tu te doutes bien qu'il ne va pas se priver, non plus, de faire surveiller son propre fils.

Jules a un sursaut de surprise.

– Le gars qui est en dans notre dos, à l'entrée du centre équestre, par exemple, poursuit Rose-Marie.

– Lui ? Mais c'est mon garde du corps.

– Pas que... poursuit le commissaire. C'est pourquoi on ne va pas pouvoir s'éterniser. Alors, veux-tu de notre coup de main pour ton enquête ?

– Je veux bien.

– On se retrouve à Roquebrune, signale Rose-Marie.

– On te prévient. On va devoir jouer serré.

– Si ton père tient autant à ta sécurité, demande lui alors de t'acheter une bombe à la taille de ta tête, lance Rose-Marie, avant de s'écarter des barrières.

Jules, pensif, regarde les deux policiers s'éloigner, puis fait repartir sa monture, dans un trot.

L'instant d'après, il voit arriver la Lamborghini de son père qui vient le chercher. Il saute à terre et demande à un palefrenier de récupérer sa monture. Il s'empresse de rejoindre la voiture, sachant que son père n'aime pas attendre.

Après avoir dîné avec Pauline douze ans et Angèle onze ans, ses deux nouvelles compagnes de jeux, dans la salle à manger *Été*, Jules quitte sa chaise et bifurque vers la salle à manger *Printemps*, pour signaler à ses parents qu'il regagne sa chambre.

Son temps de répit est limité, car lorsque Pauline et Angèle quitteront à leur tour la salle à manger, elles auront certainement envie de se rendre dans une salle de jeux, comme chaque soir, ce qui sera un prétexte pour venir le déranger. Pour seule consolation, il est parvenu à obtenir le droit de s'enfermer à clef.

Lorsque Didier Montvernier avait présenté à son fils les photos des visages des filles de ses associés, il avait bien été convenu qu'une seule allait venir au domaine. Mais Pauline, que Jules avait sélectionnée, n'était pas celle qui arrangeait le plus les affaires de son père. Didier Montvernier avait donc prévu d'en faire venir une seconde, Angèle – le second choix de Jules. Mais ensemble, Pauline et Angèle ont spontanément tendance à jouer entre elles et Jules, souvent lassé par leur complicité, préfère les laisser à leurs jeux de filles.

Une fois cloîtré dans sa chambre, Jules sort le smartphone de sa cachette et, allongé sur son lit, il savoure ce moment préféré de sa journée, dans son tête-à-tête, en visioconférence avec Mathilde. Il aperçoit son regard bleu pétillant, ses cheveux châains bouclés, retenus par un bandeau, les taches de rousseur sur sa peau blanche, la douceur satinée de ses lèvres roses. La perspective de la revoir prochainement accentue son excitation. Mathilde se montre quelque peu jalouse des deux compagnes de Jules qui se sont installées à Courcy de Montvernier, pourtant le garçon n'a pas l'impression que Pauline et Angèle sont réellement entrées dans sa vie. Avec Mathilde, au fil des échanges, des confidences et des intimités partagés dans le

double huis clos de leurs chambres, des liens se sont formés, jusqu'à progressivement s'enraciner dans leurs deux cœurs juvéniles. Jules ne peut pas, non plus, oublier que Mathilde connaissait Augustin. Dans le renforcement de sa relation avec Mathilde, il ressent aussi le bonheur de préserver un lien avec son frère.

Plaçant le téléphone au-dessus de sa tête, Jules laisse Mathilde le combler de paroles douces et aimantes.

« J'ai tellement envie que tu sois déjà là, pour de vrai. J'adore quand on se regarde dans les yeux. Tu me fais craquer. J'adore entendre ta voix... »

Le cœur de Jules palpite. Les paroles de Mathilde sont comme un ruissellement de bonheur. Grâce à elle, il revit.

Des coups contre la porte de la chambre viennent mettre fin à l'enchantement.

« Oh, non... gémit Mathilde. »

Mais débordant d'excitation, Jules décide de soigner sa sortie de scène. Il devine, à l'avance, que les mots qu'il va énoncer, vont aller se planter dans le cœur de sa bien-aimée.

– Bisous. Je t'aime. À bientôt, ma chérie.

Sans laisser à Mathilde le temps de la réponse, il coupe la communication, heureux du tourment qu'il vient de provoquer.

En cette période hivernale, l'atmosphère du littoral méditerranéen semble être appesantie d'une indicible charge mélancolique. Le temps, venteux, secoue la cime des arbres. Une pluie de grêlons frappe les carreaux du V.A.C. au moment où celui-ci s'engage sur l'allée de terre rouge de la villa *Bel Air*.

Une bouffée de tristesse saisit Jules. Plus de trois années s'étaient déjà écoulées depuis l'au revoir adressé à son frère. Un au revoir, plein de promesses, changé par les circonstances, en

un déchirant adieu. Augustin aurait dû déjà, en principe, avoir atteint la majorité. L'éventualité qu'il ait attendu ce moment pour disposer d'une liberté de mouvements, afin de reprendre contact avec son petit frère avait été, pour Jules, le dernier interstice d'espoir de le revoir vivant. Dès lors, Jules n'espère plus. Pourtant, en retrouvant les lieux, pour toujours imprégnés de sa présence, il se rend compte qu'il ne pourra jamais se résigner à sa disparition.

La piscine extérieure a été recouverte d'une paroi vitrée. Quelques feuilles éparées jonchent la terrasse. Une porte-fenêtre est ouverte. Jules s'introduit dans le séjour et remarque la table du petit-déjeuner où, pour la première fois, il avait vu Augustin. Il se rend compte que chacun de ses pas l'expose à une nouvelle épreuve. Il monte à l'étage, retrouve l'ancienne chambre de son frère avec la vue sur mer, depuis le *bow-window* et la terrasse privée. Bien que sonné, il s'entête dans sa prospection des lieux ; ouvrant la porte-fenêtre, il avance sur la terrasse, aperçoit, en face, le bâtiment anciennement habité par Augustin et remarque que les volets sont fermés, comme pour un départ ordinaire. Tous les transports de joie du garçon se sont changés en des poignards de douleur. Jules rentre avec l'idée, cette fois, d'inspecter le tiroir de l'armoire. Il est de nouveau accablé en apercevant l'interphone, à l'endroit même où il l'avait laissé. Malgré ça, il le sort et le branche. Il presse la touche d'appel. Obstruction fatale. Comment peut-il encore espérer entendre la voix de son frère ? À croire qu'il veut s'infliger la torture du silence. Il se rappelle son timbre doux et enjoué. À la place, plus qu'un informel grésillement.

Jules plaque sa tête contre le lit, purgeant une nouvelle fois sa douleur, dans un flot de larmes.

Apaisé, il se relève, descend et sort. Il dépasse la haie de bougainvilliers, revoit le muret où Augustin s'asseyait pour fumer. Il longe le mur, approche la porte de sa garçonnière, la frôle. Il continue, appuie sur la sonnette des gardiens. Il a un mouvement de recul au moment où l'huissier grince. Un couple antillais le fixe sur le pas-de-porte. De nouveaux gardiens. Les autres sont partis, ils ne savent où. Jules demande si l'on peut ouvrir l'appartement d'à côté.

– Non... ce n'est pas du tout possible, répond le gardien dans une vigoureuse secousse négative de la tête. C'est fermé. Personne ne peut entrer là.

Les mots du gardien l'atteignent comme un fluide électrique le long de l'échine. Ce discours ne lui est pas étranger. À Courcy de Montvernier, c'est ainsi qu'on lui avait parlé de l'aile droite du château.

Tout à coup, il entend la voix de son père.

– Jules ! Il faut penser à te préparer pour le ski.

Une hélisation du coin a été désignée comme point de rendez-vous avec les Blay. Pour la première fois, il enfle une combinaison de ski. Fin prêt, c'est lui qui doit, ensuite, attendre ses parents.

L'arrivée sur le tarmac des deux familles se fait dans une parfaite synchronisation. Jules presse le pas en apercevant Mathilde. Tous deux se serrent dans les bras, heureux de goûter enfin à la proximité physique.

– Jules, tu es là, c'est super !

Jules tire Mathilde par la manche, pour l'entraîner à l'écart. Alors, inclinant la tête, il pose un baiser audacieux sur ses lèvres.

Mais le regard en biais de Justine Montvernier a repéré le geste déplacé de son fils. Elle tapote sur l'épaule de son mari.

– Jules a embrassé Mathilde sur la bouche. Je viens de le voir.

– Jules !

Garance Blay lâche un éclat de rire.

– Oh... laissez ! À leur âge, ça reste innocent.

Jules avance vers son père, le regard interrogateur.

– Il ne faut pas aller à l'arrière de l'hélico. C'est dangereux.

Emporté par l'hélicoptère, Jules presse la main de Mathilde. Il est époustoufflé par la vue. À travers les hublots penchés, la neige, qui s'étend depuis les cimes jusque dans l'échancrure des vallées, semble répandre un rayonnement de pureté.

Un tourbillon de poudreuse occulte la vue, lors de l'atterrissage.

Jules doit ensuite laisser Mathilde, pour rejoindre le moniteur qui l'attend pour son cours particulier. Mais sitôt seul, il a une envie pressante. Quelque peu agacé par le contre-temps, le moniteur indique au garçon, avec un sourire forcé, le chalet qui fait brasserie.

Jules traverse une terrasse occupée par des guéridons et pénètre dans une salle quasi-déserte. Derrière une table, dans un angle, il reconnaît Rose-Marie, qui termine un café. Elle est seule. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il s'approche de la table pour s'y accouder.

La policière glisse une feuille dans sa direction.

– Voici les deux adresses principales : celle du restaurant de Tommy et l'appartement de Monaco de ton père.

– Et l'adresse d'Ambre ?

– On ne l’a pas encore. (Jules a un soupir.) Sois patient, on va trouver. Concernant la date du compte à rebours, tu ne sais toujours pas ?

– Non.

– Et le projet lui-même ?

– Ils veulent faire tomber la démocratie dans trois pays d’Europe et, après ça, réunir ces trois pays pour conquérir le reste de l’Europe, avec l’aide d’appuis étrangers.

– Oui, c’est ce qu’on avait déjà compris. C’est aussi pour ça qu’il leur faut, pour ces trois pays, des puissances européennes importantes.

– Rose-Marie ?

– Tu veux me demander quelque chose ?

– Oui. Est-ce que vous avez déjà pensé que je pouvais avoir encore des frères ou des sœurs, autres qu’Augustin ?

– Tu veux dire d’autres frères, ou sœurs qui auraient disparu comme Augustin ? Oui, on y a pensé. (Elle passe un doigt sur la joue du garçon.) On voulait éviter de t’en parler pour ne pas te faire peur. Tu as des indices qui te font croire à ça ?

– Oui.

– On en reparlera à un autre moment. (La policière se lève.) Sinon ton moniteur va s’impatier. Il faut que tu saches quand même, pour l’hypothèse des disparitions, qu’il n’y a pas un seul mobile qui tient debout, pour l’instant, et qu’on ne voit pas pourquoi tes parents prendraient de tels risques. Profite bien de ta journée de ski.

Assis sur la plage, face à la mer, sous un vent qui secoue leurs vêtements, les décoiffe et fait blanchir l'écume, Jules et Mathilde goûtent à la chaleur sensuelle de leurs corps serrés l'un contre l'autre, soudés par leurs deux mains aux doigts entrecroisés.

Le ciel gris, par intermittences, laisse filtrer un rayon de soleil.

De sa main libre, Mathilde écrit sur le sable. Son doigt peine à tracer les lettres d'un « *Je t'aime* », estompé par les bourrasques.

Un subit coup de Klaxon leur fait redresser la tête.

– On doit y aller, signale Mathilde.

En se levant, Jules, encore émoussillé, réclame un énième baiser de sa copine. Alors qu'il pose avec application ses lèvres contre les siennes, il sent la douceur d'une main caresser son épaule jusqu'à son cou et se délecte de ce contact. Un nouveau coup de Klaxon les arrache à leur torpeur.

Ils doivent remonter la falaise.

Ils aperçoivent une Land Rover. Au volant, Garance Blay les presse de monter à l'arrière. Installé sur le fauteuil du passager avant, Clément se retourne pour les saluer.

– On va d'abord au restaurant de Nice, annonce Garance Blay, en remettant le contact. Je vous laisserai seuls, mais vous devrez toujours rester ensemble, tous les trois. C'est bien compris, j'espère.

Jules se sent rassuré et réconforté par le soutien de la famille Blay. Sans eux, le souvenir de ce grand frère n'aurait sans doute pas eu plus d'épaisseur qu'une bulle de savon qui éclate sous le soleil. Jules ne sait plus trop s'il doit courir après des preuves de vie ou de mort. Il sait seulement qu'il lui faut, coûte que coûte, trouver les moyens d'ancrer dans un réel, le souvenir concret d'une merveilleuse complicité entre lui et son frère. Nul doute que les Blay, en l'aidant à cela, allègent sa peine.

Clément repère l'enseigne : *Le Plat d'Argent*. Les trois enfants descendent de la Land Rover pour se rendre dans le restaurant.

Une voix clame, à la cantonade, dans les cuisines :

– On cherche Tommy ! Il y a du monde qui l'attend !

Tommy finit par apparaître derrière le va-et-vient d'une porte battante.

– C'est lui, reconnaît Jules. C'est Tommy !

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Tu me reconnais ?

– Oui. Tu as bien poussé.

– On n'a plus du tout de nouvelles d'Augustin depuis maintenant plus de trois ans, explique Clément.

– Moi non plus. Il a dû partir à l'étranger. Son père a des baraques en Polynésie, en Floride.

– Mais son petit frère n'a plus eu de nouvelles du jour au lendemain.

– Il a dû avoir de bonnes raisons...

– Mais pourquoi tu n'as pas essayé de le chercher ? se plaint Jules. Tu étais son ami !

– Son ami, oui... Enfin... comme on peut être ami avec quelqu'un qui est bourré d'oseille. (Sous l'effet de la stupeur, les

trois ados se figent sur place.) Bon, désolé, je vais devoir vous laisser, j'ai pas mal de boulot.

– Fais-toi plein d'amis ! lance Jules sur un ton plein d'acrimonie.

En quittant le restaurant, Mathilde entoure tendrement Jules entre ses bras.

Ils retournent dans la voiture, prennent la route de Monaco. Saisi d'un vague à l'âme, Jules colle sa tête contre la vitre et se laisse hypnotiser par les lignes du paysage fuyant. La Land Rover s'arrête devant une rangée de palmiers. Jules redresse la tête, tente de se rappeler du paysage.

– Je vous dépose là, explique Garance Blay et vous m'appellez quand vous avez fini. Ce sera soit moi, soit notre chauffeur, qui viendra vous rechercher. Surtout, vous ne traînez pas et on vous récupère avant la tombée de la nuit. Clément, je compte sur toi pour que tu aies toujours un œil sur Mathilde et Jules.

Jules reconnaît le hall spacieux et son ascenseur. Il indique la direction à ses amis.

Quand s'ouvre la porte, une grimace de dépréciation s'affiche sur le visage de Clément, au moment où il s'aperçoit qu'il devra se confronter au tohu-bohu d'une fête, notant déjà le vacarme de sa musique et les comportements déjantés de fêtards éméchés.

Plusieurs regards goguenards s'arrondissent à la vue des nouveaux venus.

– Ce n'est pas ici, qu'elle se fait, la rentrée des classes...

Des éclats de rires retentissent.

– Nous sommes ici, parce que nous recherchons des personnes qui ont connu Augustin Montvernier, le fils du

proprio, se justifie Clément. J'étais un ami d'Augustin et avec moi, il y a son petit frère, Jules, qui est déjà venu.

S'ensuivent diverses vocalises exclamatives :

« Oh ! Mais oui, c'est Jules ! Le petit frère d'Augustin. Comme il a changé ! »

Alors que tous trois s'avancent dans le premier espace de la galerie, Mathilde a un froncement de sourcil de dégoût, en remarquant l'embarrassante promiscuité entre certains danseurs, à moitié dénudés.

Elle se tourne vers Jules.

– Mais c'est à tes parents, ici ?

Jules répond par un haussement d'épaules.

– On ne va pas trop s'attarder, régente Clément. Jules, il faut que tu me montres maintenant quelles sont les personnes qui connaissent ton frère, que je les interroge.

Jules pointe un doigt en direction de différents visages. Parfois hésitant, il est obligé de s'approcher. Alors qu'il se dirige vers l'autre partie de la galerie, une vibration de son smartphone l'alerte d'un message. Il jette un coup d'œil discret à sa poche, consulte son téléphone. L'instant d'après, il voit revenir Clément dans son dos.

– Non Jules, ce ne sont pas des personnes qui connaissent Augustin. Elles le connaissent juste de vue, du fait de la notoriété de ton père.

– Non... Il avait aussi des amis ! conteste Jules, qui craint que Clément bâcle l'enquête, simplement parce qu'il est irrité de se retrouver dans un endroit aussi infréquentable. (Il se tourne vers Mathilde.) S'il te plaît, dis à ton frère, qu'il doit encore chercher.

– Mais ils répondent tous que tu étais avec lui la dernière fois qu’ils l’ont vu, appuie Mathilde.

– Il y a plein d’autres personnes que j’ai pas encore retrouvées, et il y avait une fille, Laura, qui était amoureuse de lui et qu’il avait revue après. Je suis sûr ! Il me l’a montrée, avec son téléphone, sur le *Zephira*.

– Ok, consent Clément. On ne va pas faire toutes les pièces, mais je vais demander à ceux qui sont là de nous aider à retrouver les personnes qu’il a fréquentées, et notamment cette Laura. (Il voit Jules s’éloigner.) Eh ! Où tu vas ?

– Je reviens vite.

– Non. Tu ne dois pas t’éloigner de moi.

– Mais j’ai envie d’aller aux toilettes.

À court d’arguments, Clément laisse Jules disparaître dans une pièce voisine.

Jules reconnaît l’escalier qui mène d’abord à la discothèque, puis au *roof top*. Il arrive sur la terrasse. Des tables, des chaises et des banquettes ont remplacé les transats. La piscine ronde a été bâchée. Il resserre son col et s’approche de Rose-Marie, qu’il a repérée, assise sur une banquette, devant une table basse.

Il s’assoit à côté d’elle.

Rose-Marie observe les quelques mouvements de personnes, autour d’eux, avant de s’adresser à Jules.

– On avance. On peut même dire qu’on a pris un sacré tournant. Augustin et toi, vous étiez bien frères avec les deux mêmes parents. (Jules se redresse, électrisé par la nouvelle.) On a retrouvé les deux résultats de laboratoire, le sien et le tien. Le tien, toutefois affiche seulement une fiabilité à 70 % parce que, apparemment, il n’a pas été fait selon le protocole en vigueur,

donc ils ont envisagé un risque de pollution. Malgré tout, ça reste des preuves imparables.

– J'en étais déjà sûr... répond Jules, qui peine à articuler, sous l'effet de l'émotion.

– Ça veut dire aussi que, maintenant, on envisage très sérieusement une nouvelle piste : celle d'une condamnation aux Assises qui pourrait, en même temps, faire capoter le projet de ton père et de ses associés.

Jules pose sa tête contre l'épaule de Rose-Marie pour l'enserrer entre ses bras.

– Merci. (Il se redresse, essuie une larme, ravale une boule d'émotion.) Mes parents, ils vont devoir s'expliquer.

– Surtout, pour l'instant, tu te tais. On n'a pas encore un début de preuve solide pour les inculper. On sait, d'après les bornages téléphoniques, que le dernier appel de ton frère a eu lieu à Monaco, sur le port.

– C'était quand il a dû m'appeler, moi.

– Non, c'était le lendemain matin et il appelait votre père. Il a dû passer la nuit dans le yacht. Le fait que ça soit à l'extérieur complique un peu notre affaire. Mais on sait aussi que quand il t'a téléphoné, il avait déjà reçu les résultats de ton prélèvement.

– Alors... Il a vraiment su.

– Oui. Et je pense qu'il n'était pas peu fier d'avoir un petit frère comme toi. Il n'a peut-être pas voulu te le dire tout de suite, parce que le moment n'était pas opportun pour lui. Puis il s'était peut-être déjà disputé, à ce sujet, avec votre père. Est-ce que toi, tu as obtenu des résultats de ton côté ?

– Non.

– Je vais te passer de la doc, annonce Rose-Marie en sortant le contenu d'une enveloppe. Ce sont les coordonnées d'Ambre

et la photo de deux jeunes que ton frère a fréquenté. On ne sait rien de plus à leur sujet. Quand tu interrogues, essaie d'avoir les identités et il faut aussi que tu laisses ton numéro, pour qu'on puisse te rappeler, si jamais il y a du nouveau.

– D'accord. Je peux pas rester plus longtemps. Clément me surveille.

– Je comprends.

Rose-Marie se charge elle-même de glisser les documents dans la poche de la veste de Jules.

Rapidement, Jules descend l'escalier, en faisant vibrer l'armature métallique.

– Pas trop tôt ! maugrée Clément. (Il lui montre la photo et les coordonnées d'Ambre.) Ah... je me doutais bien que tu n'étais pas parti aux toilettes. Nous, on a pu avoir les coordonnées de Laura.

Plusieurs têtes dodelinantes se penchent au-dessus du cliché.

– C'est quoi ça ? C'est une photo de flic ?

– Mais non ! Tu vois bien qu'elle est au frère d'Augustin.

– Oui, on les connaît, ce sont deux frangins : Armando et Enzo. On sait où ils habitent, mais on n'a pas leur adresse. Leurs parents ont une imprimerie. Mais ils risquent de se méfier s'ils vous voient débarquer.

– Pourquoi ? interroge Clément. Ils font un trafic pas très légal ?

– Au niveau de l'imprimerie, oui.

– Ils ne fabriquent quand même pas des faux billets ?

– Non. En faux, il ne font quand même pas des billets. Par contre, pour le reste...

– Le reste, c'est-à-dire ?

– Faux papiers pour les migrants, faux diplômes, faux permis de conduire...

– La vache ! Et Augustin était ami avec eux ?

– Le mieux, si vous voulez leur parler, c'est qu'on vous accompagne. Sinon, ils ne vous diront rien. Ils habitent juste à la sortie de la ville. Il faut quand même une voiture pour s'y rendre.

Clément fixe le visage suppliant de Jules.

– Bon... Ok.

Clément a un nouveau soupir d'exaspération en notant les mines patibulaires des deux jeunes qui ont accepté de les conduire aux frères imprimeurs, sur la banquette d'une Audit.

– On a un moyen pour ne pas perdre de temps dans les embouteillages, signale dans un ricanement, le passager avant, alors que le véhicule remonte la rampe d'un parking souterrain.

Les trois ados ont un hoquet de stupeur en remarquant qu'il tient un gyrophare bleu de police. À travers la vitre ouverte, le gyrophare est posé, avec son aimant, sur le toit de la voiture.

Gyrophare allumé et sirène hurlante, l'Audit file à vive allure, emprunte les couloirs de bus, double les files de voitures en s'engageant sur les voies à contre-sens, grille les feux rouges. Dans un crissement de pneus, elle s'arrête devant des bâtiments gris, informels.

Le conducteur quitte le véhicule, avance vers un préfabriqué, frappe au carreau de la fenêtre. L'instant d'après, une porte s'ouvre. Les silhouettes de deux jeunes types sortent et observent leur visiteur, bien calés sur leurs jambes, les mains dans les poches, l'air fier, méditerranéen.

– Ce sont les deux de la photo, signale Clément. Venez ! Le plus jeune des deux frères a un regard fuyant, au moment où Clément leur demande les raisons pour lesquelles ils fréquentaient Augustin.

– C'est lui qui était venu nous voir, se risque Armando, l'aîné. Il s'intéressait à notre travail.

– Vous voulez dire qu’il cherchait des faux papiers ?

– Il n’a fait aucune demande de cet ordre-là. Mais disons qu’il y songeait, pour plus tard, si jamais son père refusait de lui faire passer le permis bateau. C’est pour ça qu’on est restés en contact.

– Donc, c’était pas pour une relation d’amitié ?

– Non.

Clément remercie les deux frères et appelle un taxi.

– On n’a plus rien à faire ici. (Il contacte ensuite sa mère.) Est-ce que tu peux venir nous rechercher au port ? Oui, sur le ponton du *Zephira*.

– Mais on n’est même pas allés voir Laura et Ambre ! se plaint Jules.

– Rappelle-toi ce qui nous a été demandé. De rentrer avant la nuit.

– Mais Laura et Ambre étaient les contacts les plus importants.

– Il a raison, soutient Mathilde en attrapant la main de Jules. C’étaient elles deux, les plus proches d’Augustin.

Clément ne veut pas transiger. La dernière étape sera le port, point final.

Déposés par le taxi sur un quai, les trois adolescents longent les yachts qui dansent sur les clapots, certains en laissant entendre le claquement de leurs filins métalliques contre les mâts. Dans les premières pâleurs de la nuit, la mer a adopté des nuances froides gris argenté. Des goélands poussent des hurlements de tragédiens. Une légère teneur iodée pimente l’atmosphère.

– Il est là, commente laconiquement Clément.

Jules lève les yeux. Le tambour de son cœur s'accélère. Il reconnaît le yacht et ne peut s'empêcher de croire que le *Zephira* préserve encore les empreintes de son frère, tant Augustin avait fait corps avec cette belle danseuse des mers. Il devine encore ses pas sur le ponton, les marques de ses mains sur les amarres...

– Il l'aimait bien.

– Oui, je sais... confirme Mathilde, tout en s'approchant de lui. Tu constates une anomalie ?

– Non.

– Il y a un truc qui m'échappe, lance cette fois Clément, en sondant le ciel. Si Augustin s'était mis avec Laura et si cette fille était vraiment dingue de ton frère, comme il paraît, alors pourquoi elle n'a rien fait pour le rechercher ?

– Je n'en sais rien et on ne pourra peut-être jamais le savoir, parce qu'on est obligés de rentrer maintenant, boude Jules.

– Bon ok, se résigne Clément. Je verrai avec ma mère si elle est d'accord pour faire un détour en passant chez cette fille.

Garance Blay fixe l'adresse que Clément lui présente.

– Ce n'est pas un gros détour. On y va.

– Oh, merci ! réplique Jules, soulagé.

– Tu sais... Nous aussi, on a envie de comprendre. Et ce n'est pas vraiment avec tes parents qu'on va savoir. Ton père, déjà, c'est un taiseux. Et puis votre famille, ça n'a jamais été clair. C'est comme avec Jules César, on n'a jamais eu le nombre exact d'enfants et s'ils étaient adoptés ou non...

– Mais ils vous disent quoi, au juste, à propos d'Augustin ?

– Pas grand-chose. Qu'il est parti. Que la raison de son départ ne nous regarde pas. Et qu'en plus, il était juste un fils adoptif.

– Ce sont des menteurs !

– On s'en doute. C'est pourquoi il ne sert à rien de leur demander des précisions. Il n'y a que toi, un jour, qui pourras démêler cette affaire.

La Land Rover s'arrête devant un immeuble. Laura habite seule un studio avec terrasse, au rez-de-chaussée. La jeune femme s'empresse de ranger des vêtements qui traînent avant de proposer le canapé aux trois adolescents.

Jules fixe le visage de Laura, aimanté par sa beauté naturelle, mais il remarque aussi combien elle a changé ; ses expressions d'adolescentes ont été transformées en des traits plus affirmés d'une grâce féminine.

Elle a un sourire embarrassé au moment où Clément évoque son ancienne passion pour Augustin. Elle approche un fauteuil en osier pour s'asseoir face aux adolescents.

– Oui, c'est vrai. J'étais amoureuse de lui.

Elle n'en dit pas plus, alors qu'elle semblait se préparer à un long discours.

– Mais pourquoi tu ne l'as pas cherché quand il a disparu ?

– Parce que j'ai cru que c'était volontaire ! Qu'il ne voulait plus de moi.

– D'accord. Peut-être au début. Mais après ? Si tu étais amoureuse de lui ? Tu n'as pas cherché à savoir ce qu'il était devenu ?

– Non.

– Vous vous êtes disputés ? C'est ça ?

– Non, réplique Laura, qui peine de plus en plus à masquer sa gêne.

– Mais tu étais bien en couple, avec lui ?

La jeune femme marque un temps de pause.

– En fait, pas vraiment. Quand il est venu me chercher, il n’avait pas encore rompu avec Ambre. On a passé surtout du temps à discuter tous les deux.

– Vous n’avez pas couché ensemble ?

– Non.

– Alors, pourquoi tout le monde dit le contraire ?

Un laps de silence révèle la difficulté, pour la jeune femme, à poursuivre dans les confidences. Mais ses lèvres finissent par se desserrer.

– Quand j’ai vu qu’il avait disparu, j’en ai profité pour raconter ça, qu’il avait couché avec moi. C’était pour me vanter.

– Quoi ? Tu as préféré te vanter, au lieu de t’inquiéter et de le chercher ? s’indigne Clément.

– Je voulais me vanter et aussi me venger, rectifie Laura.

– Mais pourquoi voulais-tu te venger de lui ? Il ne t’avait rien fait de mal.

– Je vous l’ai dit. J’ai cru que son départ était volontaire. De cette façon, je pensais le faire réagir et l’obliger à revenir me voir. Après, quand j’ai compris que ça n’était peut-être pas ça, c’était trop tard. Je ne pouvais plus faire marche arrière.

– Et tu prétends, malgré tout, que tu étais amoureuse de lui ? Tu es gonflée quand même !

– Oui, j’étais amoureuse, se défend Laura. Et d’ailleurs lui aussi, je pense, sans quoi il ne m’aurait pas fait des confidences, simplement à moi.

– Quelles confidences ?

– Je pense que j’ai déjà été sympa de vous recevoir et de vous raconter mon passé avec Augustin, réplique la jeune femme, en quittant son fauteuil. Pour moi, vous êtes des inconnus, et quand on se confie à des inconnus, normalement ça se monnaie.

– On est des inconnus, mais tu sais quand même qu'on a du blé.

– Dix mille euros, si vous voulez avoir les dernières confidences d'Augustin.

– Tu crois qu'on va marcher dans ta combine pourrie ! s'emporte Clément, en se levant d'un bond du canapé. De toute façon, Augustin racontait tout également à son petit frère.

– Non. Lui n'est pas au courant. J'en suis sûre.

– Tu pourrais le jurer ?

– Oui. Parce qu'Augustin m'a juré lui-même qu'il n'avait parlé de ça qu'à moi !

– Mais comment on va te croire, maintenant qu'on sait que tu es une menteuse ?

– Moi, je veux savoir ! intervient Jules.

– En plus, ça te concerne vraiment, poursuit Laura, ravie de constater une faille chez le petit frère. Et puis, dix mille euros, pour vous, c'est rien.

– Tu crois peut-être que son père va lui lâcher, comme ça, dix mille euros, sans savoir où l'argent va ? Tu rêves !

Clément attrape le bras de Jules pour l'obliger à le regarder.

– Jules, le respect de la mémoire de ton frère, ça n'a pas de prix. On s'en va d'ici.

Les trois adolescents regagnent la Land Rover et sans laisser le temps, à Garance Blay, de redémarrer, relatent le récit de leur entretien avec Laura.

– Ah non, c'est inadmissible de se comporter comme ça ! s'emporte la mère, en ouvrant sa portière. Viens avec moi, Jules.

Après une pression du bouton de sonnette, la porte du studio s'ouvre à nouveau. Laura propose encore une fois le canapé, mais Garance Blay, qui tient Jules contre elle, n'avance que de

quelques pas, juste assez pour que la porte se referme dans leurs dos.

– Vous trouvez ça correct de profiter du chagrin d'un enfant de douze ans, qui ne peut plus revoir son grand frère, pour exercer sur lui un odieux chantage ?

– Un chantage, c'est obliger quelqu'un. Moi, je n'oblige personne.

– Vous n'obligez personne, mais vous avez des méthodes qui sont cruelles pour un enfant !

– Peut-être que si je suis cruelle, c'est parce que la vie a été cruelle avec moi. Vous voulez que je vous la raconte, ma vie ?

– Non, n'essayez pas de me faire croire que c'est votre malheureuse condition qui vous a rendue comme ça ! Des gens droits et honnêtes, on en trouve dans tous les milieux.

– Ce n'est pas seulement ma condition sociale. C'est ce que je me suis déjà pris dans la figure.

– C'est pareil ! Il y a des gens qui subissent pire que vous et qui auraient honte, à votre place, d'avoir ce comportement. Alors, je ne vous demande qu'un seul effort : c'est de réfléchir à la peine que vous faites à ce garçon, qui n'avait pas besoin de ça, en plus, et quand vous aurez bien réfléchi, vous prendrez votre téléphone pour lui révéler la confidence que son grand frère lui aurait de toute façon annoncée. Je vous laisse une carte avec mon numéro. Votre message lui sera transmis.

– C'est vous qui lui donnez de faux espoirs.

– Ou peut-être vous ! Qu'est-ce qui nous fait croire que vos petits secrets ont autant d'importance que ça ? En tout cas, on ne vous laissera jamais dix mille euros pour entendre ce que vous avez à nous dire.

– Ok pour cinq mille, mais ça sera mon dernier prix.

– Je vous ai laissé ma carte. Bonne soirée !

Quand Garance Blay retrouve le fauteuil de sa Land Rover, elle a un soudain état d'abattement.

– C'est quand même bien moche, pour Augustin, de voir qu'il a été si mal entouré. (Dans un réflexe, elle se retourne.) Jules, que ça te serve de leçon. Ne fais pas comme ton frère en te mettant à fréquenter des gens qui ne sont pas de ta condition.

– Parce que ces gens-là, poursuit Clément, ils ne te voient jamais autrement que comme une carte *Premium* avec des jambes.

– J'ai une idée, poursuit Garance en mettant le contact. Puisqu'on sait où habite Ambre, on va se rendre chez elle, pour vérifier qu'elle n'a pas eu connaissance, elle aussi, de la confiance d'Augustin.

– Oui ! s'exclame Jules en bondissant sur le fauteuil. Merci !

Ambre, qui habite encore dans la maison familiale, reçoit la mère et les trois adolescents dans un jardin qui borde une plage, sous l'éclairage artificiel de lucarnes extérieures.

– Non, dément Ambre, Augustin ne m'a fait aucune confiance particulière. Quand il a disparu, je ne me suis pas trop inquiétée, parce qu'on avait déjà prévu de rompre. C'était d'un commun accord. En fait, moi, je recherchais une relation pour le plaisir, pas pour m'engager dans une vie sentimentale. À partir de quoi, pour lui, si je n'étais pas amoureuse, c'est parce que je m'intéressais à son argent. Je vais pas dire que c'était complètement faux, mais il n'y avait pas que ça. Je n'étais pas une pute, non plus. Donc, voilà, à cause de ces histoires-là, ça a clashé.

De retour chez les Blay, la présence de la Buick dans l'allée principale, signale le retour du père de famille. Pour cette nuit,

Jules a obtenu l'autorisation de dormir chez Mathilde et Clément, à la condition de ne pas « toucher » à Mathilde, ni de profiter du sommeil des parents pour quitter le lit et la retrouver. Par prévention contre ce genre d'escapade, les Blay ont prévu de l'installer au rez-de-chaussée, alors que les enfants dorment à l'étage.

Cependant, malgré l'entourage chaleureux dont il bénéficie, Jules a préféré s'isoler dans un coin du jardin, éclairé par des lampions de couleurs vives. Fixant les lumières de la ville, il se repasse le film de la journée, ressent un méli-mélo d'amertume, de révolte, mais aussi de joie et de soulagement. Il sait, qu'à l'instant même, Axel Blay est en train de recevoir, en triple exemplaires, le récit des rencontres du jour, et ne tient pas à ajouter sa quatrième version. Plus particulièrement, il ne se sent pas le cœur à participer à l'émulation familiale liée au retour du père. Un jour Marc Tripon lui avait confié : « Les liens entre les membres d'une famille sont équivalents à la taille des pièces. » Il y avait cru, tant cela semblait concorder avec le trio familial. Il avait donc été longtemps persuadé qu'il existait un choix cornélien entre le fait de vivre des relations parentales distantes dans de vastes salles, et des relations de proximité au sein de familles resserrées par l'étroitesse des lieux de vie. Mais les Blay, de même que les liens de complicité avec son frère, avaient sérieusement ébréché la théorie. Il reste que la famille Blay ignore dans quelle disposition il se trouve réellement, au cours de cette soirée. Nul doute qu'il est, pour eux, l'enfant à plaindre, alors que, selon son propre ressenti, toutes les déconvenues du jour ont été contrebalancées par la révélation bouleversante de résultats d'analyses d'un laboratoire. D'une certaine façon, ce jour-ci, Augustin a pu renaître et, dans cette

quiétude d'un début de nuit, encore sous l'effet de la nouvelle, puissant et exalté, Jules s'émerveille plus que jamais, de la beauté du concert des étoiles.

Il entend des pas qui courent, reconnaît la voix de Mathilde.

– Jules, mon père veut te parler.

Accompagné de Mathilde, Jules retrouve Axel Blay derrière un bureau géant, en train de remplir un chèque.

– On ne peut pas te laisser ignorer des confidences prononcées par ton frère, qui ont peut-être été parmi ses dernières paroles. Toi comme moi, on est sûrs, en plus, qu'il aurait voulu se confier à toi. Notre chauffeur, que tu connais déjà, va tout de suite te ramener chez cette fille. Tu vas lui donner ce chèque de cinq mille en échange des confidences d'Augustin. Précise bien qu'elle ne touchera pas l'argent sous une autre forme...

Jules pose ses yeux sur le chèque que lui tend Axel Blay.

– Mais je ne sais pas si je vais réussir facilement à vous rendre l'argent.

– Oublie ça. Tu fais aussi un peu partie de notre famille.

Déposé par le chauffeur devant chez Laura, pour la troisième fois de la journée, Jules sonne. Une fois assis sur le canapé, il pose le chèque sur la table basse et plaque sa main dessus.

– C'est ce chèque et rien d'autre.

– Tu as une sœur que tu ne connais pas, annonce d'emblée Laura.

Jules enlève sa main du chèque.

– Où ça ?

– Elle change d'endroits, mais elle serait le plus souvent à Paris. Elle serait tout le temps enfermée. Plus enfermée que toi. Il y a quelqu'un en Sologne, qui connaît l'histoire.

– Elle est en vie ?

– Oui, bien sûr. Parce que tu penses vraiment qu’Augustin n’est plus en vie ?

– Oui.

Jules se lève, jette un regard froid à la jeune femme et sans rien rajouter d’autre, se dirige vers la porte.

De retour chez les Blay, on le presse de parler de son échange avec Laura. Alors, il dévoile la confidence de la jeune femme, mais finalement provoque plus de doutes et d’interrogations que de véritables réponses.

Au moment du dîner, la famille de Jules devient le principal sujet de conversation. Les Blay s’inquiètent de la tournure des événements et ne voudraient pas découvrir, un jour, que les Montvernier se sont rendus coupables d’agissements inqualifiables.

– Tu sais Jules, explique Garance Blay, on n’est pas toujours d’accord avec tes parents, leurs manières de faire et de penser, mais quand on est arrivés dans la région, on a constaté que beaucoup de familles avaient prospéré à partir d’argent sale, qu’il y avait une mafia implantée et, comparés à ces cas-là, tes parents nous ont vraiment paru être des gens bien... Mais... peut-être qu’on s’est trompés...

Après le dîner, Mathilde trouve le prétexte de présenter sa chambre à Jules pour s’isoler avec lui. Posant une main sur son buste, elle le caresse avec application, goûte aux frémissements de sa peau. Rendu captif par des ondes de sensualité, Jules renverse sa tête en arrière, laissant la main de sa bien-aimée s’abandonner.

L’ouverture soudaine de la porte met une fin brutale à l’enchantement.

– Mathilde, qu’est-ce que tu fais dans la chambre de Jules ? tance sa mère. De toute façon, on ne veut pas vous voir vous enfermer tous les deux dans une pièce.

La mère s’éloigne en laissant la porte grande ouverte.

– On ne peut pas aller dehors ? souffle Jules dans l’oreille de son amie, tout en soulevant une mèche de ses cheveux.

– Il fait trop froid, maintenant.

– Dommage. (Il promène ensuite sa main sur son épaule, plonge son regard dans le sien.) On est quand même tous les deux ensemble. C’est bien.

– Tu aimerais voir mes seins ? lui propose tout à coup Mathilde.

Jules, surpris, se redresse.

– Là ?

– Non. Quand je vais monter dans la salle de bain. Tu as entendu ce que vient de dire ma mère ? Elle a dit qu’il fallait laisser les portes ouvertes. (Elle se met à rire.) Alors, tu es d’accord ?

– Oui, répond Jules en opinant avec insistance de la tête.

Le regard luisant d’excitation, Jules monte à l’étage, sa trousse de toilette à la main. Aux aguets, il capte des bruissements, s’approche de la porte entrebâillée comme un chasseur. La silhouette de Mathilde est dans son champ de mire. Il se poste en prenant appui contre le mur. Il la voit alors se dévêtir. Le souffle appesanti par le désir, il fixe son corps nu, légèrement cambré, avec le galbe de sa poitrine. Il ne bouge plus, s’imprègne de cette vision, jusqu’à ce que le drapé d’un linge vienne masquer le velouté de sa peau.

Mathilde ressort de la salle de bain, le frôle dans le couloir.

– La place est libre.

Le lendemain, ils se retrouvent tous les deux, côte à côte, à la table du petit-déjeuner, de la seconde salle à manger, située à l'étage, dans le prolongement des chambres des enfants.

Mathilde, qui fixe le smartphone que Jules a posé sur la table, se rend compte d'une question brûlante à lui poser.

– Moi, mon téléphone, il est surveillé par mes parents, mais toi, tes parents ne savent pas que tu as le téléphone d'Augustin. Alors, personne ne peut te surveiller. Donc, tu dois pouvoir regarder tout ce que tu veux sur internet, même des femmes nues.

– Tu es jalouse ?

– Ce n'est pas seulement ça. Je trouve que c'est pas bien, si tu regardes des sites réservés aux adultes. Tes parents n'ont pas raison de t'interdire complètement internet, mais toi, tu n'as pas raison, non plus d'abuser.

– Mais en fait, c'est quand même ça. Tu ne veux pas que je regarde d'autres seins.

– Mais c'est normal quand même !

– Internet, c'est juste des images, alors que tes seins, je les ai vus pour de vrai. En plus, je les trouve beaux.

Mathilde remarque que Jules la fixe avec un sourire.

– Si tu m'aimes, je voudrais que tu me promettes de ne pas aller sur des sites de femmes nues. En plus, c'est ton père qui paye l'abonnement, sans le savoir. Si jamais il s'en rend compte...

– Ne te fatigue pas. Je ne peux pas du tout voir ce genre de site. Mais vraiment pas du tout. Mon téléphone, il est contrôlé.

– Ah bon ? C'est ton père qui a mis un contrôle parental ?

– Non, ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui, non plus, qui paye l'abonnement.

– Alors c’est qui ?

Jules, ennuyé, baisse la tête. Il se rend compte qu’il est pris dans une impasse. Il n’a pas d’autre choix que de révéler la vérité.

– C’est la police.

– La police ! répète Mathilde, le souffle coupé par l’onde de choc de la nouvelle. C’est donc qu’elle écoute. Tu veux dire que les discussions qu’on a eues ensemble, toutes les fois qu’on s’est appelés, la police pouvait nous entendre ?

– Mais non... Ce n’est pas ce qu’on raconte, qui les intéresse.

– Mais c’est grave quand même...

Jules voit alors Mathilde se lever de table.

– Tu ne vas pas aller le répéter, j’espère ?

– Obligé.

– S’il te plaît, fais pas ça... (Voyant qu’elle quitte la pièce, il prend sa tête entre ses mains.) Oh, non !

Quelques minutes plus tard, la voyant revenir avec sa mère, il devine déjà l’ampleur du cataclysme.

Garance Blay commence par s’asseoir près de Jules, de façon à afficher sa présence. Le voici, de ce fait, cloué à sa chaise par un regard direct, qui n’autorise aucun faux-fuyant.

– C’est vrai, ça, que tu as été contacté par la police ?

Bien qu’il soutient son regard, Jules reste immobile et muet. Elle prend ce silence pour un aveu.

– Ce n’est pas seulement pour ton frère. C’est par rapport à ton père, c’est ça ? C’est lui qu’on surveille ? (Jules baisse les yeux.) On sait, il y a quelques années, qu’il a eu affaire à la justice, mais ce n’est pas en rapport avec ça, j’imagine. C’est pour des faits plus graves ? Tu ne veux pas me répondre ?

Jules relève les yeux et soutient, à nouveau le regard de Garance.

– Oui, c’est plus grave. Mais je n’ai pas le droit d’en parler.

– Oui, évidemment...

Jules voit alors le regard de Garance Blay se détourner et, dans des battements de cils, retenir des perles de larmes.

– Avec tes parents, nous avons quand même passé pas mal de chouettes moments. Mais s’ils ont vraiment déraillé, on ne pourra pas continuer à les fréquenter. (Elle regarde de nouveau Jules.) Bien sûr, toi, tu ne seras pas concerné. Sauf que je ne peux pas laisser Mathilde t’appeler sur un téléphone qui est contrôlé par la police. (Voyant le visage de Jules se durcir, elle lui saisit le menton.) Pour ça, je tout à fait désolée, mais tu dois comprendre qu’il nous est impossible d’accepter ça.

D’un geste vif, Jules bondit hors de sa chaise.

– Mathilde, elle a voulu me montrer ses seins.

Il se précipite vers la porte, disparaît de la pièce.

Jules, qui est habillé et prêt à partir, tourne en rond dans l’allée principale du jardin des Blay. Levant la tête, il voit Mathilde arriver vers lui en courant.

– Jules, je ne veux pas qu’on soit fâchés. Je ne veux pas que tu me laisses. Je tiens trop à toi.

– Il fallait y penser avant ! À cause de toi, on ne va plus pouvoir se téléphoner. Si après on ne peut plus se contacter, comment tu veux qu’on reste ensemble ?

– Je vais trouver une solution. Je te le promets. Et puis là, on est encore ensemble.

Jules fixe, un instant, le regard humide de son amie.

– Dis à ta mère que je veux rentrer maintenant.

Allongé sur le divan du salon *Agora*, Jules oriente un œil alangui vers Pauline et Angèle, qui ont réquisitionné un fauteuil pour une séance de coiffure, Pauline étant la coiffeuse et Angèle la coiffée. Soudain saisi par une idée qui pourrait le sauver de l'ennui, il se redresse. Cherchant autour de lui, il repère la télécommande. Un panneau coulissant libère l'écran de sa cachette.

– On n'a pas le droit ! sermonne Pauline qui, s'étant retournée vers Jules, le fixe avec un regard sombre.

Il ne l'écoute pas, appuie sur le bouton d'allumage, tombe sur des images d'actualité de manifestants en colère qui saccagent du mobilier urbain.

Il zappe, échoue, cette fois, sur un débat de société :

« Les médias sont indispensables au processus démocratique. On n'achète pas une chaîne de télé comme on achète un yacht. »

Un nouveau zapping le fait arriver sur un feuilleton à l'eau de rose.

Aussitôt, il voit Pauline et Angèle se jeter sur le canapé.

– On n'a pas le droit.

Il éteint l'écran, refait coulisser le panneau, puis quitte le salon pour retourner dans sa chambre. Il passe devant l'horloge du compte à rebours, note qu'il reste presque 2500 jours.

En récupérant son *smart phone* derrière sa table de nuit, il a un sursaut en apercevant le message qui s'affiche sur l'écran : *« Urgent ! Rappelle. »*

Il recontacte aussitôt Davy.

« Tu es en danger, lui signale aussitôt le policier. Il va falloir t'exfiltrer. »

– Pourquoi ?

« On a eu une idée, Rose-Marie et moi, c'est de vérifier vos actes de naissance, à ton frère et à toi. C'est le genre de vérification qu'on ne fait jamais, mais on a eu un doute, tout à coup. On s'est même rendu compte qu'on aurait dû vérifier ça bien plus tôt. »

– Vérifier quoi ?

« Ni ton frère, ni toi, vous n'êtes inscrits sur un registre d'état civil. »

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

« Ça veut dire que ni votre père, ni votre mère, ne vous ont déclarés à la naissance. Civilement, vous n'avez jamais existé et vous n'avez jamais été les enfants, ni les héritiers de vos parents. C'est très dangereux, parce que cela peut vouloir dire que tes parents se donnent un droit de vie et de mort sur leurs propres enfants. »

– Mais ils ont droit de ne pas nous déclarer ?

« Non. C'est normalement puni par la loi. Mais comme vos parents ne vous ont pas abandonnés et qu'ils ne vous ont pas, non plus, lésés sur le plan financier, pénalement, ils ne risquent pas grand-chose sur ce point-là. »

– Vous voulez que je quitte Courcy de Montvernier ?

« Oui, en effet. »

– Non, je ne veux pas maintenant. J'ai appris que j'avais aussi une sœur. Je dois d'abord la retrouver. Je suis obligé de rester pour la retrouver. Si moi, je suis en danger, alors ça veut dire qu'elle est en danger, elle aussi.

« Jules... »

– Quoi ?

« Tu as vu les difficultés qu'on a eues, avec ton frère, pour réussir à le faire exister. Il faut que tu comprennes une chose : même si des tas de gens peuvent certifier qu'ils t'ont connu, il reste très compliqué, pour la justice, de prouver ton existence, tant que tu n'apparais nulle part sur des papiers officiels. Même de dire que tes parents te considéraient comme leur propre enfant, ne suffit pas. Car il faut obligatoirement des preuves écrites. »

– Mais il y a les résultats du laboratoire !

« C'est vrai. Mais tes parents ne se doutent pas que l'on a ce genre de preuve. En revanche, nous, on sait que ton père a des soupçons à ton sujet. C'est pour cette raison qu'il est resté à Courcy. Il a l'intention de te coincer. »

– Il ne me fait plus peur. Ce qui me fait peur, c'est de répéter mon erreur. Je n'aurais jamais dû accepter de quitter Augustin à Roquebrune-Cap-Martin. Mais je suis rentré dans l'avion, comme un animal bien dressé qui retourne dans sa cage... Ma sœur, elle, je ne la quitterai pas.

« Je crois que tu n'as pas bien compris, s'emporte le policier. Tu n'as aucune chance de t'en sortir ! Tu veux que je te rappelle qui est ton père ? »

– Alors, tant pis. Il fera comme d'habitude. Il reprendra ce qu'il m'a donné.

« Non, tu ne peux pas parler comme ça... (Jules remarque que la voix du commissaire fléchit sous l'effet de l'émotion.) Là, mon garçon, c'est de ta vie dont on parle ! Ta vie t'appartient à toi, pas à ton père. Ce n'est pas parce qu'il te l'a donné qu'il a le droit de la reprendre. »

– Augustin s’est sacrifié pour moi. Alors moi, peut-être que je dois aussi me sacrifier pour lui ou pour ma sœur. Si jamais je disparaissais, mes parents, cette fois, seront obligés d’aller en prison et tout s’arrangera, pour vous.

« Ce n’est pas de cette façon qu’on procède. »

Jules se rend compte que le commissaire peine à poursuivre la discussion, comme si lui-même capitulait.

– En plus, poursuit Jules, la voix étranglée, je ne peux même plus parler avec Mathilde.

« Écoute-moi Jules. (Il reconnaît la voix de Rose-Marie qui a pris le relais.) Je sais que la situation est dure pour toi, mais il ne faut pas que tu abandonnes. Voilà, ce que je te propose. Tu restes à Courcy de Montvernier, mais on s’arrange très rapidement pour te rencontrer juste dix minutes. C’est le temps qu’il nous faudra pour te donner les moyens d’assurer ta sécurité, si tu tiens à rester sur place. Est-ce que tu es d’accord avec mon idée ? »

– Oui.

Une onde de soulagement semble se répandre à l’autre bout du fil.

Rose-Marie lui explique la procédure : Jules devra se rendre derrière l’hélicoptère et attendre l’arrivée d’un camion médical destiné au don du sang. Davy et Rose-Marie seront à l’intérieur du camion.

Caché par la carlingue de l’hélicoptère, Jules grimpe dans le camion de don du sang, aidé par plusieurs bras. Trois laborantins, en blouses blanches, accompagnent Davy et Rose-Marie. Jules est aussitôt assis dans un fauteuil médical. Un laborantin, armé d’un Coton-Tige lui demande expressément d’ouvrir la bouche. Tandis que le Coton-Tige lui badigeonne l’intérieur d’une joue, il sent qu’on remonte une de ses manches,

puis un garrot est fixé à son bras et une aiguille s’y plante, pour une prise de sang.

L’instant d’après, il lui faut se lever, se tenir bien droit, sans sourire ni grimacer, d’abord de face, puis de profil, pendant que l’objectif d’un appareil photo le mitraille.

– Pourquoi il faut tout ça ?

– Pour te fabriquer une preuve d’identité, explique Rose-Marie, qui, ensuite, conduit Jules vers une balance, puis vers une toise.

– Passe-moi ton smartphone, demande Davy.

– Pourquoi ?

– Parce que tu vas devoir en changer.

– Mais c’est celui d’Augustin.

– Ne t’en fais pas. On te le garde précieusement. (Le commissaire lui présente son nouveau smartphone.) Celui-ci te donne plus de sécurité. Il a un émetteur qui nous permet de détecter avec précision l’endroit où tu te trouves, et il fait aussi micro. Il te suffit de parler pour qu’on t’entende. (Dépité, Jules saisit le nouvel appareil.) Tu y retrouveras tous tes anciens contacts. Maintenant, à chaque fois, avant de nous appeler, prends le temps de vérifier qu’il n’y a personne derrière ta porte. On peut compter sur toi à ce sujet ? (Jules opine de la tête.) Je vais aussi t’offrir un stylo un peu spécial. (Il montre le stylo.) Au bout, il a un bouton de téléassistance. Tu appuies sur ce bouton, seulement dans un cas d’urgence et lorsque tu n’as plus la possibilité d’utiliser le téléphone. Essaie de ne jamais l’avoir trop loin de toi, et fais attention que les deux filles ne jouent pas avec. Il faut maintenant qu’on t’explique certaines choses. Ton père va essayer de savoir ce que tu sais. Surtout, même s’il te piège, ne lui raconte jamais tout. Tant qu’il ne peut pas tout

obtenir de ce que tu sais, il ne cherchera pas à te nuire. Si jamais tu le vois se mettre vraiment en colère, au point de te sentir menacé, avec les outils qu'on t'a confiés, on dispose de possibilités d'intervention. Mais il y a quand même une condition, c'est que ton père n'active pas son système de brouilleur d'ondes. S'il l'active, on n'est plus du tout en communication avec toi, et on ne sait pas ce qui peut t'arriver. C'est pourquoi, ne néglige pas l'option de nous appeler pour nous demander de t'exfiltrer. Elle reste valable.

– Mais ça ne peut plus être des sorties comme avant ?

– Non. Parce que la situation se complique sérieusement pour nous, avec cette police parallèle qui nous colle aux fesses. Nos marges de manœuvre ne cessent de se réduire. Il n'y a pas que chez nous. Toutes les structures démocratiques sont en difficulté. En fait, on commence à ressentir les effets néfastes des méthodes de ton père et de ses amis, pour s'accaparer les pleins pouvoirs.

– Un dernier point, rajoute Rose-Marie. Du fait de la situation que Davy vient de t'expliquer, ne va jamais suivre d'autres enquêteurs de police, sans vérifier qu'ils sont vraiment en contact avec nous.

– Vous allez continuer à rechercher mon frère ?

– En ce moment, on est sur la piste d'autres frères ou sœurs qui auraient pu disparaître, comme Augustin. Mais c'est encore trop tôt pour te donner des résultats. De plus, on n'a pas le temps de discuter de ça, car tu dois disparaître des radars de ton père le moins longtemps possible.

– Ton père, actuellement, est très méfiant donc déjà fais gaffe, insiste Davy.

Jules promet de faire attention. En quittant le camion, il rejoint d'un pas tranquille l'intérieur du château.

En même temps, il s'interroge. Qu'est-ce qui a bien pu éveiller les suspicions de son père ? Cela vient-il de son dernier séjour à Roquebrune-Cap-Martin ? Soudain saisi par un doute et emporté par les ailes de la précipitation, il se rue dans sa chambre, inspecte la cachette de ses livres, songeant à cet instant qu'il a été imprudent de garder trois ouvrages papier. Mais ils étaient ses livres préférés et avaient pour particularité de commencer par la lettre « M », comme Mathilde. Jules devient exsangue en s'apercevant que les trois livres ne sont plus à leur place. Est-ce une femme de ménage qui les aurait trouvés là ? Peut-être Odette. Ou bien est-ce son père qui a demandé à ce que l'on fouille sa chambre ? Il n'en sait rien, mais le pire dans cette disparition, ce ne sont pas les livres eux-mêmes, mais la carte de visite de l'inspectrice d'académie, fripée et écornée, qui lui servait de marque-page dans le dernier ouvrage. Comment justifier sa présence dans sa chambre ?

Il saisit son nouveau téléphone et appelle Rosalie. Elle est la seule qui peut lui assurer une justification. Comme le lui ont conseillé les policiers, il regarde derrière sa porte pour s'assurer de ne pas être écouté. Il se rend compte que son père, installé dans son salon privé, ne se tient pas loin. N'est-il pas prêt à surgir, dans l'instant qui vient, pour le coincer dans son piège mûrement élaboré ?

Avant tout, Jules doit éviter de s'agiter comme un insecte, qui voit son espace se rétrécir. Il lui faut savoir afficher un calme et une décontraction, ce qui l'aidera à minimiser l'incident. S'éloignant des murs du couloir, il se dirige vers une fenêtre de sa chambre, compose le numéro de Rosalie.

« Non, se désole Rosalie, je ne peux pas dire que c'est moi. Il m'a déjà appelé pour me poser la question et j'ai répondu que ça n'était pas moi. Je ne pouvais pas répondre autre chose. »

Jules raccroche et s'adosse contre le mur. Quel autre recours a-t-il ? Doit-il demander conseil à Davy ? Il lui faut se rendre à l'implacable évidence : seule Rosalie peut le sortir de cette panade. Il la rappelle, songeant qu'elle n'a qu'à revenir sur son ancienne version, mais tombe sur son répondeur. Alors, il laisse un message explicatif.

Par précaution, il prend le stylo alarme confié par Davy et, sur la pointe des pieds, part cacher son smartphone dans la salle de jeux *bleue*, trouvant derrière l'écran du *home cinema*, un abri sûr. Avec la même discrétion, il part dans la salle de jeux *violette*, retrouve son robot avec lequel il peut réviser ses leçons d'anglais. Mais il s'interroge. Qu'attend son père pour passer à l'offensive ? Sans doute, est-il en train de surveiller de loin ses déplacements et il doit déjà se demander ce qu'il manigance, seul, à l'étage. Comme l'avait souligné, un jour, la mère de Mathilde et de Clément, même s'il ne sait pas, il arrive à flairer le danger.

Lassé par son robot, Jules descend rejoindre Pauline et Angèle, vu qu'il est, en plus, bientôt l'heure de déjeuner.

Mais alors qu'il s'apprête à descendre l'escalier, il entend la voix de son père, dans son dos, qui le raidit, comme un coup de fusil.

– Tu peux venir dans mon salon ?

Jules se retourne. Son père le fixe, au milieu du couloir, campé sur ses deux jambes, droit comme la tour Eiffel. Il le rejoint, le suit jusqu'à son salon privé. Didier s'assoit dans son

fauteuil africain en cuir. Jules s'installe, face à lui, sur la méridienne.

Didier Montvernier attrape un cigare posé sur le cendrier d'un petit guéridon et l'allume avec son briquet en argent.

– Je peux savoir ce que tu fais, tout seul, à l'étage ?

– Ça dépend. Là, j'apprends l'anglais avec le robot. Parfois, je joue aux jeux vidéos. Parfois je lis...

– Et là, ce matin ?

– J'étais avec le robot.

– Quand tu lis, de quels livres, il s'agit ?

– Ce sont ceux qui sont dans ma tablette.

– Pas de livres papier ?

– Je fais comment pour les acheter ?

– Les livres, ça se prête ; ça se donne ; ça s'échange.

– Rosalie m'en avait passé.

– Et qui d'autre ? (Jules sonde le regard ombrageux de son père.) J'attends.

– Personne.

– Tu es sûr de ne pas oublier ?

– Oui.

Didier Montvernier quitte un instant son fauteuil en direction d'une étagère et revient s'asseoir en tenant trois livres à la main. Il les pose un à un sur le guéridon.

– *Les Misérables* de Victor Hugo, *les Métamorphoses* d'Ovide et *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley. Tu les reconnais ?

– Oui.

Jules voit son père taper le guéridon du plat de la main.

– Et tu as le toupet de me dire que ces livres étaient à Rosalie ! À dix ans, Rosalie ne peut pas avoir lu ces livres-là !

– Je n’ai pas dit ça.

– Alors qu’est-ce que tu as dit ?

– Elle me les a passés, peut-être parce que d’autres lui avaient donné et qu’elle n’en voulait pas.

Didier Montvernier se lève et d’une poigne énergique, saisit le bras de son fils pour le forcer à rester debout, devant le guéridon.

– Ces livres t’ont été donnés par quelqu’un qui cherche à changer ta façon de penser. Alors, dis-moi qui c’est !

Immobile et silencieux, Jules sent bouillir sa colère. Il songe, un moment, tout lui dévoiler, lui parler d’Augustin, de sa naissance non déclarée, de la vidéo porno de l’espace détente. Rien que de voir son père se décomposer devant lui, lui procurerait une intense satisfaction. Mais il se ravise.

– Qu’est-ce qu’ils ont ces livres ? Ils ne sont pas interdits aux mineurs ?

– Qu’est-ce qu’ils ont ces livres ? À toi de me répondre. Tu les avais cachés.

– Pourquoi vous ne demandez pas à Rosalie ?

– C’est déjà fait. Elle ne te les a pas donnés.

– Ça ne m’étonne pas trop qu’elle ne veuille pas le dire. C’est parce que vous lui faites peur.

– Tu persistes ? (Il se lève et se dirige vers l’interphone du bureau.) Pouvez-vous demander à Madame Tasmane de monter ? (Il revient s’asseoir et, cette fois, saisit la carte de visite qui fait office de marque-page dans le dernier livre.) Ah... désolé... Je viens de te faire perdre ta page. Tu pourras la retrouver, n’est-ce pas ? (Silence de Jules.) Ceci est bien ton marque-page ?

– Oui. Parce que je n’ai pas de vrai marque-page.

Didier Montvernier tient la carte de visite du bout des doigts, sur ses deux côtés, et la place devant le visage du garçon.

– As-tu déjà appelé cette personne ?

– Avec quel téléphone ?

– Même ici, un téléphone, ça se trouve. Ne me fais pas croire que tu n’as pas déjà essayé. Alors ?

– Je l’ai trouvée dans les livres.

– Si cette carte se trouvait dans les livres, de deux choses l’une : soit l’inspectrice l’y a mise ; soit c’est la fille Tasmane qui l’utilisait aussi comme marque-page. (On frappe.) Tiens ! Voilà Justement la mère. Entrez ! (La porte s’ouvre.) Approchez, Madame Tasmane. (La gouvernante s’approche vers le guéridon avec une certaine réserve. Didier Montvernier écrase son cigare.) Est-ce que vous reconnaissez ces livres qui sont ici ?

Odette Tasmane jette un œil en direction de Jules et comprend qu’elle doit user de diplomatie. Puis elle pose son regard sur les couvertures des trois livres que lui présentent Didier Montvernier.

– Ces livres ne me disent rien.

– Est-ce qu’ils ont appartenu à votre fille ?

– Je ne crois pas.

– Est-ce que vous avez, chez vous, des livres de cette sorte, que votre fille aurait pu passer à Jules ?

– Je suis désolée de vous l’apprendre, Monsieur Montvernier, mais ma fille me cache, parfois, certaines choses. Sinon, en principe, nous n’avons pas ce genre de livres.

Jules remarque que son père l’observe d’un regard carnassier, comme s’il usait de son instinct de chasseur pour le prendre en tenaille. Il décide d’intervenir.

– Si ! Vous savez bien qu’il y a les livres d’école, qui étaient rangés dans un cartable... Ces livres, elle me les a passés.

– Oui, en effet, confirme la gouvernante. Je lui avais acheté des livres scolaires, pour qu’elle puisse continuer le programme de l’année dans le château, au moment où il était question qu’elle quitte l’école.

– Vous avez votre portable sur vous, Madame Tasmane ?

– Oui.

– Mettez le haut-parleur et passez-le à Jules. (Il fixe son fils.) À toi, Rosalie raconte tout. Tu vas l’appeler devant nous. (Jules hésite à prendre le téléphone.) Allez !

Jules appuie sur la touche qui renvoie au numéro de Rosalie.

– Bonjour Rosalie, c’est moi, Jules. Pourquoi tu n’as pas dit à mon père que tu m’avais donné trois livres ?

S’ensuit un silence tendu.

« C’est parce que mon papi et ma mamie m’avaient dit de ne pas répéter qu’ils me passaient les livres. Mais si ça te pose un problème avec ton père, il peut appeler mes grands-parents. »

D’un signe de la main, Didier Montvernier demande à ce que l’on stoppe la communication.

– Merci Rosalie, ajoute Jules avant de raccrocher.

Il libère un sourire de satisfaction au moment où son regard fixe, à nouveau, celui de son père.

– C’est bon. (Il regarde la gouvernante.) On va bientôt pouvoir déjeuner ?

– C’est quand vous le souhaitez.

– Vous pouvez disposer. (Alors qu’Odette sort, Didier Montvernier se lève.) Je ne vais pas te censurer. Reprends tes livres... Si tu veux vraiment croire qu’ils sont capables de nous proposer... un monde meilleur. Si tu en veux d’autres, songe

dorénavant, que tu peux t'adresser à moi. Tu sais qu'il y a aussi une bibliothèque ici. (Il saisit la carte de visite.) Ça, par contre, je garde.

– D'accord. Je vous demanderai.

Alors qu'il se penche pour reprendre ses livres, il sent encore le regard de son père peser dans son dos.

– Jules. Ce qui compte désormais, pour moi, c'est le projet que je mène avec mes associés. Je mange, je dors, je vis et ne respire uniquement que pour l'aboutissement de ce projet. Aussi, tu dois bien comprendre que je ne laisserai jamais le moindre interstice d'incertitude qui pourrait le faire échouer. Voilà pourquoi ma vigilance. Allons déjeuner.

Justine Montvernier étant absente du domaine de Courcy – sans doute pour éviter la confrontation entre le père et le fils – il est convenu que Didier Montvernier déjeune avec les trois enfants.

À la fin du déjeuner, en voyant Didier Montvernier regagner le salon *Forum* pour travailler, Jules s'interroge. N'est-il toujours pas décidé à repartir ? Les policiers ont pourtant été formels lorsqu'ils l'ont averti : Didier Montvernier prolonge son séjour uniquement parce qu'il se méfie de lui. Jules songe qu'il doit, dès lors, tout entreprendre pour l'amadouer.

Il décide de retrouver son père dans le salon *Forum*. Didier Montvernier lève un instant la tête.

– Approche.

Jules le rejoint et en profite pour jeter un œil sur son écran.

– Pourquoi tu ne vas pas t'amuser avec tes deux petites amies ?

– Elles ont des jeux entre elles et puis... (Il chuchote.) Je pense encore à Mathilde.

– Ah... C'est ça...

Avec audace, Jules pose son coude sur l'épaule de son père pour lui parler sur le ton de la confiance.

– Ça serait possible que j'utilise votre téléphone pour l'appeler ?

– Je vais faire mieux que ça. Je vais te passer provisoirement un téléphone. Tu pourras le garder tant que je suis ici. N'en parle pas aux deux filles. Je vais demander à ce qu'on te le dépose dans ta chambre.

– Super... Merci. Vous partez quand ?

– Je ne sais pas encore...

Rendu guilleret par l'évolution de la situation, Jules monte les marches de l'escalier qui mène à sa chambre.

Il retrouve, sur son bureau, l'*Iphone* laissé par son père. « Je vais bientôt pouvoir parler à Mathilde, se dit-il. À moins qu'elle se méfie aussi du téléphone de mon père. » Alors qu'il saisit le smartphone pour appeler son amie, Jules se fige, en proie à un doute soudain. Une parole de Davy lui revient en mémoire : « Ton père, actuellement, est très méfiant, donc fais gaffe. » Son œil sonde le nouvel appareil. Et s'il était doté des mêmes fonctionnalités que le téléphone des policiers ? L'instant d'après, ce qui est un doute, pour Jules, se transforme en une évidence : l'autorisation accordée par son père, n'est en réalité qu'un subterfuge pour pouvoir mieux l'espionner à l'aide de cet outil. Un chagrin de déception l'envahit : il ne peut pas parler directement à Mathilde. La seconde suivante, il se rend compte qu'il est, dès lors, obligé de la contacter pour ne pas éveiller de nouveaux soupçons chez son père. Il se rend compte qu'il lui reste la solution d'un SMS, mais il lui faut toutefois bien calibrer ses mots pour éviter que Mathilde puisse gaffer. En envoyant le SMS, Jules a un sentiment mitigé. D'un côté, Mathilde va

recevoir son message. De l'autre, elle risque de mal l'interpréter et de croire qu'il tient à garder ses distances.

Jules se dirige vers son orgue, dès lors branché dans la salle de jeux *violette*. Posant l'*Iphone* sur l'orgue, il allume l'instrument, le règle, se met à jouer.

Trois jours plus tard, son père vient le retrouver dans sa chambre. Il souhaite récupérer le téléphone.

– Il y a aussi une nouvelle que je dois t'annoncer. Tu te souviens de Maximilien, avec qui tu as dîné ? Cet été, il va se marier. Il épouse Lindsay, la fille d'un des associés. La cérémonie sera très importante étant donné les notoriétés des familles des deux côtés. Elle sera même médiatisée. Tu es invité, toi aussi.

– Pauline et Angèle vont également venir ?

– Oui. Bien sûr.

– Et les Blay ?

– Eux non. Ce sont juste nos amis à nous.

Peu après, Jules entend rugir le moteur de l'hélicoptère. C'est son père, qui s'en va.

Traversant le couloir, il se rend dans la salle de jeux pour récupérer le smartphone des policiers. Il constate qu'on lui a laissé un message. Il le lit : « *Bien joué !* »

Le jour où Jules avait fait la connaissance de Maximilien, aucun atome crochu n'avait pu produire un fluide d'amitié entre les deux garçons, non seulement en raison de leur grande différence d'âge, mais aussi, simplement, parce que Jules avait vu dans Maximilien, un garçon creux et orgueilleux, et Maximilien avait, quant à lui, considéré que Jules manquait d'éducation et de savoir-vivre.

Néanmoins, Jules s'était rendu au mariage de Maximilien et avait dû, personnellement, féliciter les mariés, tant la cérémonie avait pris un caractère événementiel et tant il aurait pu paraître indécent de ne pas respecter les protocoles.

Les investissements et moyens déployés pour ce mariage en grande pompe, d'abord religieux, puis festif, avaient été si phénoménaux, que rien finalement ne distinguait les noces de Maximilien et de Lindsay, d'un mariage princier. De plus, pour une bonne partie de l'opinion publique, il était apparu comme une évidence de devoir dépoussiérer et moderniser les représentations surannées des derniers vestiges d'un « Ancien Régime », dès lors décrépît, par ces nouveaux princes, plus authentiques de la *Jet Society*.

Du fait que le public se régale du faste de ces cérémonies, il ne semblait finalement pas inconvenant de faire étalage du bonheur d'un couple de jeunes milliardaires, ni que l'événement soit retransmis par les télévisions et autant par les chaînes d'État, que celles privées.

Continuant sa décroissance chronologique, l'horloge du compte à rebours passa sous le seuil des deux mille jours.

D'autres événements eurent cours. Une nouvelle victoire footballistique provoqua son onde de choc. Une liesse tapageuse gagna toutes les rues. La frénésie des vainqueurs débordait jusque dans les rédactions des JT qui mobilisèrent toutes les Unes pour détailler longuement les circonstances de la victoire.

Les présentateurs passèrent ensuite, rapidement, aux sujets suivants :

« Nouvel assassinat d'un juge, devant la porte de son domicile, la nuit dernière. C'est le troisième magistrat assassiné en moins de six mois. Les enquêteurs ne détiennent encore aucun indice permettant de démontrer un lien entre ces différentes affaires. »

D'autres triomphes sportifs attirèrent l'attention des foules, occultant les colères d'étudiants et d'universitaires, en raison de la fermeture d'un grand nombre de filières, trop coûteuses et pas assez productives : les lettres classiques, la linguistique, la philosophie, la sociologie, l'histoire antique et l'enseignement des langues mortes furent évincés des enseignements publics, à l'exception de quelques cours regroupés dans un module optionnel. Peine perdue pour les manifestants. Leur révolte fut étouffée.

Toutefois, des journalistes eurent la présence d'esprit de relayer l'inquiétude grandissante de la population à l'encontre de mouvements insurrectionnels de plus en plus virulents contre les politiques. La pauvreté, et parfois même la famine, faisaient sortir le consommateur de sa cahute. Des députés, victimes de la vindictes populaires, périrent sur le pavé. Alors, l'indignation changea de camp. On reprochait, cette fois, aux pouvoirs

publics, leur incurie, du fait de leur incapacité à mâter les responsables du désordre social. Un journaliste voulut mener, en profondeur, un travail d'investigation sur l'origine des dysfonctionnements. Peu après, on retrouva son corps, inerte, ballotté par les eaux de la Seine. Cet évènement fut le déclic d'un autre mouvement, dit « Citoyen », dans lequel il était désormais question d'un appel aux volontaires, pour rétablir le calme social à partir de solutions musclées, le recours à des procédés d'intimidation et la création de bataillons de répression, hors système, semblant être les seuls moyens efficaces de juguler le chaos des rues. Ainsi, la population fut elle-même clivée en deux camps adverses qui s'affrontèrent violemment et provoquèrent de nouvelles victimes des rues.

Loin de ces climats délétères, Jules, qui a maintenant quinze ans, descend en slalomant une pente de poudreuse en compagnie de Mathilde.

Tous deux arrivent près de l'hélicoptère, en riant, ôtent leurs skis, et prennent appui, côte à côte, contre une congère. Un employé vient à leur rencontre pour leur proposer un chocolat chaud ou une autre boisson. L'un et l'autre déclinent l'offre.

– Bon d'accord, tu as gagné la course, admet Mathilde, en enlevant ses lunettes de ski et son bonnet, mais... (Elle indique un écart avec ses doigts.) Juste à ça.

Jules, lui, enlève son casque, mais garde ses lunettes de soleil.

– De toute façon, ça ne servait à rien de se dépêcher, ils ne sont pas encore là.

– Tu ne veux pas qu'on aille déjà dans l'hélico ?

– Non, je préfère profiter du soleil.

Jules penche la tête en arrière et ferme les yeux.

– Si tu veux profiter du soleil, alors il faut faire comme ça.

Mathilde ouvre la fermeture de l'anorak de son ami, dénoue son écharpe et en profite pour glisser une main sensuelle le long de son cou. En redressant la tête, il remarque qu'elle a approché son visage du sien, ses lèvres semblant prêtes à recevoir un baiser.

– Non, Mathilde. Arrête ça... J'ai changé.

Raidie par la contrariété, Mathilde se redresse et regarde droit devant elle.

– C'est quoi le problème ? Tu ne m'aimes plus ? Tu ne me désires plus ?

– Je tiens à te respecter. De toute façon, tu resteras toujours une super amie.

– Tu as rencontré quelqu'un ?

– Non... Mais pour l'instant, je ne cherche pas à me fixer et j'ai envie de connaître des expériences différentes.

– Différentes comment ?

– Différentes, comme quelqu'un qui a envie de rencontrer des personnes autres que celles de son milieu.

– Alors là...

– Oui, je sais déjà ce que tu penses à ce sujet, interrompt Augustin. Que les gens ne vont s'intéresser qu'à mon argent, que je vais refaire les mêmes erreurs que mon frère...

– C'est dans ton intérêt que j'ai dit ça.

– Mon intérêt, c'est aussi d'avoir la liberté de sortir de mon milieu. Déjà, j'ai des parents qui m'ont enfermé dans une propriété, alors, tu vois... non... je ne vais pas accepter, en plus, qu'on m'enferme dans ma caste. C'est comme dans le monde d'Aldous Huxley : on nous fait croire à une liberté, mais en fait, elle est une illusion...

– La réalité n'est pas tout à fait comme le dit la littérature.

- Tant que tu n’as pas expérimenté, tu ne peux pas savoir.
- Tu veux donc rencontrer des filles qui ne sont pas de ton milieu ? interroge Mathilde en ravalant une boule d’amertume. Ça, c’est sûr, tu vas trouver... quand elles sauront l’argent qu’il y a dans ta famille.
- Elles ne le sauront pas, parce que je ne le dirai pas...
- Ah oui ? Donc tu vas vivre déguisé, sous une autre identité...
- Mais je vis déjà, en permanence, sous une fausse identité, avec toujours l’obligation de faire semblant, de mentir. Pour ça, crois-moi, j’ai eu la bonne école.
- Même si tu te déguises en clodo, tu ne pourras pas cacher l’endroit d’où tu viens. Ça se devine. Ta façon de parler, de te comporter...
- C’est ce qu’on verra.
- Il ne lui faudra même pas une journée, à une fille, pour comprendre qu’elle est tombée sur un bon filon.
- Ce n’est pas certain.
- Je préférerais comment t’étais avant. (Mathilde, d’un bond s’éloigne de Jules, mais revient vers lui, l’instant d’après.) Ah... au fait, il y a Laura, l’ex-copine d’Augustin, qui nous a contactés. Elle voulait connaître ton adresse, pour te rencontrer, parce qu’elle a encore un message important à te transmettre.
- Hors de question qu’elle passe chez moi. Tu ne sais pas à quel sujet elle voulait parler ?
- Non. Elle a peut-être encore besoin d’argent.
- Elle habite toujours la même adresse ?
- Toujours.
- Je passerai la voir.

Jules demande au taxi de l'attendre. Reconnaisant les lieux où il s'était rendu trois ans plus tôt, il se dirige sans hésiter vers la porte du studio de Laura.

En ouvrant, Laura a un regard qui s'illumine.

– Comme tu as changé ? Tu es un jeune homme, maintenant. Rentre. Tu veux un café ?

– Si on en venait tout de suite à la raison de ton appel.

– Ne t'en fais pas, je ne vais pas te demander de l'argent. C'est même l'inverse. Assieds-toi.

– Comment ça ? interroge Jules en prenant place sur le canapé.

– Je vais te rendre les cinq mille euros. En fait, je regrette. Tu n'as pas répondu, pour le café.

– Je veux bien.

– Il ne sera peut-être pas aussi bon que ceux qu'on a l'habitude de te servir. (Elle s'éloigne, puis revient avec une tasse.) Le sucre est ici. Quand je te vois, tu me fais penser à Augustin. Même si tu es différent de lui, il y a quand même un air de famille. Déjà, tu as sa voix. Et puis, il avait ton âge, quand je l'ai rencontré.

– Tu as voulu me voir pour rendre l'argent ?

– Oui. Et pour m'excuser. (Elle s'assoit à côté de lui.) Jules, je t'assure, je m'en suis tout de suite voulu. Je sais que je n'avais pas le droit d'agir ainsi, vis à vis de ton frère et aussi, vis à vis de toi. L'argent est dans une enveloppe. J'ai pensé qu'en liquide, ça serait peut-être plus facile pour toi, mais si tu préfères, je peux faire un chèque ou un virement.

– Ça ira comme ça.

Laura se lève, disparaît un instant avant de revenir en tenant une enveloppe.

– Tu peux compter, il y a les cinq mille.

Jules déverse le contenu de l’enveloppe sur la table basse et place les billets par paquets.

– Il y a le compte.

– Cette somme, pour moi, c’est important, mais l’intégrité, ça n’a pas de prix. (Elle s’assoit à nouveau près de lui.) Jules, je voudrais que tu me pardonnes. Prends ça comme un instant d’égarement, comme une stupidité, comme ce que tu veux... mais je t’en prie, pardonne-moi. (Jules, silencieux, paraît plongé dans ses pensées.) Tu ne me réponds même pas.

– Je vais te faire une proposition. Si tu as une soirée disponible, ces prochains jours, ça serait de la passer avec moi. Au cours de cette soirée, on dépense, à deux, cet argent. Je t’emmène dans un palace.

– C’est possible, ça ?

– Oui, c’est possible. Mais on peut aussi garder une partie pour une suite pour la nuit.

D’un bond, Laura se lève du canapé, se dirige vers la porte-fenêtre de sa terrasse, pose ses mains sur son visage. Elle peine à dissimuler son bouleversement.

Saisie par une pensée, elle se tourne vers Jules.

– En fait, c’est du bluff. Tu vas me poser un lapin. C’est parce que tu ne me pardonnes pas, c’est ça ?

– Non, c’est une proposition sincère. Tu as ma parole.

– Je n’arrive pas à y croire.

– Je prends rendez-vous devant toi, si tu veux. (Jules sort son portable.) Mais d’abord, je dois savoir si tu es d’accord.

– Si je suis d’accord ? Mais oui, bien sûr ! Cent fois oui ! Comment je pourrais refuser ? Rappelle-toi, déjà, comment j’étais avec ton frère... (Elle prend une chaise pour s’asseoir.)

Mais j'aimerais quand même savoir pourquoi tu me proposes cette invitation ?

– Ce n'est pas vraiment une invitation. C'est avec de l'argent que tu me rends.

– C'est parce que je n'ai pas pu aller avec ton frère ? Tu veux te taper sa copine en sa mémoire ? Ou simplement parce que tu me pardonnes... ou bien, tu me désires vraiment. Tu l'as déjà fait, au moins, ou je vais être la première ? Tu peux me répondre quand je te pose des questions.

– Tu verras.

Jules, penché sur son smartphone, sélectionne une adresse, convient d'une date et d'une heure, puis fixe le rendez-vous. Il est toutefois obligé d'enregistrer la réservation au nom de Laura, vu qu'il est encore mineur.

– Je vais y aller, finit-il par annoncer.

– Je peux te raccompagner. J'ai une voiture.

– Inutile. J'ai déjà un taxi qui m'attend devant.

Jules se lève, saisit l'enveloppe et se dirige vers la porte. Il fixe, un instant, la jeune femme.

– À bientôt Laura...

Il se retourne, sort, rejoint le taxi.

Pour venir chercher Laura, au pied de son immeuble, Jules a réservé une luxueuse cylindrée avec chauffeur. Ainsi, dès le premier contact, Laura, habillée pour l'occasion d'une robe de soirée noire avec dentelles et ruban, se sent téléportée dans la bulle d'un carrosse feutré, à l'abri contre toutes les aspérités coupantes et blessantes de l'existence.

Mais Jules n'a pas pu éviter la présence d'un garde du corps, imposé par son père. Augustin avait toutefois eu le temps de lui expliquer qu'il suffisait de quelques beaux billets pour acheter la discrétion du vigile. Sans attendre, Jules propose un complément financier à sa prestation. Malgré ce geste généreux, il préfère avertir Laura, par un doux murmure contre son oreille, de ne pas traiter de sujets personnels en présence de cet invité indésirable. Laura interprète aussitôt cette confidence comme la preuve d'un rapprochement sensuel. Pourtant, Jules n'a encore eu, jusque-là, aucun geste amoureux à son égard.

– Comment tu me trouves ? finit-elle par lui demander, tant elle ressent le besoin d'être rassurée.

Jules pose son regard sur elle.

– Très belle.

– Moi, je me fais peur. Parce que je me rends compte que je suis en train de tomber amoureuse de toi.

La voiture les dépose devant la porte du palace. Jules chausse ses lunettes de soleil. Un groom, en livrée, leur ouvre la porte et les salue en s'inclinant. Il est relayé par une cohorte de serveurs,

qui s'empresment de les conduire à la table réservée. Le garde du corps, quant à lui, est attablé, seul, sur une table voisine à l'écart, ce qui permet au jeune couple de retrouver une liberté de parole.

Une fois le menu commandé, Jules se penche vers sa partenaire.

– J'aimerais que tu me dises tout ce que tu sais au sujet de mon frère.

Laura raconte qu'elle avait parfois, pour habitude, de regarder sur le port, les propriétaires dans leurs yachts. C'est là qu'elle avait vu Augustin. Éblouie dès le premier échange de regards, elle avait essayé d'obtenir des renseignements à son sujet, d'abord auprès de la capitainerie, puis, sachant qu'il s'agissait du fils des Montvernier, elle avait mené son enquête afin d'approcher ses connaissances et avait, ainsi, obtenu l'adresse de l'appartement de Monaco.

Après avoir relaté ses premières entrevues avec Augustin, Laura raconte comment elle avait été recontactée par ce dernier, jusqu'à évoquer les moments dans le *Zephira*, la veille de sa disparition.

Jules écoute, le cœur battant. Il a l'impression que son frère ressuscite à travers les propos de la jeune femme et peut-être même à travers ce que lui-même est en train de vivre avec elle. En étant, d'une certaine façon, à la place de son frère, Augustin renaît en lui, comme si, en cette occasion, tout son être mental et charnel se révélait indissociable de l'identité de son frère disparu.

– C'est moi qui suis partie du bateau, finit par préciser Laura. Quand j'ai appris qu'il ne voulait pas aller plus loin, avec moi, parce qu'il n'avait pas encore rompu avec Ambre, je l'ai mal

pris. Je l'ai quitté pour le forcer à prendre une décision. Je sais qu'il n'est pas toujours évident de rompre, que c'est parfois plus facile à dire qu'à faire. J'ai connu cette situation, il y a quelques mois. Le plus dur est de songer que c'est un retour à la case départ. Mais là, maintenant que je suis avec toi, je pense surtout que c'était une chance. (Elle est soudain saisie d'un doute.)
Rassure-moi, tu n'es pas avec quelqu'un en ce moment ?

– Je ne suis qu'avec toi, répond Jules dans un sourire.

– Tu sais, comme tu es mineur, ce n'est pas moi qui peux, en premier, prendre des initiatives, parce que ça peut être mal interprété. On peut prétendre, après, que j'ai cherché à t'influencer dans mon propre intérêt.

– Mais c'est moi qui t'ai fait venir ici, répond Jules dans un sourire sensuel.

– Oh... je suis bête de te raconter ça, réalise Laura, en posant sa tête contre une main.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es encore très jeune. C'est normal que tu n'aies pas encore les codes du langage amoureux. Je suis peut-être aussi un peu trop impatiente.

– Je crois surtout que tu as peur. Tu n'as pas pu coucher avec mon frère et tu envisages que la situation peut se répéter avec moi.

– Pas faux...

– Si ça peut te rassurer, je sais que mon frère avait l'intention de coucher avec toi.

– C'est vrai ?

– Il me l'avait dit.

– Alors, je suis maudite. Enfin... tout semble si merveilleux, maintenant.

À la fin du dîner, Jules se dirige à la réception, puis fait signe à Laura de le rejoindre. Le garde du corps se lève à son tour et Jules s'inquiète, tout à coup, de le voir saisir une carte de visite à la réception.

Un liftier les fait monter à l'étage, avant de les conduire jusqu'à leur suite.

– Je te rejoins, prévient Jules. Je dois d'abord régler un truc avec le garde du corps.

Quand il retrouve Laura dans la suite, il s'étonne de la voir fureter entre les différentes pièces, à la chasse au moindre indice.

– Il y a un spa avec des éclairages de couleur. Ils nous ont laissé du champagne avec des amuse-bouches. On a aussi des bouquets de roses : elles sont magnifiques. Le lit est immense. Oh ! la vue... J'ai compté les télévisions, il y en a au moins trois, dont une qui fait miroir. Les robinets de la salle de bain sont en or. On entre dans la baignoire comme dans une piscine et on peut écouter et régler la radio en prenant un bain ; on vient de me montrer comment... Il y a des sels de bains de plusieurs couleurs, des peignoirs, des brosses à dents, et même des préservatifs !

Laura est surexcitée par ce qui ne correspond, pour Jules, qu'à la platitude d'un quotidien, comblé par les habituels artifices de la technologie.

– Ce n'est pas la peine de tout m'expliquer.

Il se contente, pour sa part, d'un bref inventaire.

– Alors dis-moi par quoi on commence ?

Elle attend de savoir. Mais il la saisit par le poignet et l'entraîne vers le lit, jusqu'à l'obliger à s'asseoir. Laura se laisse, cette fois, surprendre par son audace. Elle songe tout de même

lui faire un commentaire sur sa façon un peu directive de procéder, mais se ravise aussitôt après, en s'apercevant de sa manière habile de l'entreprendre. Elle finit par succomber à ses caresses et à la volupté de ses baisers.

Elle le réceptionne, haletant, dans le creux de ses bras nus. Ses yeux brillent de bonheur.

– Tu as été merveilleux. Je n'imaginai même pas... C'est comme un rêve. Tout est si sublime. (Elle passe sa main sur son épaule.) J'espère que tu pourras encore me proposer d'autres moments comme celui-là, parce que je crois que je suis déjà complètement accroc.

– Mais tu as encore tout le reste de la nuit.

– Oui, je sais, mais je te parle d'autres rendez-vous... (Elle voit Jules se lever.) Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais dans la salle de bains.

Allongée, languissante, au milieu des draps de satin, elle attend son retour.

Quand il réapparaît, elle redresse la tête, peine à réaliser la situation. Jules est entièrement habillé et chaussé.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne t'en vas pas, j'espère...

– Tu as eu ce que tu voulais et moi, j'ai tenu mes promesses. (Il saisit sa veste, retire la carte d'ouverture de porte de sa poche.) Tiens, je te rends ça, je n'en ai plus besoin.

Lisa quitte précipitamment le lit, oubliant sa nudité, afin de s'agripper à lui.

– Non, ce n'est pas ce que je veux. Je ne veux pas que ça se termine comme ça. Je t'en prie. Ne me fais pas ça. Ne me laisse pas. Ou alors, laisse-moi au moins une possibilité de te recontacter. Un numéro, un mail, n'importe quoi. Je ne supporterai pas de ne plus te revoir. Je t'en supplie !

Il l'oblige à lâcher prise.

– Mais tu devrais être contente. Tu vas pouvoir le raconter à tout le monde. En plus, cette fois, tu ne passeras pas pour une vantarde, puisque ça s'est vraiment passé.

– Jules ! Non ! hurle-t-elle.

Impassible, il s'éloigne, referme derrière lui la porte.

Le lendemain, en fin de matinée, la cylindrée de luxe avec chauffeur attend devant le portail de la propriété des Blay. Mathilde rejoint Jules sur la banquette arrière.

– Bonjour ma Princesse. (Au chauffeur.) Conduisez-nous à Nice, au *Plat d'argent*.

– Tu as réservé ? interroge Mathilde.

– Non, mais on va le faire...

Pendant que Jules saisit son smartphone, Mathilde salue le garde du corps, assis sur un siège avant du véhicule à triple rangées de fauteuils.

– Allô ! Bonjour... Jules Montvernier et Mathilde Blay... Nous sommes deux. Pardon, trois avec une table séparée pour le garde du corps. Oui, c'est pour une réservation. Pour aujourd'hui même... nous pouvons être là dans une heure à peu près. Oui, c'est la famille Montvernier que vous connaissez. Vous pouvez me confirmer ? Bon, très bien... nous arrivons.

Jules raccroche et fixe le regard immobile de son amie. S'ensuit la déflagration d'un fou rire partagé.

– Là, ils doivent être en total état de panique, avise Mathilde en secouant une main.

– J'espère qu'on va lui laisser un souvenir indélébile, anticipe Jules, en regardant filer le paysage à travers la vitre teintée.

Le véhicule ralentit avant de s'arrêter devant la porte du restaurant.

– On va déjà voir comment ils réussissent la première épreuve.

– C’est Tommy en personne qui vient pour l’accueil.

– Bon premier point.

– Bonjour. Qu’est-ce qui me doit l’honneur de votre venue ? interroge Tommy.

– J’invite mon amie à déjeuner et comme on veut faire un tour à Nice...

– La Rotonde, c’est peut-être quand même plus dans votre gamme qu’ici.

– On en a ras le bol de l’ambiance palace... assure Jules. Ça nous gonfle.

– On veut changer d’air, confirme Mathilde. Avoir de la convivialité. Manger à la bonne franquette.

– Dans ce cas, bienvenue au *Plat d’Argent*, annonce Tommy, avec un stress à peine dissimulé. La terrasse, en principe, n’est pas ouverte, mais comme on a beau temps, avec des chauffages en extérieur, près des palmiers, vous n’aurez pas froid. C’est la proposition que je peux vous faire. Sinon, il reste toujours l’option de déjeuner en intérieur.

Jules se tourne vers Mathilde, qui acquiesce pour la terrasse.

Sitôt installés, les adolescents voient revenir vers eux Tommy, portant trois verres de cocktail au curaçao sur un plateau.

– En principe, la vente d’alcool est interdite aux mineurs... Mais là, c’est offert par la maison et les cocktails sont très peu alcoolisés. Je suppose, Monsieur Montvernier, que vous verrez un petit clin d’œil à une anecdote passée. En tout cas, j’ai essayé de reproduire la même recette. Et voici la carte des menus. En vous souhaitant une bonne dégustation.

– Trop fort... se met à murmurer Jules, une fois le patron éloigné.

Les images lui reviennent en mémoire : celle d'une altercation provoquée par Augustin, parce qu'on avait fait boire de l'alcool d'un cocktail au petit frère.

– J'ai eu un grand frère pendant seulement quinze jours de ma vie, poursuit Jules, mais il a joué le rôle à la perfection. Il a tenu à me protéger...

– On trinque ?

Jules cogne son verre contre celui de Mathilde puis, se retournant furtivement, le vide dans la terre d'un palmier.

– Tu n'as même pas goûté. Il n'est pas *dégueu*.

– Je préfère le regarder. Il a presque la couleur de tes yeux. (Il en vient à s'agiter sur son siège.) Pas très confortables, ces fauteuils. Je vais demander s'ils n'ont pas mieux.

– Oui, c'est vrai, tu as raison.

– Il n'y a même pas quelqu'un à qui s'adresser. Lamentable.

Appelé à la rescousse, le garde du corps se lève pour signaler la demande.

L'instant d'après, deux serveurs arrivent en soulevant de lourds fauteuils d'intérieur.

– On est désolés. On a pas mal de monde en salle.

– J'espère, au moins, que vous avez apprécié les cocktails...

– C'était juste correct, commente Mathilde.

– En ce qui me concerne, enchaîne Jules, il faut poser la question au palmier qui est dans mon dos.

Mathilde retient un pouffement.

Un des serveurs s'approche, remarque la tache humide au pied du palmier et se raidit de consternation. Alors que les deux

serveurs s'éloignent, dans un silence embarrassé, Jules les rappelle d'un signe de la main.

– Heps !... J'aimerais bien qu'il y en ait un de vous deux qui reste sur place, vu qu'on est à l'écart et qu'il est pénible d'aller courir après quelqu'un, quand on a besoin d'un service.

– Entendu, Monsieur Montvernier.

Puis Jules se penche vers Mathilde :

– Dis-moi, est-ce que tu as bien compris, comme moi, que Tommy ne voulait surtout pas qu'on s'installe à l'intérieur ?

– C'est évident. Il était mort de trouille à la seule perspective de nous imaginer dans la salle.

– Dis donc, tu ne trouves pas qu'il fait quand même un peu frisquet ? D'ailleurs, je suis sûr qu'il y a une meilleure ambiance à l'intérieur.

Mathilde réagit par un sourire.

– Tu es sans pitié.

– On a été sans pitié avec Augustin et on a été sans pitié avec moi.

Jules appelle aussitôt un serveur pour qu'on les déplace à l'intérieur. Jules et Mathilde doivent cependant attendre, quelques minutes, à l'entrée de la salle, le temps qu'on leur libère une place.

– Je rêve, où Tommy cherche à déplacer toute une table au milieu de son repas ? interroge Jules.

– Je n'ai jamais vu un truc pareil, souffle Mathilde.

Les convives ne semblent cependant pas déterminés à se laisser amadouer par les arguments du restaurateur.

– C'est un scandale !

– Vous devriez avoir honte de vous comporter ainsi !

La table est toutefois dégagée, pour être ensuite débarrassée.

– Ça risque de nous retomber dessus, redoute Mathilde.

– Tu as raison. Je vais aller parler aux déplacés et leur dire qu'on n'est pas responsables.

Seulement Jules se retrouve interpellé par plusieurs autres convives qui cherchent à comprendre ce qu'il se passe.

– Vous savez, il ne faut pas vous leurrer, répond publiquement l'adolescent, il y a des restaurateurs qui vous placent selon votre look. Si vous êtes jeune et que vous présentez bien, on va plus vous installer près des fenêtres de la rue, mais si vous êtes vieux et mal fringué, on va préférer vous mettre dans un coin où vous n'êtes pas très visible. C'est le patron qui m'a expliqué ça.

Des rires fusent.

– Mais vous êtes qui, au juste ? interroge un des convives.

– Bon appétit ! élude Jules, en regagnant sa place.

Quelques « bon appétit » arrivent en écho.

Cependant, excité et presque galvanisé par ce public, Jules repart à l'offensive :

– On ne peut pas commander, on n'a pas eu la carte des vins !

– Désolé, il nous est interdit de vous servir du vin.

– Nous avons un majeur avec nous, signale Jules, en indiquant le garde du corps. Allez lui poser la question, si vous préférez.

Finalement, on débouche une bouteille de Saint-Émilion pour les deux adolescents. Jules goûte et affiche une grimace.

– Pas terrible ce bordeaux. C'est tout ce que vous avez à nous proposer ? Reprenez la bouteille, on n'en veut pas.

Pour les repas suivants, Jules et Mathilde feront revenir le serveur pour une viande trop cuite, puis pour un plat pas assez chaud ; pour un autre, pas assez saucé ; pour un pain qui n'est pas assez frais.

Une nouvelle vocifération de protestation s'élève dans la salle.

– Non, mais c'est quoi ce système ! Vous avez une table qui mobilise trois serveurs et, pendant ce temps-là, nous autres, on est tous obligés d'attendre !

– C'est vrai, ce n'est pas normal ! se rallie un autre plaignant.

Jules et Mathilde voient revenir Tommy vers eux, mais cette fois le visage crispé par la contrariété.

Le restaurateur se penche vers Jules, afin de parler sur le ton de la confiance :

– Réponds-moi franco. Tu es venu ici pour foutre la merde.

– Tiens ! on se tutoie maintenant ?

– Comme avant. Je sais pourquoi tu m'en veux. C'est parce que, la dernière fois, quand tu es passé, j'ai fait preuve de sincérité, en te disant tout haut ce que l'on pense des gens qui ont du fric.

– C'est à Augustin que tu aurais dû faire preuve de sincérité.

– Il m'estimait... Il appréciait mon aide.

– Enlève ce que tu viens de dire.

– C'est pourtant la vérité.

– Alors que tu le prenais pour ta poule aux œufs d'or. Dis-moi ce qu'il t'a permis d'acheter. Ton restau... Et quoi d'autre ?

– J'ai travaillé pour ta famille. C'est normal d'avoir été payé.

– Augustin te prenait pour un ami ! riposte Jules en serrant les dents.

Il se lève et se tourne vers les autres convives.

– Vous avez le responsable de la situation devant vous ! Il est très attiré par notre fric. C'est pour ça qu'il s'occupe en priorité de nous.

– Messieurs, dames, je vous en prie. Ces jeunes sont venus exprès pour nous causer des ennuis. (Il se tourne à nouveau vers Jules et Mathilde.) Maintenant, vous allez dégager d’ici.

– C’est comme ça que tu nous parles ! réagit Mathilde. Tu vas voir la note et le commentaire qu’on va te laisser.

– Mais on veut savoir de qui il s’agit ? interroge à nouveau un convive.

– Ils sont de la famille des Montvernier et des Blay, dévoile un serveur. Les magnats...

– Oh pétard !

S’ensuit un long bruissement de murmures à travers la salle.

– Vous voulez les explications de ce désordre ? interroge Jules. (Plusieurs « oui » s’élèvent.) Le patron de ce restaurant a pensé pouvoir profiter de notre jeune âge, pour nous manipuler. Vous devez deviner pourquoi, j’imagine. (Quelques rires.) Et maintenant qu’il voit que ça ne marche pas et qu’on réagit mal, il veut nous foutre dehors avant la fin du repas.

– Ce n’est pas normal, pour un restaurateur, de se comporter ainsi !

– Cependant, pour que vous puissiez finir un peu plus joyeusement votre déjeuner, poursuit Jules, et comme on est aussi, bien malgré nous, les responsables de la situation, je m’engage, au nom de la famille Montvernier, à régler la note de tous les repas qui sont dans cette salle.

Des clameurs et applaudissements accompagnent les propos de Jules qui, calmement, se rasseoit à sa place.

Jusqu’à la fin du déjeuner, les deux adolescents se verront exposés aux regards reconnaissants et compatissants des convives. Deux photographes de presse qui déboulent, après une entrée en force, viennent ajouter un nouvel effet de sidération à

l'événement. C'est la cerise sur le gâteau du dessert. Jules et Mathilde sont photographiés, côte à côte, en train de serrer les mains des invités qui les remercient et les félicitent.

Non sans peine, ils s'extirpent du cordon de leurs nouveaux admirateurs, parviennent à laisser le garde du corps dans un véhicule et gagnent, tous les deux, les galets de la plage.

– Tu as vraiment été top ! félicite Mathilde en fixant l'horizon marin. Tu as eu du cran. Moi qui te croyais timide.

– Moi-même, je ne savais pas que j'étais capable de me comporter ainsi. Je n'imaginai même pas que la situation pouvait autant dégénérer. Mais j'ai fait ça pour Augustin. D'ailleurs, je te remercie d'avoir accepté *le deal*.

– C'est normal...

Mathilde s'interrompt. Son téléphone sonne. Jules la voit ensuite pousser un cri et se tourner vers lui, le regard subitement noirci par la colère.

– C'est vrai que tu as couché avec Laura ?

Jules lève vers elle un regard inquiet.

– C'est ma mère qui vient de m'appeler, enchaîne-t-elle. Elle leur a tout détaillé ! Tu as été dans un palace, avec l'argent qu'elle t'a rendu. Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Plusieurs fois, elle a appelé mes parents. Elle essaye de trouver des solutions pour te revoir.

– Calme-toi, je vais t'expliquer.

Il tente de lui attraper les bras, mais elle les retire d'un mouvement vif.

– M'expliquer quoi ? Que tu as oublié le comportement odieux qu'elle a eu avec nous, le chantage qu'elle t'a fait ! Ah, c'est ça ton genre de fille !

– J'ai pas couché avec elle. Je l'ai baisée.

– Oh punaise ! Tu avoues, en plus. Et comment tu sors ça !
– C’était pour me venger ! Pareil qu’avec Tommy. (Il voit son amie essayer ses larmes sur un revers de manche.) Je ne voulais pas te faire de la peine, à toi. C’est à elle, que j’en fais.

– Arrête !

– Je ne crois vraiment pas que tu aimerais être à sa place.

– C’est à ta place à toi, que je n’aimerais pas être ! Comment tu as pu te rabaisser à une chose pareille ? (Elle s’avance vers lui.) Je ne veux plus te voir. Rentre sans moi. Je vais appeler ma mère pour qu’elle vienne me chercher. Va-t-en !

– Non, je ne te laisserai pas.

– Dégage, je te dis !

– Mais bordel ! Tu n’as rien compris !

Effectuant un demi-tour, Jules quitte la plage d’un pas rageur en direction du taxi.

Jules fixe le profil de son père, penché sur les nouvelles du jour de la presse locale. Il l'entend, en même temps, pousser un soupir d'exaspération. Sa mère, à côté, attend de lire à son tour.

Négligemment, Didier Montvernier lance le journal en direction de sa femme.

– Voilà le phénomène qu'on a fabriqué. (Il regarde Jules.) Mais qu'est-ce qui vous a pris, à tous les deux, de provoquer un tel esclandre ?

– Vous devriez être content. L'article parle en bien de la famille.

– Tu crois ça ? Mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Que tu vas passer pour un rebelle ? Pour un justicier ? Ce que les gens vont retenir, c'est l'histoire d'un fils à papa, trop gâté, qui s'est comporté de manière capricieuse dans un restaurant. Alors, dorénavant, tu m'éviteras ce genre de publicité, parce qu'il y a aussi mon nom qui s'affiche. D'ailleurs, heureusement que je suis intervenu pour que les photos de vos visages soient floutées.

En passant devant l'horloge du compte à rebours de Courcy de Montvernier, Jules note que le décompte des dates est vertigineusement descendu sous la barre des 1500 jours. Il doit retrouver son père, à une heure précise, dans l'espace détente, mais ignore encore pour quelle raison. Didier Montvernier semble préparer son fils à un rendez-vous inhabituel. Jules a souhaité l'interroger, mais il est resté évasif.

Spécifiquement, ce jour-ci, il est possible d'entrer dans l'espace détente sans code. Après avoir poussé la porte, Jules s'avance vers les différents bassins et remarque son père étendu sur une chaise-longue, dans la touffeur de cet espace clos, surchauffé et imprégné de chlore.

Didier Montvernier lui fait signe de s'approcher et de s'allonger sur la chaise-longue voisine.

– Il y a une femme qui va venir nous rejoindre.

– Une femme ?

– Oui. Quand elle va arriver, je te laisserai seul avec elle.

– Quelle sorte de femme ?

– C'est, en effet, ce genre de question que tu dois te poser.

– C'est une pute ?

– Disons qu'il y a, dans cette catégorie, une gamme un peu plus élevée.

Jules fixe son père, comprenant, dès lors, son intention. Il ne se rend peut-être pas compte que sa méthode paraît quelque peu brutale, pour l'adolescent, pas véritablement préparé à une relation charnelle avec une inconnue. Mais c'est sans doute sa façon, à lui, de le faire entrer dans le monde des hommes.

– Voilà Lola, ton cadeau, annonce Didier Montvernier, en quittant son transat.

En découvrant Lola, Jules réalise qu'il va devoir également se conformer aux goûts paternels, d'autant plus que la *call-girl*, par certains traits, ressemble à sa mère, en plus jeune. Jules s'inquiète, un moment, sur le fait que son père ait pu vouloir expérimenter le cadeau en question, avant de le lui proposer.

– Ne t'en fais pas, je vais savoir te mettre à l'aise, assure Lola en commençant à se dévêtir.

Jules part plonger dans un des baignoires. Elle le rejoint. Ils sortent ensemble de la piscine, pourraient s'étendre sur des matelas d'eau posés dans un coin de l'espace détente, mais l'adolescent a une autre proposition. Il la guide vers l'ascenseur. L'appareil les conduit à l'arrière de la chambre parentale. Jules s'étonne de l'existence de chambres dans lesquelles, jusque-là, il n'avait jamais mis les pieds. Arrivant dans un couloir, il passe devant une salle de bain et atteint une nouvelle pièce. Il reconnaît la chambre parentale. Grimant sur le lit, d'un signe de la main, il invite Lola à le rejoindre.

Jules retrouve ses parents dans la pénombre du salon *Forum*, leurs visages immobiles n'étant éclairés que par les lueurs mouvantes du projecteur du *home cinema*. Comme habituellement, sa mère occupe une des bergères, tandis que son père est installé sur le canapé en cuir. Happés par les images d'un *thriller*, qu'ils ont décidé de regarder dans l'attente de l'heure du dîner, ils remarquent à peine la venue de leur fils. Son père lui propose tout de même de le rejoindre sur le canapé.

Au générique de fin, Didier Montvernier se lève, presse sur les boutons d'une télécommande. Les lumières se rallument tandis que l'écran remonte.

– J'ai vu que tu avais bien choisi l'endroit. Bien sûr, il n'y avait pas mieux que le lit de notre chambre. Ça fait longtemps que tu connais l'existence de cet ascenseur ?

– Oui. (Jules se lève afin de faire face à son père.) Depuis tout petit. Je sais aussi que sur l'écran télé, il est possible de regarder du porno, et que cet endroit, qui m'a été longtemps interdit d'accès, a servi, à l'occasion, à des orgies.

Jules a un moment de jubilation en observant l'échange de regards embarrassés entre ses deux parents.

Puis Didier Montvernier fixe à nouveau son fils.

– Demain, Pauline et Angèle sont de retour. Évite de leur parler de notre petit accord. Si tu désires une nouvelle expérience, je peux te faire revenir la fille que tu as rencontrée ou une autre. Je te fais ce genre de proposition pour t'éviter d'avoir des ennuis avec l'une des filles de mes associés. Sur ce point, je préfère te prévenir d'une chose. On sait que tu es encore très jeune, que tu n'as pas l'âge de te marier. Mais si jamais tu mets enceinte l'une des filles de mes associés, quel que soit ton âge, je te garantis que tu n'auras pas d'autre choix que de l'épouser. Et pareil pour elle. J'espère que le message est bien enregistré.

– Oui.

– Je préfère aussi te prévenir, au cas où tu ne serais pas encore au courant, qu'il suffit d'une fois pour mettre une fille enceinte.

– Alors, on peut dire que j'ai déjà pris le risque deux fois.

– Quoi !

Jules constate que son aveu pétrifie sur place ses deux parents.

– Tu ne parles ni de Pauline, ni d'Angèle, j'espère... poursuit Didier Montvernier.

– Réponds à ton père, ordonne Justine Montvernier, en se levant à son tour. Tu as déjà touché à l'une des filles des associés de ton père ?

– Oui, finit par avouer Jules en continuant de soutenir le regard paternel.

Consternation des parents.

– Laquelle ? C'est Pauline ? Tout de même pas les deux ?

Face à son nouveau silence, Jules voit ses parents se décomposer.

– Oh ! Il a été avec les deux ! se scandalise Justine Montvernier.

Didier attrape vigoureusement le bras de son fils pour l'obliger à le regarder.

– Réponds à la question qu'on te pose ! hurle-t-il. Tu as défloré les deux filles de mes associés ?

– C'était pour ne pas faire de jalouse, tente de se défendre Jules.

Une gifle magistrale claque aussitôt sur la joue de l'adolescent.

– Même Angèle, qui a quatorze ans !

– Mais je ne les ai pas forcées... assure Jules en passant sa main sur sa joue endolorie.

– Il ne manquerait plus que ça !

– Tu es tout autant responsable, s'interpose cette fois, Justine Montvernier, qui se tourne vers son mari. À quoi tu pouvais t'attendre d'autre, à partir du moment où tu les mettais ensemble ? Là, ce n'est pas le loup que tu as fait entrer dans la bergerie ; ce sont les brebis que tu as fait entrer dans la louverie.

– Mais tu ne vois donc pas ce qu'il se passe dans la tête de notre fils ? riposte Didier Montvernier, en serrant les dents. La vérité, c'est qu'il a fait exprès d'agir ainsi pour m'ennuyer. J'ignore encore pour quelle raison, mais il est en opposition contre moi. Il va falloir, je pense, résoudre ce problème. (Il se tourne vers Jules.) Tu cherches la rivalité avec moi ? Tu vas l'avoir.

– Je ne veux pas être mêlée à vos affaires... annonce Justine Montvernier, d'un ton ferme.

Il est alors convenu que, dans les prochains jours, la mère de Jules s'éloigne du domaine de Courcy de Montvernier, comme

elle le fait à chaque fois, pour fuir les affaires compromettantes. Elle ira ainsi rejoindre la villa *Bel air*, au lieu que ce soit le père de Jules.

Une semaine plus tard, à travers la porte-vitrée du salon *Agora*, Jules regarde la pluie s'écraser contre le carreau. À peine remarque-t-on que son esprit est ravagé par des pensées qui le tourmentent.

Un instant, il se retourne, observe Pauline qui, tout en se mettant du vernis à ongles devant un écran d'ordinateur, surfe sur internet.

– Tu as du nouveau ?

– Non, répond Pauline. Sinon, je te l'aurais dit.

– Tu sais, si ça se confirme, il existe des solutions pour ne pas le garder.

– Pas question que j'avorte.

– Mais Pauline, on n'a pas l'âge d'avoir un enfant.

– Avec les moyens qu'ont nos familles, ça ne pose pas de problème. Viens voir... (Il s'approche de l'écran, aperçoit des images de landaus.) Lequel tu préfères ?

– Ça m'est égal.

– Tu sais qu'Aurélien va bientôt se marier ? Évidemment, obligation, pour nous, d'assister aux cérémonies. Ça se passera en Espagne.

Nerveux, il retourne vers la porte-fenêtre, puis dans une subite volte-face, traverse la pièce pour sortir.

Il marque un temps d'arrêt pour constater les chiffres de l'horloge du compte à rebours. Alors qu'il monte l'escalier, il croise Angèle, qui descend.

– Pauline m'a dit qu'il n'y avait rien de nouveau de son côté. Et pour toi ?

– Moi, c’est pareil, informe Angèle, en se mettant dos à la rampe. Il y a quelque chose que j’aimerais savoir : avec qui tu veux te marier. Avec moi ou avec Pauline ? C’est avec Pauline, j’imagine.

– Je n’ai pas choisi.

Il laisse Angèle et monte jusque dans sa chambre.

Sitôt la porte refermée, il se dirige vers la table placée entre les deux fenêtres, lève un instant les yeux en direction du ciel gris. Saisi par un mouvement de colère, il frappe du poing sur la table.

– Putain !

Il se laisse tomber sur une chaise, prend sa tête entre ses mains. Il a besoin de réfléchir. Il lui faut savoir comment sortir de son piège...

Dans une nouvelle impulsion, il quitte sa chambre, traverse le couloir, se rend dans la salle de jeux *bleue*, va jusqu’à l’écran du *home cinema* pour récupérer son smartphone dans le creux de sa cachette.

– Allô, je voudrais parler à Davy.

« On dirait que tu as des problèmes mon garçon... »

– Oui. Je ne sais pas comment m’en sortir. Je crois que je vais être obligée d’épouser Pauline.

« Eh bien, dans ce cas, on va te souhaiter de joyeuses noces. »

– Non, non !... j’appelais parce que je comptais sur vous pour me sortir de là. Je suis tombé dans un piège.

« Bon, alors raconte-nous tout depuis le début. C’est que, tu comprends, il nous faut des détails. »

– C’est-à-dire que... au début... Comment ça, des détails ? Jules s’aperçoit que sa remarque déclenche une houle de rires.

– Mais vous êtes combien à m’écouter ?

« Tu n’as pas de bile à te faire. Elles ne sont pas enceintes, ni l’une, ni l’autre. »

– Ah ! Vous savez ça !

« Elles cherchent simplement à te faire marcher. »

– Mais vous aussi, apparemment... Pourquoi vous ne me l’avez pas dit plus tôt ?

« Écoute... Nous, c’est pas souvent qu’on peut rigoler... En plus, il faut le dire, c’est quand même une leçon que tu méritais, quelque part. »

– Tout le monde s’est bien foutu de moi !

Jules s’apprête à raccrocher.

« Non ! Reste avec nous. On a aussi du sérieux. Avec tous les recoupements de témoignages qu’on a pu faire, il nous a été possible de retrouver les traces d’existence d’un frère et d’une sœur, nés avant Augustin. »

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

« Ça veut dire qu’Augustin ne serait sans doute pas le seul à avoir disparu. Évidemment, ça reste encore impossible à prouver, car non seulement il nous faudrait les preuves d’une mort violente, mais également, les preuves d’une existence. Là, on n’a pas d’ADN qui peut parler. Ce sont juste des témoignages. »

– Mais pourquoi j’aurais des frères et sœurs qui disparaissent ?

« On est tout doucement en train de mettre en place des hypothèses. Mais ça, c’est surtout pour que l’on puisse te protéger. Déjà, il semblerait que tes parents ne savent pas vraiment faire le distinguo entre le monde des affaires et leur vie familiale. Toi, tes frères et sœurs, vous auriez été

vraisemblablement destinés, dès votre conception, à servir d'instruments à l'usage de leurs propres ambitions de réussite. »

– C'est bien ce que j'avais déjà envisagé. Ça veut dire alors que mes parents sont des malades ?

« Écoute... Moi, je ne suis pas psy. Mais quand même, il me paraît facile de comprendre que quand on a, en sa possession, une fortune plus élevée que le PIB de certains pays, et qu'on vit toujours isolé du reste du monde... Eh bien que ça, ça peut faire perdre pied avec la réalité facilement. »

– Mais qu'est-ce qu'ils ont fait à Augustin ? Et qu'est-ce qu'ils auraient fait aux autres ?

« Ils ont dû vouloir vous sélectionner. »

Un instant, Jules abaisse le téléphone. Il lui faut accuser le coup.

– C'est par rapport à ce projet de *triumvirat* ?

« En effet. »

– Mais sélectionner comment ?

« C'est là où on arrive au côté épineux de l'affaire. Il est possible que ton père ait d'abord voulu user d'une méthode un peu particulière, pour procéder à l'élimination de ses propres enfants. C'est de les priver, du jour au lendemain, de la vie de luxe qu'ils avaient eue jusque-là. Est-ce que cette façon de procéder te dit quelque chose ? »

– Oui ! se rappelle Jules. Alors, ça signifie que la gouvernante a dû aussi connaître mon frère et ma sœur disparus, parce que c'est de Rosalie que je tiens l'info.

« Ah merde !... »

– C'est quoi le problème ?

« De telles méthodes sont assez violentes pour pousser au suicide. Ce n'est pas forcément une excuse. Mais rien ne prouve,

dans ce cas, l'intention de tuer. Tes parents pensaient peut-être simplement infliger une mort symbolique. »

– Avec Augustin, cette hypothèse ne tient pas la route.

« En effet, mais c'est seulement avec Augustin. On n'a donc pas la signature d'un mode opératoire. »

– Mais pourquoi ils se seraient acharnés, comme ça, à vouloir nous sélectionner ?

« Parce qu'ils y croient. Ils pensent que l'aboutissement de toute réussite est dans une loi du plus fort. Ce sont des cinglés de Darwin, en fin de compte. Ils ne sont d'ailleurs pas les premiers que Darwin a rendus cinglés. Enfin... de là à vouloir sélectionner ses propres enfants. Il y a aussi, j'imagine, l'intention d'éviter la dispersion de l'héritage pour mieux concentrer leur pouvoir. Nul doute que ton père envisage ce point-là comme une manière de brûler la politesse à ses associés. C'est pourquoi, je reste persuadé qu'il y a eu meurtre avec préméditation. Il suffirait d'obtenir la preuve pour mettre un terme au projet, mais la preuve, on ne l'a pas. Faire disparaître un cadavre, c'est aussi une question de moyens et eux, on sait qu'ils les ont, les moyens. »

– Alors, ça veut dire que j'ai une sœur qui est danger. Mais j'ai besoin de votre aide. Tout seul, je ne peux pas m'en sortir. Il faudrait que je puisse entrer en communication avec elle, mais comment je fais, si je sais même pas où elle est ?

« Tu as essayé de discuter de ce sujet avec la gouvernante ? »

– Oui, j'ai essayé. Mais elle se ferme comme une huître. J'ai quand même réussi à lui faire avouer que je n'étais pas fils unique, mais de là à imaginer qu'elle ait pu être témoin, elle aussi, de la disparition de deux enfants de la famille...

« Elle est au courant, c'est évident. »

– C’est une personne qui vit dans la peur. Un jour, elle m’a supplié de ne pas chercher à me révolter, que je me mettais en danger, de cette façon. Elle a voulu m’avertir que je risquais ma vie, c’est certain.

« Oui, c’est certain. »

– Mon père lui fait très peur. Elle pense que personne ne peut s’y opposer, qu’il n’y a aucun espoir de ce côté-là. C’est pourquoi elle vit emmurée dans le silence. Même à sa propre fille, elle cache ce qu’elle sait.

« Concernant ta sœur en vie, poursuit le commissaire, après un blanc de silence, on pense savoir où elle est. Mais toi aussi, tu dois le savoir. Elle vit avec ton oncle et ta tante. Ça doit être la fille qui s’est fait passer pour ta cousine. »

– Comment ça ? Ce serait Faustine, ma sœur ? Mais cette fille est complètement stupide.

« Jules... Ça peut arriver ça... de ne pas parvenir à apprécier un frère ou une sœur. On choisit ses amis, pas sa famille. »

– Mais vous avez des preuves ?

« Non, on n’en a pas. On a juste un esprit logique. Si Augustin a réussi à entrer en communication avec elle, c’est tout simplement parce qu’il a supposé que le mensonge inventé par tes parents pour toi, avait pu déjà être utilisé. Il a donc dû découvrir de cette façon que Faustine n’était pas votre cousine, mais votre sœur. Mais je pense que toi, tu continues d’avoir du mal à admettre qu’elle pourrait être ta sœur. »

– En effet.

« Tu vas pouvoir la rencontrer à nouveau, en Espagne, au mariage d’Aurélien. Surtout ne fais pas la bêtise de louper une pareille occasion pour lui parler. »

– Oui. J’essaierai.

« Ce n'est pas seulement que tu essaieras. Tu devras réussir à lui parler afin de savoir au mieux de quoi elle est au courant. Promets-nous que tu feras le maximum à ce sujet. »

– C'est promis.

« De notre côté, on essaiera d'assurer votre sécurité. Jules, tu dois bien réaliser ceci. Apparemment, vous étiez une fratrie de cinq enfants. Faustine et toi, vous êtes sans doute, à ce jour, les deux seuls survivants. »

– Oui. J'ai bien compris, assure l'adolescent en levant un regard vers la porte.

« Il est plus prudent de stopper là notre discussion. Retourne rejoindre tes copines. »

– C'est pas mes copines. Je les ai pas choisies.

Pour le mariage d'Aurélien, avec Selena, qui n'est autre que la sœur d'Angèle, il a été prévu d'interrompre le flux des piétons, pendant une journée, sur les Ramblas de Barcelone, et de bloquer la circulation routière sur les routes adjacentes. Une composition florale a été disposée tout le long des deux bords de l'avenue et des pétales de roses blanches ont été dispersés sur la chaussée. Les mariés défilent dans un carrosse tiré par six Andalous blancs à la crinière tressée. La foule est au rendez-vous. Au passage du carrosse, les ovations s'élèvent et les applaudissements crépitent. Après une cérémonie religieuse sous les éclats de lumières vives des vitraux de la *Sagrada Familia* – le monument de Gaudi – les mariés prennent la route des airs dans un hélicoptère décoré de tulles, qui les conduit sur la Costa Brava.

À Lloret de Mar, les festivités se poursuivent. Un banquet géant aménagé en bord de plage accueille tous les convives. La plage elle-même, a été réservée, pour l'occasion, ce qui a amené à la fermeture d'une partie des bars côtiers et au barrage des routes alentour, qui mènent à la vieille ville.

Se retrouvant parmi les officiels, Jules, accompagné de Pauline, s'est de nouveau plié au protocole, en assistant à toutes les étapes de la cérémonie et en félicitant les jeunes mariés au moment convenu.

À plusieurs reprises, il a aperçu Faustine, mais sans possibilité de l'approcher. Il doit attendre le moment du repas

pour parvenir, un court instant, à quitter sa table pour s'asseoir près d'elle. Il sait que les circonstances l'obligent à faire preuve de discrétion.

Il s'avance assez près pour que ses murmures ne puissent pas être audibles pour les voisins de table.

– Bonjour Faustine. Je n'ai trouvé que ce moment pour te parler. Es-tu bien sûre, à tout hasard, d'être fille unique ?

– Bonjour Jules. C'est quoi cette question ?

– Cette question, je te la pose, parce que c'est ce que j'ai déjà découvert pour moi.

– Tu as découvert quoi, au juste ?

– Il me semble que c'est moi, en premier, qui t'ai posé une question.

Faustine se met à retourner plusieurs fois sa petite cuillère sur la nappe.

– Je ne suis que la fille adoptive de Damien et Nancy.

– Et tes vrais parents ? Ils sont morts ? Tu es une orpheline ?

– Non.

– Ils ne seraient pas, par hasard, au moment où je te parle, pas très éloignés de l'endroit où nous sommes ? (Le regard baissé sur la petite cuillère, elle ne répond pas.) Est-ce qu'il n'y aurait pas, également, encore, plus près de toi, quelqu'un qui serait ton frère ? (Elle lève un regard confus vers Jules.) Bonjour les secrets de famille ! Tu sais donc que je suis ton frère...

– Entre frère et cousin, est-ce que la différence est vraiment énorme ?

– La différence, c'est que ça fait des années que je te cherchais. Mais où est-ce que tu habites, au juste ? Ce n'est pas aux States ?

– Oui. Mais depuis mes douze ans, je suis plus souvent à Paris. Et parfois aussi à Courcy.

– À Courcy ?

– Oui, à chaque fois, j’y passe quelques jours. Je reste enfermée dans les bâtiments où tu n’as pas le droit d’aller.

– Mais tu acceptes qu’on t’enferme comme ça !

– C’est à cause de toi.

– Non, ce n’est pas à cause de moi. Tu as des preuves, au moins, que tu as été adoptée ?

– Bien sûr ! Je te signale que tu as besoin d’un passeport pour voyager. Pourquoi tu m’as cherchée ?

– Pourquoi ? Parce que toi, ça ne t’intéresse pas de savoir combien de frères et sœurs, on est ?

– À moi, on n’a pas besoin de mentir. Je ne suis pas comme toi : toujours dans le refus.

– Si on te raconte tout, alors tu dois aussi savoir que de la fratrie, il y en a qui ont disparu, sans qu’on sache comment. À moins qu’on t’ait donné, à toi, d’autres infos, sur la manière dont ils ont disparu. Et ça... tu acceptes, aussi ? Moi, j’aimerais bien savoir jusqu’à quelle limite tu es capable d’accepter.

– Oh, ça va... Je ne vais pas te dire, non plus, que les choses sont faciles, pour moi... Mais est-ce que tu as conscience, au moins, du mal que nos parents se donnent pour nous, afin qu’on ait le meilleur ? Ce sont eux, surtout, qui doivent tout supporter, tout endurer...

Jules se redresse.

– Je vois que tu n’as pas changé. Tu veux savoir pourquoi je t’ai cherchée ?

– Vas-y...

– Parce que je n’avais pas envie d’apprendre que tu as, toi aussi, disparu, sans laisser de traces. Je t’ai crue en danger. J’avais même pensé pouvoir te protéger.

– Mon pauvre Jules, tu t’es trompé de monde. Ici, c’est chacun qui doit défendre sa peau. Alors, pense à ta peau à toi, et oublie-moi.

– Ok... Adieu, la sœur.

Alors qu’il rejoint sa table, Pauline s’empresse de l’interroger :

– C’est qui cette fille que tu draguais ?

– C’est ma cousine et je ne la draguais pas.

Les festivités du mariage se sont échelonnées tout au long de la nuit.

Un parc d’attraction entier fut réservé à un usage exclusif des invités, libres de s’étourdir à volonté, des effets à sensation des manèges.

La grande plage de la ville, peu à peu, s’est transformée en une piste de danse géante, ouverte sur l’infini du ciel et de la mer, avec la voûte étoilée comme caisse de résonance d’un tintamarre musical aux rythmes endiablés.

À un moment donné, il devint impératif, pour Jules, de prendre Pauline pour cavalière. Sitôt sur la piste, un bras autour de la taille de sa partenaire, il sentit les regards converger dans leur direction, des regards trop imposants, trop révélateurs de l’avenir qu’on voulait lui réserver. Nul doute que l’on avait déjà décidé, à sa place, de leur mariage, auquel lui n’aurait aucun droit de se soustraire, tant il répondait aux intérêts d’un projet mûrement préparé. Dansant avec Pauline, Jules devint avec elle, le nouveau centre de la fête, l’axe des célébrations prochaines. De quelle échappatoire disposait-il ? Il n’en avait pas. Il était

piégé au centre d'une piste de sable, et déjà à l'intérieur même des rétines luisantes des spectateurs, avides de grands événements.

Pour Jules, c'est une évidence : tout son entourage s'est ligué avec ses parents, pour lui faire accepter le projet du *triumvirat*. Pauline également, bien déterminée à se marier dans les prochaines années, sans doute plus excitée par la perspective des fastes d'un mariage que par un amour véritable.

De retour à Courcy de Montvernier, Jules espère reprendre le contrôle de ses décisions. Il se rend compte qu'il n'est guère facile de résister mentalement, seul contre la multitude. Il serait finalement assez tentant, pour lui, de lâcher prise, face à l'adversité, et de laisser le courant violent des désirs des autres, l'emporter. Mais doit-il se laisser ensevelir jusqu'à la noyade ?

Il se rend dans l'espace détente, se dévêt, entre dans le bain de vapeur du sauna, s'allonge sur un banc. Plongé dans une semi-somnolence, il se redresse, surpris d'entendre la porte s'ouvrir. C'est Pauline. Il l'aperçoit, en contre-plongée, entièrement dévêtue, elle aussi. Il saisit une serviette pour dissimuler sa nudité.

– Pourquoi tu te caches ? Je sais déjà comment tu es, de toute façon.

– Franchement, tu ne t'en fais pas.

Ne l'écoutant pas, elle s'allonge sur le banc voisin, expose son corps, s'offre à sa vue, à ses appétits aussi. Comment lui résister ? Il s'approche, promène sa main sur le velours de sa peau, l'embrasse. Ses caresses se font plus fébriles, plus empressées. Il vient sur elle, l'enserme, mais l'instant d'après se ravise. Il sent trop bien le piège, ne peut pas oublier la peur, qu'il a eue, de devoir assumer une paternité. La leçon a été

retenue. Il ne retombera plus dans ce train d'enfer de l'angoisse. En réalité, il n'a nullement envie de s'engager et Pauline, en plus, n'est pas le genre de fille avec laquelle il souhaite avoir un avenir. Il ne l'aime pas.

Derrière Pauline, le mariage et le projet du *triumvirat*, Jules sait que c'est la volonté de son père qui doit triompher. Bien que présent dans le domaine de Courcy, Didier Montvernier se fait discret ces derniers temps, probablement parce qu'il songe qu'en passant inaperçu, il pourra plus facilement attirer sa proie dans sa souricière.

Cependant, un jour, Didier de Montvernier doit admettre l'évidence : Jules refuse d'entamer une relation avec Pauline. Il décide alors de jouer sur un autre tableau : celui de l'attrait d'un prestige social sans pareil. Pour tenter de convaincre son fils, il lui envoie d'abord Marc Tripon, puis son prof de sport.

L'humeur de l'adolescent s'assombrit, lorsqu'il s'aperçoit que Victor Mekin prend fait et cause pour son père.

– Ne sois pas stupide. Tu sais très bien que je ne peux pas soutenir le projet de ton père. Mais tu peux profiter des circonstances pour négocier avec lui et obtenir d'énormes avantages qui te permettront d'avoir assez d'autonomie pour échapper à son contrôle. Là, il est en position de faiblesse. Donc, tu peux lui imposer des négociations très sévères. Quand l'horloge du compte à rebours arrivera à échéance, tu auras dix-neuf ans et demi. Donc tu es déjà certain d'être majeur.

– Mais ma parole, tu ne connais pas mon père ! riposte vivement l'adolescent. Négocier avec lui, c'est déjà accepter d'être sur son terrain. Les négociations, c'est son truc. Il est dans son élément. C'est lui donner de nouvelles opportunités pour me coincer. Et déjà, je ne veux pas le laisser me griller.

C'est toi-même qui m'as fait comprendre qu'il cherchait à griller tout le monde. Tu crois qu'il va faire une exception avec moi ?

– En effet, répond le professeur dans un soupir. Mais est-ce que tu auras vraiment le choix ?

– Oui, en me barrant d'ici. Pour rejoindre le monde réel.

– Tu veux aussi quitter ta condition ?

– Ce n'est pas un problème pour moi. Je n'ai rien à y perdre et tout à y gagner.

– C'est peut-être ce que tu crois, pour l'instant. Mais ton milieu t'a protégé contre beaucoup de difficultés.

– Non. Ce qui aurait pu me protéger, ce n'est pas ma caste. C'est de penser pareil que mon père. Parce que pourrir la vie de ceux qui n'ont pas le même avis que lui, c'est ça son programme.

– Mais tu crois que tu peux réussir à t'imposer, sans argent ? Tu vas te retrouver, pour tout, complètement limité dans tes moyens.

– Peut-être. Mais je préfère me sentir libre avec ma conscience.

– Jules... Je vais devoir annoncer à ton père que je n'ai pas réussi à te convaincre.

– Génial ! J'imagine déjà sa tête.

– Ça risque de te retomber dessus.

– Il a plus à perdre que moi.

Alors que Jules descend l'escalier, pour prendre son petit-déjeuner, il se laisse surprendre par la présence d'un amoncellement de bagages regroupés dans le hall.

Dans la salle à manger *Printemps*, il retrouve Pauline et Angèle, en train de mordre dans des tartines.

– Ce sont nos valises, explique Pauline après avoir englouti sa bouchée de pain. On doit partir à cause de toi. Après le petit dej, il faut que tu montes voir ton père dans son bureau.

Dès l'entrée dans le bureau, Jules note que les traits du visage de son père, installé derrière sa table, sont durcis par la contrariété. Didier Montvernier lève à peine les yeux, donnant l'apparence de poursuivre un travail de comptabilité.

– Quand je t'ai montré les photos, c'est toi qui as choisi Pauline. J'ai dû, à la suite de ça, m'arranger avec mes associés. Maintenant que Maximilien et Aurélien sont mariés, tu n'as plus le choix. Tu dois épouser Pauline.

– Vous ne pouvez pas me forcer.

– Si ! Je peux le faire. Dans deux heures, Pauline et Angèle quittent le domaine de Courcy. Tu resteras seul, enfermé. On va voir combien de temps tu vas être capable de supporter la situation. Si tu veux sortir de ton isolement, je te laisse une seule issue : tu acceptes le mariage. (Il se lève.) Je sais, c'est la manière forte. Mais tu ne m'as pas laissé le choix.

– Oui, c'est ça, on va voir de quoi je suis capable... réplique Jules, en serrant les dents.

Dans un rapide demi-tour, il quitte la pièce.

Suite au départ de Pauline et d'Angèle, Jules retrouve, avec Élisabeth Delco, l'exclusivité du cours – du latin depuis les deux dernières années – mais surtout, à nouveau, la possibilité d'échanger des confidences, ce qui était devenu rigoureusement impossible en présence des deux filles.

Il s'empresse de lui communiquer l'état de la situation. La préceptrice lâche un « Ouh là là !... » Elle réalise que la relation père fils, dès lors à couteaux tirés, a atteint un point de non-retour.

– Quand même, je m'inquiète pour toi, lui avoue-t-elle. Ton père dispose de tellement de moyens, qu'il a la possibilité d'être au-dessus des lois et de te faire du mal.

Baissant la voix, elle lui signale ensuite qu'elle cherche, depuis bien longtemps, à le renseigner au sujet d'une affaire, pour laquelle il pourrait être d'une grande utilité.

– En quoi je peux être utile ?

– Bon, d'abord, ouvre ton livre de latin, que je te fasse travailler une version. (Elle baisse à nouveau la voix.) Si jamais tu as l'intention de quitter Courcy de Montvernier, il faut que tu saches que la liberté d'expression est de plus en plus compliquée dans notre pays. Beaucoup de journalistes sont devenus des chiens de garde. Les autres, qui préservent une indépendance, sont expulsés des postes importants et, dans certains cas, menacés de mort. Deux ont été emprisonnés pour leurs opinions. Dans nos prisons ! Il y a encore quelques années, une telle mesure nous aurait semblé totalement inadmissible.

– C'est le pouvoir de l'argent.

– Il existe des poches de résistance et encore des moyens, pour la population la plus au fait de l'actualité, de tomber sur

des informations non truquées. Mais il est vrai que le plus simple, ça serait d'agir depuis ici.

– De quelle façon ?

– Je t'explique. Je suis entrée en contact avec un journaliste qui se bat pour préserver l'indépendance des médias. Lui-même a fait la connaissance d'un *hacker*, qui peut réussir à pénétrer des systèmes informatiques depuis l'extérieur. Mais il a quand même besoin d'un petit coup de main. Ça serait que l'on parvienne à poser un appareil près d'un ordinateur de ton père, pendant un moment d'utilisation. C'est un mouchard.

– Mon père utilise un ordinateur spécifique, pour tout ce qui concerne ses affaires secrètes, avec un logiciel confidentiel adapté pour se rendre sur le *darknet*. Cet ordi ne quitte jamais le domaine de Courcy de Montvernier.

– Tu crois que tu aurais la possibilité de placer le mouchard près de cet ordinateur sans que ton père ne s'en rende compte ?

– Oui, je pense.

– Il suffit juste qu'il soit actif quelques minutes. Évidemment, tu devines que c'est une opération de tout à fait illégale.

– Je m'en doute.

Élisabeth Delco présente l'appareil sous la table : un petit disque rond avec une partie adhésive. Jules le saisit pour l'empocher.

– Bon... Voyons cette version...

Si Didier Montvernier tient à forcer Jules à subir l'épreuve d'un enfermement, il n'est pas question, quant à lui, de ne pas s'échapper, de temps à autre, du domaine.

Ce jour-ci, il demande à ce qu'on lui prépare sa Lamborghini. Une fois n'est pas coutume, il quitte le domaine par la route.

Jules guette, au loin, l'instant du départ. La Lamborghini laisse entendre son vrombissement caractéristique de bolide des routes, mais il doit encore attendre que s'écartent les deux battants du portail géant de l'entrée du domaine. L'éloignement paternel devient alors, pour l'adolescent, le moment propice pour placer le mouchard près de l'ordinateur.

Jules doit néanmoins veiller à ce que nulle présence ne le surprenne en train de pénétrer dans le salon *Forum*. Si l'intérieur du château continue d'être sans caméra – hormis une pour le contrôle du coffre-fort de l'espace parental, à l'étage – la surveillance des lieux n'en est pas moins accrue : des yeux sont partout. Pour placer le disque d'espionnage, Jules suit les recommandations qui lui ont été données. Le mouchard, sitôt activé, est fixé sous le bureau marqueté qui contient l'ordinateur.

Avant de quitter le salon, l'adolescent a une idée : celle de vérifier l'emplacement du brouilleur d'ondes. Il ouvre un des placards du buffet du haut et repère, dans le fond, un boîtier métallique, fixé au mur. Une clef est sur le boîtier. Jules a toutefois besoin de monter sur une chaise escabeau, pour ouvrir l'armoire métallique, afin de distinguer le bouton d'activation. Alors qu'il prend appui, pour s'approcher du boîtier, sa main rencontre le relief d'un objet plat et long : l'inspectant, il comprend qu'il s'agit d'une commande d'allumage à distance.

Un bruit indistinct, dans une pièce voisine, le met sur le qui-vive. Il saute à terre, referme le placard du buffet, replace la chaise et s'échappe dans la direction opposée au bruit.

Dix jours plus tard, Jules apprend qu'il n'aura plus aucun cours, ni de latin, ni de français, ni de mathématiques, ni de sport... Il a l'impression de vaciller en apprenant la nouvelle. Elisabeth Delco et Victor Mekin, ses deux principaux piliers, lui

ont été enlevés avec une brutalité qui ne peut être que celle de son père. L'adolescent n'a même pas le droit à une ultime rencontre, qui prépare à la séparation par des échanges d'adieux. La décision est tombée comme un couperet, avec une intention évidente d'ouvrir des entailles de douleur. Mais Jules a bien l'intention de ne pas se laisser déstabiliser. Plein de hargne et de rancœur, il sent se renforcer son désir de combativité. Il est dès lors, plus que jamais, déterminé à se confronter à son père.

Profitant d'une nouvelle absence de ce dernier, il quitte sa chambre après avoir dissimulé son smartphone activé dans une de ses poches. Davy et Rose-Marie – ou parfois un collègue qui prend le relais – ne sont pratiquement plus que ses seuls interlocuteurs. Même si les échanges de paroles se font à l'économie, il sait qu'il y a toujours une oreille à son écoute. À toute heure, il peut soliloquer. Ce n'est plus seulement pour informer, mais pour rendre moins insupportable sa solitude.

Il s'introduit dans une pièce dans laquelle il n'a pas mis les pieds depuis des années : la bibliothèque de l'étage, face au bureau de son père. Un éclairage automatique illumine la scène. Les livres, qui occupent la totalité de l'espace mural, présentent le charme ornemental d'une tapisserie singulière.

– Je suis maintenant dans la bibliothèque, soliloque Jules. J'ai des livres tout autour de moi. Les plus anciens sont en hauteur. Je remarque des Bibles anciennes. Plusieurs. Il y a une échelle pour les rayons les plus hauts, mais j'évite d'y toucher. J'en cherche qui pourraient me plaire. La plupart que je vois, sont des bouquins scientifiques. Beaucoup de dictionnaires sur le Droit, des Dalloz... Également, des livres sur l'économie sur plusieurs rangées ; Adam Smith, le taylorisme, les logarithmes et la bourse... Je n'en vois pas le bout. Maintenant, je tombe sur des

livres de Darwin. Non, plutôt sur Darwin... Sur les principes de la sélection naturelle... J'arrive sur une partie histoire : beaucoup d'histoire contemporaine... (Un moment, penché sur une rangée, Jules demeure silencieux.) Là, je regarde : le nazisme, *Mein Kampf*, une édition ancienne. À côté, c'est quoi ça ? Des lycéens traqués par des nazis dans les forêts de Sologne. Enfin, j'aperçois des romans ! Du Marcel Pagnol. Ah... j'ai trouvé le livre que je vais prendre. (Il lâche un rire.) *La Gloire de mon Père*.

C'est alors qu'il perçoit une vibration dans sa poche. Il saisit son smartphone, reconnaît la voix du commissaire, lequel lui demande de retourner devant le rayon des livres sur Darwin, afin de donner des références.

Puis le commissaire l'interroge :

« Tu tiens le coup ? »

– J'essaye de ne pas craquer.

« Ta sœur n'est pas non plus totalement en sécurité. Elle a bien été adoptée aux États-Unis, mais là-bas, les lois de l'adoption n'offrent aucune protection et le contrat qui a été établi entre ton père et son frère, à son sujet, pour nous, reste opaque. »

– Ça veut dire que si jamais j'accepte le mariage et le projet de mon père, je peux la mettre en danger ?

« C'est ça. »

Redressant la tête, Jules demeure un instant pensif. Puis il quitte la bibliothèque.

Descendant le grand escalier intérieur, il passe devant l'horloge du compte à rebours et se dirige vers l'espace détente. Dans la salle de sport, il monte sur un tapis de marche, l'active, puis l'accélère progressivement.

Bien qu'essoufflé, il continue ses monologues.

– Des semaines, maintenant, à tourner en rond. Il va me rendre fou. Des journées entières à ne voir personne. Je suis comme un insecte, à me cogner aux parois de mon bocal. (Il hurle.) Même un insecte, il ne supporterait pas ! (Il lâche un cri, saute hors du tapis et saisit son téléphone.) Il faut que je parle à quelqu'un. Toute de suite... Davy ?

« C'est moi, Rose-Marie... Je suis là. »

– Il va falloir que je me décide. N'est-ce pas ?

« Pour ta santé mentale, il vaut mieux... Il y a quelqu'un qui ne va pas bien, non plus, en ce moment. »

– Qui ça ?

« Il s'agit de Paula. Elle a été hospitalisée, a été plusieurs jours dans le coma. »

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

« Elle a fait une TS. Une tentative de suicide, si tu préfères. »

– Non ! C'est à cause de moi, c'est ça ?

« C'est-à-dire que les journaux ne sont pas très malins. Ils t'ont déjà mis en couple avec Pauline. Elle est tombée sur ça et, avant, elle avait vu l'article de presse où tu étais dans le restaurant de Tommy, avec Mathilde. Elle pense que tu cumules les aventures. »

– Mais bordel ! (Jules fonce droit contre le mur de la salle, s'y cogne la tête, le tape d'un poing.) Elle a déconné. J'ai déconné. (Il hurle.) On a tous déconné !

« Essaye de reprendre ton calme. »

– Je voudrais vous y voir, à ma place.

« On risque de t'entendre. »

– Ça n'a plus beaucoup d'importance, parce que maintenant, je pense me barrer d'ici.

La nuit suivante, il se sent saisi par un vent de panique. Dans une course-poursuite, à travers les couloirs sombres du château, il doit fuir son père, qui cherche à le traquer, une kalachnikov à la main. Il se réveille en sueur.

À l'heure du déjeuner, Jules apprend qu'il ne prendra plus ses repas avec son père. Un domestique le conduit dans la salle à manger *Hiver*, où une chaise, une table et un couvert ont été spécialement aménagés pour lui.

Bouillonnant de rage, il s'approche d'une porte-fenêtre de la salle à manger, refusant d'attendre le service depuis sa chaise. Sa perception des garages lui donne une idée. *Ah... Tu veux m'enfermer ? Je vais t'enfermer, moi aussi...*

Un domestique dépose un plat au milieu de la table. En riant, Jules s'assoit sur l'unique chaise. Mais à un moment donné, il est saisi par une vision qui le force à reprendre son sérieux. Des visages le fixent. Il n'est plus seul à table. Ceux qui l'entourent sont ses quatre frères et sœurs : Augustin est à sa droite, Faustine à sa gauche, les deux aînés face à lui. Tous ont l'air si vivants...

Jules pose sa tête dans ses bras repliés. Quand il se redresse, il est de nouveau seul. Il se dépêche de déjeuner pour quitter la table avant son père.

Une fois à l'extérieur, il avance d'un pas rapide en direction des garages tout en surveillant les alentours. Ses doigts appuient sur des touches de l'accès piéton. Il entre dans le garage pour taper à nouveau le code et neutraliser l'alarme. Un rapide coup d'œil lui permet de s'assurer que la Lamborghini de son père est garée à sa place, près des deux Bugatti. Revenant sur le boîtier externe, il appuie sur des boutons annexes, mais doit tenter plusieurs manipulations pour parvenir à modifier le code. Un

déclit de la porte, au dernier essai, lui prouve que les nouveaux chiffres ont été enregistrés.

Il remonte précipitamment dans la chambre, saisit le téléphone portable derrière la table de nuit.

– Commissaire ! Je voulais vous prévenir. Je compte mettre en route le brouilleur d’ondes.

« Non ! répond le policier avec fermeté. Ne fais surtout pas ça ! »

– Mais vous n’avez pas compris ! De cette façon, il ne peut plus utiliser l’hélicoptère. Je l’empêche de partir, moi aussi.

« Jules... On t’interdit d’utiliser le brouilleur d’ondes. La situation actuelle est trop critique. Si jamais tu te trouves vraiment en danger, on n’aura plus aucun moyen de le savoir et d’intervenir. »

– Oh... mais non !

L’adolescent s’interrompt. Il capte une discussion derrière un bruit de friture. Puis une voix, se fait à nouveau nette. Il reconnaît Rose-Marie.

« Écoute, mon garçon. Il y a juste une chose que tu dois savoir. Si l’armoire métallique du brouilleur d’ondes est fermée à clef, la clef est indispensable pour l’arrêter. Pas pour le mettre en route. Juste pour l’arrêter. »

– Pigé... Merci.

L’instant d’après, il raccroche et s’empresse de dissimuler l’appareil.

Il est saisi par une nouvelle vision. Lui et Pauline ont été enfermés, entièrement nus, dans la bibliothèque du château. Tous deux cherchent une issue. Ils renversent les livres dans l’espoir de déceler une porte dérobée. Un œilleton permet de les surveiller. Épuisés, ils s’étendent sur les livres, rampent au sol pour atteindre

leur écuelle d'eau. Ils ne sont plus que deux animaux dans un zoo. Puis Jules consent, finalement à s'approcher de Pauline, à la saisir bestialement. C'est alors qu'il se réveille, se redresse dans son lit, ouvre les yeux sur la plate monotonie de sa chambre.

Habillé d'une tenue de sport, il descend, s'apprête à retrouver un moment de défoulement, grâce aux machines d'entraînement. Seul le sport lui permet de s'apaiser. Mais lorsqu'il tape le code d'accès à l'espace détente, il se rend compte que la porte reste bloquée.

– Si tu veux le code de l'espace détente, ça sera contre le code du garage.

Jules se retourne. Son père se tient juste devant lui, le regard fixe, la lèvre serrée.

– Pas question !

Il sent alors qu'il est retenu, au bras, par une poigne ferme. Son père l'oblige à fixer la rétine sombre de son regard.

– Je sais que tu ne me dis pas tout. Je sais que si tu t'opposes ainsi à moi, c'est parce qu'il y a des intentions que tu me caches. Mais, tu vois... Je ne suis pas plus inquiet que cela.

Il le relâche. Jules frotte son bras, encore endolori par la pression du poignet.

– Je vais aller courir dehors.

L'adolescent remonte précipitamment dans sa chambre pour récupérer sa veste. Quand il redescend, il s'aperçoit que son père se tient posté au bas de l'escalier.

– Qu'est-ce-que tu attends pour me parler ?

– La justice ! La justice pour Augustin !

Jules se tient figé, face à son père. Les mots sont sortis spontanément de sa bouche, ont roulé comme des billes, qui ont dépassé l'enclos de ses lèvres.

Il le voit happer un souffle d'air.

– C'est donc ça ? Tu l'as rencontré malgré mon interdiction.

– Oui, parce que c'était mon frère. Qu'est-ce qu'il est devenu ? Qu'est-ce que tu as fait de lui ?

– Tu me tutoies maintenant ?

– Je ne t'ai pas encore insulté, alors estime-toi heureux.

Jules voit son père brandir un doigt menaçant :

– Il y a un point de détail que tu n'as pas bien compris. Je ne te laisserai pas, par pur esprit de vengeance, saboter un projet, qui est le projet de ma vie ! D'ailleurs, tu es bien impertinent de t'imaginer une telle capacité. Tous les gouvernements de l'Europe, réunis entre eux, ne sont pas parvenus à nous mettre par terre. Mais toi... qui n'es encore qu'un gamin sans expérience, tout seul, tu pourrais ?

Pivotant des talons, Didier Montvernier se dirige vers le salon *Forum*. Jules s'empresse de le suivre.

– Je t'ai dit que je voulais savoir ce qui est arrivé à Augustin. Mais tu ne m'as pas répondu !

– Tu crois pouvoir m'adresser des reproches. Sans doute que tu es trop jeune pour mesurer l'étendue des privilèges auxquels tu as le droit, grâce à tes parents. Sans compter ce que je prévoyais pour ton avenir.

Jules remarque que son père s'approche du tiroir d'une table basse. Il en sort des munitions, puis, ôtant une arme de collection fixée sur le mur voisin de la cheminée, il la charge.

– Il est en train de charger une arme !

– À qui tu parles ? interroge son père, sans se donner la peine de se retourner.

– À la police.

– À la police ?

Surpris, Didier Montvernier effectue une rapide volte-face et remarque le bras tendu de Jules, qui brandit un téléphone.

Jules ne manque pas de noter l'aspect, soudain livide, de son visage.

– C'est avec ça qu'ils nous écoutent actuellement. Et tu veux voir mon arme, à moi ? (Il dégaine une carte d'identité, qu'il pose sur le buffet.) La voilà. J'ai une existence civile. Au risque que cela t'embarrasse, je suis officiellement ton fils. Si jamais tu m'assassines, il te faudra justifier ma disparition.

– Mais non ! Loin de moi cette idée de vouloir assassiner mon propre fils. J’ai juste pensé à ce qui constitue ton point faible. Ta chèvre, qui est de toute façon déjà bien vieille. Ça fait déjà un sacré temps que je te l’ai achetée. C’était quand, déjà ?

Il entend sonner son portable.

– Ce sont eux, je suppose, annonce Jules. Décroche !

Didier Montvernier sort son smartphone de sa poche, le pose sur le buffet, jette un regard noir en direction de Jules, puis presse une touche de son appareil.

Jules reconnaît la voix de Davy.

« Bonjour, Monsieur Montvernier. Ici, police de la Sécurité Intérieure. Dans quelques minutes, nous serons devant chez vous. Il ne vous est pas autorisé de séquestrer votre fils, ni de le priver d’une vie sociale... »

– Je connais les lois, interrompt Didier Montvernier. Vous ne disposez, pour votre part, d’aucune justification pour pénétrer chez moi.

« Il n’en est pas question, pour l’instant, mais vous venez de sortir une arme et de la charger. Nous disposons d’assez d’éléments pour justifier une surveillance en vue de la protection de votre fils. »

– Je laisse mon fils libre de vous rejoindre, s’il en a l’intention.

D’un mouvement sec du doigt, Didier Montvernier presse sur la touche de son téléphone et interrompt la communication. Puis en un élan, il rejoint le buffet, ouvre la porte du placard du brouilleur d’ondes et s’empare de la télécommande.

Jules remarque, l’instant d’après, que le visage de son père s’empourpre d’une colère, telle qu’elle fait gonfler les veines à son cou.

Les plis du visage raidis, les commissures affaissées, la bave aux lèvres, il explose :

– J’ai été trahi et ce traître, qui m’a poignardé dans le dos, c’est toi : je t’ai nourri, je t’ai protégé. Tu vis sous mon toit. Tu viens de mon lit, tu viens de ma semence. Tu es mon fils !

– Pourquoi tu me parles de ça ! s’emporte à son tour Jules. Comme si la famille, c’est quelque chose qui t’intéresse tout à coup. Mon seul souvenir de bonheur en famille, je l’ai connu avec Augustin.

– Tu n’as pas été abandonné.

– En effet, on m’a conservé, comme un objet à rentabiliser. Je devais devenir un bon placement.

– Tu te trompes. Tu n’es pas indispensable à ma réussite. Le monde des affaires, vois-tu, ça fonctionne avec des contrats, or pour qu’il y ait un contrat, il faut, *a minima*, un accord entre deux parties. Cet accord signifie qu’il existe des intérêts communs. Si les intérêts ne sont pas communs, le contrat ne peut pas avoir lieu. Aussi, là où les contrats ne peuvent pas se faire, il n’y a jamais de profit à envisager. C’est pourquoi, le contrat, ce n’est pas avec toi que je l’ai envisagé, mais avec Faustine.

– Faustine... répète Jules, ébahi. C’est donc ça le sommet de ta réussite ? Cette pauvre naze qui s’émerveille de tout ce qui brille et ne s’intéresse à rien d’autre, le béni-oui-oui de la famille... Bravo pour la sélection ! Mais ça, c’est sûr, au moins elle ne te fera pas chier.

– Faustine est l’héritière qu’il me faut. Tu penses peut-être, que ton soutien à la police a permis de faire capoter mon projet. Tu te trompes. Tu aurais dû d’ailleurs mieux m’écouter, car

comme je te l'ai déjà expliqué, je ne laisse aucune chance au hasard.

D'un signe de la main, Didier Montvernier invite Jules à le suivre, alors qu'il quitte le salon en direction du hall et de l'horloge.

– Faustine n'est pas ta vraie cousine.

– Je sais. Elle est ma sœur.

Didier Montvernier oriente un regard sombre vers son fils.

– Elle a été adoptée par ton oncle et ta tante qui n'ont pas pu avoir d'enfant, mais elle peut redevenir ta sœur, si je le souhaite. C'est une bonne nouvelle pour toi, non ?

– Si on veut.

Didier Montvernier fixe l'horloge.

– Faustine épousera Marc, le frère de Pauline. C'est ce qui permettra de relier notre famille à celle du dernier de mes associés. À partir de là, Marc, Aurélien et Maximilien pourront eux-mêmes s'associer et former ainsi le nouveau *triumvirat*. La date du mariage de Faustine et celle du *triumvirat* auront lieu le même jour : ce sera ce fameux 12 janvier, qui sera symbolisé, ici, par l'alignement des zéros, sur cette colonne du compte à rebours. Je sais que tout le monde s'est posé la question au sujet du choix de cette date. Pourquoi le 12 janvier ? Parce que le jour de ce dernier mariage et du nouveau *triumvirat*, correspondra également à la date d'anniversaire de Faustine.

– C'est faux. J'ai déjà vérifié.

– Tu as vérifié ? Qu'est-ce que tu as pu vérifier ? Il revient aux parents de déclarer la naissance de leur enfant. Ta mère et moi, nous le ferons peu avant son mariage. Faustine se mariera le jour de ses vingt ans.

– De ses vingt ans ? N’importe quoi ! Elle aura au moins vingt-trois ans ! Elle a deux ans et demi de plus que moi. D’ailleurs, comment on pourrait avoir seulement six mois d’écart, alors qu’on a la même mère ?

– Tu as raison. Ça fera même moins de six mois d’écart. Voilà justement ce qui devrait t’intéresser. Comme les autres, sans doute, tu t’es focalisé sur cette date du 12 janvier, en te disant qu’elle devait sûrement avoir une signification. Eh bien non, ce n’est pas la date qui a une signification, mais la durée entre deux dates de naissance : la tienne et celle de ta sœur. Car il est totalement impossible qu’un frère et une sœur aient moins de six mois d’écart s’ils sont nés de la même mère. Or, d’un côté, il y a une date de naissance déclarée par des parents ; de l’autre, c’est une date établie sur la seule parole d’un enfant et sans nos signatures. Quelle déclaration sera la plus crédible, d’après toi ? Tu comprendras, de cette façon, que nous avons également veillé à ce que Faustine soit notre seule héritière.

– Bonne nouvelle. Tu n’auras pas besoin de m’assassiner pour cela.

– Je suis ravi, pour ma part, que tu ne le prennes pas pour un assassinat. C’est, en tout cas, une condition indispensable pour permettre de mener mon projet jusqu’au bout. Parmi les imprévus qu’il me fallait envisager, il y avait cette possibilité que tu aies rencontré Augustin, et que tu aies pu découvrir qu’il était ton frère. D’ailleurs, vous avez été un peu imprudents, tous les deux. (Il indique du doigt la montre sur le poignet de Jules.) Je l’avais remarquée.

– Maintenant, il ne te reste plus qu’à me dire comment Augustin a disparu, réplique Jules en serrant les dents.

– Je n’ai rien à ajouter au fait qu’il ait disparu. Il en a peut-être eu la volonté, n’est-ce pas ?

– Non ! (Jules, dans un subit élan de rage, bouscule son père.) Tu mens, comme tu l’as toujours fait ! Pendant des années, j’ai essayé de m’accrocher à ce genre de version, qui me donnait l’espoir qu’il était encore en vie. Mais au fond de moi, je savais déjà que c’était impossible, parce qu’il ne m’aurait pas abandonné.

– Tu as maintenant la liberté de quitter les lieux... Qu’est-ce que tu veux de plus ?

– Je veux que tu me dises la vérité au sujet d’Augustin. Tu es sourd ou quoi ! Tant que je ne l’aurai pas, je ne te laisserai pas...

– Fais attention, Jules, tu joues à un jeu très dangereux, assure Didier Montvernier en retournant vers le salon *Forum*. Je vais m’occuper de faire venir mon pilote d’hélicoptère.

– Tu ne pourras pas partir d’ici.

– Qu’est-ce qui m’en empêche ?

– Tu t’es enfermé toi-même, en activant la commande du brouilleur d’ondes. L’armoire pour le désactiver est fermée à clef et la clef a disparu.

Jules a un sentiment de jubilation en observant la mine de son père se liquéfier.

– Où est-ce que tu as mis la clef ?

– À toi, maintenant, de découvrir ce que ça signifie de vivre enfermé, dans le domaine de Courcy de Montvernier.

Didier Montvernier se dirige vers le buffet afin de vérifier, par lui-même, que la clef n’est plus sur l’armoire métallique. Fortement préoccupé, il ne prête pas attention à la présence de son fils qui, dans son dos, ouvre un tiroir pour récupérer l’arme

qu'il a lui-même chargé. En se retournant, il a un sursaut. Jules est en train de le braquer.

– Tu arrêteras de dire, maintenant, que tu ne fais plus d'erreur.

– Toi, tu es en train d'en commettre une. Ces armes sont sensibles. Tu ne sais pas les utiliser.

– Merci, pour le conseil. Tu es en train de m'expliquer que je peux commettre un homicide involontaire.

– La seule fois où tu as tenu une arme entre les mains, c'est quand on est partis chasser ensemble. Tu te souviens ?

– Je veux que tu demandes à tous ceux qui sont dans le château, de quitter les lieux.

– Voyons... Sois logique. Je ne vais pas te faciliter la tâche de m'assassiner. De la même façon, ce n'est pas sous la menace d'une arme que je vais pouvoir t'expliquer ce qu'est devenu Augustin.

Jules abaisse le canon et lisse une mèche de ses cheveux.

– Ce moment-là, j'en ai rêvé. Venger la mort d'Augustin. Je crois que... quelques semaines et même quelques mois après sa disparition, dans la même situation, je t'aurais tué. Ma douleur était si intenable que je ne me serais même pas inquiété des conséquences... Mais là, je me dis surtout que je n'ai pas envie de te ressembler. Mon rêve, maintenant, c'est d'imaginer ta tête, un jour, dans un tribunal, qui te condamne pour les crimes que tu as commis. Je veux remettre cette arme à la police. Appelle quelqu'un pour qu'il la leur donne.

Didier Montvernier active la touche d'un interphone.

– Quelqu'un peut venir ?

– Une fois qu'il sera là et que je lui aurai remis l'arme, dis-lui que tu ne veux plus personne dans le château.

– Pourquoi ça ?

– Ton armée de lèche-bottes est toujours prête à te défendre et à prendre ton parti. En plus, je veux te garantir les conditions optimales pour que tu me parles d’Augustin. Ce sera seulement de toi à moi. Je veux savoir ce qui s’est vraiment passé. Combien de fois je me suis imaginé la scène ? Toutes les hypothèses qui m’ont traversé la tête. Je ne veux rien d’autre que la vérité... Je ne te lâcherai pas tant que tu n’auras pas parlé. Qu’importe le temps qu’il me faudra attendre !

– Ok... On va faire comme tu veux. Mais méfie-toi, j’ai de l’endurance.

Peu après, un domestique vient récupérer l’arme et Didier Montvernier transmet la consigne d’évacuer le personnel qui occupe le château.

– Vous êtes sûr que ça ira, Monsieur Montvernier ?

– Oui. J’ai besoin d’être entièrement seul avec mon fils.

On lui signale qu’on lui laisse les plats de leur déjeuner, avec la boisson, sur la table de la salle à manger *Printemps*.

Jules s'assoit sur le canapé en cuir du salon *Forum*. Son père semble vouloir relever le défi d'une confrontation. Il n'en revient pas. Il se sent presque déstabilisé par cette résistance.

Il le voit s'asseoir à l'autre bout du canapé.

– Est-ce que tu prends conscience que tu es, sans doute, en train de te priver, à jamais, des privilèges qui sont ceux de ta condition ? Tu crois que la vie est facile, en dehors d'ici ? Tu es sûr de ne jamais regretter ton confort dans le domaine de Courcy de Montvernier ? Ou dans la villa *Bel Air* ? Tu as encore la possibilité de faire marche arrière. Tu sais... Maximilien et Aurélien sont très heureux de l'existence qu'ils mènent actuellement. Dehors, si tu sors, tu n'auras pas ta place.

Son discours à peine achevé, Didier Montvernier se lève et s'apprête à quitter la pièce, mais Jules, aussitôt, bondit sur lui, afin de le forcer à se rasseoir.

– Je te demande de me parler d'Augustin, et c'est de moi que tu parles. Tu crois que je ne comprends pas ton petit manège ? N'essaye pas de me manipuler... Les moments que j'ai partagés avec mon frère, c'est ce que j'ai eu de meilleur dans mon existence.

– Ton existence ne fait que commencer, et moi, à l'âge que j'ai, il me faut des repas. (D'un bond brutal, Didier Montvernier se lève à nouveau. Sa main attrape avec vigueur le col du polo de son fils. Jules est ensuite plaqué avec force contre le mur.) Tu vas apprendre à me respecter.

Il le relâche et quitte la pièce en direction de la salle à manger. Jules se laisse tomber sur le canapé. Seul, il attend son retour, guette l'entrée, mais s'inquiète au fil du temps. À son tour, il quitte le salon. Il retrouve son père assis à sa place habituelle, qui finit de déjeuner.

Il contourne la table pour attraper une nectarine dans une coupe de fruits, s'assoit de travers sur une chaise, croque dans le fruit.

– Regarde comment tu te comportes. On dirait un voyou.

– Je ne suis pas un voyou et encore moins un assassin. Il ne faut pas se fier aux apparences.

– J'ai compris que tu avais en toi une souffrance que tu n'arrivais pas à évacuer.

– La plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie, c'est mon frère, et toi, tu me l'as enlevé.

– Si je ne voulais pas que tu le rencontres, c'était justement pour pas que tu souffres.

– Souffrir, toi, tu ne sais pas ce que c'est...

– Si. Il m'arrive de souffrir. Mais parfois, je préfère souffrir au fait de ne rien ressentir.

– Pour souffrir, il faut aimer, et toi, tu ne nous as jamais aimés.

– Je n'en sais rien. L'amour, je ne sais pas ce que c'est. Je n'en ai pas reçu moi-même. Pourtant, j'avais des parents qui n'avaient que ce mot à la bouche. C'étaient des religieux de la pire espèce : des intégristes. Alors j'ai pris le contre-pied de ce qu'ils étaient. Je suis devenu un matérialiste.

– Quand Augustin a disparu, est-ce que tu as souffert ?

– Oui. Il était malgré tout, une partie de moi.

– Et sa mère ?

– Aussi.

– Augustin, lui, souffrait de ne pas se sentir aimé de sa mère. C'est vrai qu'elle avait l'air de n'avoir rien à foutre de lui.

– C'était une manière, qu'elle avait, de se protéger elle-même.

– À Augustin, qu'est-ce que vous lui reprochiez, au juste ?

– On ne lui aurait rien reproché s'il n'était pas de notre sang.

– Vous vous êtes disputés, toi et lui. Non ?

– Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ?

– Il t'a dit qu'il avait découvert qu'il avait un petit frère. Il t'a reproché de le lui avoir caché. Il voulait des explications à ce sujet. Vrai ou faux ?

– Vrai.

– À la suite de ça, entre vous deux, ça a mal tourné.

– Faux !

– C'est toi qui l'as tué directement, ou tu l'as fait tuer par quelqu'un ?

– Ça suffit ! hurle cette fois Didier Montvernier, tout en se levant et en jetant sa serviette sur la table. Je vais aller faire un tour dans le parc, pour prendre l'air.

– Tant que tu ne m'auras pas raconté ce qui s'est passé, je t'empêcherai de sortir du domaine.

Jules laisse son père quitter la salle à manger. Tournant autour de la table, il soulève un couvercle, inspecte le contenu des plats et décide, à son tour, de manger.

Un peu plus tard, il s'inquiète à nouveau du temps qui s'écoule et craint de laisser son père sans surveillance, dans le domaine. Se catapultant de sa chaise, il gagne la sortie du château, court dans le parc avec déjà une idée du chemin qu'il a pu emprunter.

En l'apercevant, qui sort de la maison du gardien, Jules s'arrête net, et observe, de loin, sa trajectoire. Il le voit partir en diagonale et s'enfoncer entre des fourrés. À cet instant, il décide de le rejoindre.

– On ne peut même pas être tranquille...

– Si tu veux être tranquille, soulage ta conscience. Dis ce que tu as fait à mon frère.

Didier Montvernier ne répond pas. Le visage fermé, l'air taciturne, il continue sa marche, talonné par son fils.

Soudain, Jules se retourne et prête l'oreille, étonné d'entendre un « flop flop » qui lui rappelle le bruit familier des pales d'un hélicoptère. Le bruit se fait plus distinct, ne lui laissant plus aucun doute.

– Oh, bordel ! Mais qu'est-ce que tu es allé demander au gardien ?

Rebroussant chemin, Jules court en direction du château, pousse brutalement la porte principale, se rue vers le salon *Forum*, où il perçoit déjà les bruits d'une présence humaine.

Sur un escabeau placé devant la boîte métallique du brouilleur d'ondes, les gardiens père et fils, sont en train de tenter des manœuvres d'ouverture, à l'aide d'un tournevis.

– Ce n'est pas évident d'y arriver, ronchonne le fils.

– Laissez tomber...

S'éclipsant dans la pièce voisine, Jules ouvre le rabat d'un secrétaire, ôte un porte-feuille d'un tiroir, retire deux billets, puis revient dans le salon *Forum*.

– Il va peut-être falloir appeler un serrurier, conclut le père.

– Tenez !... annonce Jules en tendant les billets vers les deux gardiens.

L'escabeau est replié et les gardiens repartent. Jules vérifie que le boîtier est toujours maintenu fermé. Il sort à nouveau pour surveiller les mouvements de l'hélicoptère, dès lors en vol stationnaire au-dessus de la propriété. Peu après, dans une lente inclinaison, l'hélicoptère repart et s'éloigne du domaine.

Soulagé, l'adolescent libère un rire moqueur, puis retourne dans le château.

Il se sent, dès lors, si tranquille, qu'il remonte dans sa chambre et attrape son dernier livre : *La Gloire de mon père*. Redressant la tête, quelques chapitres plus loin, il se rend compte de l'arrivée des premières noirceurs de la nuit et s'interroge sérieusement au sujet de ce que peut, à nouveau, manigancer son père.

Le hurlement subit d'une alarme, aussitôt interrompue, le pétrifie sur sa chaise, avant même de lui donner de la réactivité. Il se rue hors de sa chambre, dévale l'escalier, se rattrape à la rampe pour ne pas tomber. Se jetant à l'extérieur, il prend la direction des garages. C'est alors qu'il entend le bruit nerveux de la Lamborghini en même temps qu'il la voit glisser hors du garage.

– Si tu sors, les flics ne te laisseront jamais passer ! hurle Jules, à travers le pare-brise.

Le moteur du bolide est coupé.

– Je sais, mais ça se tente.

– Tu n'as aucune chance. S'ils ne me voient pas, ils attendront de savoir si je vais bien. Et puis... tu devras aussi leur expliquer pourquoi tu connais les années de naissance et de mort d'Augustin.

– Je peux savoir depuis combien de temps, tu es en contact avec eux ?

– C’est info contre info.

Didier Montvernier consent à quitter son véhicule.

– Ok, je te parle de ton frère et, en échange, tu me dis ce qu’a été ta collaboration avec la police.

Ils rentrent ensemble et d’un commun accord, s’installent dans le coin des canapés du salon *Agora*.

Puis Didier Montvernier se lève à nouveau et s’oriente vers le buffet du salon *Forum*, afin de récupérer une bouteille de whisky et deux verres. De retour dans le salon *Agora*, il pose un verre, sur une table basse, devant son fils et y verse un fond de whisky.

Jules s’interroge au sujet de cette apparente convivialité. Son œil sonde le breuvage sombre avec méfiance, craignant qu’il ait des effets indésirables de sérum de vérité. Mais il note que son père, de son côté, se sert généreusement. L’instant d’après, tous deux trinquent, entre hommes.

Jules profite de cette circonstance pour évoquer son premier verre d’alcool et, ainsi, dérouler tout le fil de son histoire avec Augustin. De cette manière, il élude les embarrassantes questions qui se rapportent à sa relation avec la police.

– Ainsi, il a été jusqu’à t’entraîner à Monaco ! (Didier Montvernier se lève, son verre à la main, appuie sur un interrupteur pour faire venir la lumière.) En fait, j’avais déjà deux gosses hors de contrôle.

– Ce n’est pas nous qui étions hors de contrôle. C’est ce qu’on ressentait. C’est ce qu’on vivait. Augustin a été fou de joie de découvrir qu’il avait un petit frère. Et moi, quand j’ai compris que c’était mon frère, je ne sais pas pourquoi, je l’ai tout de suite aimé. C’était le grand frère qui me convenait...

– Il me remplaçait.

– Non. J’avais surtout quelqu’un qui pouvait, enfin, me comprendre.

Jules goûte avec prudence à son verre.

– Et tes contacts avec la police ? Eux aussi, ils te comprennent ?

– C’est maintenant à toi de me parler.

Didier Montvernier se retourne vers Jules. Des plis de contrariétés s’affichent, de nouveau, sur son visage, à la seule perspective de devoir s’expliquer au sujet de la disparition d’Augustin. Mais l’homme a l’idée d’un compromis. Il peut parler de la vie d’Augustin, depuis sa naissance, raconter son enfance, dire quel garçon il était... Jules ne tient pas à rater une telle opportunité. Après tout, son père fait partie des rares proches qui l’ont bien connu.

Jules reprend une gorgée de whisky, puis se laisse retomber sur le coussin du canapé. Il bascule sa tête en arrière dans un soudain laisser-aller. Il se sent emporté, presque heureux ou du moins apaisé. Il ignore alors, si les effets viennent de l’alcool ou des propos de son père, grâce auxquels il a l’impression que son frère revit à nouveau.

Didier Montvernier se ressert un verre de whisky, tandis que son autre main frotte son visage. Il se lève, se dirige vers une fenêtre, son verre à la main, jette un regard en direction du paysage nocturne, faiblement éclairé par la lueur d'un croissant qui perce une couche de nuage.

– J'ai tenu ma promesse. C'est maintenant à toi de me parler. Depuis combien de temps, tu es en contact avec la police ?

Jules sort de sa torpeur. Il sait que, dans l'intérêt du bon déroulement de l'enquête, il ne doit rien répéter, mais le voilà dès lors pris dans l'engrenage d'un engagement et remarque que son père s'impatiente de plus en plus de l'entendre parler.

– Ça fait six ans.

– Six ans ! Tu plaisantes, j'espère ?

– Non.

– Ça fait six ans que tu joues les informateurs dans cette maison !

Jules note des tressaillements de nervosité sur la figure paternelle. Reposant son verre, Didier Montvernier s'échappe, un court instant, vers le salon *Forum* et revient, un paquet de *Gitane* à la main. Il sort une cigarette du paquet, la porte à ses lèvres, l'allume avec son briquet en or. Jules sait que son père ne fume des cigares que quand il se sent bien, et des cigarettes quand il va mal. Il comprend donc, à ce choix, qu'il est fortement contrarié.

– Quand ils m’ont parlé, tout à l’heure, au téléphone, ils se sont présentés comme faisant partie de la police de la Sécurité Intérieure. Donc, ce n’est pas à ton frère qu’ils s’intéressent, mais à mes affaires. N’est-ce pas ? Réponds-moi.

– C’est par rapport à la disparition d’Augustin que je les ai appelés.

– Alors pourquoi il y a là, la police de la Sécurité Intérieure ? C’est à toi de me répondre, maintenant !

– Je leur ai répété ce qu’Augustin savait sur toi.

– Je vois... Tu n’étais qu’un gamin. En fait, ils ont profité du chagrin que tu avais pour ton frère, pour te manipuler.

– Non ! riposte Jules. Tu ne comprends pas !

– Qu’est-ce que je ne comprends pas ?

– Mais que tout s’est effondré à ce moment-là ! Tout ! Le modèle que tu étais à mes yeux... Ce que tu représentais pour moi... La fascination que j’avais pour toi... (Emporté par un sanglot, Jules pose ses mains dans son visage, puis essuie ses larmes.) Il n’y avait pas que mon frère. Toi aussi, tu es mort à ce moment-là. Ma mère aussi. Je n’avais plus de famille. Plus personne. (Il se lève à son tour.) C’est à partir de cette période que j’ai commencé à comprendre que le pouvoir que tu prétends incarner, n’est qu’une illusion.

– Es-tu vraiment sûr de ça ?

– Oui. Tu te sers de ton argent pour prendre les autres en otage. Ce que tu établis, ce sont des rapports de force. Pas des rapports de pouvoir. Quelqu’un qui sait construire, il a un pouvoir. Quelqu’un qui sait soigner, il a un pouvoir. Quelqu’un qui sait inventer, il a un pouvoir...

– Et moi, je ne sais rien faire ?

– Non, tu ne sais pas rien faire. Mais tu ne sais être que contre les autres. Jamais avec...

– Et mes associés ?

– Eux, tu t'entends avec, parce qu'ils ne sont que des clones de toi-même. Mais tu es incapable de t'associer avec des personnes différentes de toi. Ou, dans ce cas, il te faut un rapport hiérarchique, avec un dominant et un dominé. Et pourquoi ce rapport hiérarchique ? Parce qu'en vérité, c'est toi qui dépends des autres. Tu as besoin, comme un parasite, de t'accrocher à des qualités qui te manquent. Tu voles aux autres ce qu'ils ont dans le cerveau. Tu leur voles leur force, leur courage, leur talent... Bien sûr, d'une certaine façon, tu as réussi. Mais cette réussite-là, fatalement, elle mène au pire... Car il n'y a jamais une limite au rapport de force... Pour être le plus fort, à un moment donné, il faut être plus violent que l'autre, plus insensible, plus cruel, jusqu'à tuer, massacrer, et sacrifier sa propre famille. Alors, le plus fort, au final, c'est celui qui fait pire que les autres.

Jules se rassoit, épuisé par ce discours comme par un combat. Didier Montvernier en fait autant. Ni l'un, ni l'autre, ne souhaitent, dès lors, poursuivre la conversation. Jules a assez parlé et son père, après avoir appris que son fils est, depuis six ans en contact avec la police, juge plus prudent de ne pas se confier davantage. Ils finissent, l'un comme l'autre, par s'allonger et par s'assoupir sur les canapés.

Jules, qui se sent soudainement saisi par le bras, se réveille en sursaut. Il s'aperçoit que son père cherche à lui retirer sa montre.

– Il a un ricanement.

– Tu croyais la trouver là ? Eh bien non...

Son père lui rend la montre et se ressert d'un verre de whisky. Jules note, au contenu de la bouteille, qu'il boit plus que d'accoutumée. Il y décèle un évident signe d'affaiblissement.

– Si tu ne joues pas le jeu en parlant de ta collaboration avec la police, je vais dormir dans mon lit, signale Didier Montvernier.

– Je peux t'en balancer plus. Mais le problème, c'est que toi tu ne veux toujours pas me dire ce qui est arrivé à Augustin. C'est ça, maintenant, ce que j'attends et rien d'autre. Je ne renoncerai pas. Je ne lâcherai pas. Ça, je te le jure. Pourquoi tu t'obstines à te taire, alors que je sais que c'est toi qui l'as tué ? Et tu sais que je sais... Augustin a le droit à ça ! Tu étais son père. Comment peux-tu ne pas respecter sa mémoire, au moins ?

– Je t'ai déjà parlé de sa vie. Il n'a pas eu une vie de chien.

– Si ! Il a eu une vie de chien. Parce qu'il n'a pas été aimé plus qu'un chien et il est mort à l'âge d'un chien !

– Mais qu'est-ce qui fabrique les liens familiaux ? Ce sont des conventions sociales. Comme toutes les conventions sociales, ce sont des liens arbitraires, établis par des lois humaines, qui vont définir le rôle d'un père et d'une mère, et en plus ces lois varient d'un pays à l'autre.

– Sérieux ? Tu penses vraiment ça ?

– Elles varient, non seulement d'un pays à l'autre, mais aussi, d'une époque à l'autre. Au temps des empereurs romains, le mot « famille » n'avait pas la signification qu'on lui donne actuellement.

– Donc, pour toi, si les enfants sont protégés, ça dépend seulement de lois arbitraires ?

– Si Jules César avait eu des enfants à protéger, et pas uniquement des fils adoptifs, sa fortune, alors, aurait été

dispersée et il n'aurait probablement jamais réussi à conquérir le pouvoir.

– Il a pris le pouvoir parce qu'il a foutu République par terre.

– Trouve, dans l'histoire, un personnage plus illustre que lui.

– Ce n'est pas le plus aimé.

– Il faut penser froidement, pour penser objectivement. La nature, elle, est cruelle avec les plus petits. Ce sont eux qui se font le plus souvent dévorer.

Jules reste, un moment, à fixer son père. Il est comme estourbi par son analyse.

– Ou tu es saoul, ou tu es fou.

– La règle première, pour réussir, c'est de s'adapter, y compris à la folie de ce monde.

– Mais on ne vit pas comme des animaux ! Et en plus, ce n'est pas vrai. Même les animaux forment des familles. Il faut aller chez les insectes pour en trouver qui pensent comme toi.

D'un pas incertain, Didier Montvernier rejoint un fauteuil et se laisse tomber dedans.

– Qu'est-ce que c'est la vie ? Ça commence avec un spermatozoïde qui se bat contre tous les autres. Si tu vis, c'est parce que, dès le départ, tu as mené un combat pour gagner une place unique, qui t'a obligée à éliminer tous tes frères et sœurs.

– Non ! Il m'est impossible, à moi, de considérer mes frères et mes sœurs comme des rivaux !

– À un certain niveau du pouvoir, tu n'as plus le choix.

– Si tu savais à quel point Augustin a été, pour moi, plus important que tes projets de conquête du monde, alors tu pourrais comprendre aussi, à quel point je trouve tes ambitions minables.

– Tu cherches à m'enfoncer ?

– Non. Au contraire. Je te donne la possibilité de te rattraper. Et aussi de comprendre que l'on ne peut pas toujours penser comme toi. Tu ne te rends pas compte, mais tout le monde a peur, devant toi, de montrer une opinion différente de la tienne. On te fait toujours croire qu'on pense comme toi, mais c'est faux. .

– Tu me détestes.

– Non, plus maintenant. Mais à un moment donné, j'ai bien été obligé. Avant, je t'admirais. Puis, du jour au lendemain, tu es devenu l'assassin de mon frère. Alors, quand j'ai su, il a fallu que je te tue avec ma haine.

– Je ne suis pas mort.

– Le père que tu étais, est mort. Je n'ai plus qu'un géniteur.

Les épaules voûtées, Didier Montvernier se lève pour se servir, une nouvelle fois, de whisky.

– Il n'est pas évident de comprendre, je le sais, mais nous avons été, ta mère et moi, jusqu'au sacrifice de notre rôle de parents, dans le but d'avoir un héritier qui puisse être le prolongement de ce que nous sommes. (Il repart s'asseoir en titubant.) En effet, d'une certaine façon, nous nous sommes détruits nous-mêmes. C'est le genre de sacrifice qui reste conventionnellement inacceptable, et qui nous expose au risque de tout perdre, y compris notre dignité, mais ce sacrifice, c'est pour notre unique héritier, dans le but de lui offrir un statut qu'aucun parent au monde n'a jamais pu offrir à son enfant.

Jules, d'un bond, quitte le canapé et se dirige à son tour, vers la fenêtre. Il remarque qu'un vent fort secoue les branches, mais y prête à peine attention. Le discours de son père l'a électrisé. Il se retourne vers lui d'un mouvement vif.

– Mais comment vous avez pu supposer, ne serait-ce qu'un instant, m'apporter de cette façon, le meilleur ? Alors que vous avez commis le pire !

– Il y avait juste une chose que tu devais accepter de comprendre : c'est qu'à un niveau élevé du pouvoir, tu te retrouves inéluctablement dans une rivalité de vie et de mort avec tous ceux de ta génération, et donc y compris avec tes frères et sœurs.

Jules se rapproche de son père :

– Tu veux donc me faire dire que j'étais en rivalité avec Augustin ? Ça, jamais ! Ce que je suis devenu, c'est grâce à mon frère. C'est lui qui m'a ouvert les yeux, qui m'a fait comprendre qui vous étiez ! C'est lui qui m'a permis de grandir, qui m'a donné la force de tenir. C'est lui qui a voulu m'emmener, pour une sortie, pour me faire plaisir. J'étais avec lui quand j'ai mis les pieds, pour la première fois, sur une plage, puis dans la mer et c'est lui qui m'a fait monter sur un bateau et découvrir la sensation de flotter. Si j'ai pu me promener librement en ville, pour la première fois, c'est encore grâce à lui. Le premier carrefour que j'ai traversé, le premier immeuble dans lequel je suis entré, le premier ascenseur... C'est lui. Il me tenait par la main ; il me prenait dans ses bras ; il jouait avec moi, me faisait rire ; j'étais heureux, avec lui, si heureux ! Si vous me l'aviez laissé, j'aurais même pu vous pardonner, ma mère et toi, pour ce que j'ai subi avant, tellement il avait fait entrer de bonheur dans ma vie...

Jules s'interrompt. Il remarque que son père incline sa tête vers l'avant et pose une main sur ses yeux. C'est le signe évident d'un fléchissement. Mais est-il en train de retenir des larmes, ou cherche-t-il simplement à fuir des propos qui l'accablent,

comme si le fait de s'occulter la vue lui permettait de ne plus entendre ?

– Je te demande pardon... Pour le mal que je t'ai fait, pardonne-moi.

Didier Montvernier se lève pour récupérer, sur la table, son paquet de cigarettes.

– Mais tu n'es pas non plus obligé, poursuit-il. Je sais bien que ça ne fera pas revenir ton frère. Je ne suis pas infailible. J'ai pu commettre des erreurs. Je me suis peut-être égaré. J'ai besoin de sortir prendre l'air, un moment.

Sa tête inclinée happe la fumée de la cigarette à laquelle se frotte la flamme du briquet en or. S'avançant d'un pas lourd vers une porte-fenêtre, il ouvre un battant, laisse s'engouffrer une bourrasque d'air vif dans le salon et s'enfonce dans les ténèbres de la nuit, faute de lumière automatique extérieure, en raison du brouilleur d'ondes.

Jules s'approche de la porte-fenêtre, repousse le battant. Tout en le maintenant contre la force du vent, il épie la silhouette imprécise de son père, dans la noirceur nocturne.

Quelques minutes plus tard, il le voit revenir dans la pièce.

– Bon, maintenant, pour ce que je t'ai dit, je pourrais peut-être avoir la clef.

– Pas question.

– Mais je t'ai demandé pardon. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

– Tu ne m'as pas raconté comment ça s'est passé.

– J'ai parlé beaucoup plus que toi.

Jules s'approche de son père, alors qu'il rejoint le canapé.

– Qu'est-ce que ça peut te faire, maintenant, de te taire ? Tu as déjà avoué. Je te demande juste de me donner des détails sur

la façon dont la vie d'Augustin s'est terminée. Juste ça, et après je te rends la clef, c'est promis.

Didier Montvernier s'allonge et ferme les yeux.

– Non, c'est pas possible ! s'emporte Jules. Tu ne peux pas continuer à te taire ! Bordel ! Je t'empêcherai de dormir, s'il le faut. Je n'en peux plus...

Jules ouvre la porte qui donne sur le grand hall, plongé dans une paisible obscurité. Il traverse l'espace sombre, qui propage le claquement de ses semelles, repère, à tâtons, l'entrée de la salle à manger *Printemps*, puis l'interrupteur. Il se sert d'un grand verre d'eau, qu'il boit d'une traite. Il s'attable pour manger un yaourt, puis découpe un morceau de fromage, qu'il pose sur un bout de pain. L'instant d'après, il laisse tomber sa tête sur le bord de la table. Puis il se redresse et frotte ses yeux. Il s'approche de la coupe de fruits, saisit une pomme, croque dedans, attrape ensuite plusieurs autres fruits, qu'il cale entre ses bras.

Il revient dans le salon *Forum*.

– C'est ok. Je vais te dire comment ça s'est passé pour moi, avec la police.

Il s'interrompt en remarquant son père assoupi. Il se déleste de ses fruits, qu'il pose sur la table, et le secoue.

– Eh oh ! Tu m'entends ? (Son père entrouvre les yeux.) Je te parle, mais après ça, je te garantis que je t'obligerai à me dire ce qui s'est passé avec Augustin.

Didier Montvernier se redresse et tend un bras.

– Tu peux me passer une pomme ?

Jules saisit le fruit.

– Tu as entendu ce que j'ai dit ? Tu es d'accord ou pas ?

– Je suis d'accord.

Jules, d'un geste brusque, lui remet la pomme.

– En fait, je ne suis pas resté en contact, avec eux, pendant six ans, parce qu'il y a eu une coupure de trois ans. J'ai pu les contacter, la première fois, parce que Augustin m'avait donné un de ses smartphones... Les flics m'ont aidé à sortir du domaine. J'avais le droit à de la liberté contre des informations que je leur donnais.

Jules poursuit ses explications tout en surveillant le visage paternel, à l'affût de nouveaux signes d'affaiblissement.

– Voilà... conclut-il. Je t'ai tout raconté. À ton tour...
Musique *maestro*. Je te laisse le bouquet final...

– Ton comportement vis à vis de moi, m'a blessé...

Didier Montvernier se lève et reprend un verre de whisky.

– On était d'accord. C'est maintenant à ton tour. Tu dois me dire comment Augustin est mort. Tu as maintenant l'obligation de me parler. (Il voit son père se rasseoir et fermer les yeux.) Ne t'endors pas ! Je ne te laisserai pas te rendormir. Ce n'est pas pour les flics, mais pour moi. Je n'arrête pas de ressasser, de m'inventer des scénarios de sa mort. J'ai besoin de savoir ! Il me faut sortir ce cauchemar de ma tête. C'est aussi pour toi... Il était ton fils, je suis ton fils. (Jules se redresse et oriente son regard vers une porte-fenêtre.) Oh ! (Il s'approche des carreaux, à travers lesquels un halo de clarté donne une légère transparence au ciel.) Comment on appelle ça ? Ce n'est pas l'aube, ni l'aurore.

– C'est le point du jour. Le moment où l'on envoie les condamnés à mort sur l'échafaud.

Jules se retourne.

– En fin de compte, je crois qu'on ne sera jamais capable de communiquer. Un mur nous sépare. Mais si tu ne me dis rien, alors je vais être obligé de m'imaginer le pire des scénarios. Je vais penser que mon frère est mort en voyant les mains de son père l'étrangler, ou l'égorger. Là, je crois que je suis parti pour de nouveaux cauchemars...

– Mais non !

– Mais non quoi ?

– Enfin... voyons... Je ne suis pas un sadique. Je te rappelle que, pendant de nombreuses années, je lui ai payé les services d'un garde du corps pour qu'il soit protégé.

– À notre dernier contact, Augustin me l'a montré. Mais s'il est resté dormir dans le yacht, le garde du corps a dû partir, lui.

– Il a été relayé par un autre.

– Tu es sûr de ça ?

– Oui, puisque c'est moi qui m'en suis occupé.

– Mais où tu les recrutes ?

– Il y a des boîtes spécialisées pour ça. Après... il y a d'autres solutions. Dans la région de Monaco, on n'est pas très loin de l'Italie. On y retrouve des réseaux mafieux, une pègre, et donc des personnes qui savent se servir d'une arme.

– Mais ils sont sûrs, ceux-là ?

Didier Montvernier ne répond pas. Jules réalise, à cet instant, que son père est en train d'expliquer, d'une manière détournée, les derniers moments d'Augustin. Il lâche un cri.

– Non ! Son assassin est le type qui était censé le protéger ? Ça n'a pas pu se passer en ville, j'imagine. Le bateau a dû partir en pleine mer. Mais qui le pilotait ?

– Lui.

– Mais il savait, sans l'aide de Tommy ? Il n'avait pas le permis bateau.

– Parce que tu crois que ton frère respectait les lois ? S'il était resté dormir dans le yacht, c'était avec l'arrière-pensée qu'il allait pouvoir profiter des premières lueurs du matin pour prendre les commandes, et naviguer à un moment où le trafic maritime est calme et où, surtout, il était peu probable de croiser une navette de police.

– Oh... Mais il n'aimait pas se lever tôt !

– Cette fois, il l’a fait.

– La seule fois où il a fait l’effort de se lever tôt, ça l’a condamné. (Jules ravale la boule d’émotion qui lui noue la gorge.) Mais il aimait tellement la mer. C’est là qu’il doit se trouver maintenant. Davy avait raison. Évidemment, tu ne sais pas où.

– Je ne sais rien de plus. Cela faisait partie du contrat.

Jules visualise la scène. Les premières pâleurs du matin, qui se reflètent sur les vagues. Augustin, qui est debout, aux commandes du bateau. Le *Zephira* file vers le large. Puis il coupe le moteur pour goûter au silence de la mer. À cet instant, dans son dos, le garde du corps qui dégaine et tire. Son frère qui tombe.

L’adolescent jette un œil vers l’extérieur, remarque qu’un ciel nuageux s’empourpre des premières lueurs de l’aube, note que le vent continue d’agiter les feuillages.

– Il y a, de toute façon, une question que je continuerai toujours de me poser, c’est ce qui vous a motivés, ma mère et toi, à sacrifier notre famille pour vos ambitions. Ce que vous possédez ne vous suffit pas ? Qu’est-ce que vous voulez, en plus ? Devenir d’illustres personnages historiques ? Obtenir l’éternité, comme Dieu ? (Jules reste, un instant, à observer le profil courbé de son père.) Je vais aller chercher la clef. Ce n’est pas que pour toi. C’est pour pas qu’on s’inquiète trop de l’autre côté du mur. (Il a un réflexe de méfiance.) Mais j’ai quand même un problème. Tu viens de m’expliquer comment tu as tué mon frère, tu es à moitié ivre, et il y a des armes dans cette pièce. Comment je peux être sûr que tu ne vas pas me tirer dans le dos, si j’ai la clef ?

– Je ne te ferai rien. Mais si tu n’as pas confiance, je peux te suivre.

Jules marque une nouvelle pause de réflexion.

– Non, ça ira. Tout à l’heure, tu avais raison de croire que j’avais caché la clef dans le bracelet de la montre d’Augustin. Mais quand j’ai réalisé que c’était une mauvaise planque, je l’ai jetée dans la Lamborghini...

Jules quitte le salon et traverse le grand hall. Une fois à l’extérieur, il se laisse surprendre par une petite pluie fine qui tombe en continu. Alors qu’il s’approche de la Lamborghini, il détecte la présence de plusieurs silhouettes abritées dans le garage resté ouvert.

– Nous attendons de savoir si nous sommes autorisés à retourner travailler dans le château, aujourd’hui.

– Oui, vous pouvez...

Il entre dans le véhicule, inspecte le tissu de sa moquette, passe sa main entre les fauteuils de cuir et finit par retrouver la clef sous un fauteuil.

Quand il entre dans le hall, il aperçoit son père occupé à discuter avec Odette.

– J’ai annoncé à la gouvernante que tu allais partir d’ici, explique Didier Montvernier en rejoignant son fils. Je ne me suis pas trompé.

– Non...

– Une fois que les policiers t’auront récupéré, je peux savoir ce que tu vas leur répéter ?

– Tu as peur que je leur répète tes aveux. C’est ça ? Sur ce point, je te rassure : ils n’auront pas assez d’éléments à charge pour t’inculper. Ils savent, de toute façon, qu’à eux, tu ne voudras rien avouer. Tu peux toujours prétendre que je t’ai forcé à dire ce que je voulais entendre et que tu avais trop bu, à ce moment-là. Et puis... tu leur fais trop peur, de toute façon. Tu vois, tu restes au-dessus des lois, intouchable... Par contre...

– Par contre ?

– Il y a un petit plaisir dont je ne vais pas me priver. C’est de répéter tes aveux à Faustine. Dès la première minute où elle sera informée, elle deviendra complice d’un meurtre et coupable d’entrave à l’exercice de la justice. Faustine est tellement stupide qu’elle se fera facilement piéger dans ce genre d’affaire. En plus, je sais qu’elle est vraiment complice. Elle aussi, a connu Augustin. Elle a eu l’occasion de lui parler, par téléphone, d’apprendre que c’était son frère. À cause de ça, elle ne sera jamais tranquille. Alors, tu vois, finalement, ton projet de *triumvirat* tombe à l’eau.

Jules attrape la chaise escabeau qu’il dispose devant le buffet, afin d’atteindre l’armoire métallique du brouilleur d’ondes.

– Il y a une chose que je voudrais encore te demander, poursuit Didier Montvernier. Pourquoi tu m’as laissé seul, dans la pièce, avec les armes ?

Jules reste un moment silencieux. Il hésite à répondre.

– Parce que tu n’as plus de raison de me faire taire, puisque j’ai déjà parlé. Et puis, dorénavant, c’est moi, votre seul espoir.

– Comment tu peux en être si sûr ?

– Ton horloge me l’a fait comprendre. De plus, c’est évident. Toi et ma mère, vous avez tellement investi dans ce projet de *triumvirat*. Pas seulement en argent, mais en temps, en énergie, et, comme vous le dites, en sacrifice. Et pour quoi au final ? Avoir une petite niaise qui devient votre héritière. C’est la montagne qui accouche d’une souris. Et pour la souris, Faustine convient tout à fait au rôle. Il suffit de la laisser parler plus d’une minute, pour qu’elle réussisse à vous ridiculiser. Et en plus, elle ne portera même pas le nom de Montvernier. (Jules monte sur la chaise.) Ce que tu espères... c’est que je sois déçu par la vie qui

m'attend, que j'aie des regrets d'avoir quitté ma caste... et que je veuille revenir au bercail. Voilà, c'est désactivé.

– Faustine est ta sœur, je te rappelle, précise Didier Montvernier en saisissant son portable. Et puis je ne suis pas d'accord avec toi. C'est loin d'être une demeure. (Il soupire.) J'ai des appels en pagaille et même pas le courage de répondre...

Il s'interrompt en constatant que Jules est en communication avec le commissaire.

« On est ravi de voir que tu vas bien, mon garçon. On t'attend à la sortie. »

– Tu pars maintenant ?

– Oui.

– Définitivement ?

Jules peine à masquer l'émotion qui le traverse. Mais il ne doit surtout pas perdre la face, se rappeler que son père reste impardonnable et qu'il ne pourra jamais partager, avec lui, une même vision de la vie.

– Oui.

– Tu pars sans affaires ?

– J'enverrai une personne pour en récupérer quelques-unes.

– Je suis ton père. Tu es mineur. Je pourrais t'empêcher de partir si je le voulais vraiment. (Il reprend sa respiration.) Mais je ne vais pas le faire. Je vais te laisser courir après tes rêves.

Il s'avance vers le bureau marqueté.

– Il y a ça que tu ne dois pas oublier, ajoute-t-il. Ta carte d'identité.

En empochant sa carte, Jules ne peut s'empêcher, cette fois, d'essuyer ses larmes d'un revers de la manche. Mais il se ressaisit.

– Je veux aussi que tu racontes tout ce qui s’est passé à ma mère et qu’elle ne m’oblige pas, non plus, à rester.

– Ne t’en fais pas pour ça.

Jules quitte le salon *Forum*. Alors qu’il jette un dernier coup d’œil vers l’horloge du compte à rebours et inspecte, d’un regard circulaire le grand hall, il aperçoit un domestique qui sort de l’intendance.

– Je dois partir. Je vais vous demander un service. Qu’on me ramène ma chèvre avec sa longe.

– Je m’en occupe tout de suite, Monsieur.

– Je vais attendre dehors.

– Bien Monsieur. (Il avance vers la porte pour l’ouvrir à Jules.) Vous ne voulez pas d’un parapluie ?

– Ça ira. Merci.

Jules descend, tête nue, les marches blanches du grand escalier extérieur. La pluie continue son interminable chuintement.

En bas des marches, il aperçoit, au loin, un parapluie qui bouge dans sa direction. Il reconnaît Odette et finit par remarquer ses yeux rougis par le chagrin.

– Monsieur Montvernier Junior, vous n’allez pas rester comme ça, à vous faire tremper. (Elle lui tend le parapluie.) Tenez !

– Oh... (En prenant le parapluie.) Vous et votre manie de me protéger dès qu’il y a trois gouttes !

– Et votre manie, à vous, de ne jamais nous écouter. En plus, maintenant, vous nous abandonnez, comme ça... Je crois que votre père, il va prendre vingt ans de plus en une journée.

– Eh bien, ne prenez pas exemple sur lui. Gardez votre jeunesse.

– Ma jeunesse ? Vous pensez... elle est déjà loin.

– Merci quand même de vous être occupée de moi. Vous passerez le bonjour à Rosalie de ma part.

Il échange une rapide étreinte avec elle, puis se dirige d'un pas lent vers l'allée du portail.

Se retournant, il voit encore la gouvernante qui s'agite.

– Mais gardez-le au-dessus de votre tête. Sinon, il ne sert à rien...

Au fil de l'attente, il voit le personnel du château arriver dans sa direction et l'entourer. Puis c'est au tour du gardien et de son fils. C'est alors qu'il aperçoit sa petite chèvre, tenue au bout d'une longe par un jardinier.

Il saisit la longe.

– Merci.

Il avance vers le portail. On recule pour le laisser passer. Il répond par un signe de tête. Il passe devant la Lamborghini, longe les garages, puis l'hélisurface.

Une pensée soudaine lui fait faire une rapide volte-face. Il a l'idée, pour la dernière fois, de repérer la fenêtre de sa chambre. C'est alors qu'en abaissant le regard, il remarque la silhouette de son père sur le perron.

Il se retourne vers le portail, ne regardera plus en arrière. Le portail s'ouvre. Au loin, il aperçoit les véhicules de police. Les larmes plein le visage, il laisse le portail se refermer dans son dos.

Pris par un sanglot, il ne parvient plus à avancer. Redressant la tête, à travers un rideau de larmes, il voit arriver vers lui le commissaire avec des poches sous les yeux. Davy le prend dans ses bras.

– Courage ! Ce sont les moments les plus durs. Après, tu verras, ça sera plus facile. Il a parlé ?

– Oui.

– Bravo !

– Je suis fatigué. Je voudrais dormir.

– On va t’emmener dans ta nouvelle maison. Ça ne sera pas autant le luxe, tu t’en doutes. Tu es désormais sous ma responsabilité et celle de Rose-Marie.

– Pour toujours ?

– Non, mais on ne sait pas jusqu’à quand. Tes vrais parents, de toute façon, devront continuer à assurer un minimum tant que tu es mineur. Il faut aussi que tu saches qu’ils n’ont pas le droit de te déshériter. On n’échappe pas comme ça à sa condition.

– Et ma chèvre ? Elle pourra rester près de moi ?

– On lui fera un enclos.

Arrive à son tour, Rose-Marie.

– Son père s’est mis à table, explique Davy.

– Extra... (Elle regarde Jules.) Tu as quand même bien réussi à torpiller leur projet.

– Pour eux, tu étais du diamant brut, détaille Davy. Ils pensaient avoir trouvé l’héritier parfait. Mais ils n’ont pas imaginé que leur petite perle allait leur échapper, en roulant de l’autre côté du mur, là où l’on défend encore des valeurs de justice et de démocratie.

– Ils devront se contenter de mon idiot de sœur.

– Non, je pense que tu n’es pas juste avec ta sœur, reprend Rose-Marie. Si ça se trouve, c’est une fille intelligente. Mais elle a eu une éducation qui l’a aliénée et elle a, apparemment, un type de comportement qui fait penser au syndrome de Stockholm.

– C'est quoi ça ?

– Tu te renseigneras. C'est une réaction de défense du psychisme face à une mise en danger, dans des cas d'enfermement. Pour rester en vie, on se met à développer de l'empathie pour ceux qui nous maintiennent en otage. La preuve que ça fonctionne, c'est que ta sœur est encore en vie. (Elle se tourne vers Davy.) Tu lui as expliqué pour les mesures de protection ?

– Non, pas encore.

– Quelles mesures ?

– On veut que tu aies la vie la plus normale qui soit, par rapport à un jeune de ton âge, explique Rose-Marie. Alors, tu ne peux pas garder le nom de ton père. Il faudra que tu changes d'identité. Avec cette nouvelle identité, on pourra, dès la prochaine rentrée scolaire, t'inscrire dans un lycée.

– Vraiment ? C'est sérieux ?

– Ça ne te fait pas plaisir ?

– Si...

– Seulement, pour combler tes lacunes et te mettre au niveau, il va vite falloir te mettre au travail, et bosser dur. Dès qu'on peut, on t'inscrit à des cours par correspondance.

– Il est aussi possible qu'on soit obligé de t'assurer une protection policière, précise Davy. Ça restera, en principe, une protection discrète. Tu n'auras pas à te justifier auprès de tes camarades.

– Personne ne devra savoir qui je suis ?

– Il ne vaut mieux pas, recommande Rose-Marie. Le risque, pour toi, serait de devoir à nouveau changer de lieu et d'identité. Je suppose que tu n'y tiens pas. Par contre, tu auras toujours la

possibilité de retrouver des personnes de ta vie d'avant. Si elles savent être discrètes.

– Quant aux petites amies, explique Davy, on sait que c'est compliqué de ne pas se laisser aller aux confidences, quand on a la tête sur l'oreiller, mais si elles apprennent qui tu es, tu peux être pratiquement sûr que c'est d'abord l'argent de ta famille qui va les intéresser.

– Je suis déjà au courant. Mais je ne dirai rien. C'était déjà, avant, dans mes idées.

– Qu'est-ce qui était dans tes idées ?

– C'est disons mon fantasme. Rencontrer une fille belle, avec de vraies qualités, mais qui vit de manière simple, dans un milieu pauvre, et de ne pas dire de quel milieu je viens...

– Ah, mais tu aimes les contes de fées, toi !

– C'est parce qu'il a envie de sentir vraiment aimé, argumente Rose-Marie.

– Si tu veux faire croire que tu es de condition modeste, il va peut-être déjà falloir que tu apprennes ce qu'est la vraie valeur de l'argent, avertit Davy. Ça sera un long travail d'apprentissage, crois-moi. Et ça commencera par te faire connaître le prix d'une baguette de pain ou d'un ticket de bus.

Tous trois arrivent devant l'escadron de voitures de police. La petite chèvre est conduite dans le fourgon d'un utilitaire. Jules doit, quant à lui, rejoindre une banquette arrière.

Les véhicules repartent dans un concert de sirènes.

